

**ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIÉTÉ**

**Histoire des Représentations**

**THÈSE** présentée par :

**Alain NDONG NTOUTOUME**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François - Rabelais**

Discipline/ Spécialité : Lettres Modernes

**La poétique de l'incertitude dans l'œuvre  
romanesque d'Ahmadou Kourouma**

**THÈSE dirigée par :**  
**LEUWERS Daniel**

Professeur des universités, Université François – Rabelais, Tours.

---

**JURY:**

A ma femme Larissa DIANGA

A mon fils Samuel

A toute ma famille

A tous mes proches.

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier chaleureusement notre Directeur M. Daniel Leuwers dont la patience et la rigueur ont été déterminantes dans l'élaboration de ce travail.**Erreur ! Référence non valide pour un signet.**

# Table des matières.

Remerciements.....	3
Table des matières.....	4
Introduction.....	5
Première partie :	
Les romans d’Ahmadou Kourouma face aux discours hégémoniques .....	26
Chapitre 1 : les romans d’Ahmadou Kourouma et leurs univers diégétiques. ....	29
Chapitre 2 : les romans de Kourouma face aux discours hégémoniques.....	47
Chapitre 3 : les romans de Kourouma et la critique des discours hégémoniques .....	95
Deuxième Partie:	
Chapitre 4 : écriture et narration : pour une poétique de l’ambivalence.....	152
Chapitre 5 : la crise de la parole et du langage.....	176
Chapitre 6 : la distance temporelle.....	199
Troisième Partie:	
Chapitre 7 : Pour un absurde africain : le mythe du bâtard.....	224
Chapitre 8 : Du désenchantement au tragique de l’histoire. ....	265
Conclusion.....	283
Bibliographie.....	288
Résumé.....	
Résumé en anglais.....	

# Introduction

Des philosophes sceptiques de la Grèce antique aux enjeux de la mondialisation de ce début de millénaire, la notion d'incertitude a de tout temps alimenté les débats et les grandes querelles de l'histoire humaine. Sommairement définie comme "*le caractère de ce qui ne peut être déterminé, connu à l'avance, ce qui ne peut être établi avec exactitude, qui laisse place au doute*"<sup>1</sup>, l'incertitude touche tous les domaines de l'activité humaine : mathématiques, physique, économie, sciences humaines, etc. Dans un essai qu'il consacre à ce thème, le sociologue français Gérard Bronner établit une distinction entre « l'incertitude matérielle » et « l'incertitude de sens » ; pour le premier volet, il déclare :

« Nous définirons l'incertitude en finalité comme cet état dans lequel se trouve un individu qui, nourrissant un désir, se trouve confronté à son propos au champ ouvert des possibles »<sup>2</sup>.

Et d'ajouter :

« L'incertitude de sens quant à elle sera définie comme l'état que connaît l'individu lorsqu'une partie, ou l'ensemble de ses systèmes de représentation est altéré ou risque de l'être »<sup>3</sup>.

Nous retenons de ces deux définitions la difficulté pour l'homme de retenir tel ou tel système de valeur face à la multiplicité des choix et des possibles qui s'offrent à lui ; l'incertitude de sens telle qu'elle définie par Bronner rend totalement compte des limites de l'homme en butte à l'immensité de l'univers. A ce titre, le thème de l'incertitude nous paraît indissociable de l'imaginaire humain, car l'homme pour sécuriser ou « baliser » son existence et répondre aux questions qu'il se pose, crée des systèmes de pensées censés répondre à ses angoisses existentielles. C'est la naissance des mythes. Depuis toujours, l'homme a eu besoin de donner un sens au monde qui l'entourne, de rendre son univers culturel et naturel plus compréhensible. Gérard Bronner observe ainsi que :

« Le mythe, a sans doute été la première tentative de réduction d'incertitude de sens. Dès qu'il s'est pris à imaginer, l'être humain a exploré les frontières du sens, ceux de l'après - mort en particulier. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> - Le Petit Larousse, Paris, Larousse, p.537

<sup>2</sup> - Bronner Gérard, *L'Incertain*, Paris, PUF, 1997, p.109

<sup>3</sup> - Ibid., p 109.

<sup>4</sup> - Ibid., op. cit., p 8.

Le mythe a, entre autres, permis de repeindre de sens le monde tout entier ; il proposait des réponses à des questions aussi essentielles que l'origine du monde ou du mal. Les récits cosmogoniques, par exemple, permettent à ceux qui y adhèrent, de donner un sens à l'univers. L'homme avait très peu d'indices pour résoudre non seulement l'énigme de la naissance de l'univers, mais aussi pour rendre compte de la géographie, du temps et de l'espace, des coutumes et de la culture de chaque peuple.

Pourtant, de tout temps et dans toutes les cultures, il a existé diverses conceptions de l'incertitude. Celle-ci peut recouvrir plusieurs notions telles que l'angoisse, la mélancolie. Plus généralement, l'incertitude est en relation avec la notion du Mal au sens plein du terme, c'est à dire le mal physique et le mal moral ; le mal physique étant la douleur, la souffrance du corps; le mal moral est lui associé à l'idée de faute, de péché qui résulte de la transgression de la loi. Il y a donc lieu d'établir une connexion entre le thème de l'incertitude et la notion du Mal. A la suite des récits mythiques, des textes théologiques et philosophiques renforcent cette concordance à tel point que la figure du Mal apparaît comme la face « visible » de l'incertitude. A travers les siècles, l'incertitude a conquis un espace problématique important voire central dans les différentes sphères du savoir ; elle s'élargit sans cesse au fur et à mesure que l'on tente d'en définir les limites et les contours exacts.

## **0.1 La petite histoire de l'incertitude**

Des tragiques grecs aux théories psychanalytiques de Freud ou de Lacan, l'incertitude n'a cessé de changer de visage ; elle est expérience naturelle, question métaphysique, argument pour exhorter ou appeler au Salut ou source d'inspiration. L'expérience de l'incertitude est indissociable de la condition humaine.

Le problème de l'incertitude est au cœur de la réflexion philosophique du monde occidental gréco-romain. De Homère à Eschyle, de Socrate à Platon, le mal, c'est la souffrance qui a fait déchoir l'homme et l'a éloigné du paradis, c'est aussi l'ignorance dans

laquelle sont tenus les hommes. Pour les poètes grecs, il faut souffrir pour accéder aux mystères des dieux et du monde. C'est l'aspect que nous livrent les récits épiques d'Homère et les tragédies d'Eschyle. Et la célèbre allégorie de la « caverne » de Socrate met en exergue la souffrance de l'homme qui ne sait pas, l'ignorant, le non-initié, avant d'accéder à la lumière, à la connaissance et à la sagesse. Chez Aristote, l'incertitude est angoisse et affection de l'âme dont on peut être délivré par la Raison et ses pouvoirs, seule voie permettant d'atteindre la sérénité et l'ataraxie du sage. A cet éloge de la raison, les Sceptiques, Stoïciens et Sophistes vont opposer le doute et le relativisme ; le savoir humain est limité et ne peut donc prétendre à la connaissance absolue des choses.

Cette idée de relativisme annonce le renouvellement de la problématique de l'incertitude durant le moyen-âge. En effet, la notion du Mal est au centre de toute une réflexion théologique qui prend source notamment dans le christianisme. Le Mal, c'est le Pêché Originel dont s'est rendu coupable l'homme. C'est par la faute d'Adam et Ève et leur expulsion du Jardin d'Eden que la souffrance, la maladie et la mort se sont engouffrées dans le monde. Pour la pensée judéo-chrétienne, cette faute a irrémédiablement causé la rupture entre l'homme et le sacré (même si pour certains théologiens, il existe une possibilité de rachat pour l'homme fautif) ; c'est la perte de la part divine de l'homme désormais abandonné à son sort. Le Pêché Originel ouvre un abîme entre l'homme et son créateur. Au cœur de ce courant se détache la figure emblématique de Saint-Augustin (354-430 av. j-c), chantre du christianisme et de ses vertus. L'auteur de *La Cité de Dieu* associe l'expérience de l'angoisse à la possibilité de Dieu ; l'angoisse nous viendrait des limites de notre entendement. Tout comme les philosophes Sceptiques, Saint-Augustin doute que la raison puisse nous en délivrer, mais il en appelle pour notre salut à la vérité des Écritures. « *Si je suis angoissé, c'est que mon savoir est limité ; aussi je m'en remets à la Révélation* » ; en somme, s'éloigner de Dieu pour le carthaginois, accroît l'angoisse.

Toujours au Moyen Age, notons que l'angoisse est avec l'amour impossible le thème principal de la poésie de cette époque avec notamment l'œuvre de Chrétien de Troyes.

Le 16ème siècle (1492-1610) est une époque de mouvements; dans un monde élargi par les grandes découvertes maritimes, l'homme du 16ème apparaît à la fois libéré et tourmenté, gai et mélancolique. Les tensions religieuses (guerres de religions, Réforme) bouleversent une grande partie de l'Europe chrétienne et divisent radicalement les hommes de

lettres. C'est en effet le début des grandes querelles qui vont durablement agiter les esprits et la société dans son ensemble.

Au 17<sup>ème</sup> siècle (1610-1715), période du Classicisme et de l'absolutisme incarné par la figure de Louis XIV, on remarque un renouvellement littéraire et philosophique ; des écoles se forment, des querelles s'enveniment ; le poids de la religion est encore fort et il faut attendre la fin du siècle pour voir émerger l'esprit moderniste des Lumières. C'est le siècle de Descartes et son célèbre *Discours sur la méthode* qui formule le principe du doute comme critère d'évaluation de la Vérité ; en même temps, ce doute purifie l'esprit humain de toute puissance trompeuse et maintient sa raison sur le chemin de la clarté par un ensemble de règles et de méthodes. Par là, Descartes introduit le Classicisme, là où tout repose sur l'ordre, la perfection absolue et la discipline de la raison. C'est aussi le siècle de Pascal qui, à la suite de Saint Augustin, élabore une pensée théologique au sujet de la notion de la Grâce de Dieu. En effet, une violente querelle divise les tenants du Christianisme ; au centre de ce conflit, la question de la liberté de l'homme et la toute-puissance de Dieu ; il s'agit en effet de savoir ce que peut la volonté humaine, si elle est libre de vouloir et de pouvoir ce qu'elle veut. Une crise qui aboutit à l'émergence sur la scène religieuse de deux courants théologiques : l'école janséniste fondée par Jansénius et l'école de Port-Royal tenue par les calvinistes. Ces deux écoles vont influencer sur la vie littéraire et philosophique de cette période. Ainsi, sur le plan littéraire, le thème de la prédestination l'affirmation de la passion du mal, de la déraison de la passion nourrissent les textes de Racine et de Corneille ; les mythes antiques gréco-romains sont remis au goût du jour et placées sous le signe de la fatalité, du tragique et du châtement divin. Autre querelle qui surgit dans cette période, c'est celle qui oppose les Anciens et les Modernes, les partisans de l'héritage gréco-romain et les tenants d'un ordre nouveau plus en phase avec les réalités du monde moderne. En somme, il s'agit de proposer et de retenir un nouveau modèle normatif et dogmatique ; au centre de ces débats, la question de la liberté de l'homme n'est pas pourtant autant résolue et assumée par les protagonistes ; les Lumières en feront une de leurs causes.

Le 18<sup>ème</sup> siècle (1715-1810) représente un moment important dans la conception historique de la figure de l'incertitude. En effet, si le 17<sup>ème</sup> siècle a été qualifié de religieux, le 18<sup>ème</sup> siècle lui est le « siècle des philosophes ». Ce siècle voit apparaître des figures importantes comme l'intellectuel épris de vérité et de liberté, le philosophe épris de science et de justice et de l'humaine nature, et l'écrivain engagé épris de vérité. Le projet des Lumières

consiste à édifier un homme nouveau libéré de tout despotisme, de tout dogmatisme. On passe de la foi à la curiosité, de l'admiration des Anciens à l'éloge des passions, de la volonté de conserver à la volonté de changer. Les écrivains et philosophes sont animés d'un dessein généreux, qui est d'installer l'homme sur la terre, le rendre plus heureux. Ce mouvement est porté par des grands penseurs tels Diderot, Rousseau, Voltaire, Kant, Hume, Montesquieu, ... Si le projet a permis de jeter les bases d'une modernité dans de nombreux domaines (nous pensons notamment au texte de La Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen), des progrès indéniables sur le plan technique et scientifique, le constat est que de Diderot à Benjamin Constant, l'angoisse du vide et de l'abandon liée à l'absence de toute force constructive, succède à celle de la clôture et du confinement. Car l'individu se trouve confronté à un curieux paradoxe : autant la sensation de liberté n'a jamais paru aussi grande, autant le sentiment de lassitude et d'ennui (Schopenhauer) n'a été aussi durement vécue par les consciences humaines. Le vertige de la liberté s'estompe et les esprits sont en proie au doute et à la mélancolie.

Au 19<sup>ème</sup> siècle, les espoirs nés des Lumières et de la Révolution française s'estompent peu à peu ; la cassure historique entre l'Ancien Régime et le nouveau paysage politique qui s'en suit aboutit à une forme d'incertitude, d'inquiétude ; la « mort de Dieu » proclamée par Nietzsche, l'athéisme revendiqué des philosophes et le détournement des valeurs religieuses, la déshumanisation des rapports née de la capitalisation et de l'industrialisation, tout cela concourt au déchirement exprimé par les Romantiques sous les noms de « spleen » et de « mal du siècle » dans la première moitié du siècle puis par les « poètes maudits » (Verlaine, Rimbaud), décadents et symbolistes de la fin du siècle. Les productions littéraires de ces courants s'inscrivent dans un premier temps comme des condamnations de la nouvelle société jugée brutale et corrompue, puis comme l'expression d'une identité troublée, ruinée par l'ennui du présent et l'indécision.

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, un certain pessimisme se fait jour ; cela commence avec les théories d'Einstein sur la Relativité et les importants travaux de Freud en psychanalyse à mettre en doute la toute puissance de la raison et de la science (ou du moins leurs limites). Puis, les événements historiques que sont les deux grandes Guerres mondiales, le déchaînement des nationalismes, les horreurs des camps, tout cela a marqué les esprits. Ainsi, l'œuvre de Kafka (*Le Château*, *Le Procès*) est interprétée comme la matérialisation romanesque de l'absurde, l'illustration d'un pessimisme existentiel. Ses héros vivent dans un

perpétuel sentiment d'attente, de solitude et d'incompréhension extrêmes. Ainsi, les deux grandes guerres mondiales, le déchaînement des idéologies nationalistes et fascistes font pénétrer la première moitié du siècle dans l'âge absurde ; cela a été parfaitement rendu par les textes de Kafka et de Camus qui traduisent et expriment la profonde et lente solitude de l'homme confronté à la démesure, à l'arbitraire et au totalitarisme. Sur le plan littéraire et artistique, le mouvement surréaliste apparaît comme une réaction à cet univers « catastrophé » Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et après les horreurs des Camps, le réel devient obscur pour les écrivains ; l'humanité est vouée à l'anéantissement ; c'est « *l'ère du Soupçon* » annoncée par Nathalie Sarraute et l'avènement de nouvelles formes littéraires (« le Nouveau Roman ») ; ce courant qui cristallise la crise de sens et de l'être va durablement marquer les lettres françaises. On assiste à une publication sans précédent de romans ; d'aucuns parlent « *d'ère du vide* » (Gilles Lipovetsky), « *du n'importe quoi* », de « *défaite de la pensée* » (Alain Finkelkraut), de « *post-modernité* » (Jean-François Lyotard). Le perfectionnement des moyens technologiques, la dictature des idéologies capitaliste et libéralistes, les crises sociales et écologiques affectent la pensée humaine. Pour Edgar Morin,

« On entre dans une époque où les certitudes s'effondrent. Le monde est dans une phase particulièrement incertaine parce que les grandes bifurcations historiques ne sont pas encore prises. On ne sait pas où l'on va. On ne sait pas s'il y aura des grandes régressions, si des guerres en chaînes ne vont pas se développer [...]. L'avenir est très incertain »<sup>5</sup>.

En ce début de 21ème siècle, l'incertitude continue donc de nourrir les réflexions contemporaines et la création littéraire en Afrique noire n'échappe pas à ces questionnements.

## **0.2 : Incertitude et esthétique littéraire négro-africaine**

Tout comme les textes oraux anciens et les mythes qui racontent l'histoire d'un drame violent qui serait au fondement de toute société, les récits littéraires négro-africains contemporains se font l'écho des drames et autres bouleversements majeurs survenus sur la

---

<sup>5</sup> - Ewald François, « Edgar Morin, philosophe de l'incertain », in *Le Magazine littéraire* n° 312, 1993, p.21

scène (littéraire) historique du continent noir. Le motif de l'incertitude est fourni par deux événements historiques : la colonisation et l'indépendance.

L'histoire des idées situe l'entrée du continent noir dans le champ de la littérature d'expression française avec René Maran et son roman *Batouala* qui paraît en 1921 au plus fort de l'entreprise coloniale. Le récit relate les pratiques et les mœurs d'une colonie française au cœur de l'Afrique noire, mais surtout présente les effets néfastes de la colonisation sur la société africaine, l'exploitation dont sont victimes les populations noires. Il

« s'attache donc à montrer l'effet délétère de la colonisation sur la société africaine, aux structures sociales riches et complexes, disloquées au profit d'une organisation essentiellement mus par des mobiles mercantilistes, et dans laquelle les noirs assujettis ne remplissent qu'une fonction : produire »<sup>6</sup>.

Ce texte inaugural (du moins pour une large part d'écrivains et critiques négro-africains) préfigure sur le plan thématique les idéologies culturaliste et nationaliste du mouvement de la Négritude et du courant nationaliste africain des années 50. L'une fondée sur la revalorisation du Noir et son patrimoine culturel, victime du racisme et de la spoliation coloniale et l'autre dénonçant la violence, les excès et l'arbitraire du système colonial sur le négro-africain et prônant la libération des peuples opprimés.

Quoi qu'il en soit et au-delà du statut controversé de l'auteur<sup>7</sup> de *Batouala*, l'historiographie retient la fracture instaurée par le fait colonial comme la source des malheurs qui accablent le continent noir. L'incertitude, la perte de repères, découle de cette rencontre de deux cultures que rien ne permettait au départ de concilier. Les répercussions violentes sur les consciences africaines ne se font pas tarder : aliénation mentale, perte de repères, rupture et altération du tissu social et communautaire. L'intrusion de l'Occident en Afrique noire scelle

---

<sup>6</sup> - Chevrier Jacques, *Littératures d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan Université, 1999, p.13

<sup>7</sup> - Homme de couleur et Guyanais d'origine, René Maran est affecté en tant que fonctionnaire de l'administration coloniale en Oubangui-Chari (actuelle République centrafricaine) durant 13ans où il y accomplit avec conscience les tâches qui lui sont confiées. Le roman *Batouala* naît des notes et des observations prises au contact des populations colonisées; loin de récuser le système colonial, Maran se borne à en dénoncer les excès, soucieux par ailleurs de préserver les valeurs de la civilisation française. Des précautions qui n'empêchent pas les persécutions de l'écrivain par l'administration coloniale et l'interdiction de l'ouvrage en Afrique.

dramatiquement le destin de ses habitants. Cet événement va féconder une littérature résolument portée par le motif de la revendication identitaire et nationaliste/politique : lutte pour l'expression et la revendication d'une identité et d'une culture nègres niées par le colonisateur menée par le mouvement de la Négritude lui-même porté par des figures célèbres que sont Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Léon Gontran Damas. Puis, à partir des années 50, la revendication se fait plus politique : dénonciation des violences coloniales, appel à la fin du système colonial et à l'indépendance. Les essayistes Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* et surtout Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* estiment par exemple qu'au regard de quelques « réalisations » et de « maladies guéries », le bilan de la « rencontre » historique entre l'Afrique et l'Occident accuse un lourd déficit à l'égard de « millions d'hommes à qui on a savamment inculqué la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme »<sup>8</sup>. Les textes de cette tendance présentent très largement les effets dévastateurs du fait colonial sur l'Africain et son milieu naturel : par des oppositions binaires villes/villages, tradition/modernité, animisme/christianisme, effets pervers du capitalisme occidental, etc. Les méfaits du colonialisme sont exprimés avec beaucoup d'acuité ; les personnages de ces textes sont tétanisés par l'impossibilité à synthétiser les nouveaux modes de vie issus de la colonisation. C'est le drame de Samba Diallo<sup>9</sup> et de tant d'autres héros de récits de cette période. L'échec de ces tentatives est très largement évoqué par les auteurs.

Dans le même temps, le procès du colonialisme et de l'Occident n'est pas l'unique préoccupation des écrivains. Certains vont dénoncer les abus des croyances animistes africaines, les superstitions aberrantes et l'obscurantisme de certaines traditions et coutumes. Ces conflits « permanents » qui structurent désormais les consciences africaines en proie au doute, à l'angoisse, à la perte du sacré, à la « *bâtardise* » pour reprendre une expression chère à Ahmadou Kourouma. La réconciliation n'est guère possible ou peu envisagée par les auteurs ; l'échec reste le résultat du parcours « initiatique » de bon nombre de ces héros. Ces échecs sont le révélateur de la crise de sens qui parcourt désormais les nouveaux paysages socioculturels de l'Afrique ; la crise du héros préfigure déjà celle de la nouvelle société issue de la colonisation et censée apporter du bonheur aux populations.

---

<sup>8</sup> - Césaire Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2004, p.24

<sup>9</sup> - Samba Diallo est le jeune héros de *L'Aventure Ambiguë* de Cheick Hamidou Kane (1961); dans la même veine, on peut citer Okonkwo, le héros du *Monde s'effondre* de Chinua Achebe.

Si la colonisation a fourni à la littérature négro-africaine ses premiers thèmes et permis entre autre son émergence, l'indépendance peut tout autant être perçue comme le deuxième point de rupture dans l'esthétique littéraire négro-africaine. En fait, c'est le sentiment de l'échec de ces indépendances qui va véritablement influencer sur les pratiques littéraires. Les lendemains des Indépendances sont en effet tristes et violents, les paysages sont ruinés par la corruption des élites africaines, les dictatures militaires, le parti unique. A peine l'émancipation des territoires colonisés est-elle acquise que la vision unitaire du continent est mise à mal par les affrontements idéologiques de la guerre froide. L'échec des indépendances apparaît alors comme le point de départ d'une littérature résolument « désenchantée » ; les univers littéraires sont traversés de figures écrasées, tétanisées par la violence absurde qui caractérise le monde post-colonial. Violentés jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, elles sombrent dans l'errance, la folie et parfois la mort. C'est le cas de Fama, héros du *Soleils des indépendances*, premier roman d'Amadou Kourouma qui nous donne à voir un personnage (un prince) déclassé et dont les perpétuels allers et retours entre la capitale et son village natal traduisent son incapacité à s'adapter à la nouvelle société ; espérant tirer profit de l'indépendance et retrouver ses privilèges de prince traditionnel, il lui faudra se contenter des slogans du parti unique et ne devra sa « survie » qu'à la mendicité. Des personnages à la dérive, stagnant « entre les eaux » d'une société bloquée, « incapables d'assumer un véritable destin », marginalisés, illustrent le malaise existentiel dans lequel patauge le héros romanesque post-colonial. La critique parle alors de « temps du malaise », de « littérature de désenchantement », « d'ère de désillusions », autant d'expressions pour caractériser cette vaste période de deux décennies (1960-1980) qui succède à l'euphorie suscitée par les indépendances. Il n'est pas inutile de rappeler à la suite d'études littéraires, quelques titres des romans de cette période annonciateurs dans une certaine mesure de ces temps d'incertitude : *Le Devoir de violence* (1968) du Malien Yambo Ouologuem, *Le Cercle des tropiques* (1972) du Guinéen Alioune Fantouré, *Violent était le vent* (1964) de l'Ivoirien Charles Nokan, *Entre les eaux* (1973) du Congolais Valentin Yves Mudimbe, *La Plaie* (1967) du Sénégalais Malick Fall... La liste est longue de ces récits dont les héros et les lieux sont marqués du sceau de la violence, de la peur, de l'oppression, de l'arbitraire. Le héros contemporain se heurte à l'obstacle que constitue la figure du pouvoir, omniprésent et sans limite dans l'horreur qu'il inflige. Car à la contestation du pouvoir colonial s'est substituée le procès des nouveaux maîtres africains, « des guides éclairés et providentiels, des grands timoniers, des pères de la nation qui se succèdent à la tête des états nouvellement indépendants. Des écrivains tels que

Sony Labou Tabou ou Henri Lopès décrivent à merveille la figure carnavalesque du chef de l'état affublé des « *attributs hyperboliques attachés à sa fonction* » et entouré d'éléments de sa cour : ministres, conseillers, maîtresses, membres du parti :

« qui oubliera l'entrée du Maréchal Hannibal (...), Président de la République, Chef de l'Etat, Président du Conseil des ministres, Président du Conseil National de Résurrection nationale, Père créateur du pays, titulaire de plusieurs portefeuilles ministériels à citer dans l'ordre hiérarchique sans oublier un seul, fils de Ngakoro, fils de Fouléma, fils de Kiréwa, la poitrine toute colorée et étincelante de plusieurs étages de décorations »<sup>10</sup>.

Ce clan organise et entretient la terreur, les assassinats politiques, la corruption. Les modes de gestion de ces autocrates sont tout aussi contestés ; à la faillite des slogans et autres mots d'ordre nationalistes ou panafricanistes censés revivifier le monde négro-africain, s'ajoute la crise des modèles idéologiques importés. Ainsi, dans l'une de ses nouvelles, « *Le procès du père Lékibi* »<sup>11</sup>, Emmanuel Dongala prend pour cible le Congo de l'époque marxiste-léniniste et relève l'inadéquation et les méfaits du « socialisme scientifique » dans les campagnes et qui transforme le pays en « goulag tropical ». Dans ces conditions, les thèmes de la quête identitaire, de l'errance, sont devenus des « *isotopies les plus fréquentes dans les textes plus directement contemporains* »<sup>12</sup>. Toute la production littéraire négro-africaine en est affectée d'une manière ou d'une autre ; que l'on prenne les écrivains des années 90 : Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula, Patrice Nganang ou Abdourahmane Waberi, la problématique identitaire demeure l'un des enjeux majeurs de la création littéraire en Afrique noire. En effet, l'ouverture souvent brutale à la démocratie, la multiplication des crises politico-militaires, l'errance identitaire n'ont pas disparu des romans et servent de référents pour traduire les angoisses du sujet africain face aux enjeux contemporains que représentent la mondialisation, l'immigration, la démocratie, la lutte contre la pauvreté et la corruption, etc.

Pour certains de ces écrivains, la coloration militante qui caractérisait leurs aînés est dévaluée au profit d'une citoyenneté neutre, d'une identité mondiale, moins nationaliste et d'une volonté de désaxotiser le discours littéraire. C'est dans cette optique que Fatou Diome

---

<sup>10</sup> - Lopès Henri, *Le pleurer-rire*, Paris, 1982, p.56

<sup>11</sup> - Dongala Emmanuel, « Le procès du père Lékibi », in *Jazz et Vin de palme*, Paris, Hatier, 1982.

<sup>12</sup> - Chevrier Jacques, *Littératures d'Afrique noire de langue française, op. cit.*, p.68

(*Le Ventre de l'atlantique*, 2003) soutient qu'elle « ne parle pas au nom d'une société » ; le dramaturge Kossi Efoui n'est pas loin de cette position lorsqu'il affirme que :

« L'écrivain africain n'est pas salarié par le ministère du tourisme et n'a pas pour mission d'exprimer l'âme authentique africaine »<sup>13</sup>.

D'autres comme Eugène Ebodé remettent en question leur appartenance au champ littéraire africain. L'auteur de *La Transmission* assume sans complexe sa nouvelle « identité » en déclarant :

« Aujourd'hui, ma patrie, c'est la France. Je ne suis pas un exilé (...). Je réclame aujourd'hui à être considéré comme un écrivain français, mais venu d'Afrique. »<sup>14</sup>

Jean-Marc Moura reprend à ce sujet l'expression de « world fiction » pour qualifier ce courant littéraire post-colonial contemporain :

« Ces écrivains qu'on peut rapprocher de la world fiction se signalent par l'expression d'un multiculturalisme, refusant (ou incapable) de s'en tenir à un unique fonds culturel. La quête d'une identité contemporaine s'accomplit donc au sein d'un cosmopolitisme planétaire. Le doute, le scepticisme peuvent ainsi envahir les personnages de ces récits sans attaches très nettes. En revanche, le questionnement et la recherche d'une identité sont toujours présents. »<sup>15</sup>

Les motivations de cette frange d'écrivains sont tenues pour suspectes aux yeux de l'ivoirienne Véronique Tadjó :

« Les écrivains africains qui ne croient plus en leur avenir que dans leur insertion dans la littérature occidentale, finissent par fonctionner dans un espace culturel imaginaire et à adopter un contre-nationalisme au nom duquel ils se déclarent « citoyens du monde ». Ils n'ont plus de territoires propres, mais seulement des souvenirs, des émotions qu'ils ont un jour partagés avec d'autres, mais qui

---

<sup>13</sup> - Chanda Tirthankar, « Tant que l'Afrique écrira », in *Le Monde diplomatique*, n°609, 2004.

<sup>14</sup> - Ebodé Eugène, in *Écrire magazine*, n° 91, Mars Avril Mai 2006, pp.23-26.

<sup>15</sup> - Moura Jean- Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998.

s'inscrivent maintenant dans un présent fragmenté, celui de l'exil, loin du continent africain. Ils font désormais partie d'une communauté imaginaire. »<sup>16</sup>

C'est donc toute la littérature africaine d'expression française qui est à la croisée des chemins. Partagée par son désir de s'insérer dans le panorama mondial et le besoin d'affirmation de son identité, de son africanité. Pour autant, les jeunes générations ne se désintéressent pas du continent et perpétuent la tradition « militantiste » de la littérature négro-africaine ; il faut dire que l'actualité assez convulsive du continent noir ne leur laisse guère le choix : génocide du Rwanda, conflits interethniques, effets du libéralisme sauvage ; la récente opération « Rwanda : écrire par devoir de mémoire »<sup>17</sup> s'inscrit dans cette veine militante. Un autre collectif d'écrivains dirigé par le djiboutien Abdourahmane Waberi dénonce par exemple les dérives et les ambiguïtés des rapports entre la France et certaines de ses anciennes colonies africaines<sup>18</sup>. Il est donc évident que l'écrivain africain échappe difficilement au déterminisme des événements qui affectent le continent.

En ce début de 21ème siècle, l'orientation du discours littéraire négro-africain est donc confuse, balancée de toute part, traversée de dilemmes ; entre l'engagement et la liberté de l'artiste, entre l'étau de la mondialisation, le contrôle des éditeurs occidentaux et le repli identitaire nationaliste.

### **0-3 Pourquoi Kourouma ?**

Toute lecture, quelle qu'elle soit, influence, détermine notre appréhension du monde et des choses, notre rapport avec les êtres. Lire, c'est l'acte par lequel nous communiquons et communions avec l'autre. Et il arrive qu'une lecture coïncide donc avec l'évolution de nos pensées, de nos convictions ou opinions intellectuelles. Ainsi, les obsessions de l'écrivain, les

---

<sup>16</sup> - Tadjou Véronique, « Littérature africaine et mondialisation », in *Présence Africaine* n°167-168, 2003, pp.113-116

<sup>17</sup> - Répondant à l'invitation de l'association « Fest'Africa » de Lille, une pléiade d'écrivains africains se sont rendus en 1998 au Rwanda sur les lieux des massacres qu'évoquent tour à tour B.B.Diop (*Murambi, le livre des ossements*, 2000), A. Waberi (*Moisson des crânes*, 2000), V. Tadjou (*L'ombre d'Imana*, 2000), T. Monénembo (*L'Aîné des orphelins*, 2000).

<sup>18</sup> - « *Dernières nouvelles de la Françafrique* », Paris, Vents d'ailleurs, 2003.

problématiques qu'il soulève, sa manière de les aborder, la qualité de son écriture, sont autant de points d'attractions et de convergence pour le lecteur que nous sommes. Les textes de Kourouma nous touchent, nous parlent, nous interpellent d'abord en tant que jeune africain conscient des enjeux auxquels est confronté le continent noir. Ces passerelles nous conduisent à nous intéresser à l'œuvre romanesque de Kourouma.

En plus de ces motifs personnels, il y a l'homme, son aura, et la réputation bien établie de l'écrivain dans l'univers des lettres africaines depuis plusieurs décennies. Ajouté à cela, la disparition toute récente de Kourouma nous offre l'opportunité de rendre un modeste hommage à cet écrivain méritant et de saluer le rôle par lui joué dans la reconnaissance et l'évolution de la littérature africaine en général.

A ces raisons subjectives, il importe de fournir une justification plus objective quant au choix de l'auteur. L'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma comprend aujourd'hui dans l'ordre de parution les titres suivant : *Les Soleils des indépendances*<sup>19</sup> (1968), *Monnè, outrages et défis*<sup>20</sup> (1990), *En attendant le vote des bêtes sauvages*<sup>21</sup> (1998), *Allah n'est pas obligé*<sup>22</sup> (2000), *Quant on refuse, on dit non* (2004). Il est à noter que le dernier roman a été publié à titre posthume et qu'à ce titre il ne sera pas soumis à notre étude. Il est par ailleurs auteur de pièces de théâtre : *Le Diseur de vérité*, ainsi de quelques récits pour la jeunesse.

Les réactions suscitées par ses écrits au travers d'articles et de travaux critiques qui lui sont consacrés attestent que Kourouma demeure, en l'état actuel de l'évolution de la littérature négro-africaine, un monument. Kourouma a su, en effet, avec pondération et lucidité se poser en observateur averti des situations absurdes, des incohérences existentielles qui prévalent dans les sociétés africaines.

Un autre fait qui conforte notre choix, c'est le parcours tout à fait singulier et iconoclaste de l'écrivain ivoirien. En effet, comme le souligne si bien Pierre Soubias :

« Son itinéraire personnel est très tôt marqué l'expérience d'une certaine marginalité : insoumission, exil, métiers réputés peu littéraires. C'est un homme étranger au sérail qui se lance, avec

---

<sup>19</sup> - Nos références renverront à l'édition de poche, Paris, Seuil, collection « points », n° P 166, 1995.

<sup>20</sup> - nos références renverront à l'édition de poche, Paris, Seuil, « Points », n° P556, 1998.

<sup>21</sup> - nos références renvoient à l'édition Seuil, 1998

<sup>22</sup> - nos références renvoient à l'édition Seuil, 2000.

une certaine inconscience dirait-on, dans la rédaction du *Soleils des indépendances*, peu après la crise politique de 1963 en Côte d'Ivoire »<sup>23</sup>.

Kourouma n'appartient pas à la génération d'écrivains africains qui dénonçaient l'oppression coloniale avant les indépendances, il est de ceux qui au lendemain des indépendances mettent en cause les abus des nouvelles élites africaines ; son engagement et ses prises de positions critiques lui ont valu d'être inquiété par le régime autoritaire en place en Côte d'Ivoire.

Ahmadou Kourouma, c'est aussi un parcours débuté dans l'embûche et les travers : boudé par les éditeurs français, c'est au Canada que paraît *Les Soleils des indépendances* en 1968 ; le texte connaît pourtant une réception bien difficile en France, car considéré comme « illisible », ne correspondant pas aux normes imposées par une critique elle-même aux ordres du « Centre », c'est-à-dire Paris. En effet, l'usage abondant d'un lexique largement emprunté à la langue et à la culture malinké (celles de l'auteur) marque une certaine rupture avec le classicisme en vigueur dans les lettres africaines. Ce classicisme s'explique en partie par le fait que le public occidental constitue le lectorat de base (cela est encore vrai aujourd'hui) des écrivains africains, mais aussi par la toute puissance des éditeurs parisiens qui naturellement fixent des cadres normatifs aux romanciers africains. L'irruption de ce roman sur la scène littéraire africaine marque une volonté de se réapproprier le discours, une volonté de produire un discours authentique en phase avec les réalités africaines et dans lequel se reconnaissent les Africains. Les critiques ont reconnu aujourd'hui la révolution formelle et syntaxique apporté par ce texte. Avec *Monnè, outrages et défis*, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Allah n'est pas obligé*, écrire « l'indicible » demeure la problématique essentielle de l'œuvre de l'écrivain ivoirien.

L'autre point sur lequel il nous faut insister, c'est le renouvellement thématique abordé dans ce premier roman de l'écrivain ivoirien. En effet, les années 60 voient la quasi totalité des états africains accéder à l'indépendance ; le passage de la colonisation à la liberté ne se fait pas sans douleur, les contradictions se font jour, les espoirs nés des luttes anti-coloniales sont vite déçus. C'est donc dans « ce contexte de transition entre l'ancienne dynastie

---

<sup>23</sup> - Soubias Pierre, « La question du destinataire dans *Les Soleils des Indépendances* », in *Les Champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001.

*africaine et les nouveaux pouvoirs issus des indépendances* »<sup>24</sup> que paraît le premier roman de Kourouma. Le texte inaugure à la suite du *Devoir de violence* du Malien Yambo Ouologuem (1968) ce qui va être une littérature du désenchantement et une ère de désillusion en littérature africaine pendant quelques décennies/années; les critiques considèrent d'ailleurs *Les Soleils des indépendances* comme le point de rupture ou de démarcation d'une nouvelle génération (la 2ème génération) d'écrivains négro-africain.

Avec *Monnè outrages et défis* (1990), Kourouma récrit l'histoire à rebours et à contresens en abordant le thème de la colonisation, soit 30 ans après les indépendances et alors que comme le notent quelques critiques, cette thématique a pratiquement disparu des récits post-coloniaux. Tout cela dans un contexte de transition sociopolitique marqué par l'ouverture à la démocratie des états africains et la contestation des dictatures. Le roman, loin de l'opposition manichéenne blanc/noir ou colonisé et colonisateurs qui a servi de trame quelques décennies plus tôt, retrace avec lucidité la mise en place du système colonial dans une partie de l'Afrique noire avec tout cela que cela a pu comporter en terme de malentendus, de confusion, de méprises, de souffrance en tout genre; La rencontre de deux cultures que tout oppose marquera pour longtemps les deux monde et l'Afrique en particulier. On peut parler chez Ahmadou Kourouma d'une véritable obsession pour la mémoire africaine à travers son histoire tragique. Analyser le passé pour mieux agir au présent et préparer le futur. C'est ce même souci pour la mémoire africaine qui le pousse à écrire sur la guerre froide dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et ses répercussions dramatiques sur les sociétés africaines. C'est une période qui voit le continent africain sombrer sous la botte des régimes autoritaires des « pères de la nation » avec la bienveillance des grandes puissances. Au nom de la lutte contre (ou pour) le communisme ou le capitalisme, les pouvoirs africains s'autorisent tous les excès, tous les crimes, paupérisent leurs populations. Cette violence faite aux couches les plus fragiles de la population, notamment les enfants, est au cœur d'*Allah n'est pas obligé* ; à cheval entre le reportage de guerre et le récit initiatique, le roman relate l'errance d'un enfant devenu soldat dans un univers rongé par la crise économique, la « conjoncture », les guerres civiles. Ce roman comme tous les autres peut être considéré comme une tentative pour l'auteur d'exprimer toute la détresse de l'Afrique. Cette quête ultime et inachevée (avec le roman posthume *Quand on refuse on dit non*, 2004), conjuguée au déferlement nationaliste et xénophobe dont il sera l'une des trop nombreuses victimes

---

<sup>24</sup> - Mongo Mboussa, Boniface, *L'Indocilité, supplément au Désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2005, p.51.

collatérales dans son pays<sup>25</sup> confèrent à Ahmadou Kourouma un statut immense dans l'univers des lettres africaines et pour les intellectuels d'Afrique et du monde épris de justice et de vérité.

Le parcours littéraire et intellectuel d'Ahmadou Kourouma fait que son œuvre intéresse et touche un large public, aussi bien les spécialistes et chercheurs en littératures africaines que ceux qui s'intéressent à l'Afrique de façon générale. Les différents prix obtenus (Prix Inter allié pour *En attendant le vote des bêtes sauvages* et le Renaudot et le Goncourt des lycéens pour *Allah n'est pas obligé*), consacrent à l'échelle mondiale le talent d'un écrivain soucieux des préoccupations de son temps ; ils consacrent aussi l'insolence ou l'indocilité, pour reprendre l'expression du critique Boniface Mongo Mboussa d'un homme face aux pouvoirs établis, à l'hypocrisie, à la complaisance, aux habitudes.

L'œuvre de Kourouma prend appui sur une Histoire instable, trouble, et complexe. Cela justifie à notre sens une étude sur le thème de l'incertitude.

Le monde décrit par Kourouma est un monde tourmenté, orphelin, où les certitudes, les rites « traditionnels » et les idéologies « modernes » rassurantes s'effondrent et ne répondent plus à l'attente des hommes. L'écrivain ivoirien nous propose une relecture, une réévaluation constante des discours tenus sur l'Afrique et les africains (aussi bien par les africains que les occidentaux) ; son œuvre est construite sur la remise en question d'un certain nombre d'archétypes, de faits convenus, d'idées reçues sur le négro-africain et son rapport à l'existentiel, à son être au monde. L'auteur postule une sorte de « *nausée post-coloniale* » pour reprendre le mot de Lydie Moudileno ; l'écrivain saisit les interrogations qui assaillent le négro-africain face à un réel défiguré. Bien sûr, Ahmadou Kourouma n'est ni le premier ou le seul à parcourir ainsi la désolation africaine, mais sa particularité est de mettre en scène des personnages et des situations symboliques, à l'image du train inachevé de Soba dans *Monnè, outrages et défis*, dont on peut faire la figure elliptique de l'inachèvement du projet colonial et au-delà, des anciens royaumes africains, tous bâtis sur le mensonge.

---

<sup>25</sup> - Après le déclenchement de la guerre en Côte- d'Ivoire en Septembre 2002, Kourouma est violemment pris à partie par certains médias et acteurs politiques locaux qui remettent en cause sa nationalité ivoirienne (son « ivoirité »); originaire du nord du pays, comme les rebelles qui déclenchent la guerre, il sera à son grand désarroi suspecté de sympathie pour les insurgés pour avoir dénoncé les exactions des milices présidentielles. Il s'exile en France où il meurt en Décembre 2003.

De même, l'œuvre peut aussi se lire comme une réaction ou une réponse aux mythes hérités de la Négritude qui présentait l'homme noir en harmonie avec son environnement naturel, incapable de connaître une conscience divisée, angoissée. Alors que ce dernier vivait en lui les contradictions inhérentes à son milieu ; fragilisé par son statut de colonisé et il connaissait lui aussi les angoisses existentielles, le mal-être, l'incertitude et la peur. On peut parler à ce sujet de névroses pour décrire les personnages des textes de Kourouma tels que Fama ou Birahima qui portent et vivent en eux les contradictions de leurs sociétés ; ils sont tous à de degrés divers porteurs de valeurs sociales conflictuelles. Ainsi, les griots menteurs et affabulateurs qui peuplent les récits kouroumaiens mettent à mal l'image traditionnelle véhiculée dans certains romans africains comme *Soundjata ou l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane; chez le romancier ivoirien, il n'y a pas l'héroïque « Chaka », mais un roi collaborateur du système colonial et des « vieillards terminés »; pas de dialogue des cultures cher au poète Senghor mais des dialogues de sourds. Avec Kourouma, l'image idyllique de « l'enfant noir » décrit par Camara Laye<sup>26</sup> ou Amadou Hampâté Bâ<sup>27</sup> s'estompe brutalement, au profit d'une enfance en crise et en manque de repères.

Dans la même optique, l'œuvre romanesque de Kourouma s'inscrit également comme une déconstruction de l'histoire de l'Afrique, celle, ancienne des griots menteurs et l'autre, moderne des slogans nationalistes et panafricanistes des indépendances, dont la faillite se précise peu de temps après leurs proclamations. Et pour le dire avec G.O Midiohouan, « *la littérature négro-africaine d'après 1960, quelque soit le point de vue d'où l'on l'envisage, est le reflet de cet échec des indépendances.* »<sup>28</sup>

Aussi, notre hypothèse de recherche est bâtie sur cette proposition : la complexité des romans de Kourouma reflète l'incertitude de l'Histoire et ses travers. Car dans l'univers de l'écrivain ivoirien, rien ne paraît jamais univoque; d'un roman à un autre, les époques changent, tout comme les points de vue, les techniques narratives. Les personnages principaux ne sont pas d'une pièce; Fama, le prince déchu du *Soleils des Indépendances*, est à la fois détestable, pitoyable et ridicule et pourtant grandiose dans sa mort. Dans *Monnè, outrages et défis*, le vieux roi Djigui Kéita à la fois collaborateur zélé et résistant pitoyable,

---

<sup>26</sup> - Laye Camara, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.

<sup>27</sup> - Hampâté Bâ Amadou, *Amkoullel, l'enfant peul, Mémoires*, Arles, Actes Sud, 1991.

<sup>28</sup> - Midiohouan Guy Ossito, *L'Idéologie dans le roman négro-africain d'expression*, Paris, Présence Africaine, 1986, p.148.

est incapable de comprendre les enjeux de la colonisation. L'adolescent Birahima tue, viole, fait le bandit, mais il a la fragilité de l'enfance. L'univers romanesque de Kourouma est peuplé de personnages antinomiques : des griots bouffons ou princiers, des dictateurs « à vie » et des seigneurs de guerre précaires, des femmes résignées et soumises ou combattantes, des enfants victimes qui deviennent des bourreaux. On y trouve aussi des fonctionnaires coloniaux sympathiques, des Africains xénophobes, des interprètes qui trahissent en traduisant. Le monde kouroumaïen est tumultueux, à l'image d'une société africaine bouleversée.

L'innovation que voudrait apporter cette étude réside dans la volonté d'établir la part d'incertitude de sens dans l'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma ; par quels artifices l'auteur restitue-t-il le sentiment de l'incertitude ? Comment la crise de sens qui frappe le continent africain est-elle actualisée par le romancier ivoirien ? Comment le romancier met-il en œuvre la complexité de l'histoire africaine et du sujet africain ?

Dans le but d'établir un lien entre les œuvres et leurs significations, la procédure méthodologique sera menée de façon « ouverte » selon le mot d'Umberto Eco. Partant du principe qu'aucune grille de lecture ne peut prétendre épuiser un texte ni atteindre à l'exhaustivité de l'analyse, nous recourons donc à divers apports théoriques, notamment la sociocritique, l'analyse du discours et à la psychanalyse.

L'œuvre de Kourouma nous l'avons écrit est fortement influencée par l'histoire africaine ; on pourrait parler à cet effet de contamination de l'histoire sur la construction romanesque. Avec les tenants de la sociocritique, nous pensons que la littérature n'est pas un épiphénomène, une activité isolée du corps social ; en tant que manifestation d'un actant social, l'écrivain, elle ne saurait être qu'un simple « acte gratuit ». Les marxistes proclament que le texte littéraire doit refléter les antagonismes de la société ; sans pour autant souscrire entièrement à ce postulat, nous pensons que le texte littéraire dissimule des contradictions internes à la société qui le voit naître, et pour le dire avec Michel Zérafra, « une œuvre d'art est révélatrice du réel de part sa nature formelle, en raison des artifices employés pour la constituer »<sup>29</sup>.

---

29

-Zérafra Michel, *Roman et société*, Paris, Puf, 1976, p.14

Avec l'analyse du discours, il s'agira pour nous de penser le texte littéraire comme un système en étroite relation avec la société et tenter de « *développer une théorie de l'articulation entre le texte et la société où il surgit* »<sup>30</sup>. Au regard de l'approche sociologique annoncée plus haut, une lecture intertextuelle s'impose d'elle-même, car comme le précise Pierre Zima :

« L'univers de la fiction apparaît comme un processus intertextuel : comme une absorption, par le texte littéraire, de sociolectes et de discours oraux ou écrits, fictionnels, théoriques, politiques ou religieux. »<sup>31</sup>

Il est clair que dans la pensée de l'auteur, certains sociolectes ou discours sont plus importants que d'autres pour la structure de tel ou tel roman

Le plan de la présente étude est composé de trois parties ; la première (Les romans de Kourouma face aux discours hégémoniques) analyse l'œuvre romanesque et le contexte dans lequel elle prend naissance et interroge les rapports entre l'œuvre et les discours hégémoniques qui cimentent le tissu social et politique africain. Il s'agira de montrer que l'incertitude qui sourd dans les textes s'origine de la mise en cause d'un certain nombre de discours censés garantir la stabilité et la fiabilité du système social par des personnages romanesques, autrement dit de montrer que les romans de Kourouma témoignent de la crise du système des valeurs.

La deuxième partie s'intéresse à la représentation narrative et temporelle de l'incertitude ; les systèmes narratifs comme le temps sont marqués du sceau de l'incertitude, et accentuent la crise de sens. De même, cette partie analysera la complexité de la parole et du langage dans les récits.

La troisième et dernière partie de notre travail est intitulée "Pour une théorie de l'absurde"; il s'agira dans ce point d'analyser la crise du sujet africain face à un environnement presque insaisissable, sans cesse fuyant; il s'agira de lire les personnages romanesques autour de la

---

<sup>30</sup> - Maingueneau Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire: énonciation, écrivain et société*, Paris, Dunod, 1993, p.14

<sup>31</sup> - Zima Pierre, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985, p.139.

figure centrale du bâtard, incarnation de l'absurde africain. Enfin, nous analyserons la figure du désenchantement et de la nausée post-coloniale.

Première partie :  
les romans d'Ahmadou Kourouma face aux  
discours hégémoniques

Le présent travail est placée avons nous dit, sous un angle sociologique ; ce choix nous est dicté par le rapport étroit qui lie l'œuvre de Kourouma et le réel. Il nous faut donc préciser l'objet de cette partie et définir certaines notions. Mais tout d'abord quelques rappels méthodologiques s'imposent.

Depuis ses premiers textes, la littérature négro-africaine a été longtemps marquée par des conflits, des oppositions, des contestations. Depuis le *Batouala* de René Maran qui déjà notait les tensions à l'intérieur d'une colonie française au cœur de l'Afrique noire ; la rencontre de deux cultures que tout oppose va durablement influencer le roman africain. L'opposition blanc/noir ou Afrique / occident devient l'isotopie principale pour le mouvement de la négritude et les nationalistes africains. Mais au-delà de cette opposition binaire, c'est la problématique des valeurs qui va sous-tendre les rapports entre les œuvres et le contexte qui les voit naître. Tout texte narratif véhicule un certain nombre d'informations et de valeurs en lien avec l'univers extratextuel et comme le souligne Vincent Jouve :

« Les valeurs qui affleurent dans le texte ne fonctionnent pas en système clos. Si le texte propose sa propre vision du bien et du mal, il le fait en jouant sur des représentations qui existent hors de lui (...) faute de quoi, il serait tout simplement illisible. »<sup>32</sup>

Par discours hégémoniques, nous désignons les idéologies dominantes à l'œuvre dans les univers textuels et extratextuels. Les définitions de l'idéologie sont nombreuses et variées les unes des autres ; voici celle qu'en donne Jean Servier :

« le terme est devenu synonyme de système considérant les idées prises en elle-même, abstraction faite de toute métaphysique, puis de système d'idées constituant une doctrine politique ou sociale inspirant les actes d'un gouvernement ou d'un parti »<sup>33</sup>.

Philippe Hamon a également abordé la question de l'idéologie et son rapport à la littérature ; il la définit comme « *un système partiellement institutionnalisé, en équilibre, tendant à la stabilité* »<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> - Jouve Vincent, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2001, pp.15-16

<sup>33</sup> - Servier Jean, *L'Idéologie*, Paris, Puf, 1982, p.3.

Mais la définition qui nous semble la plus pertinente nous est fournie par Jean Servier reprenant l'expression souvent employée par Marcel Griaule de « *système du monde : une notion qui [...] recouvre une certaine conception du monde et de la place de l'homme dans le monde.* »

Ces idéologies façonnent, influencent l'agir ou le faire de tel ou tel personnage et même les options thématiques de l'écrivain. Elles infiltrent les textes et leur confèrent un caractère hautement sociologique ; ces discours peuvent entretenir divers rapports dialogiques ; ils peuvent dans certains cas s'associer, nouer des liens de solidarité, en vue de la réalisation d'un objectif commun ; ils peuvent par ailleurs entrer en conflit, se désolidariser, s'opposer les uns aux autres.

Plus que d'autres, les personnages de Kourouma incarnent des discours, des usages rhétoriques. Ainsi, dans *Les Soleils des Indépendances* par exemple où disputes et palabres sont des situations courantes, les propos épiques du héros Fama font réagir de multiples voix « bâtarde ». Aux dialogues assez clairsemés, sinon rares, l'auteur opte pour la confrontation des discours, les chocs d'orateurs. Il s'ensuit donc une prolifération des formes et des genres de discours. On trouvera dans l'œuvre romanesque Kouroumaïenne des mythes, des fables, des contes, des gestes, des hagiographies et autres dithyrambes, des enquêtes, des séquences journalistiques, des exposés ethnologiques, sociologiques, économiques, politiques, et même des discours présidentiels, des interrogatoires policiers. On n'oubliera pas les incontournables proverbes qui s'insinuent dans ces discours ou en tiennent même lieu (dans *Le Vote*, la table des chapitres dressé à la fin du roman compose un résumé proverbial ou propose une relecture philosophique de la vie de Koyaga).

L'objet de cette partie est triple ; dans un premier chapitre, nous analyserons les structures des parcours narratifs et actanciels dans les récits ; le deuxième chapitre sera consacré à l'étude des discours hégémoniques tels qu'il se donnent à lire dans les œuvres ; le troisième chapitre analyse la critique des discours hégémoniques par les instances narratives.

# Chapitre 1 : les romans d'Ahmadou Kourouma et leurs univers diégétiques.

Ce point nous permet de procéder à une reconstitution thématique des œuvres, autrement dit, il s'agit de résumer les récits en dégagant les idées générales. Cette analyse « sommaire » est une première approche pour lire l'incertitude chez Ahmadou Kourouma.

## 1.1 *Les soleils des indépendances*

Premier roman de Kourouma, *Les Soleils des indépendances* paraît d'abord en 1968 dans une édition canadienne puis en France deux années plus tard aux éditions du Seuil en 1970. Ce décalage s'explique par la méfiance que l'ouvrage a suscité auprès de l'institution littéraire africaniste rigide et classique et des critiques africanistes parisiens et même de certains écrivains africains (nous pensons ici au Camerounais Mongo Béti et même à Makhily Gassama qui avouait avoir été choqué dans un premier temps par le style du roman).

Le roman relate le parcours et les péripéties d'un "*authentique*" prince malinké, Fama Doumbouya, durant les premières années de l'indépendance de la République de la Côte des Ébènes. Le héros du récit, le prince Fama, est le "*dernier et légitime*" héritier d'une longue lignée de souverains malinkés qui règnent sur le Horodougou. Mais la colonisation française, puis les dirigeants africains issus de l'ère nouvelle des indépendances ont considérablement réduit l'influence et le rôle du souverain au sein de la société malinké. La scène d'ouverture du roman illustre à propos cet affaiblissement; à l'occasion des funérailles du septième jour d'un malinké de la caste des forgerons, Fama Doumbouya est d'abord indigné par la légèreté du griot malinké qui "*avait associé Doumbouya et Keita*" , puis vivement pris à partie par l'assistance :

« Les gens étaient fatigués, ils avaient le nez pleins de toutes les exhibitions, de tous les palabres ni noirs ni blancs de Fama à l'occasion de toutes les réunions. Et dans l'assemblée boubous et nattes

bruissaient, on fronçait les visages et on se parlait avec de grands gestes. Toujours Fama, toujours des parts insuffisantes, toujours quelque chose! Les gens en étaient rassasiés. Qu'on le fasse asseoir! »<sup>35</sup>

Réduit à la mendicité et à courir les funérailles et les cérémonies dans la capitale tel un *"vautour"*, Fama tente malgré la déchéance de conserver son honneur et son rang princier. Si ces cérémonies lui servent de tribune pour exercer son autorité, elles deviennent cependant des lieux de la contestation et de la remise en cause de l'ordre ancien qu'il incarne tel que cela apparaît dans l'extrait narratif précédent. Telle une hyène, le vieux dignitaire malinké erre dans la capitale de la République des Ébènes, assiste impuissant à l'émergence des *"temps des indépendances"*, à la *"bâtardisation"* des malinkés.

Par ailleurs, le prince Fama connaît une série de désenchantement; à la fois frustré par la colonisation française qui lui a préféré son cousin Lacina pour régner sur le Horodougou et qui a *"banni et tué la guerre"*. Puis par le nouvel ordre issu des indépendances pour lesquelles Fama s'est largement investi, se débarrassant de tout : négoce, amitiés, femmes. Au final, Fama *"fut oublié et jeté aux mouches"*<sup>36</sup> avec pour seules récompenses, *"la carte d'identité nationale et celle du parti unique"*<sup>37</sup>. Désormais, une élite noire s'est approprié le pouvoir et *"les plus viandés et gras morceaux des indépendances"*; elle a cassé le commerce et le négoce par les *"coopératives"*, puis aboli la chefferie traditionnelle. Des hommes aux discours incompréhensibles pour Fama ont surgi sur la scène : *« parti unique », « coopérative », « garde-frontière », « carte d'identité nationale », « socialisme », « comité », « révolution »*; autant de notions étrangères à l'univers du dernier des Doumbouya. *"Séché et déshabillé par la colonisation et les Indépendances"*<sup>38</sup>, le prince Fama est par ailleurs confronté à l'incapacité de prolonger la dynastie des Doumbouya; car en dépit de multiples tentatives et de sacrifices, Fama demeurerait désespérément stérile :

"Parce que Fama se résigna à la stérilité sans remède de Salimata. Il alla chercher des fécondes et essaya (...) des femmes sans honneur de la capitale. Une première, une deuxième, une troisième. Rien ne sortit. Toutes cumulèrent des mois, parlèrent parfois de mariage, parcoururent des saisons, en

---

35 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.15

36 - Ibid., p.24

37 - Ibid., p.25

38 - Ibid., p.116

abordèrent d'autres, mais toujours vides et sèches comme les épis de mil d'un hivernage écourté, puis se détachèrent et partirent."<sup>39</sup>

Toutes ses tentatives pour enrayer ce sort funeste connaissent des échecs. Même son "espace vital" de Togobala dans le Horodougou, son village, est décimé, ruiné, méconnaissable. A l'occasion des funérailles de son cousin Lacina, Fama se rend dans le Horodougou. Durant le trajet, il découvre, amer, les effets de l'indépendance : les nouvelles frontières qui séparent son Horodougou, le comité du parti unique qui y règne et les tracasseries administratives des douaniers. Mais c'est l'état de Togobala qui le trouble :

"...Fama se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. (...) Et voilà ce qui existait. De loin en loin une ou deux cases penchées, vieillotées, cuites par le soleil, isolées comme des termitières dans une plaine. (...) Des habitants de tous âges accouraient, tous faméliques et séchés comme des silures de deux saisons, la peau rugueuse et poussiéreuse comme le margouillat des murs, les yeux rouges et excrémenteux de la conjonctivite."<sup>40</sup>

Accueilli en dignitaire traditionnel, Fama se sent revivre, poussé par les vieillards Balla le griot et Diamourou qui rêvent d'un retour à l'ordre ancien; le vieux prince, après une réunion houleuse, est admis au sein du comité du parti unique de son village. Fort de cette "victoire" sur la bâtardise des indépendances à Togobala, il pense pouvoir la reproduire dans la capitale de la Côte des Ébènes où bruissent des rumeurs d'insurrections. Sans précaution, Fama discute, palabre, rencontre des notables, des ministres, des députés, des représentants du parti unique, sans grand succès d'ailleurs puisqu'il est arrêté, accusé de complot et emprisonné au motif de ne pas avoir prévenu les autorités sur les intentions malveillantes du ministre Nakou, l'instigateur du complot. Condamné à 20 ans de réclusion criminelle, Fama du fond de sa cellule, médite sur sa destinée, sur la mort et les années de bâtardise. Finalement gracié par le chef de la République de la Côte des Ébènes, il décide de quitter la capitale et de rentrer définitivement à Togobala pour y finir ses jours. Refusant de se soumettre aux ultimes injonctions des "*filles de chiens et d'esclaves*" et des gardes-frontières, Fama franchit "*avec sa dignité habituelle*" les clôtures et le pont séparant les deux états; mais il est mortellement blessé par un caïman sacré du fleuve et décède alors que l'ambulance qui le transporte atteint Togobala.

---

<sup>39</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit p.56.

<sup>40</sup> - Ibid., pp.102-103

En dépit de certaines « incorrections » grammaticales et sémantiques soulignées au départ par ses détracteurs, qui seront mises plus tard sur le compte de la portée créatrice de l'écrivain ivoirien et célébrées comme une volonté de s'affranchir de la rigidité de la langue française, de la « coloniser », de la « malinkiniser », ce roman, qui n'était alors qu'un objet de curiosité littéraire, est devenu au fil des ans un texte incontournable dans l'histoire littéraire et contemporaine de l'Afrique.

## 1.2 *Monnè, outrages et défis*

Vingt ans après *Les Soleils des indépendances*, Ahmadou Kourouma publie son deuxième roman en 1990 : *Monnè outrages et défis*; il met en scène la colonisation par la France d'un pays africain, la Côte des Ébènes, durant près d'un siècle. Ce livre est en fait le premier versant du point de vue historique du *Soleils des indépendances*, puisqu'il relate la mise en place du système colonial, avec tous ses drames, jusqu'à la veille des indépendances.

L'univers fictif est celui du royaume de Soba sur lequel règne le roi Djigui avec autorité ; obscurantisme, guerres tribales, sacrifices, voilà ce qui semble caractériser la vie presque immuable et "*achevée*" de cette partie du Mandingue. En apparence semble t-il, car une terrible prophétie remontant au 12ème, annonce de sombres présages pour le royaume :

"C'est au XIIe siècle que Tiéwouré, le plus grand devin que le Mandingue ait engendré, à un aïeul de Djigui annonça : "au petit matin, un jour arrivera à la porte de ce palais un cavalier. Un messenger. De rouge de pied en cap il sera vêtu. Le Keita régnant devra le reconnaître. Les esclaves de la cour devront savoir exorciser le messenger. Si le roi ne le reconnaît pas, si les esclaves ne l'exorcisent pas... Un grand malheur : la fin de la lignée des Keita, la fin de Soba." <sup>41</sup>

---

41

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.17

Dès lors, la vie du roi est tendu vers un seul objectif : *"assurer quoi qu'il advienne la pérennité de la dynastie, la dynastie des Keita, les rois de Soba"*<sup>42</sup>. D'où l'immense orgie sacrificielle et sanglante des premières pages du récit et les prières collectives adressées à Allah. Malgré les arrivées de plusieurs messagers annonçant la progression inéluctable de la colonne militaire française et la chute des états du Mandingue, Djigui Keita s'obstine, croit en sa destinée jusqu'à l'arrivée de l'ultime messager de Samory lui demandant de raser Soba afin qu'elle ne tombe pas aux mains des conquérants français. Refusant l'ordre de l'empereur Samory, le roi Djigui tente de construire une gigantesque muraille, *"le tata"*, pour repousser les envahisseurs blancs, ce qui n'empêche pas ces derniers, à la grande surprise de Djigui Keita, de pénétrer sans heurt et sans combat à Soba avec l'aide du traducteur tiraillé Soumaré. En dépit des nombreux sacrifices sanglants offerts aux mânes et à Allah, le royaume de Soba est conquis et le souverain Djigui doit boire le « *dégué* » de la soumission et obéir aux ordres de l'administration coloniale française. Celle-ci instaure rapidement un régime de réquisitions et d'imposition aux habitants pour faire fonctionner la nouvelle colonie.

Abusé par le machiavélisme des colons et les traductions ambiguës de l'interprète malinké, le vieux chef Djigui résigné et soumis, cède peu à peu aux volontés des colonisateurs et contribue avec beaucoup de naïveté à l'exploitation cruelle de son peuple. C'est ainsi qu'il collabore au projet titanesque de la construction d'une ligne de chemin de fer au cœur de la forêt reliant Soba à la côte atlantique. L'entreprise, présentée comme un cadeau de la France au roi Djigui pour la pacification du Mandingue, flatte plutôt l'orgueil du roi déchu :

"Sa destinée se révéla. Comment avait-il pu, avec son savoir, parcourir tant de signes sans les avoir déchiffrés? Comment avait-il pu se tourmenter tant de jour sans avoir vu qu'il était un élu, un comblé, un chanceux dont tous les sacrifices avaient été acceptés?"<sup>43</sup>

Persuadé d'avoir recouvré son autorité de souverain légitime de Soba, Djigui Keita fournit aux colons français tout le nécessaire y compris la main d'œuvre réquisitionnée parfois dans la violence. Par ailleurs, le déclenchement de la première guerre mondiale en Europe permet au roi d'envoyer des hommes défendre la France contre les "allamas". Cet

---

42 - Ibid., p.16.

43 - Ibid., p.74.

engagement, conjugué à l'envoi de tirailleurs pour les guerres en Europe, entraîne la ruine et l'appauvrissement généralisé d'une population traquée, martyrisée. La prise de conscience du roi sur les drames de ses sujets est assez tardive et malgré les sacrifices rituels et sa visite en France durant l'exposition coloniale de 1931, la situation des colonisés demeure des plus critiques.

Le récit se poursuit par l'évocation d'un certain nombre d'événements historiques comme la deuxième guerre mondiale, l'Occupation et la Libération de la France, et leurs répercussions au sein des colonies. Car la colonisation se poursuit, de même que les outrages; et les colonies sont tenues de participer à l'effort de guerre par tous les moyens possibles : prestations et impôts renforcés, tirailleurs pour *"une guerre qui est celle du Blanc et du Noir, du musulman et du chrétien."*<sup>44</sup> Rien n'est épargné à la population de Soba et des colonies voisines. C'est durant une tournée dans l'arrière pays que Djigui Keita réalise pleinement la ruine et la déchéance des populations. Mais pour maintenir son emprise sur le royaume, l'autorité coloniale complot, intrigue; lorsque le vieux chef Djigui tente de dénoncer cette misère effroyable qui accable son peuple et de renoncer au train, il est brutalement déchu de ses attributs au profit de l'un de ses fils, Béma proche des autorités françaises restées fidèles à Vichy et au maréchal Pétain. En dépit des protestations de Djigui et de sa vieille garde qui tentent piteusement de reprendre la guerre contre les colonisateurs. La Libération de la France se traduit à Soba dans un premier temps par l'arrivée de nouvelles autorités administratives qui rétablissent le *Centenaire* dans *"la plénitude de ses pouvoirs"*; ce dernier malgré l'opposition de la population locale, renouvelle son serment d'allégeance à la France par la reprise des visites du vendredi. Puis, sous la houlette du Général de Gaulle, un certain nombre de réformes politiques sont menées au sein de la colonie; il s'agit de l'élection du député devant de représenter la colonie à l'Assemblée française à Paris. Cette réforme fait naître une certaine tension entre les différents candidats; la victoire de l'instituteur Touboug et sa conduite des affaires déclenches des violences à Soba. Sur fond de guerre froide et de lutte anti-communiste, ce dernier proche des communistes français, est arrêté avec ses proches et emprisonné. Le nouveau commandant du cercle rétablit l'ordre avec violence et nomme Béma à la tête du pouvoir local. Ce dernier crée son parti politique, le P.R.E.P, soutenu par les colons et *"des Noirs lettrés"*, et s'assure frauduleusement du soutien de son père Djigui Keita en vue des élections. Meurtri par la ruse et la perfidie de son fils, le vieux roi meurt sur le chemin du

---

44

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.107.

sanctuaire familial où il avait choisi de renoncer à son trône. Le roman s'achève sur une note de désillusion et un ultime outrage, "*un suprême monnè*", le train promis n'arriverait pas à Soba.

En somme, ce roman restitue le climat d'ambiguïté, d'incompréhension, de malentendus, bien au-delà du rapport de force militaire, qui a vu une grande partie du continent noir soumise à la France.

### **1.3 *En attendant le vote des bêtes sauvages***

Le troisième roman de Kourouma paraît en 1998 et aborde à rebours si l'on veut un pan de l'histoire africaine contemporaine, celui des dictatures militaro nationalistes qui s'étend durant toute la période de la guerre froide et les premières années d'indépendance des états africains à la chute du mur de Berlin et au renouveau démocratique et multipartiste des états africains des années 90. Construit sous la forme de récit traditionnel, le *donsomana*, il met en scène durant six *veillées* un dictateur africain face à ses "juges", des griots de la confrérie des chasseurs chargés de faire le récit de sa vie de dictateur.

Koyaga, dictateur et président de la République du Golfe est en effet confronté à l'agitation sociopolitique qui embrase son pays. Pour maintenir son pouvoir chancelant, car il a perdu les deux symboles sur lesquels repose son pouvoir : une météorite transmise par sa mère et un Coran sacré hérité du marabout Bokano; il doit faire dire la vérité sur sa vie par des spécialistes de la « purification » : un griot ou « sora » nommé Bingo et un apprenti répondeur ou « cordoua » appelé Tiécoura. Le roman s'ouvre donc sur le récit du griot narrateur, Bingo, et de son apprenti. Tout comme les récits de légendes, le parcours de Koyaga est parsemé de magie, de surnaturel, d'exploits héroïques. Tout commence par la déchéance de son père, Tchao, responsable du viol de la nudité originelle de la société paléo par l'introduction et le port de l'habit et des médailles :

"La transgression d'une tradition aussi ancienne et respectée que la nudité chez les paléos ne pouvait rester impunie par Allah et les mânes des ancêtres. Tchao paya très cher sa faute, il la paya d'une affreuse fin, la mort dans des conditions abominables." <sup>45</sup>

En effet, de retour de la Première Guerre mondiale où il s'est distingué pour ses faits d'armes et décoré à propos, Tchao brise le tabou de la nudité en épinglant sur ses nouveaux habits la médaille qui lui a été décernée en France. Cet événement va être à l'origine de la poursuite de la colonisation française sur l'ensemble du territoire puisqu'il permettra aux ethnologues et à l'administration française de soumettre les hommes-nus, jusqu'alors épargnés par la colonisation :

« Comme les autres tirailleurs, et même souvent mieux que les ressortissants de certaines ethnies des plaines, Tchao le montagnard avait su porter la chéchia rouge, se bander le ventre avec la flanelle rouge, enrouler autour de la jambe la bande molletière et chausser la godasse. Il était parvenu sans grand effort à manger à la cuiller, à fumer la Gauloise. C'est avec plaisir que, de retour dans les montagnes, les autorités françaises constatèrent qu'il refusait de revenir à la nudité originelle. Les administrateurs reprirent les fiches contradictoires des ethnologues qui (...) montraient que les montagnards nus avaient des besoins comme tous les humains. »<sup>46</sup>

Et pourtant, au moment de l'attaque des troupes françaises dans son village, Tchao est arrêté, enchaîné et torturé à mort par les autorités coloniales. S'ensuit alors l'ascension et un parcours quasi surnaturel du jeune Koyaga; dès l'enfance, il se révèle un redoutable chasseur, faisant preuve d'une témérité exceptionnelle; cette "qualité" lui vaut d'être incorporé dans l'armée coloniale et envoyé sur les fronts de l'Indochine avec les tirailleurs où il fait preuve de bravoure et de courage face à l'ennemi. En plus des exploits de Koyaga, le récit des griots narrateurs évoque également le rôle central de sa mère, Nadjouma, et son initiation aux sciences magiques et à l'art divinatoire. C'est grâce à ces connaissances et à "*de chauds sacrifices*" qu'elle contribue à la "protection" de son fils et à la construction de sa renommée de maître chasseur comme l'indiquent ces propos :

"Avec votre Remington magnum, monsieur le Président et Guide suprême, vous ne vous êtes pas contenté de faire passer de vie à trépas les quatre monstres qui terrorisaient tout les pays paléos. Vous

---

<sup>45</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.15.

<sup>46</sup> - Ibid., pp.15-16

avez tué, rendu orphelins et veufs un lot d'antilopes, de singes, de sangliers... Il est impossible de citer tous les exploits du simbo-né que vous êtes."<sup>47</sup>

Les exploits de Koyaga n'empêchent cependant pas ce dernier d'être à nouveau mobilisé pour la guerre d'Algérie où il s'en va combattre pendant deux ans. Toutes ces étapes, l'art de la chasse comme celui de la guerre moderne, semblent servir de parcours initiatique au futur dictateur dans la perspective d'un destin grandiose. En effet, c'est à son retour de l'Afrique du nord que Koyaga et ses pairs tirailleurs, démobilisés et frustrés par les nouvelles autorités africaines issues de l'indépendance de la République du Golfe, décident de renverser le pouvoir légitime en place. Le coup d'état est perpétré avec une violence extrême, le Président de la République du Golfe est massacré par Koyaga et ses hommes :

"Deux soldats se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émasculatation rituelle. (...) Un dernier soldat avec une dague tranche les tendons, ampute le bras du mort. C'est la mutilation rituelle qui empêche un grand initié de la trempe du président Fricassa Santos de ressusciter." <sup>48</sup>

Le récit des griots met en avant, dans cette scène morbide, le triomphe des pouvoirs magiques de Koyaga et leur supériorité sur ceux de son adversaire malheureux. Comme il souligne aussi plus loin, la singularité de Koyaga parmi les quatre membres du Comité de Salut Public qui se partagent désormais le pouvoir. Ces derniers sont présentés comme divisés sur le plan idéologique, comme l'indiquent ces propos du griot Bingo :

"Des alliances se nouèrent; des alliances se créèrent. Sous l'impulsion de la France et de l'Occident de la guerre froide, Koyaga et J-L Crunet s'allièrent, se déclarèrent, se voulurent conservateurs et libéraux; ils constituèrent le camp libéral, les partisans de l'Occident. En revanche, Tima et Ledjo se prétendirent nationalistes et progressistes (vraisemblablement guidés par des agents de l'Est). Ils constituèrent le clan, le camp progressiste, les partisans du communisme international." <sup>49</sup>

A l'ombre de la guerre froide, les prises de position idéologiques de Koyaga en faveur de l'Occident et de la France permettent à l'ancien tirailleur de bénéficier de l'appui du

---

<sup>47</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.71.

<sup>48</sup> - Ibid., p.94

<sup>49</sup> - Ibid., p.104

camp libéral et de prendre définitivement le dessus sur ses rivaux du Comité dans un effroyable bain de sang. Dès lors commence pour Koyaga la carrière de "*président dictateur*" de la République du Golfe; il rencontre le journaliste Maclélio qui deviendra son ministre de l'information et chargé de la propagande officielle du régime. Afin de consolider son régime et son pouvoir, le maître de la République du Golfe part, sur les conseils de son marabout Bokano, s'initier, s'enquérir "*de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie*"<sup>50</sup>. Koyaga se rend alors auprès d'un certain nombre de chefs d'états africains s'initier à leurs méthodes de gouvernement. Il rencontre successivement Tiékoroni, chef de la République de la Côte des Ébènes, puis Bossouma l'homme au totem hyène le président de la République des Deux Fleuves; ensuite l'homme au totem léopard, le chef du pays du Grand Fleuve et enfin, le roi totem chacal du royaume du Djebel. Au contact de ces despotes, Koyaga découvre l'art du mensonge et de la gabegie avec Tiékoroni, la cruauté et la mégalomanie avec Bossouma, le culte de la personnalité et la démagogie avec le dictateur au totem léopard, le nationalisme et la lutte anti-communiste et anti-subversive avec le roi au totem chacal.

Parallèlement à cette initiation ubuesque, le récit des griots narrateurs évoque également au travers du parcours du journaliste Maclélio, une figure reconnue de l'autocratie africaine : le nationaliste Nkoutigui Fondio, le président de la République socialiste et progressiste des Monts. L'on reconnaîtra derrière cet artifice textuel le dictateur guinéen Ahmed Sékou Touré qui a régné d'une main de fer sur la Guinée- Conakry. Le parcours du journaliste Maclélio est détaillé dans la narration et présenté comme une sorte de quête spirituelle, la recherche de "*son maître de destin*". Après de multiples péripéties qui l'ont conduit au Cameroun, au Niger puis en France, il gagne la République des Monts pour participer à l'édification du "*premier État africain vraiment indépendant de l'Afrique de l'Ouest*"<sup>51</sup>; convaincu par le discours nationaliste et panafricaniste de Nkoutigui Fondio, Maclélio, chargé de l'idéologie, contribue au nom de "*la dignité de l'homme noir et pour l'Afrique*", à la défense du régime dictatorial de l'homme au totem lièvre par la mise en scène de faux complots :

"Maclélio y réussit avec beaucoup d'imagination et de talent. Ce qu'il imaginait de toutes pièces devenait, pour la police, la justice, le Parti et la presse internationale, des faits, les vraies phases

---

50 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.171

51 - Ibid., p.154

d'une vraie conspiration. (...) Les victimes, sous les instruments de torture, répétaient les récits de Maclélio, les agrémentaient de multiples détails et finissaient par les rendre vraisemblables, logiques, incontestables." <sup>52</sup>

Malgré sa proximité avec le dictateur et les liens qui les unissent, Maclélio est lui-même victime de cet arbitraire qu'il a mis en oeuvre, accusé d'être impliqué dans un énième complot contre le "*Responsable Suprême*"; arrêté et torturé, il est libéré par les autorités et regagne la République du Golfe. Jusqu'à la prise de pouvoir de Koyaga qu'il choisit de servir convaincu d'avoir trouvé en lui son maître de destin.

Après son périple initiatique, Koyaga avec l'aide de Maclélio met en place un régime de terreur, traquant les opposants et les « communistes ». Car l'on est en pleine guerre froide et pour obtenir le soutien des puissances occidentales, Koyaga s'associe à la lutte anti-communisme qui menace "le monde libre" et surtout son régime. Comme le souligne le griot narrateur Bingo :

"Koyaga est une pièce maîtresse de la lutte contre le communisme liberticide. L'Occident doit le reconnaître, aider et secourir, soutenir beaucoup plus, beaucoup mieux son rempart, son bouclier.(...) Vous voilà considéré comme le roc sur lequel se brisent les vagues du communisme international montant sur l'Afrique. Les médias et l'opinion publique du monde libre n'ont plus le droit de vous critiquer. On ne démoralise pas un soldat au front avec des critiques sur sa méthode et sa technique de maniement du fusil." <sup>53</sup>

Les multiples projets d'assassinat du dictateur sont déjoués ou échouent grâce aux "*pouvoirs occultes de [sa] maman et aux sacrifices sanglants et bénédictions du marabout Bokano*" <sup>54</sup>. Koyaga intensifie la répression et consolide davantage son pouvoir par la mise en place du parti unique et d'autres institutions officielles chargées de célébrer l'oeuvre du Président-dictateur comme le parti unique (le *Rassemblement du Peuple du Golfe*) et la *Ligue de la jeunesse révolutionnaire*. Mais le point culminant de la démesure de Koyaga et de la dérive autoritaire de son régime est l'immense manifestation marquant le trentième anniversaire de l'indépendance de la République du Golfe; l'interminable défilé civil et militaire qui marque l'événement rassemble des milliers de citoyens venus de toutes les

---

<sup>52</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.156

<sup>53</sup> - Ibid., pp.270-271

<sup>54</sup> - Ibid., p.255

régions du pays acclamer le Guide suprême. Sa réussite mobilise aussi les ressources économiques de l'état, car "*jamais pour une fête dans la République du Golfe un budget aussi conséquent n'avait été réuni*"<sup>55</sup>. Les conséquences de ces excès sont immédiates puisqu'au lendemain des festivités, la République du Golfe connaît de graves difficultés financières liés à l'effondrement des cours des matières premières et au financement des festivités du trentième anniversaire. Alors qu'il sollicite l'aide de la France, le dictateur est brutalement mis au fait de la nouvelle politique africaine de la puissance occidentale comme l'indique cet extrait :

" A La Baule, au cours d'un sommet des chefs d'État, le président de la République française a recommandé aux chefs des États africains de changer de politique, de cesser d'être des dictateurs pour devenir des démocrates angéliques. La France a utilisé cette déclaration comme prétexte et comme date pour arrêter de régler automatiquement les émoluments des fonctionnaires des dictatures francophones dont les trésors publics sont en cessation de paiement. La France exige du dictateur qu'il signe au préalable un PAS avec le FMI." <sup>56</sup>

Pressé d'engager les réformes économiques et politiques, Koyaga tente bien de résister, de faire face à la contestation sociale qui grandit dans tout le pays en brandissant la menace communiste :

"Les représentants des grands pays occidentaux depuis deux jours sont harcelés par Koyaga. Koyaga en vain sollicite leur aide, leur compréhension. Il menace de changer de camp, de devenir rouge, de faire venir en Afrique des Cubains, des Chinois de la Chine continentale, des Coréens de Pyongyang si l'Occident ne court pas à son secours. Tranquillement les diplomates lui demandent de faire arrêter les massacres et de proposer, d'engager le dialogue avec les manifestants et l'opposition. La guerre froide est morte, bien finie." <sup>57</sup>

Lâché par l'Occident et confronté aux émeutes sociales sur fonds de revendication politique, Koyaga se résout à accepter une "conférence nationale" au cours de laquelle sont dénoncés les crimes et les violences du régime. Sa destitution est même réclamée par certains conférenciers, même si le dictateur bénéficie d'un soutien populaire non négligeable. Mais une énième tentative d'assassinat de Koyaga échoue et plonge le pays

---

<sup>55</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. p.310

<sup>56</sup> - Ibid., p.323

<sup>57</sup> - Ibid., p.333.

dans la confusion. S'étant fait passer pour mort, Koyaga perd la trace de sa mère et du marabout Bokano, ainsi que ses talismans.

Mêlant fétichisme, magie et politique, ce roman nous présente donc les mœurs obscures des républiques africaines de cette période. Avec beaucoup d'ironie, les trois cent cinquante pages d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* décryptent la complexité de l'histoire africaine au lendemain des indépendances annoncées comme prometteuses. Pendant une trentaine d'années se succèdent des dictatures aux mots d'ordre galvaudés et stériles, sous la bienveillance des puissances rivales de la guerre froide. L'euphorie démocratique qui renaît sur les cendres de ce conflit idéologique paraît fragilisée au regard des crises économiques, de la paupérisation du continent et surtout des guerres civiles qui apparaissent çà et là.

#### **1.4 *Allah n'est pas obligé***

Quatrième roman de l'écrivain ivoirien paru en 2000, *Allah n'est pas obligé* s'inscrit dans la continuité du projet kourouméen : dire les drames actuels de l'Afrique. Ce roman relate les tribulations d'un jeune orphelin dans une Afrique en guerre. C'est d'ailleurs la première fois que l'écrivain met en scène un personnage aussi jeune dans son œuvre (il confiera en réalité que c'est en réponse à une promesse faite à des enfants somaliens, victimes de la guerre civile qu'il choisit d'écrire sur cette thématique inédite). En prenant appui sur la fragilité économique des états africains, Kourouma nous décrit ici tout le drame de ces guerres fratricides et les destins tragiques de ces adolescents.

Le récit s'ouvre sur la présentation "*insolente et incorrecte*" du jeune homme "*en six points*":

"Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. (...) Et deux... Mon école n'est pas arrivé très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux. (...)Et trois... suis insolent, incorrect comme barbe de bouc

et parle comme un salopard. (...) Et quatre... Je veux bien m'excuser de vous parler vis à vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans. (...) Et cinq... Pour raconter ma vie de merde, je possède quatre dictionnaires. Et six... C'est vrai, suis pas chic et mignon, suis maudit parce que j'ai fait du mal à ma mère»<sup>58</sup>.

C'est avec ses mots et son français "*p'tit nègre*" que Birahima décide de raconter sa "*vie de merde de damné*"<sup>59</sup>. En rupture avec l'école et avec sa mère qu'il soupçonne de sorcellerie, il erre dans son village de Togobala avant d'être recueilli par sa grand-mère. Le jeune orphelin est destiné à rejoindre sa tante et désormais tutrice dans un village situé au Liberia voisin. Il est d'autant plus motivé par ce voyage que les rumeurs présentent ce pays pourtant en guerre comme un eldorado, un pays où l'on peut s'enrichir; c'est un ami de sa famille, Yacouba, homme d'affaires en tout genre qui achève de le convaincre de l'utilité de ce périple:

"Il est venu un matin me voir. Il m'a pris à part et, en secret, il m'a fait des confidences. Le Liberia était un pays fantastique. Son métier à lui, multiplicateur de billets de banque, était un boulot en or là-bas. Pour m'encourager à partir, il m'a appris des tas de choses sur le Liberia. (...) Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats, (...) les enfants-soldats avaient tout et tout. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4X4. J'ai crié *Walahé! Walahé!* Je voulais devenir un enfant-soldat (...). Dans mon lit, quand je faisais caca ou pipi, je criais seul *small-soldier, enfant-soldat, soldat-enfant!*»<sup>60</sup>.

Appâtés par le gain, Birahima et son accompagnateur Yacouba partent pour le Liberia en « *juin 1993* ». Dès la frontière franchise, ils sont arrêtés et détroussés par une bande armée dirigée par le colonel "Papa le bon", puis enrôlés comme ils le souhaitaient au sein de la milice. C'est l'occasion pour le jeune narrateur de nous faire vivre de l'intérieur les pratiques militaro mystiques de cette milice et le parcours chaotique des jeunes combattants qu'il côtoie. Des gosses aux destins brisés, victimes de la misère et de la déchéance familiale, abandonnés et livrés aux chefs des bandes armées. Confronté à l'horreur et à la violence quand ils ne les pratiquent pas eux-mêmes pour survivre, et manipulés par un chef militaire aux allures de gourou, les enfants-soldats volent, pillent,

---

58 - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op. cit.*, pp.9-12

59 - Ibid., p.13

60 - Ibid., pp.44-45

sans objectif militaire précis. Cette première expérience au contact des miliciens sert aussi de prétexte à Birahima pour édifier le lecteur sur la nature du conflit qui ensanglante le Liberia et les différents protagonistes et autres chefs de guerre qui se partagent ce pays. De nombreuses pages du récit sont consacrées à l'analyse géopolitique de ce pays. Ainsi apprend on que l'origine de la crise ethnique remonte à la création du Liberia par des descendants d'esclaves libérés des Etats-Unis d'Amérique; ces derniers "*se comportaient en colons dans la société libérienne*" et méprisaient les "*natives, les nègres noirs africains indigènes du pays*". Cet antagonisme ethnique et séculier a conduit presque inéluctablement à la guerre civile dans laquelle s'affrontent divers groupes ethniques. L'on apprend aussi que le chef du groupe armé dans lequel est engagé Birahima, le colonel "Papa le Bon" n'est que le représentant local d'une importante faction militaire, le "*Front National Patriotique*" (NFPL) du redouté chef de guerre Charles Taylor:

"Le colonel Papa le bon était le représentant du Front National Patriotique à Zorzor. C'était le poste le plus avancé au nord du Liberia. ça contrôlait pour le NPFL l'important trafic venant de la Guinée. Ça percevait les droits de douane et surveillait les entrées et sorties du Liberia." <sup>61</sup>

Le jeune narrateur détaille donc le mode de fonctionnement de la milice qui exploite les territoires qu'elles contrôlent et détourne les richesses au profit des chefs de guerre qui se sont "partagés" le pays. Avec force de détails, Birahima découvre la logique de la guerre tribale et des épurations ethniques :

"Le village des natives, des indigènes, de Zorzor s'étendait à un kilomètre du camp retranché.(...) Les habitants étaient des Yacous et des Gyos, c'étaient des noms des nègres noirs indigènes de la région du pays. Les Yacous et les Gyos étaient les ennemis héréditaires des Guérés et des Krahns. (...) Quand un Guéré ou un Krahn arrivait à Zorzor, on le torturait avant de le tuer parce que c'est la loi des guerres tribales qui veut ça. Dans les guerres tribales, on ne veut pas les hommes d'une autre tribu différente de notre tribu »<sup>62</sup>

Mais ce que découvre aussi le narrateur, c'est l'emprise du colonel Papa le bon non seulement sur les enfants-soldats mais aussi sur l'ensemble du territoire placé sous son autorité qu'il dirige d'une main de fer, faisant régner l'arbitraire et la terreur; le décor

---

61 - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op. cit.*, p.69

62 - Ibid., p.76

magico religieux qu'impose ce truculent personnage n'empêche en rien les pires exactions. La mort de ce dernier sert tout juste de transition à Birahima suivi de Yacouba pour poursuivre son périple et sa vie d'enfant-soldat vers d'autres théâtres du conflit avec une autre milice rivale, celle de l'ULIMO du chef Prince Johnson, l'autre seigneur de guerre qui écume le pays. Là, il participe comme tous les autres combattants aux diverses opérations militaires de la faction comme les tentatives de prises de la ville de Monrovia empêchées par l'intervention des forces de la paix de l'ECOMOG. La ville est malgré tout pillée et détruite par les affrontements des factions rivales; dans ce fracas de violence, Birahima observe les agissements meurtriers de cette force d'interposition africaine qui livre une partie de la ville aux hommes de Johnson et reste insensible au sort des populations civiles. De même, l'enfant soldat est témoin de l'affairisme du chef de guerre : trafics, escroquerie, demandes de rançons. Comme chez les miliciens du colonel Papa le bon, sous le couvert de restaurer un ordre juste et démocratique, les chefs rebelles organisent le pillage et l'exploitation crapuleuse des ressources des zones placées sous leur contrôle. La quête des *"ressources permanentes et sûres"* <sup>63</sup> demeure l'unique objectif du chef de guerre Prince Johnson afin de contrôler ses hommes et conserver sa légitimité. Et c'est d'ailleurs l'échec d'une énième tentative de racket de la compagnie américaine de caoutchouc qui conduit Birahima et son guide vers la Sierra Leone à la recherche de la tante Mahan qui s'y est réfugiée.

Comme au Liberia voisin, la Sierra Leone est ravagée par la guerre civile après plusieurs décennies d'instabilité politique; depuis son indépendance en effet, diverses dictatures militaires se succèdent à la tête du pays au nom de la lutte contre la corruption et le tribalisme, jusqu'au déclenchement de conflit militaire, malgré les efforts des diplomates africains. Ici également, l'antagonisme ethnique entre les descendants des esclaves afro-américains et les populations "locales" a créé de vives tensions et des injustices. Et comme au Liberia, des chefs de guerre se disputent la légitimité du pouvoir. C'est dans ce contexte trouble que Birahima et son ami Yacouba sont enrôlés au sein de la milice du sinistre caporal Foday Sankoh, le R.U.F (le Front Révolutionnaire Uni). Le narrateur nous révèle l'unique objectif de ce seigneur de guerre, s'appropriier les ressources vitales du pays à son unique profit :

---

<sup>63</sup> - Ibid., p.161

"Et Fodé Sankoh avec son R.U.F sans coup férir occupe la ville stratégique de Mile-Thirty-Eight et toute la région diamantaire et aurifère, les zones de production de café, de cacao, de palmiers à huile. Dès de jour, il s'en foutra de tout ce qui adviendra désormais: il tient la Sierra Leone utile." <sup>64</sup>

En dépit des pressions diplomatiques des chefs d'états voisin et de l'ouverture à la démocratie du pays, le chef rebelle fort de sa puissance, rejette toute forme d'élection et montre sa capacité de nuisance par la violence qu'il inflige aux populations. Comme le tristement célèbre exemple de l'amputation des bras des éventuels électeurs :

" la solution lui vint naturellement sur les lèvres, sous la forme d'une expression lapidaire: "pas de bras, pas d'élection". C'était évident: celui qui n'avait pas de bras ne pouvait pas voter. Il faut couper les mains au maximum de citoyens sierra léonais. Il faut couper les mains à tout sierra léonais fait prisonnier avant de le renvoyer dans la zone occupée par les forces gouvernementales. Les amputations furent générales, sans exception et sans pitié. Quand une femme se présentait avec son enfant au dos, la femme était amputée et son bébé aussi, quelque soit l'âge du nourrisson. Autant amputer les citoyens bébés car ce sont des futurs électeurs." <sup>65</sup>

Les méthodes cruelles du chef de guerre permettent à ce dernier de devenir un interlocuteur incontournable du conflit. Car le récit de Birahima se poursuit sur des analyses de la gestion de la crise par des dictateurs africains (HOUPHOUET-BOIGNY, SANY ABACHA, EYADEMA) et de l'ambiguïté de la communauté internationale (l'O.N.U, le F.M.I) qui renforcent l'impunité du caporal rebelle. Plus encore, les bombardements meurtriers de la force d'intervention africaine de l'ECOMOG et l'embargo imposé par l'O.N.U causent bien plus de dégâts que les bandes armées. La reprise de la guerre civile et la généralisation du conflit ethnique contraignent Birahima et son guide Yacouba à fuir les combats, pour gagner un camp de réfugiés à l'est du pays. C'est là qu'ils apprennent le décès de la tante Mahan; le récit se termine sur la décision de l'ex enfant-soldat de regagner la Côte d'ivoire et de dire "*tout ce qu'il a vu et fait et comment tout ça s'est passé*" <sup>66</sup>.

---

64 - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op. cit.*, p.177

65 - Ibid., pp.178-179

66 - Ibid., p.233

Par son actualité et au-delà du témoignage rendu aux trop nombreuses jeunes victimes de ces guerres, ce livre est un aperçu des enjeux qui se posent aujourd'hui au continent noir: mondialisation, effets du libéralisme sauvage, guerres économiques, immigration, pour ne citer que ces points.

## **Chapitre 2 : les discours hégémoniques dans les romans de Kourouma**

A l'intérieur d'un texte narratif circule un certain nombre de valeurs, de points de vues, de vision du monde ; ces valeurs idéologiques sont prises en charge et assumées dans le récit par des instances narratives ou le ou les héros du roman. Selon un mode dialogique défini par Bakhtine, ces discours communiquent, se répondent, en association ou en contradiction. Les romans de Kourouma sont traversés par divers discours qui inscrivent les récits dans un contexte de crise et d'incertitude. Directement repérables à travers l'action ou les propos de personnages et des représentations institutionnelles symboliques (l'école, la colonisation, les partis politiques, etc.), les discours hégémoniques s'entrecroisent et accentuent la teneur idéologique des textes. L'objectif dans ce chapitre sera de relever les manifestations de ces hégémonies discursives à l'œuvre dans les romans.

### **2.1 *Les Soleils des indépendances* : de l'inscription idéologique à l'épistémologie du nationalisme africain.**

Dans la perspective de relever l'incertitude qui sourd des textes d'Ahmadou Kourouma, il nous faut restituer le contexte global du premier roman de l'auteur ivoirien. *Les Soleils des Indépendances* paraît en 1968 (pour la version originale) dans un contexte sociopolitique marqué par la guerre froide et les dictatures militaro nationalistes et les partis uniques. Le contexte fictif est celui d'un état africain (la République de la Côte des Ébènes) au lendemain des indépendances. Les hégémonies discursives (et idéologiques) pour ou contre lesquelles se déterminent un certain nombre d'intellectuels et de

responsables politiques africains sont constituées par le nationalisme soutenu soit par le marxisme soit par le libéralisme occidental ; il s'oppose dans l'univers du roman au discours traditionaliste, qui tente de survivre à la colonisation et au monde nouveau de l'indépendance. La crise des valeurs est assumée et vécue principalement par le héros Fama Doumbouya.

### 2.1.1 Le discours de la tradition

Il est essentiellement porté par le héros du roman, Fama Doumbouya, héritier d'une dynastie princière qui a régné sur le Horodougou avant la colonisation française. Les sociolectes du discours de la tradition se manifeste à travers les propos et l'attitude souverainistes de Fama, sa conception de la société malinké. Son rang de prince qu'il revendique dès l'entame du récit indique le sens de la quête du héros :

« Lui Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Eduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses. »<sup>67</sup>

En tant qu'héritier et prince, Fama se veut le garant sinon le gardien des valeurs ancestrales et traditionnelles propres à la culture malinké. Il est d'ailleurs saisissant de constater que le roman s'ouvre sur une cérémonie traditionnelle, en l'occurrence le deuil et les funérailles de koné ibrahima. Cette scène narrative sert de prétexte à l'illustration de la quête de Fama telle qu'elle va se manifester tout au long du récit.

Le discours souverainiste de la tradition comprend également le fonds culturel propre à la société malinké, celle du héros ; les ressources culturelles ancestrales mêlées à des éléments empruntés à la religion musulmane constituent le fondement spirituel de cette société, notamment par la pratique d'un certain nombre d'usages comme l'excision de la femme décrite comme « *une grande chose, un grand événement ayant une grande*

---

<sup>67</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.12

*signification* »<sup>68</sup> . Voici comment est justifiée l'excision de Salimata, la femme du héros Fama :

« Tu verras, ma fille : pendant un mois tu vivras en recluse, avec d'autres excisées et, au milieu des chants, on vous enseignera tous les tabous de la tribu. L'excision est la rupture, elle démarque, elle met fin aux années d'impureté de la jeune fille et après elle vient la vie de femme. »<sup>69</sup>

Toujours au sujet de la conception traditionnelle de la femme, sa soumission et

« sa servitude sont les commandements d'Allah absolument essentiels parce que se muant en force, en valeur, en grâce, en qualité pour l'enfant sortant du giron de l'épouse. »<sup>70</sup>

Dans la logique traditionnelle, ces pratiques culturelles sont censées participer au maintien de l'équilibre social et garantir une forme d'harmonie et de stabilité. Ainsi, le recours aux sacrifices, aux fétiches et à la divination obéit cet objectif ; le narrateur nous livre ces réflexions de Fama :

« Dans toute l'Afrique d'avant les indépendances, les malheurs du village se prévenaient par des sacrifices. On se souciait de deviner, de dévoiler l'avenir(...). Les Malinkés du Horodougou le savaient bien, ils pratiquaient la divination et pas uniquement avec les méthodes prescrites par Allah(...). Le fétiche prédisait plus loin que le Coran(...). Et quel village malinké n'avait pas ses propres devins ? »<sup>71</sup>

Ces pratiques culturelles évoquées par la narration relèvent du discours de la tradition, dans sa prétention au maintien de l'équilibre social et communautaire, de l'ordre et de la sagesse séculaires. Dans la perspective de Fama, les valeurs ancestrales représentent la normalité et son destin, du moins le croit-il, en tant qu'héritier de la dynastie est de pérenniser et de restaurer l'ordre traditionnel ancien qui fit prospérer les Doumbouya et les Malinkés. Dans le contexte de la décolonisation et des premières années des indépendances, le souci du prince est de perpétuer la dynastie royale ainsi que les valeurs et

---

68 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op.cit. p.34

69 - Ibidem

70 - Ibid., *Les Soleils des indépendances*, op. cit., p.45

71 - Ibid., pp.154-155.

principes qui lui servent de fondement. Comme l'honneur qui lui incombait de diriger la tribu des Doumbouya :

« Être le chef de la tribu, avant la conquête des Toubabs, quel grand honneur, quelle grande puissance cela représentait ! Toutes les mamans Doumbouya versaient des libations, tuaient des sacrifices pour que de leur giron descendit l'enfant qui serait le chef de la dynastie. »<sup>72</sup>

L'importance accordée au statut de chef dans la pratique culturelle malinké justifie l'exaltation de Fama à défendre et restaurer un ordre ancestral nié par les colonisateurs. C'est donc au nom d'une certaine conception de cette culture malinké et des éléments qui la composent comme le négoce que Fama se détermine :

« Mais l'important pour le Malinké est la liberté du négoce. (...) et surtout la liberté du négoce qui fait le grand Dioula, le Malinké prospère. Le négoce et la guerre, c'est avec ou sur les deux que la race malinké comme un homme entendait, marchait, voyait, respirait, les deux étaient à la fois ses deux pieds, ses deux yeux, ses deux oreilles et ses reins. »<sup>73</sup>

C'est pour la défense des intérêts de sa communauté que Fama se joint à l'agitation anti-coloniale et nationaliste, car « *il avait à venger cinquante ans de domination et de spoliation.* »<sup>74</sup> Et c'est encore au nom de ses valeurs traditionnelles qu'il rejette le temps des indépendances qui « *ont cassé le négoce* » et ne lui ont apporté que « *la carte d'identité nationale et celle du parti unique.* » En tant que chef traditionnel, il prend part à la cérémonie funéraire qui ouvre le récit et tente en dépit de tout de faire respecter son rang et le rituel lié à ce type d'événement :

« Fama devait prouver sur place qu'il existait encore des hommes qui ne tolèrent pas la bâtardise. (...)Le malingre griot demandait aux assis d'écouter, d'ouvrir les oreilles pour entendre le fils des Doumbouya offensé et honni, totem panthère, panthère lui-même et qui ne sait pas dissimuler furie et colère. »<sup>75</sup>

---

72 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. p.89

73 - Ibid., p.23

74 - Ibid., p.24

75 -Ibid., p.14

De même, l'épisode du voyage dans son village natal de Togobala à la suite du décès de son cousin Lancina permet au prince d'afficher et d'assumer ses idées, car « *aller aux funérailles d'un cousin est commandement des coutumes et d'Allah* »<sup>76</sup>. Avec ce voyage, le discours de la tradition que défend Fama tente de reconquérir un espace qui fut le sien et sur lequel il a régné sans partage. Le narrateur nous décrit l'accueil réservé à l'héritier des Doumbouya :

« Fama fut salué par tout Bindia en honoré, révééré comme un président à vie de la République, du parti unique et du gouvernement, pour tout dire fut salué en malinké. »<sup>77</sup>

Cet exemple indique que, contrairement à la ville où le discours souverainiste de Fama est de plus en plus inaudible, le respect des coutumes demeure relativement vivace dans l'espace rural ; l'accueil et l'attention qui lui sont portés dans son Horodougou natal par les deux vieillards, le griot Diamourou et Balla l'esclave affranchi, « *qui oeuvraient à la réhabilitation de la chefferie, au retour d'un monde légitime* »<sup>78</sup>, confortent Fama dans son point de vue. Dans leur expression, les propos et l'attitude du griot Diamourou et Balla tout comme celui des habitants du Horodougou relèvent du discours traditionnel et souverainiste qui se pose en discours légitime à la fois historique et culturel. C'est cette obsession de la légitimité que Fama revendique tout au long du récit face à ceux qu'il appelle « *les bâtards des indépendances* » et les « *filis d'esclaves* ». Dans ce sens, il est intéressant de noter la redondance dans le récit d'éléments grammaticaux et de termes référant au moi du héros, à sa grandeur, à sa noblesse, à sa lignée royale :

« Fama, l'Unique ! Le grand ! Le fort ! Le viril ! Le seul possédant du rigide entre les jambes ! »<sup>79</sup>

Tous ces éléments textuels marquent un rapport d'appartenance, de supériorité et traduisent dans une certaine mesure le narcissisme du personnage, un narcissisme qui se veut exaltation du sentiment traditionaliste et revendication de la grandeur de la culture

---

76 - Ibid., p.92

77 - Ibid., p.95

78 - Ibid., p.113

79 - Ibid., p.195

malinké ; dans un univers bouleversé par la colonisation et les indépendances, le discours légitimiste de Fama apparaît comme le sursaut d'orgueil, le baroud d'honneur d'une génération d'africains que le difficile passage à la « modernité » a évincé de la scène politique. Ce personnage (Fama), tout comme tant d'autres héros des romans africains de cette période « *préfèrent mourir de faim plutôt que de se repaître de la viande qu'on lui a servi, quand cette viande n'est pas d'un animal qu'il a chassé.* »<sup>80</sup>. Son cheminement digne vers la mort accroît encore ce sentiment de légitimité : refusant par exemple de se soumettre aux injonctions des "bâtards" et autres "fils de chiens d'esclaves" et de reconnaître le tracé des nouvelles frontières qui divisent son ancien royaume. La scène finale du récit de la mort du héros est tout aussi révélatrice de la quête de Fama ; il assume jusqu'au bout son héritage ancestral préférant quitter la vie dans la pure tradition malinké, car « *un caïman sacré n'attaque que lorsqu'il est dépêché par les mânes pour tuer un grand chef* »<sup>81</sup>. Ainsi, cette mort peut être vue comme un sacrifice suprême pour apaiser la colère des ancêtres. A cet égard, l'intransigeance du prince « déchu » incarne la rigidité d'un ordre et d'un discours traditionnels en conflit avec d'autres représentations collectives.

### 2.1.2 Les discours nationalistes

Comme bien d'autres réalités socioculturelles et économiques, le nationalisme est ici l'un des prétextes au discours romanesque. Le discours nationaliste tel qu'il s'est manifesté à partir des années 1930, est un courant de pensée visant à restaurer l'identité culturelle des peuples noirs colonisés face à la domination occidentale. Il naît de la relation conflictuelle entre l'occident capitaliste et impérialiste et les peuples colonisés d'Afrique. A partir des années 1950, le nationalisme africain prend une coloration plus virulente, plus politique, réclamant notamment l'abolition du système colonial et l'avènement des indépendances et la souveraineté des états africains. Il s'est appuyé dans son érection sur les thèses défendues par

---

<sup>80</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.182

<sup>81</sup> - Ibid., p.194

le mouvement de la Négritude qui déjà, revendiquait une plus grande reconnaissance des valeurs et de la culture du monde noir.

Le contexte historique global situe le récit aux toutes premières années des indépendances accordées aux pays africains, au cœur de la guerre froide. En effet, depuis 1945 et la fin de la deuxième guerre mondiale, deux grandes idéologies politiques en relation conflictuelle se partagent le monde ; l'idéologie capitaliste et libérale identifiée au monde occidental (Europe de l'ouest, Etats-Unis) et le communisme porté par l'Union soviétique et ses « satellites » de l'Europe de l'est en particulier. Ces deux discours hégémoniques vont influencer et accompagner les mouvements nationalistes africains dans leur lutte de libération. Au gré des influences et des alliances, le nationalisme africain sera partagé entre deux tendances idéologiques.

Dans l'univers fictif des *Soleils des Indépendances*, la bipartition idéologique est illustrée par l'existence de la République « socialiste » du Nikinai et la République de la Côte des Ébènes proche de l'Occident capitaliste. Il apparaît donc que le communisme et le capitalisme s'affirment en discours auxiliaires à la manifestation du nationalisme africain comme nous le verrons plus en avant.

Les sociolectes du nationalisme africain sont repérables au travers de la lutte menée d'abord pour les indépendances puis pour la consolidation des nouveaux régimes face aux actes « subversifs ». Dans sa logique d'accession à l'indépendance et à briser le joug colonial, le nationalisme africain s'érige en défenseur des peuples opprimés et des masses africaines qui avaient « comme *Fama à venger cinquante ans de domination et de spoliation* ». C'est en grande partie au nom de cette cause que Fama s'associe aux mouvements insurrectionnels anti-français qui conduisent à l'indépendance. Aux lendemain de ces indépendances, les régimes nationalistes africains s'attèlent à la consolidation du pouvoir et des états. Dans ce sens, le discours nationaliste prétend construire une société nouvelle dans le respect des aspirations des populations. Pour mener à bien cette entreprise, de nombreux états à l'instar de la République socialiste du Nikinai et de la République de la Côte des Ébènes, optent pour des régimes à parti unique dans le but de fédérer toutes les « forces vives » de la nation et de consolider l'unité nationale. A cet effet, le narrateur dans *Les Soleils des indépendances* établit une comparaison saisissante entre l'image du chef de l'état de la Côte des Ébènes et celui de la mère :

« [...] Le président était la mère de la république et tous les citoyens en étaient les enfants. La mère a le devoir d'être parfois dure avec ses enfants. La mère fait connaître la dureté de ses duretés lorsque les enfants versent par terre le plat de riz que la maman a préparé pour son amant. Et l'amant à lui, le président, était le développement économique du pays. »<sup>82</sup>

Cet extrait narratif est révélateur de l'évolution du nationalisme africain au lendemain des indépendances. L'image maternelle du président de la république renvoie dans une certaine mesure aux « pères de la nation » et autres « guides éclairés » qui ont surgi sur la scène politique africaine. Les sociolectes tels « *comité* », « *secrétaire général* », « *parti unique* », « *coopérative* », traduisent la mise en place d'une nouvelle organisation des états chargé de remplacer l'administration coloniale. Parmi celles-ci, le socialisme.

#### 2.1.2.1 Le discours du socialisme

En tant que discours hégémonique sur la scène mondiale, le communisme a contribué sur le plan historique à l'avènement du nationalisme africain ; et une large part de l'élite intellectuelle africaine dans son opposition à l'Occident capitaliste et impérialiste se convertit à cette idéologie dont l'objectif est la construction d'une société égalitaire, plus juste et débarrassé de toute classe dominante et la dictature du parti communiste.

La matérialisation de cette hégémonie discursive est illustrée d'emblée dans le récit par l'existence de la « république populaire du Nikinai » séparée de la république de la Côte des Ébènes qui a conservé ses liens avec l'Occident capitaliste. Cette division politique et géographique n'est pas sans rappeler la situation géopolitique de certains états durant la guerre froide coupés en deux entités idéologiquement antagonistes : Allemagne, Corée, Yémen, Vietnam.

---

<sup>82</sup> - Kourouma (A), *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.174

Les sociolectes du communisme sont repérables à travers les actes et les propos des dirigeants officiels de la République du Nikinai. S'alignant sur le mode de pensée communiste de la dictature du parti, ces derniers instaurent donc un système politique fondé sur le parti unique :

« Le père de Diakité qui était dans l'opposition, fut convoqué, on lui signifia que son parti était mort, qu'il avait à adhérer au parti unique LDN. »<sup>83</sup>

De même, les propos du secrétaire général du parti socialiste du Horodougou (région frontalière à cheval sur les deux états) s'inscrivent dans la logique socialiste et collectiviste des biens de production :

« Le socialisme étant la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'on ne devrait plus marcher sur un pont à la construction duquel on n'avait pas participé. (...) Le socialisme était le socialisme. »<sup>84</sup>

Par ailleurs, c'est au nom de l'idéal socialiste que les autorités de la république du Nikinai abolissent la chefferie dans la partie du Horodougou du Nikinai et la remplacent par un comité du parti présidentiel ; de même, les populations sont tenues de participer à cet effort en adhérant au parti unique, par le biais des cotisations et par « *l'investissement humain* ». Lors de son séjour dans la république socialiste, à Togobala, Fama est ainsi sommé de se soumettre à l'autorité du parti et des membres du comité de son village :

« Fama devait - c'était les consignes - s'agenouiller aux pieds du président du comité, frotter à terre les lèvres et se dédire, jurer sur le Coran ouvert à la fidélité au parti, au comité et à la révolution, jurer sur le Coran ouvert que jamais, tant dans l'ombre que dans le jour, jamais il n'entreprendrait dans son cœur la haine, la médisance contre le comité et le parti. »<sup>85</sup>

Dans cet extrait, la suprématie et la supériorité du socialisme sur le discours de la tradition qu'incarne le prince Fama sont clairement suggérées par le récit. Le discours du socialisme tel qu'il apparaît dans le roman se donne pour un discours légitime, il se veut

---

83 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.83

84 - Ibid., p.84

85 - Ibid., pp.135-136

l'incarnation d'un ordre nouveau, révolutionnaire, pour la construction d'une société nouvelle débarrassée de tout passéisme.

### 2.1.2.2 Le discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire.

C'est le discours auquel se rattachent les dirigeants officiels de la république de la Côte des Ébènes. L'hégémonie de ce discours est associée à la gestion sociopolitique et culturelle de ce pays une fois l'indépendance acquise ; il assume l'héritage de l'ordre colonial :

« Les immeubles, les ponts, les routes de la ville blanche, tous bâtis par des doigts nègres étaient habités et appartenaient à des Toubabs. »<sup>86</sup>

Nous désignons par bourgeoisie noire, la classe politique africaine qui a succédé aux colonisateurs et qui s'est retrouvé au pouvoir. Les sociolectes du discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire sont associés aux modes de fonctionnement de celle-ci, et au partage du « *gâteau* » de l'indépendance. Le narrateur nous livre cet exemple :

« Les deux plus viandés et gras morceaux des indépendances sont sûrement le secrétariat général et la direction d'une coopérative...Le secrétaire général et le directeur, tant qu'ils savent dire des louanges du président, du chef unique et de son parti, le parti unique, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique. »<sup>87</sup>

Pour le narrateur et sans doute pour Fama également, le secrétaire général et le directeur d'une coopérative sont l'incarnation de cette nouvelle bourgeoisie politique qui naît à la faveur des indépendances tombées « *sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique.* » Cette élite noire affirme donc sa prétention à diriger la République des Ébènes à travers ses institutions. Le discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire se pose ainsi en discours

---

<sup>86</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.20

<sup>87</sup> - Ibid., p.25

légitime sur la société par le contrôle que cette élite exerce sur l'appareil politique par le biais du parti unique. L'accession à ce cercle de pouvoir est réservée à des privilégiés, à des « évolués » pour reprendre une expression consacrée ; ainsi, des « *postes de ministres, de députés, d'ambassadeurs* »<sup>88</sup> sont octroyés à ceux qui savent au moins « *lire et écrire* » ou « *aux jeunes débarquant de France* »<sup>89</sup>. Ce sont ces « *viandés* » qui

« s'étaient tous enrichis, avec l'indépendance, roulaient en voiture, dépensaient des billets de banque comme des feuilles mortes ramassées par terre, possédaient parfois quatre ou cinq femmes qui faisaient des enfants comme des souris »<sup>90</sup>.

Le discours de la nouvelle bourgeoisie noire s'identifie à cette réussite sociale et économique, loin des masses populaires abandonnées à la misère. C'est en grande partie parce qu'il ne remplit pas les conditions d'appartenance à cette nouvelle « oligarchie » que le héros Fama Doumbouya, « *analphabète comme la queue d'un âne* », est ignoré par ses anciens compagnons de la lutte anti-coloniale :

« Quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique, puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre vingt occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ? »<sup>91</sup>.

Cette mise à l'écart du dignitaire malinké fait apparaître la stratification sociale de l'Afrique des indépendances et le renversement des valeurs anciennes et traditionnelles. Le pouvoir politique et matériel ont redéfini de nouveaux rapports au sein des sociétés africaines post-coloniales. A cet effet, la problématique du nouveau riche dans le roman africain a été abordée par la critique.

Le discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire dans la république des Ébènes se manifeste également par la mobilisation et le déploiement d'institutions politico-judiciaire et policières en tant qu'expression du pouvoir légitime de l'état. Aussi, face à la menace du mouvement insurrectionnel dirigé par le ministre Nakou, un proche de Fama, le régime a

---

88 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.24

89 - Ibid., p.162

90 - Ibid., p.158

91 - Ibid., p.24

recours aux méthodes autoritaires et policières très brutales ; cela est traduit par des arrestations, des emprisonnements et une répression impitoyable :

« Le président et le parti unique réprimèrent. Deux ministres, deux députés et trois conseillers furent ceinturés en pleine rue, conduits à l'aérodrome, jetés dans des avions et expulsés. Un conseil des ministres extraordinaire fut convoqué(...) et se termina par un grand festin à l'issue duquel quatre ministres furent appréhendés sur le perron du palais, ceinturés, menottés, et conduits en prison »<sup>92</sup>.

Le jugement final de Fama et des autres conjurés est tout aussi expéditif ; il est symbolisé par le scénario classique de l'interrogatoire musclé où les accusés avouent, reconnaissent leur culpabilité. C'est le scénario de la scène suivante, où un traducteur malinké annonce le verdict à Fama et à ses coaccusés :

« Vous êtes tous des chacals. Vous ne comprenez pas le français et vous avez voulu tuer le président. Voilà ce que le juge a dit. Il a dit que le jugement était fait. Voilà. Mais comme il sait que vous êtes tous des médisants, surtout vous les Malinkés (...). Dans les déclarations qui ont été faites librement, chaque prévenu avait reconnu sans détour sa faute. Et puis chaque dossier avait été défendu par un avocat de talent. Et dans tous les cas, les peines ont été fixés par le président lui-même. Et s'il se trouve ici quelqu'un pour contester l'esprit de justice du président, qu'il lève le doigt. Moi je ferai descendre ce doigt avec une claque. Voilà. Vous qui êtes ici, vous êtes de mauvais Malinkés, des bâtards, un pur de chez nous ne participe pas un complot. Maintenant ouvrez vos oreilles de léporides et fermez vos gueules d'anus d'hyène. Le juge va lire les peines que vous avez bien méritées. Voilà. »<sup>93</sup>.

Le discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire à travers ces propos et la sanction infligée aux conjurés s'identifie à celui de la raison et de la vérité absolues ; il s'inscrit dans la logique légaliste et légitimiste du pouvoir face à la contestation, aux comploteurs, jugés « impurs » (« *les mauvais Malinkés* »). L'épisode de la « Réconciliation des cœurs » au cours de laquelle le Président amnistie tous les condamnés de l'insurrection participe de cette volonté de rassembler toutes les populations et même les brebis égarées. A cette occasion, le président n'hésite pas à faire jouer la fibre nationaliste et patriotique :

---

92 - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.157

93 - Ibid., pp.167-168

« Il parla, parla de la fraternité qui lie tous les Noirs, de l'humanisme de l'Afrique, de la bonté du cœur de l'Africain. Il expliqua ce qui rendait doux et accueillant notre pays : c'était l'oubli des offenses, l'amour du prochain, l'amour de notre pays. »<sup>94</sup>.

Sentiments réels ou duplicité politique, le discours de la nouvelle bourgeoisie politique noire s'érige en défenseur unique et légitime du nouvel ordre post-colonial de la république de la Côte des Ébènes. Il se veut l'incarnation du changement et de la transformation de la réalité socioculturelle et économique de l'Afrique des indépendances.

## **2.2 *Monnè, outrages et défis* : du souverainisme traditionaliste à l'éveil du nationalisme africain.**

Le contexte sociodiscursif de *Monnè, outrages et défis* peut être envisagé sous l'angle du rapport entre l'Afrique et l'Occident ou plus encore entre le monde traditionnel africain précolonial et l'impérialisme politico-économique et culturel de l'Occident. Cette rencontre très brutale aboutit à l'instauration et la mise en place du système colonial en Afrique noire à partir de la fin du 19ème siècle. Les différentes hégémonies discursives à l'œuvre dans ce texte sont marquées par l'événement que représente le fait colonial ; celui-ci sert de prétexte narratif à l'évocation de diverses idéologies : le discours souverainiste et féodal attaché à la préservation d'un ordre traditionnel ancien et séculaire ; ses représentants officiels sont incarnés par le vieux chef Djigui Keita et les membres de sa cour. Il y a aussi le discours impérialiste de l'Occident capitaliste, discours légitimant le fait colonial et les conquêtes territoriales et qui s'oppose donc violemment au souverainisme traditionaliste à qui il dénie toute légitimité. Le terme d'impérialisme recouvre diverses définitions ; il définit le comportement d'un état qui tend à imposer sa souveraineté à d'autres états ou territoires ; au

---

<sup>94</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.173

19ème siècle plus précisément, l'impérialisme est « une doctrine des partisans de l'expansion territoriale, une politique d'expansion coloniale ». La confrontation de ces deux idéologies aboutit à la manifestation d'un troisième discours : le nationalisme africain, discours fondé sur la défense des masses africaines écrasées sous le joug colonial et qui prétend mettre fin à l'exploitation occidentale. Les points qui suivent analysent la présence de ces idéologies dans le roman.

### 2.2.1 Le discours traditionaliste et souverainiste

A la différence du *Soleils des indépendances* (dont il est en fait le début logique), l'hégémonie du discours féodal de la tradition dans ce second roman de Kourouma est presque sans partage du moins lorsque l'on aborde les premières pages du texte et jusqu'à l'arrivée de la colonne militaire française du général Faidherbe. Il règne de manière absolue sur les habitants de Soba depuis l'aube des temps. Le discours féodal se manifeste à travers un certain nombre de pratiques et de croyances qui déterminent l'activité sociale et culturelle du royaume. Au tout début du chapitre deux, nous avons une présentation globale de la conception de l'univers et de l'ordre du monde par les « *gens de Soba* » :

« Depuis des siècles, les gens de Soba et leurs rois vivaient dans un monde clos à l'abri de toute idée et croyance nouvelles. Protégés par des montagnes, ils avaient réussi, tant bien que mal, à préserver leur indépendance. C'était une société arrêtée. Les sorciers, les marabouts, les griots, les sages, tous les intellectuels croyaient que le monde était définitivement achevé et ils le disaient. C'était une société castée et esclavagiste dans laquelle chacun avait, de la naissance à la mort, son rang, sa place, son occupation, et tout le monde était content de son sort(...). La religion était un syncrétisme du fétichisme malinké et de l'islam. Elle donnait des explications satisfaisantes à toutes les graves questions que les habitants pouvaient se poser et les gens n'allaient pas au-delà de ce que les marabouts, les sorciers, les devins et les féticheurs affirmaient. »<sup>95</sup>.

---

95

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.21

Cette vision ancestrale du monde régie le royaume du chef Djigui. Les sociolectes du féodalisme traditionaliste se manifestent donc dès les premières pages du récit à travers ces pratiques socioculturelles totalisantes et presque totalitaires ; c'est donc un univers fermé et « *achevé* » qui donne réponse à tout et qui repose sur des codes immuables et absolus. Le discours féodal et traditionaliste est incarné par le vieux roi Djigui et sa cour qui règnent donc sur un monde fait de sacrifices et sont décidés à pérenniser l'ordre traditionnel et la survie de la dynastie :

« il avait engagé le combat pour assurer, quoi qu'il advienne, la pérennité de la dynastie, de la dynastie des Keita, les rois de Soba (...). D'abord par les sacrifices, ensuite par les prières »<sup>96</sup>.

Comme Fama Doumbouya, le héros du *Soleils des Indépendances*, Djigui Keita est donc lui aussi préoccupé par le maintien et la continuité d'un ordre ancien et d'une légitimité historique et culturelle. Fragilisé par l'irruption d'un autre discours antagoniste, l'impérialisme capitaliste occidental en l'occurrence, le discours souverainiste et traditionnel du roi est contraint de se soumettre à la nouvelle autorité coloniale et se lie donc à la puissance impérialiste occidentale par un « *serment d'allégeance des Keita à la France* ». Dès lors, le discours traditionaliste et souverainiste va se manifester par la mise en place d'une stratégie de survie adoptée par le vieux roi vaincu afin d'éviter la fin de la monarchie et de son royaume. Une forme de collaboration plus ou moins contrainte se met en place entre le nouveau pouvoir colonial et Djigui Keita. Une relation ambivalente s'instaure. A la fois violente et subtile, faite de promesses et de malentendus absurdes :

« L'interprète s'approcha du roi et conclut : quand Soba appliquera les lois du Blanc et les besoins du Nègre et toutes leurs implications, vous deviendrez un grand chef ; les griots chanteront pour l'éternité les panégyriques des Keita »<sup>97</sup>.

C'est pour l'honneur de son peuple, de son royaume et du sien, que le roi Djigui Keita accepte « l'offre » du train du commandant de la colonie comme le souligne cet extrait :

---

<sup>96</sup> - Ibid., p.16

<sup>97</sup> - Ibid., p.63

« Le prince malinké faiblissait sous le poids de l'honneur. Au bureau, il murmura des versets, termina par des remerciements à la France pour la munificence qui, au-delà de la personne de Djigui, rejaillissait sur toute la dynastie des Keita et de la Négritie entière. »<sup>98</sup>

Plus loin, enfiévré par le projet et « le cadeau » du commandant, le roi ne peut s'empêcher de laisser éclater sa joie :

« Quel honneur peut être plus magnifique que l'offre d'un train ? Le monde d'Allah est un fleuve qui coule ; quand son courant t'emporte et que tu n'as pas le moyen de remonter pour retrouver ton ancien chemin, laisse- toi transporter, il existe d'autres villages en aval. »<sup>99</sup>

Ces propos du roi traduisent sa confiance « aveugle » en ce qu'il croit être les volontés divines ; l'acceptation du projet de construction du train, et donc des terribles épreuves qui en découlent, participe de la vision légitimiste du souverain. Accepter par exemple un cadeau, une offrande d'un « étranger » fait parti du rituel culturel propre à de nombreuses cultures africaines. De par son statut de souverain et de gardien du patrimoine culturel malinké, le chef Djigui Keita ne peut donc refuser les égards et l'attention dont il est l'objet. C'est aussi « *pour la grandeur du roi, du Mandingue, et de l'islam* »<sup>100</sup>, que la construction de la ligne de chemin de fer sera menée en dépit des morts et d'atroces souffrances pour les populations de Soba et de tout le Mandingue.

Plus tard, au plus fort de la misère qui accable ses sujets, le roi Djigui s'interroge enfin sur la validité et les terribles conséquences d'une telle entreprise. C'est en souverain légitime qu'il tente de rompre le « pacte de collaboration » qui le lie aux colonisateurs français. Le vieux roi et quelques autres vieillards de sa cour optent pour la reprise de la guerre contre les « *nazaréens* » et pour en finir avec les années de « *monnews* » et de soumission. L'un de ces dignitaires confesse :

« Je me reprochais les quarante années passées au service de la colonisation : elles constituaient une honte, un reniement de mes paroles de jeunesse. Au soir de ma vie, je remerciais Djigui de m'avoir, par

---

98 - Ibid., p.73

99 - Ibid., p.76

100 - Ibid., p.77

son refus, donné l'occasion de ma réconcilier avec moi-même. J'en étais reconnaissant à Allah, le faiseur de toutes les choses ici sur cette terre. »<sup>101</sup>

Cet aveu vient souligner le recul et la faiblesse du discours de la tradition désormais soutenu par des vieillards, confronté à l'hégémonie de l'impérialisme capitaliste français. L'extrême longévité du roi Djigui (« le Centenaire ») et de son interminable règne, entrecoupé de mises à l'écart, est tout aussi révélatrice du déclin de cette hégémonie discursive. La mort finale du vieux chef intervient à lors que le Centenaire tente dans un effort ultime, de reprendre et rétablir son autorité et sa pleine souveraineté sur le royaume en proie à l'agitation socio-politique ; dans un climat de tension idéologique liée à ma guerre froide en Occident, la portée du discours souverainiste de la tradition s'éteint avec ses représentants officiels.

### **2.2.2 Le discours de l'impérialisme capitaliste occidental**

Le sceau symbolique de l'hégémonie discursive occidentale dans l'univers du roman est représenté par un système institutionnel autoritaire qui est la colonisation française. La mise en œuvre de ce système est justifiée dans le récit par ces propos du capitaine français traduits par un interprète quelque peu complaisant à l'attention du roi Djigui :

« Le Représentant de la grande Puissance victorieuse et miséricordieuse, la France, reçoit le serment, note votre fidélité à mon pays, votre amitié pour la grande œuvre humanitaire et civilisatrice que nous bâtissons au Mandingue. »<sup>102</sup>

C'est donc au nom de la « *civilisation* » et par « *humanisme* » que le projet colonialiste est entrepris. D'emblée, le discours de l'impérialisme occidental se manifeste par sa

---

<sup>101</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.186

<sup>102</sup> - ibid., p.65

prétention à l'humanisme, c'est du moins le sens de ces propos rapportés par l'interprète officiel des conquérants français :

« Regardez bien ce drapeau, aimez-le, retenez bien ses trois couleurs ; (...) sur les terres et les mers sur lesquelles elles flottent, il n'y a pas d'esclaves ; pas un esclave dans un pays conquis par la France. »<sup>103</sup>

Ces propos pleins de bonté n'en sont pas moins contradictoires, car si la pratique de l'esclavage est officiellement abolie, l'exploitation d'une main d'œuvre servile et corvéable à merci est toutefois permise comme le rapporte malicieusement l'interprète malinké Soumaré, véritable porte-parole de l'administration coloniale française :

« Le nazaréen est bon, très bon : les hommes, les jeunes filles et les garçons réquisitionnés ne sont pas des esclaves. Le Blanc a aboli l'esclavage. »<sup>104</sup>

La duplicité du discours impérialiste français dans sa visée humaniste est maintes fois illustrée dans le récit. Ainsi, l'épisode de « l'offre du train » est un exemple tout à fait saisissant. Le projet est présenté au roi Djigui comme un présent à *la paix et à l'œuvre civilisatrice française* :

« Le gouverneur de la colonie (...) récompense votre dévouement et votre amour pour la France ; (...) le gouverneur a ajouté à cet honneur celui incommensurable, de tirer le rail jusqu'à Soba pour vous offrir la plus gigantesque des choses qui se déplacent sur terre : un train, un train à vous et à votre peuple »<sup>105</sup>.

Plus loin, l'épisode des deux Guerres Mondiales relaté dans le récit est l'occasion pour la France de faire appel aux forces des colonies, aux tirailleurs, pour défendre « *les bons français* » menacés par « *l'inhumanité des Allemands* » qui

---

103 - Ibid., p.53

104 - Ibid., p.55

105 - Ibid., pp.72-73

« projetaient de se saisir de toute la négrité pour la seule méchanceté de chicoter tous les matins, le Noir, (...) d'instituer des travaux forcés plus durs et plus meurtriers, sans offrir un bout de rail à Djigui. »<sup>106</sup>

Jouant à la fois sur la fierté démagogique du roi Djigui et sur l'illusion d'une communauté de destin partagée par la France et le Mandingue, les propos et l'attitude des autorités coloniales françaises servent avant tout à défendre les intérêts vitaux de la puissance impérialiste. Cette duplicité participe en réalité d'un autre dessein de la France. C'est la domination culturelle et l'exploitation économique des régions et des peuples conquis. En effet, cette stratégie de conquête permet aisément la mise en valeur des territoires occupés au profit de la « métropole ». En tant que discours fondé sur l'expansion et l'exploitation économique, l'impérialisme capitaliste français accroît sa mainmise sur les ressources humaines et économiques du royaume de Soba. Ainsi la construction et le prolongement du chemin de fer à Soba sont-ils justifiés par la nécessité de mettre en valeur les régions de l'intérieur de la colonie éloignées de la côte. Cette stratégie coloniale prend appui sur des représentations liées à l'hégémonie impérialiste et capitaliste que sont : l'argent, l'école, et les tirailleurs.

Une fois la conquête et la pacification de Soba achevées, l'administration coloniale française établit un plan de gestion et d'exploitation de la colonie avec pour symbole fort, l'introduction de l'argent comme valeur d'échange pour le commerce et surtout pour l'impôt de capitation, car comme le souligne l'interprète officiel des autorités

« La civilisation, c'est gagner de l'argent des blancs. Le grand dessein de la colonisation est de faire gagner de l'argent à tous les indigènes. L'ère qui commence sera celle de l'argent. »<sup>107</sup>

L'introduction de l'argent dans la vie socio-économique de l'ancien royaume donne le coup d'envoi à l'exploitation économique de la colonie et participe de la dimension capitaliste de l'impérialisme français. Les sociolectes de ce discours sont donc repérables à travers la mise en place de cette nouvelle gestion du territoire. Avec l'argent, l'imposition de tous les habitants colonisés est annoncée presque sans tact :

---

<sup>106</sup> - Ibid., p.81

<sup>107</sup> - Ibid., p.57

« Il sera demandé à chaque chef de clan de s'acquitter d'un impôt pour chaque membre du clan qui prend et lâche l'air. Cet impôt est l'impôt du prix de la vie. (...) Un Blanc tiendra un comptoir à Soba. Chacun pourra y échanger son or et ses ivoires contre des billets de banque et des pièces de cuivre. C'est cela l'argent du Blanc qui aura cours dans toute la Négritie et remplacera vos cauris et pièces d'or. »<sup>108</sup>

Cette mesure fiscale extrême pour une population misérable marque la volonté de l'administration coloniale française de transformer le modèle traditionnel ancien au profit du modèle capitaliste de l'économie de marché. Cela est traduit dans le roman par l'instauration « forcée » d'une agriculture de rente au détriment des cultures familiales et vivrières :

« La première besogne est le labour et la cueillette des produits de rente. Il sera demandé à chaque chef de clan, en même temps que l'impôt de capitation, de vendre au Blanc qui tient le comptoir des mesures de coton, d'arachide, de karité et de gomme. (...) Les paysans qui, par peur de la famine, consacreront beaucoup de journées à planter le mil et le manioc manqueront à la moisson des produits de rente et s'en mordront les doigts de regret. »<sup>109</sup>

Dans la foulée, les travaux forcés sont vivement encouragés et recommandés, pour le plus grand bien des indigènes si l'on en croit cet extrait narratif :

« Les réquisitionnés iraient travailler pendant six mois dans les mines, les exploitations forestières et agricoles des Blancs. Les travaux forcés n'étaient l'esclavage. (...) A leur départ, ils auraient un couvre-pieds ; au retour, un pécule c'est à dire de l'argent qui leur permettrait de s'acquitter de l'impôt de capitation et d'acheter des miroirs et des aiguilles ; autant de choses qui civilisent. »<sup>110</sup>

Cet exemple confirme bien la logique commerciale et mercantiliste de l'impérialisme français ; l'exemple ci-dessus illustre bien le mépris pour les populations « indigènes » « *réquisitionnées* », exploitées à l'extrême par les colonisateurs, et réduites à s'offrir de la pacotille (*miroirs, aiguilles*). Le discours impérialiste français bouleverse les pratiques socioculturelles des populations locales dans son opposition au discours souverainiste et traditionnel, en tant que moteur de l'activité humaine et économique. Loin de l'humanisme

---

108 - Ibid., p.58

109 - Ibid., p.60

110 - Ibid., p.61

qu'il prétend incarner, le discours impérialiste et capitaliste français affirme sa domination par tous les moyens possibles y compris par la violence.

L'autre manifestation de l'hégémonie de l'impérialisme capitaliste français dans *Monnè, outrages et défis* est illustrée par le corps militaire institutionnel que représentent les tirailleurs. Constituée pour une large part de soldats indigènes issus des colonies au service du corps expéditionnaire français, cette troupe sert de force adjuvante à l'impérialisme français dans son expansion et sa conquête d'espaces et de territoires. Dans l'histoire de la colonisation française en Afrique, ces hommes ont permis et « facilité » la pacification des régions et des populations conquises, défendu le drapeau français sur ces terres d'outremers. Bras armé du système colonial français, les tirailleurs bénéficient d'un statut privilégié au regard des conditions d'existence des autres populations autochtones avec lesquelles les liens sont pour le moins insignifiants comme l'indiquent ces deux extraits :

« On entre dans les tirailleurs comme dans un bois sacré ; on rompt avec son clan, sa famille, son groupe d'âge ; on vend son âme aux Blancs et on cesse d'avoir de la compassion pour le Nègre. »<sup>111</sup>

Plus loin :

« Partout où ils arrivaient, les tirailleurs étaient chez eux, ils se servaient et cuisinaient. »<sup>112</sup>

Les tirailleurs constituent une force auxiliaire de la domination française, qui lie son destin à celui de la « mère patrie ». Tout comme les tirailleurs, la figure du traducteur interprète apparaît comme un auxiliaire à l'hégémonie de l'impérialisme français. Dans l'univers du récit, cette figure est incarnée par le personnage de Soumaré. Chargé d'établir la communication entre les autorités coloniales françaises et le chef local Djigui Keita, l'ancien tirailleur Soumaré s'efforce avec un zèle suspect de faciliter la soumission du souverain malinké. La scène de la rencontre initiale entre le roi et l'officier militaire français permet donc au traducteur Soumaré de s'illustrer :

---

<sup>111</sup> - Ibid., p.62

<sup>112</sup> - Ibid., pp.251-252

« Comme tous les Keita, tu es un fanfaron irréaliste. Je n'ai pas traduit un traître mot de tes rotomontades.(...) Il croit que tu es heureux de l'arrivée des Français, que tu nous a offert la colline Kouroufi pour nous installer et te protéger. C'est pourquoi il t'a félicité et serré la main. »<sup>113</sup>

Le rôle de ces auxiliaires de l'administration coloniale française se révèle décisif voire capital dans la mise en place du système de domination impérialiste. En servant les intérêts des colonisateurs, ces personnages contribuent à l'hégémonie du discours de l'impérialisme capitaliste occidental au même titre que l'école.

En tant que représentation symbolique de l'impérialisme français, l'école est présentée dans le roman comme un « système institutionnel contraignant et autoritaire » ; celui-ci se détermine dans son opposition aux pratiques culturelles endogènes en créant une rupture au sein du système traditionnel local dont il nie la légitimité. Ainsi, pour l'officier militaire français, « *l'œuvre de la civilisation commence par l'instruction* »<sup>114</sup>. La contrainte naît de l'obligation faite aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école au détriment de leurs occupations traditionnelles, ce qui conduit à des situations comme celle-ci décrite dans le récit :

« Des écoliers s'évadèrent ou furent enlevés. Ils étaient indispensables aux lougans ; ils protégeaient les cultures et les récoltes ; sans eux, les récoltes étaient irrémédiablement perdues. »<sup>115</sup>

La réaction des autorités coloniales est tout aussi brutale et humiliante :

« Les parents des enfants insoumis furent déshabillés et publiquement fouettés. (...) Le blanc le condamna à suivre pendant un mois, les cours d'alphabétisation avec leurs petits-enfants. Ce fut pour ces vieillards une humiliation. »<sup>116</sup>

Cet autoritarisme est difficilement vécu par les colonisés, vexés et battus ; il concourt au déséquilibre du socle socioculturel qui sert de fondement spirituel aux autochtones. L'intrusion de l'école occidentale vient affaiblir le modèle traditionnel et l'équilibre

---

113 - Ibid., p.37

114 - Ibid., p.65

115 - Ibid., p.66

116 - Ibidem.

psychologique des colonisés. Par ailleurs, il est à noter que les enfants de chefs ou de notables devaient en priorité intégrer l'école française, mais en réalité seule « *une trentaine d'incirconcis inaugurèrent l'école du Blanc avec Kélétiogui, le premier fils de Djigui* »<sup>117</sup>. Cette une situation qui aura de lourdes conséquences beaucoup plus tard lors de la fin du système colonial et de l'avènement des nouvelles élites africaines.

Le discours de l'impérialisme capitaliste français dans sa prétention à l'expansion territoriale et économique se traduit également par l'exaltation du sentiment national français en particulier et de la supériorité de l'Occident sur le reste du monde. L'épisode de l'occupation allemande de la France lors de la seconde guerre mondiale tel qu'évoqué dans le récit permet de situer la nouvelle conception coloniale des autorités de Vichy et ses répercussions sur les colonies. Le nouveau commandant de cercle de Soba présente aux populations le Maréchal Pétain, le président français comme le chef du « Renouveau » :

« Le Renouveau ouvre une nouvelle ère ; commence avec le Renouveau un monde de ferveur patriotique, familiale. Une cérémonie de salut aux couleurs sera, chaque matin, organisée dans un hameau avant le départ des paysans aux champs. Tout l'empire, comme un seul homme, au même moment, se lèvera et répondra : Maréchal, nous voilà »<sup>118</sup>.

Cet épisode tout comme celui de la Libération sert encore une fois de prétexte à l'hégémonie de l'impérialisme français. Pour exprimer sa grandeur et sa puissance mais aussi étouffer les germes de la contestation, la France du général De Gaulle adopte des lois qui favorisent une certaine ouverture politique et les droits des peuples colonisés :

« Désormais, Arabes et Noirs des colonies sont des citoyens avec égalité de droit avec les Français de France »<sup>119</sup>.

Cette mesure traduit en fait le souci du maintien d'un espace territorial et d'un ordre politico-économique favorables aux intérêts de l'impérialisme français. La politique assimilationniste se heurte à bien des ambiguïtés, comme la ségrégation raciale qui règne dans la colonie :

---

<sup>117</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. p.66.

<sup>118</sup> - Ibid., p.112

<sup>119</sup> - Ibid., pp. 211-212

« Les noirs ne pouvaient plus monter au Plateau de la capitale, le quartier des Blancs, sans laissez-passer spéciaux. »<sup>120</sup>

De même est évoquée dans l'œuvre, la période la guerre froide qui voit l'Occident capitaliste et libéral s'opposer à l'idéologie communiste dans l'Europe d'après-guerre et en France même où le Parti Communiste français constitue une force politique relativement importante. Cette confrontation renforce le discours impérialiste français ; en effet, ce dernier, dans sa prétention hégémonique et légitimiste s'identifie au « monde libre » en conflit avec le discours communiste dont il dénonce les sombres desseins :

« La barbarie communiste voulait détruire le monde libre, s'emparer de l'Afrique, le monde libre l'avait enfin compris et s'était engagé dans la guerre froide. (...) Les communistes sont les ennemis de Dieu, de la religion, de l'ordre, de la famille et de la liberté. Lui Lefort, était venu avec des pouvoirs étendus pour extirper le communisme de Soba. »<sup>121</sup>

Assimilé dans cet extrait narratif à l'ennemi du « monde libre », à l'Occident capitaliste, le communisme est présenté comme l'ennemi des valeurs traditionnelles malinkés (« ennemi de Dieu, de la religion, de la famille ») et de l'Afrique ; il s'agit ici pour l'impérialisme français non seulement d'associer les colonisés africains à la lutte anti-communiste mais aussi de les détourner des thèses communistes et anti-coloniales. Ainsi, au nom de la défense du « monde libre », de l'Occident capitaliste et donc de la stabilité de la stabilité de l'ordre colonial, le discours de l'impérialisme français se manifeste par la répression exercée sur les militants politiques africains soupçonnés de sympathie communiste et par une campagne de propagande anti-communiste soutenue. Les violences et les troubles liés à l'effervescence politique au sein de la colonie sont de fait attribués aux forces communistes selon « *les journaux de Dakar et de Paris* » :

« C'est une nouvelle agression du communisme international contre l'Union française et le Monde libre, une nouvelle Indochine. (...) On veut tester notre volonté de demeurer libres. Mais cette fois nos

---

<sup>120</sup> - Ibid., p.191

<sup>121</sup> - Ibid., p.246

ennemis se sont trompés ; il faut le leur prouver. L’Afrique n’est pas l’Asie et les Nègres ne sont pas des Annamites. Heureusement, les Noirs sont naturellement gentils et pusillanimes »<sup>122</sup>.

Ces propos quelque peu paternalistes visent sans doute à rassurer l’opinion publique française et occidentale sur l’action bienfaitrice de la France dans le monde et en Afrique plus précisément.

Dans sa visée hégémonique, le discours de l’impérialisme français apparaît aussi dans le soutien des autorités coloniales à la classe politique noire qui lui est proche et qui est prête à préserver ses intérêts. Devant la fièvre électorale qui embrase la colonie, l’administration française s’appuie sur le candidat à la députation Béma, l’un des fils du chef Djigui Keita et dont « *les commentaires le présentaient comme le sage de l’Afrique, l’ami de la France qui en moins de quelques années avaient extirpé le communisme athée de nos territoires de l’ouest africain.* »<sup>123</sup> Le soutien de la France est clairement évoqué dans la motivation politique de Béma :

« Des Toubabs exploitants forestiers et négociants, des Noirs lettrés sont montés du Sud pour me demander d’être leur candidat à la députation. (...) Ils me donneront une auto pour ma campagne électorale. »<sup>124</sup>

Cette collaboration suspecte montre la détermination de l’impérialisme français à la conservation d’un espace de domination et annonce les rapports parfois ambiguës qu’entreteniront la France et ses anciennes colonies dans la période d’après-guerre et bien au-delà. C’est dans cette optique que Jean-Pierre Dozon, à la suite de Hannah Arendt qualifiera ces rapports de « frères et sujets »<sup>125</sup>.

Dans tous les cas, au sortir de la deuxième Guerre Mondiale, le discours de l’impérialisme capitaliste français est fragilisé par l’influence grandissante de l’idéologie communiste sur les consciences des colonisés. L’ouverture politique illustrée dans l’univers narratif par la création de « l’Union Française » permet non seulement le maintien d’un ordre hégémonique mais aussi l’émergence d’une classe politique africaine portée sur le nationalisme.

---

<sup>122</sup> - Ibid., p.249

<sup>123</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.258

<sup>124</sup> - Ibid., p.223

<sup>125</sup> - Dozon Jean Pierre, *Frères et sujets*, Paris, Flammarion, 2003.

### 2.2.3 Le discours du nationalisme africain

Sur le plan historique, de profondes réformes vont bouleverser la politique française et par ricochet, les colonies d'Afrique. Parmi ces réformes, on peut souligner la création de « l'Union française » en 1946 qui officiellement bannissait les notions d'empire ou de colonie pour les remplacer par les termes de « territoires d'outremer ». Peu de temps avant, le gouvernement de la France libre du général De Gaulle, puis le Gouvernement Provisoire du même général autorisaient la participation de représentants et de députés africains à l'Assemblée Constituante française (dont Senghor et Houphouët-boigny pour ne citer que ces deux exemples). Soutenus par le puissant parti communiste français et les partis de gauche, ces représentants vont rendre possible les libertés publiques, l'abolition du Code de l'indigénat et la création de mouvements et partis politiques dont le plus connu et le plus actif est le Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A) en 1946 à Bamako au Mali. Suivront aussi la suppression du travail forcé et un certain nombre d'avancées syndicales.

Le nationalisme africain dans sa formulation politique connaît donc son éveil à la faveur de ces événements historiques des années 40. Les représentants africains à l'Assemblée française selon Jean-Pierre Dozon,

« cherchaient beaucoup plus à conquérir les assemblées locales et à affaiblir ainsi le pouvoir des administrations et des gouverneurs ». <sup>126</sup>

Pour ces « nationalistes » africains, l'objectif est d'abord de desserrer l'étau colonial, de rétablir plus de justice et de droit, l'accès à une véritable égalité citoyenne entre Français et les indigènes des colonies. Progressivement, c'est la recherche d'une autonomie des colonies qui fait l'objet des revendications des nationalistes et panafricanistes rassemblés au sein du R.D.A dont l'audience relativement importante dans les colonies d'Afrique de l'ouest inquiète les autorités françaises. Notons aussi que les principaux dirigeants de cette organisation politique sont pour la plus part issus de milieux sociaux aisés : fils de notables et de grandes familles comme Houphouët-boigny ou des lettrés et des évolués comme Léopold Sédar Senghor.

---

<sup>126</sup> - Dozon Jean-Pierre, *Frères et sujets*, op. cit., pp.203-204

Comme dans le premier roman étudié, le discours du nationalisme africain dans *Monnè outrages et défis* est porté par les représentants de la nouvelle élite politique africaine naissante. Dans le roman, la décision des autorités coloniales françaises de créer des postes de députés réservés aux représentants des colonies au sein de l'union française est à l'origine du bouillonnement politique à Soba :

« Vous, Noirs, vous êtes des citoyens français : vous avez droit de désigner un député pour l'Assemblée Constituante à Paris »<sup>127</sup>.

Dans l'univers romanesque, cet événement va permettre l'émergence d'une petite élite noire constituée de fils de notable (Béma et Kélétiogui, les deux fils de Djigui Keita), de « noirs lettrés » et « d'évolués » comme l'instituteur Touboug. L'importance du député telle que précisée dans le récit justifie cet engouement :

« Le rôle d'un député est très important (...) ; le député serait le deuxième personnage de la colonie, le détenteur du pouvoir après le gouverneur. »<sup>128</sup>

Les sociolectes du nationalisme africain se manifestent dans un premier temps au travers de la défense des intérêts liés aux populations indigènes. Cela est manifesté dans la fiction par l'existence de divers mouvements associatifs et des partis politiques que sont la « Ligue indigène des chefs des riches et des évolués » de l'instituteur Touboug, allié au « Rassemblement Démocratique Africain » (R.D.A) de Houphouët-boigny et dont les revendications sont explicites :

« Nous, ceux du R.D.A, si nous sommes élus nous demanderons la citoyenneté pour tous les indigènes et supprimerons les travaux forcés. »<sup>129</sup>

L'agitation politique liée à la campagne électorale sert à l'occasion à la manifestation d'un nationalisme à coloration ethnique du candidat Béma face à ce que l'on pourrait qualifier de panafricanisme prôné par le R.D.A. Les propos qui suivent confirment d'ailleurs cette tendance :

---

<sup>127</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.222

<sup>128</sup> - Ibidem.

<sup>129</sup> - Ibid., p.228

« Les gens de chez nous jamais n'écouteront un côtier, jamais ils ne voteront pour un boussman inféodé à un autre côtier, Houphouët, un petit bonhomme chef d'un minuscule canton. On dit qu'Houphouët fait trembler les Blancs, jamais un vrai Keita, un circoncis, un croyant, un authentique Keita comme Béma ne le craindra. »<sup>130</sup>

Cet extrait narratif est révélateur de la rivalité qui oppose les différents courants et leaders du nationalisme africain à Soba et dans l'ensemble de la colonie. D'un côté, le Rassemblement Démocratique Africain de Houphouët et de Touboug l'instituteur dont les revendications sont liées à l'amélioration des conditions de vie des indigènes. A l'opposé, le parti de Béma dont la création est explicitée dans le récit en ces termes :

« Se constituait dans la capitale, par des Noirs qui aimaient les Blancs et qui étaient reconnaissants envers la France, un nouveau parti appelé P.R.E.P (le Parti de la Réconciliation pour l'Emancipation et le Progrès) ou le parti progressiste. »<sup>131</sup>

Comme l'indique cet exemple, le parti progressiste de Béma se définit d'emblée par sa relation de convergence, de collaboration avec l'autorité coloniale française et s'inscrit dans la continuité et le maintien de l'ordre autoritaire imposé par la France ; c'est du moins le sens de ces propos de Béma au sujet des impôts :

« Nous les Nègres, nous sommes comme la tortue, sans la braise aux fesses nous ne courrons jamais : nous ne travaillerons pas, ne paierons jamais nos impôts sans la force. Il faut immédiatement monter dans les villages montrer la force, et recréer la peur. »<sup>132</sup>

Le parti progressiste de Béma dans sa logique collaborationniste s'oppose donc aux partisans du R.D.A. Cette lutte idéologique même si elle est le reflet du désir d'émancipation des colonisés, elle est tout aussi exacerbée par la guerre froide et la rivalité Est-Ouest. Les exemples cités plus haut ont montré le soutien qu'apporte l'administration coloniale française au parti progressiste de Béma et les liens qui les unissent tout comme l'affiliation du R.D.A au parti communiste français. Cette confrontation à l'échelle de Soba ou de la colonie se

---

130 - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis, op. cit.*, p.235

131 - Ibid., p.255

132 - Ibid., p.246

traduit par une tension extrême et violente entre les partisans de ces deux tendances nationalistes. Ainsi, le parti progressiste de Béma se signale par une campagne de brutalités et d'intimidation à l'encontre des militants du R.D.A. Soutenu par l'administration coloniale française, il fait réprimer et interdire toute manifestation du R.D.A et des autres mouvements nationalistes au nom de la lutte anti-communiste. De fait, le discours nationaliste de Béma s'érige en unique interlocuteur et représentant légitime des colonisés face au pouvoir impérialiste français. Il rejette et dénie ce rôle aux autres mouvances nationalistes dont le R.D.A accusé de faire le jeu du communisme international. Face aux évolutions politiques qui ont cours dans les colonies, le parti de Béma se veut l'unique alternative à l'administration française. La sanglante répression dans l'épisode final du roman à la suite de la mort du roi Djigui Keita indique la détermination du parti progressiste de Béma soutenu par les autorités coloniales françaises de briser toute prétention hégémonique autre que les siennes. Le narrateur nous présente d'ailleurs le personnage de Béma et son attitude comme celui des futurs autocrates qui vont remplacer les pouvoirs coloniaux français ; le refus de toute opposition, de toute contestation, le culte du chef sont autant de prémisses d'un futur inquiétant pour le nationaliste Béma, qui après avoir provoqué la destitution puis la mort de son père, montre toute son ambition dévorante.

Quoi qu'il en soit, le discours du nationalisme politique africain dans son érection discursive est traversé de conflits internes ; traduisant le désir de justice des masses africaines, il est marqué pourtant de bien d'ambiguïtés comme le remarque Georges Balandier, partagé entre la modernité et la tradition, entre le désir d'émancipation et l'attraction pour « la puissance blanche »<sup>133</sup>.

---

<sup>133</sup> - Balandier Georges, *L'Afrique ambiguë*, Paris, 1969.

### **2.3 : *En attendant le vote des bêtes sauvages* : du nationalisme exacerbé à l'impérialisme néo-colonialiste occidental.**

Tout comme le dernier roman étudié, la situation socio-discursive d'*En attendant le vote des Bêtes sauvages* peut être déterminée par le rapport entre l'Afrique et les anciennes puissances colonisatrices, bien plus entre le continent noir et les principaux acteurs de la guerre froide que sont l'Occident capitaliste et l'Union soviétique. La structure sémantico narrative de ce troisième roman de Kourouma s'inscrit dans la problématique de l'histoire africaine telle que perçue par l'auteur. Cette structure narrative inédite est construite sur un enchâssement de deux récits, celui du narrateur qui relate le récit d'un griot de chasseurs et de son répondeur au cours d'une cérémonie purificatoire de six veillées. Cette cérémonie sert donc de prétexte narratif pour évoquer le parcours et la vie du personnage central du roman, Koyaga, le président dictateur de la république fictive du Golfe. Bien au-delà du parcours de Koyaga, c'est une période de l'histoire africaine qui est évoquée, celle de l'Afrique post-coloniale, l'Afrique des indépendances. Sont évalués ici l'attitude des responsables politiques africains qui ont succédé aux anciens colonisateurs et le rôle de l'Occident capitaliste dans la faillite des espoirs nés des indépendances. Il nous faut donc déterminer les discours hégémoniques qui sont la cible de ces évaluations. A travers le « donsomana », le récit purificatoire du griot des maîtres-chasseurs sont tour à tour analysés et critiqués le discours du nationalisme africain tenu par un certain nombre de chefs d'états africains engagés à la tête de leurs pays dans la lutte pour le développement, l'impérialisme néo-colonialiste occidental dans sa lutte contre le monde communiste. Comme dans les précédents romans analysés, les discours se répondent dans un rapport à la fois dialogique et polémique. Apparaît dans ce rapport, le discours marxiste ou communiste. Le discours nationaliste africain tel que nous le percevons dans le récit (celui de la nouvelle élite politique africaine) manifeste un rapport de convergence avec le discours impérialiste néo-colonialiste occidental ; le premier bénéficiant de l'appui du second dans son opposition au discours communiste. Le nationalisme politique africain, l'impérialisme néo-colonialiste occidental et le communisme sont évoqués dans l'énonciation critique des griots narrateurs et par les autres instances narratives du roman. Les points qui suivent analysent la manifestation de ces discours et leurs rapports dialogiques.

### 2.3.1 Le discours nationaliste africain

Le discours nationaliste dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* est perceptible à travers les propos et l'attitude des représentants officiels et les dirigeants de la République du Golfe, de son « *président-dictateur et chasseur* »<sup>134</sup> et des hommes d'états africains. Il se manifeste aussi dans la mise en place d'institutions symboliques officielles légitimant le pouvoir en place.

Dans l'univers du récit, le discours du nationalisme africain est porté dans un premier temps par les quatre membres du Comité de Salut Public qui renversent le président issu de l'indépendance de la République du Golfe. La prise de pouvoir de ces nationalistes intervient dans le contexte de tension idéologique de la guerre froide. La mise en place du Comité de Salut Public, comme tant d'autres mouvements insurrectionnels qui ont évincés les pouvoirs issus des indépendances, répond à la volonté de restaurer un ordre plus juste, moins discriminant. C'est parce que leurs droits d'anciens combattants et de tirailleurs sont bafoués par la bourgeoisie politique dirigeante que Koyaga et ses amis du Comité s'emparent du pouvoir et renversent l'ordre ancien. C'est aussi pour le mépris de cette classe dirigeante bourgeoise que les quatre militaires justifient leur action. Tout cela n'est pas sans rappeler l'avènement dans les années post-indépendance d'une génération de militaires à la tête d'un certain nombre de pays africains (Congo ex-belge, Togo, Congo, etc.). Mécontents du fonctionnement des jeunes nations et de la classe politique dirigeante, ses soldats veulent restaurer un ordre autoritaire presque « colonial ». Un ordre qu'ils avaient pour la plupart contribué à instaurer. Le nationalisme à coloration militaire de Koyaga dans cette phase initiale s'érige donc en discours légitimiste qui vise à la restauration d'un ordre autoritaire par le contrôle absolu de l'appareil de l'état et des moyens répressifs comme l'indique cet extrait :

« Les partisans de Koyaga avec en tête, les lycéens réprimèrent avec férocité la manifestation en tirant dans la foule, en poignardant et en égorgeant. On releva dix-sept tués. »<sup>135</sup>

---

134 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *op. cit.*, p.9

135 - *Ibid.*, p.105.

Tout comme les nationalistes des années cinquante luttant pour la souveraineté des états africains, le nationalisme militariste de Koyaga et des autres membres du Comité de Salut Public se signale par ses prises de position idéologique divergentes :

« Sous l'impulsion de la France et de l'Occident de la guerre froide, Koyaga et Jean-Louis Crunet s'allièrent, se déclarèrent, se voulurent conservateurs et libéraux ; ils constituèrent le camp libéral, les partisans de l'occident. En revanche, Tima et Ledjo se prétendirent nationalistes et progressistes (...). Ils constituèrent le clan, le camp progressiste, les partisans du communisme international. »<sup>136</sup>

Deux camps idéologiquement marqués s'opposent dans ce que l'on a appelé la guerre froide ; car depuis 1945, l'Afrique est devenue un des lieux d'affrontement du monde occidental dit « libre » face aux pays communistes portés par l'U.R.S.S. Cette lutte d'influence s'accroît encore plus au lendemain des indépendances africaines et de la décolonisation et justifiera l'émergence de dictatures militaro nationalistes. Dans le récit, la victoire définitive de Koyaga sur ses rivaux communistes et sa mainmise sur l'appareil de l'état se fait dans une violence extrême ; elle apparaît comme la manifestation symbolique de cet ordre militaro nationaliste et le prétexte narratif à l'affirmation de cette hégémonie discursive. Dans ce contexte de guerre froide, la victoire de Koyaga est une contribution à la lutte anti-subversive et anti-communiste menée par l'Occident capitaliste, c'est le sens de ces propos du dictateur :

« Excellence, monsieur l'Ambassadeur de France, je reviens sur le dernier complot. Ce complot, comme vos services ont pu le vérifier, est un complot qui sent la main de Moscou. C'est un complot communiste bien ourdi, bien agencé. Nos nègres seraient incapables d'agencer pareille conspiration. »<sup>137</sup>

La mise en cause du communisme et du danger qu'elle représente pour l'Occident capitaliste sert plutôt les intérêts du régime militaro nationaliste de Koyaga, qui utilise l'appui occidental et le contexte de guerre froide pour asseoir encore plus son contrôle sur le pays et instaurer un climat de terreur au sein de la population comme en témoignent cet extrait :

---

136 - Ibid., p.104.

137 - Ibid., p.253

« Ah, Koyaga. On est en guerre froide et, naturellement, votre première préoccupation est de prouver au monde libre, à l'occident que c'est encore un coup des communistes (...). Rapidement, et facilement, vos preuves, vous les avez construites et exposées (...). Le soldat Bédio, le mauvais tireur, n'est qu'un exécutant. Le pauvre et maladroit exécutant d'un complot ourdi par des politiciens communistes jaloux et lâches. On arrête à tour de bras. Sous la torture, beaucoup de prévenus se mettent à table. Les aveux sont multiples et concordants. »<sup>138</sup>

Le système dictatorial tel que le décrivent ces propos apparaît comme une machine à construire des complots, des preuves et des coupables tout désignés ; l'usage de la « torture » pour faire avouer les « politiciens communistes jaloux et lâches » est un autre sociolecte qui indique de la nature violente du régime de Koyaga ; ainsi, les méthodes employées pour annihiler toute opposition ou contestation relèvent du totalitarisme et de l'arbitraire :

« Le soldat Bedio a un cousin étudiant en France. L'ami de ce cousin également étudiant est à son tour le cousin d'un vétérinaire qui figure parmi les arrêtés. Ce vétérinaire possède une exploitation agropastorale à dix kilomètres de la capitale (...). On creuse avec beaucoup de patience et d'efforts devant la presse, les caméras et les radios. Les trouvailles sont au-delà de toutes les espérances. Une cantine pleine de livres marxistes. Du Marx bien sûr, mais aussi des traités de Lénine, de Staline, de Mao. Au dessous, des livres de projets de constitution, un texte de proclamation, les noms des ministrables, la liste d'un cabinet, d'un gouvernement complet. Le tout corroboré, agencé et arrosé par des déclarations, des témoignages de prisonniers enchaînés sortant de salles de torture. »<sup>139</sup>

Cet extrait narratif démontre la nature réelle du nationalisme militaire de Koyaga n'autorisant aucune contestation ou remise en cause ; ce discours exacerbé affirme sa dimension hégémonique dans la république du Golfe. Celle-ci est en effet conforté par la création et la mise en place du parti unique et de certaines représentations collectives officielles chargées de contrôler la population et de magnifier l'œuvre du président-dictateur ; ce sont par exemple les « *groupes de choc* », organisations de femmes chantant et dansant à la gloire du parti et de son chef, et « *la ligue de la jeunesse révolutionnaire* », constituée de jeunes gens (élèves, étudiants) prêts à défendre les idéaux du parti. Ces deux organisations politiques servent d'outils de propagande au régime du dictateur. Avec le parti unique et ses dérivés institutionnels, le culte de la personnalité et du chef est une des manifestations de l'hégémonie du nationalisme exacerbé dans le récit comme nous l'indique cet exemple :

---

138 - Ibid., pp. 269-270

139 - *Ibidem.*

« Dans sa République, le Guide suprême était partout et en tout temps omniprésent. Tous les fonctionnaires responsables du parti, tous les dépositaires d'un petit bout d'autorité dans la République portaient son effigie en médaillon. Le plus insignifiant hameau, aussi perdu soit-il, avait sa place et sa maison Koyaga. Dans chaque agglomération d'une quelconque importance, trônait au milieu de la place Koyaga une statue de Koyaga.»<sup>140</sup>

Cet exemple montre explicitement le caractère absolu et autoritaire du pouvoir militaire en place dans la République du Golfe ; le Président y règne de façon quasi monarchique sur « *sa République* ». En véritable potentat, il s'autorise tous les excès ; ainsi, la scène de la célébration du trentième anniversaire de sa prise de pouvoir est l'illustration de toute la démesure et la mégalomanie du pouvoir nationaliste de Koyaga. Tous les habitants du pays sont tenus de participer à la réussite de cette fête :

« Les écoliers avaient cassés leurs tirelires pour envoyer leurs économies au père de la nation pour fêter dignement le trentième anniversaire. Des prisonniers avaient renoncé à un jour de repas, des fonctionnaires, des employés, des ouvriers à des jours de salaires. »<sup>141</sup>

Le discours du nationalisme dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* s'affirme comme le seul discours authentique et légitime ; dans sa manifestation, il prétend rassembler l'ensemble des populations, des forces vives du pays dans « *la lutte pour le développement* ». Le gigantesque défilé qui marque ces festivités, au-delà de son aspect carnavalesque et comique, est censé illustrer dans une certaine mesure l'unité de la nation et de son guide suprême.

Par ailleurs, l'évocation dans l'univers romanesque des représentants de chefs d'états amis invités par le président dictateur tels que : *Kim Il Sung* (Corée du nord), *Nicolae Ceaucescu* (Roumanie), *François Duvalier* (Haïti), *Mengistu Haïlé Mariam* (Éthiopie), *le général Augusto Pinochet* (Chili), *le Cha* d'Iran, *Muamouar Kadhafi* (Libye) est révélateur une fois encore de la nature réelle du pouvoir de Koyaga. Ce clin d'œil historique suggère donc une relation de convergence idéologique du maître de la république du Golfe avec ses illustres invités ; il démontre aussi que son soutien à la lutte anti-communiste de la guerre froide est tout aussi ambiguë puisque parmi ses convives figurent des représentants officiels

---

<sup>140</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.288

<sup>141</sup> - Ibid., p.310

du communisme et des ennemis du « monde libre » (Kim Il Sung, Ceausescu, Mengistu, Kadhafi). Cette proximité idéologique permet sans doute à Koyaga de renforcer ses soutiens extérieurs et par là même son emprise sur le pays.

Cette situation est renouvelée plus loin dans la fiction par l'évocation de dictateurs africains proches de Koyaga. Dans une sorte de voyage initiatique, ce dernier part se confronter à l'expérience d'un certain nombre d'autocrates africains dans la pratique et la conservation du pouvoir politique et économique. De Tiékoroni de la République de la Côte des Ébènes, en passant par Bossouma le chef de la République des Deux Fleuves, de « l'Homme totem léopard » du pays du Grand Fleuve, au Roi totem chacal du royaume des Djebels. Au-delà des artifices textuels, l'on n'aura guère de peine à reconnaître Houphouët-boigny de la Côte d'Ivoire, l'empereur Bokassa de la république centrafricaine, le Maréchal Mobutu du Zaïre et du roi Hassan II du Maroc. Les différentes scènes narratives de ces voyages confortent le rapport de collaboration qui lie ces dictateurs notamment dans la lutte anti-subversive et anti-communiste et par l'érection d'un ordre autoritaire, criminel et despotique ; la gestion personnelle des ressources financières nationales fait l'objet d'un usage bien peu orthodoxe comme le laissent ce conseil du maître de la Côte des Ébènes à Koyaga :

« Les besoins d'un chef d'état et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confortent directement et indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. »<sup>142</sup>

Ici, c'est la confusion entre l'État et le Président qui est soulignée ; ces propos comme tant d'autres tout au long du périple de Koyaga sur les méthodes de conservation du pouvoir participent à la construction du discours nationaliste du chef de la République du Golfe.

En fait, le discours du nationalisme porté par les représentants officiels de la République du Golfe se donne pour légitime dans la défense et le maintien d'un ordre despotique au service du Guide suprême. Il affirme sa souveraineté absolue sur l'ensemble du pays et des populations par la confiscation des moyens et des institutions étatiques. L'hégémonie discursive du nationalisme exacerbé dans ce troisième de Kourouma est

---

<sup>142</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.181

d'autant plus renforcée qu'elle bénéficie du soutien du « monde libre » occidental face à la menace communiste.

### 2.3.2 Le discours impérialiste de l'occident capitaliste

Comme dans *Monnè outrages et défis*, l'hégémonie du discours impérialiste et capitaliste est assumée de façon générale dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* par l'entité politique, économique et géographique qu'est l'Occident et constituée pour l'essentiel de l'Europe de l'Ouest et les Etats-Unis. Apparu sous la forme du système colonial de domination, d'exploitation et d'expansion territoriale, l'impérialisme capitaliste occidental se manifeste ici sous la forme de son opposition à l'idéologie communiste, mais aussi par la perpétuation de certaines formes de domination politico-économique des puissances occidentales sur leurs anciennes possessions coloniales ; cette forme de domination a été reconnu sous l'appellation de « néo-colonialisme ». Le contexte fictif évoqué par l'œuvre est celui de la guerre froide et de la période d'ouverture politique qui marque la fin de ce conflit principalement sur le continent africain. Nous avons précédemment que les indépendances africaines interviennent au cœur de l'affrontement Est-Ouest ; car en dépit de la rupture politique et administrative que constituent ces indépendances, des liens de toute nature sont maintenus voire renforcés dans l'espace francophone entre l'ancienne puissance colonisatrice, la France, et ses anciennes possessions africaines. C'est cette relation ambivalente et obscure que Jean-Pierre Dozon appelle « *capitalisme d'État franco-africain* »<sup>143</sup>.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, les sociolectes de l'impérialisme occidental capitaliste se manifestent à travers le soutien de l'Occident, en l'occurrence celui de la France à la mise en place du régime dictatorial de Koyaga, et sa mainmise politique sur certaines de ses anciennes colonies. Le prétexte narratif à cette domination est fourni par la lutte contre « le communisme international ». Les propos du griot narrateur Tiécoura, permettent de saisir la manifestation de l'impérialisme capitalisme français dans le roman :

« Il n'était pas possible non plus de laisser ces vastes et riches territoires et les importants investissements et intérêts français qu'ils renfermaient à la merci des leaders africains démagogues

---

<sup>143</sup> - Dozon (Jean-Pierre, *Frères et sujets*, op. cit., p. 283

inexpérimentés, prévaricateurs et inconscients (...). De Gaulle parvient à octroyer l'indépendance sans décoloniser. Il y réussit en inventant et en entretenant des présidents qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leur pays. »<sup>144</sup>

Cet extrait illustre la prétention de l'impérialisme capitaliste français à la conservation et au maintien d'un ordre politico-économique qui lui est favorable. La préservation de cet ordre hégémonique apparaît comme l'unique préoccupation de la puissance occidentale. Sont aussi suggérés dans ces propos les liens « organiques » qui unissent la France à certains « *présidents* » africains. Ces relations « privilégiées » résultent de l'influence de la France et son souci de préserver sa domination sur certains pays ; celles-ci remontent à l'époque de la colonisation si l'on en croit ce commentaire au sujet d'un membre du Comité de Salut Public :

« Crunet pensait que son pays natal devait maintenir des relations privilégiées avec la France pour réussir dans l'harmonie de son développement. Systématiquement durant quinze ans et au cours de toutes les consultations, l'administration coloniale parvint à donner la victoire au parti de Jean-Louis Crunet en truquant les élections. »<sup>145</sup>

Les liens qui unissent la France à certains responsables politiques africains remontent donc à la colonisation où la France à travers son administration coloniale a mis en place les bases de sa domination par le choix d'une élite politique africaine prête à défendre ses intérêts. Ce souci se traduit également par la constitution d'une sorte de « syndicat » de dictateurs africains affidés au discours impérialiste français. Dans le récit, les figures de *Tiékoroni*, *Bossouma*, tout comme le président de la République du *Grand fleuve*, ainsi que l'homme totem-chacal, apparaissent comme des adjuvants à l'impérialisme capitaliste français et occidental. Les scènes du « voyage initiatique » de Koyaga auprès d'autres autocrates permet de saisir le soutien et le rôle de la France et de l'Occident plus généralement dans le maintien de cet ordre dominant. Le prolongement symbolique de cette hégémonie est illustré par la figure du tirailleur ; en effet, les dictateurs Tiékoroni et Bossouma, deux anciens tirailleurs qui ont servi au sein des troupes françaises et donc défendu ses intérêts en Indochine, en Afrique du nord ou en réprimant des soulèvements de populations colonisés dans la République des Ébènes, au Cameroun et dans de nombreuses

---

<sup>144</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., pp.76-77

<sup>145</sup> - Ibid., p.103.

régions d'Afrique. Parvenus à la tête de leurs états, Koyaga et Bossouma maintiennent des relations ambiguës avec l'ancienne puissance colonisatrice et bénéficient de sa protection.

Le discours de l'impérialisme capitaliste français se signale comme dans le texte précédemment étudié par sa duplicité et son ambivalence vis à vis des états africains et des responsables politiques locaux. Car sous le couvert de la coopération, il s'agit en réalité de néo-colonialisme dont l'objectif reste la suprématie idéologique de la France sur son champs d'influence constitué par ses anciennes colonies africaines.

Parallèlement à l'impérialisme français, une autre forme d'impérialisme se donne à lire dans le roman, il s'agit de l'impérialisme capitalisme occidental. Celui-ci se détermine dans l'univers romanesque par son opposition au discours du communisme ; car la lutte contre « *le communisme international* » apparaît comme le prétexte à l'hégémonie de l'impérialisme occidental qui se pose ainsi en défenseur du « *monde libre* », du libéralisme et de la démocratie face au modèle communiste. C'est donc au nom de ces valeurs que l'Occident capitaliste mène une guerre « froide » au monde communiste, et apporte son soutien aux jeunes états africains nouvellement indépendants qui ont choisi « *le camp libéral* ». Dans le récit, le discours de l'impérialisme capitaliste occidental est symbolisé par le soutien aveugle et sans faille apporté aux dictatures nationalistes ; c'est parce que Koyaga s'oppose au président Fricassa Santos et à ses amis marxistes que l'Occident lui accorde un blanc-seing, comme semblent l'indiquer ces propos du griot narrateur Tiécoura au sujet de l'ambassadeur des Etats-Unis dans la République du Golfe :

« A votre surprise, il vous annonça, à vous Koyaga, qu'il avait été informé à l'avance de votre intention de perpétrer votre coup d'état. Vous l'aviez réussi parce que l'occident ne l'avait pas jugé contraire aux intérêts du camp occidental. »<sup>146</sup>

De manière implicite, cet extrait souligne le rôle déterminant de l'Occident dans le choix des hommes politiques africains à la tête de leurs États. Plus encore, il indique le degré d'influence et de contrôle des puissances occidentales sur les pays africains et la soumission de ces derniers à la domination occidentale et à la lutte anti-communiste ; c'est le cas par exemple du président de la République des Ébènes, l'homme au totem caïman dont le portrait nous est fait par dans le récit :

---

<sup>146</sup>

- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.179.

« La France, l'Amérique et tout l'Occident le désignent comme fer de lance de la guerre froide, le leader en Afrique de l'ouest de la lutte anticomuniste. Son pays coincé entre deux états appelés progressistes occupait une place stratégique dans la lutte contre l'enveloppement du totalitarisme communisme international (...). L'occident décida d'en faire une vitrine et aida l'homme au totem caïman à acquérir la prestance, la respectabilité. L'occident lui prêta d'importants moyens financiers pour se développer et payer en sa place les forces qui combattaient pour défendre les positions du camp libéral. Il finança des forces favorables à l'occident dans tous les conflits : Biafra, Angola, Mozambique, Guinée, République du Grand fleuve, etc. »<sup>147</sup>

Dans sa quête hégémonique, le discours impérialiste de l'occident capitaliste s'exprime dans la lutte qu'il livre aux représentants du monde communiste qui lui disputent sa souveraineté absolue en Afrique. Comme dans l'exemple précédent, les dirigeants politiques occidentaux s'appuient également sur le dictateur de la République du Grand Fleuve pour « neutraliser » le leader nationaliste Pace Humba soupçonné d'accointance avec le socialisme et considéré comme une menace pour les intérêts de l'Occident dans cette région ; le texte nous décrit la stratégie mise en place depuis la période coloniale pour surveiller le chef nationaliste et permettre son élimination prochaine :

« Et lorsque que Pace Humba, le grand nationaliste de la République du Grand Fleuve, voyagea dans la capitale du Royaume, l'homme au totem léopard, pour renseigner les colonisateurs sur les moindres gestes et paroles de ce bavard patriote suivit nuit et jour dans tous ses déplacements (...). Les Américains et la C.I.A en firent un honorable correspondant et l'organisation vit qu'il était une excellente taupe des colonisateurs auprès de Humba. »<sup>148</sup>

Plus loin dans le récit, c'est un « *monarque que l'occident avait choisi pour diriger la guerre froide dans les états africains* »<sup>149</sup>, en l'occurrence l'homme totem chacal, le souverain du Pays des Djebels. Par la manipulation et la duplicité, le discours de l'occident capitaliste se pose en discours légitime dans le monde et en Afrique plus précisément ; il accroît davantage sa domination idéologique comme le témoignent ces propos de l'ambassadeur des Etats-Unis au dictateur de la République du Golfe :

---

<sup>147</sup> - Ibid., pp.178-179

<sup>148</sup> - Ibid., pp.220-221.

<sup>149</sup> - Ibid., pp.249-250.

« Nous vous en sommes reconnaissant. Toute la presse de mon pays est unanime, ce qui est intervenu ici est un complot communiste. Nous sommes en guerre froide et Moscou veut vous abattre. Tout le monde le sait, tout le monde en est conscient. C'est pourquoi le Réarmement moral pour la lutte contre le communisme international vous envoie une délégation. »<sup>150</sup>

Ces propos illustrent la stratégie de communication et de propagande de l'Occident dans son opposition au « *communisme international* » ; il s'agit de soutenir le dictateur Koyaga dans la croisade anti-communiste. Tout acte subversif, tout opposant politique, toute contestation de l'ordre établi sont immédiatement identifiés comme des menaces communistes et combattus « *sans s'attarder, sans trop regarder la méthode et le raisonnement* ». En dépit des souffrances infligées aux populations et aux multiples violations des droits de l'homme que prétend défendre l'Occident libéral et capitaliste, celui-ci maintient tout appui au dictateur, car comme le souligne l'ambassadeur américain, il

« constitue un verrou important qui arrête le déferlement du communisme international sur l'Afrique. Koyaga est une pièce maîtresse de la lutte contre le communisme libéricide. »<sup>151</sup>

Dans le contexte de la guerre froide qu'évoque le roman, la lutte pour la suprématie de l'impérialisme capitaliste occidental justifie toutes les compromissions et toutes les alliances contre-nature. Au nom de l'hégémonie de son idéologie libérale et capitaliste, l'Occident a permis l'émergence sur la scène politique africaine d'autocrates et autres despotes en tout genre.

Toutefois, l'affaiblissement du communisme et la fin de la guerre froide marque une autre étape de l'impérialisme capitaliste occidental dans le récit. Il se traduit par la baisse du soutien occidental au régime du dictateur Koyaga ; ce qui plonge la République du Golfe dans une crise socioéconomique sans précédent. Le désengagement de l'Occident capitaliste est symbolisé dans la narration par les propos officiels du président de la République française à l'endroit des chefs d'états africains dans un discours devenu célèbre à La Baule :

« Au cours d'un sommet de chefs d'États, le président de la République française, a recommandé aux chefs d'États africains de changer de politique, de cesser d'être des dictateurs pour devenir des démocrates angéliques. »<sup>152</sup>

---

150 - Ibid., pp.253-254.

151 - Ibid., p.270.

Cet événement narratif sert de prétexte à l'Occident, au sortir de la guerre froide, pour imposer des réformes libérales et démocratiques aux pouvoirs en place en Afrique ; à travers les institutions monétaires et financières internationales comme le *Fond Monétaire International (F.M.I)*. Les recommandations de cette institution évoquées par le récit (bonne gouvernance, privatisations d'entreprises publiques, réduction des dépenses de l'état, etc. ) conjuguées au retrait progressif du soutien occidental, plongent la République du Golfe dans la tourmente sociale et politique. Comme dans la période de la guerre froide, le discours de l'impérialisme capitaliste occidental se traduit par sa volonté d'imposer ses choix idéologiques aux états africains ; l'ouverture à la démocratie et au libéralisme économique servent de prétexte à l'Occident capitaliste pour perpétuer son hégémonie non seulement sur la République du Golfe mais aussi sur le monde.

### **2.3.3 Le discours du socialisme**

Le socialisme apparaît dans le récit comme le discours contre lequel se mène la guerre froide. Dans sa manifestation, il s'oppose au capitalisme et au libéralisme portés par l'Occident impérialiste en se posant en défenseur des masses africaines exploitées par la bourgeoisie capitaliste occidentale ou africaine. Les sociolectes du discours socialiste se déploient à travers les discours et les points de vue d'un certain nombre de responsables politiques africains, à savoir les membres de la junte militaro nationaliste qui renverse le pouvoir du président Fricassa Santos, puis le président de la République progressiste des Monts, Nkoutigui Fondio.

L'épisode de la prise de pouvoir violente du Comité de Salut Public dans la République du Golfe permet la manifestation du socialisme à travers les opinions politiques de deux de ses quatre membres. Ceux-ci sont présentés par le griot narrateur comme des partisans du socialisme, c'est le sens de ces propos au sujet de chef du Comité de Salut Public :

« A son honneur et à l'opposé des autres collègues inconscients de la coloniale, Ledjo pensait nationaliste et un peu socialiste. »<sup>153</sup>

Quant à Tima, l'autre membre du quartette du Comité, il

« fut combattu par les pouvoirs locaux et l'administration coloniale française parce qu'il se prétendait socialiste et réclamait la collectivisation des biens de production. »<sup>154</sup>

Le parti pris de ces nationalistes pour le socialisme traduit la fascination que cette idéologie a représenté pour une grande part des nationalistes africains. En effet, le modèle socialiste est apparu comme une alternative possible au capitalisme occidental duquel découle le système colonial. Le socialisme apparaît dans sa prétention humaniste et égalitaire comme le modèle adéquat pour permettre « *la libération de l'Afrique, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes* »<sup>155</sup>, l'unité du continent noir et le bonheur des masses africaines spoliées durant des décennies par l'impérialisme capitaliste occidental. Il n'est donc pas surprenant qu'une génération d'intellectuel ou de responsables politiques africains ait succombé à l'attraction exercée par l'idéologie socialiste, même si certains par opportunisme politique ont fini par rallier le camp du libéralisme occidental ; c'est le cas dans le roman de Tiékoroni, le président de la République de la Côte des Ébènes :

« Il se déclara nationaliste, anticolonialiste, marxiste et se lança dans des discours démagogiques. Les paysans eurent le malheur de voter pour lui et se soulevèrent pour réclamer d'autres libertés après la suppression des travaux forcés. »<sup>156</sup>

---

153 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.97

154 - Ibid., p.99.

155 - Ibid., p.178.

156 - Ibid., p.177.

Le socialisme dans sa manifestation discursive sert ici d'adjuvant au nationalisme africain face au colonialisme, puis face au néocolonialisme de la période de la guerre froide. Il s'oppose donc au nationalisme de Koyaga allié lui au camp du libéralisme occidental.

Les sociolectes du socialisme se déploient également à travers les propos du Président de la République progressiste des Monts et de son système politique dictatorial. L'on reconnaîtra derrière Nkoutigui Fondio la figure du nationaliste et dictateur guinéen Sékou Touré, « *qui fut socialiste et eut l'encensement, l'admiration et le soutien de l'Est.* »<sup>157</sup> Le Président Nkoutigui Fondio est présenté comme un nationaliste, le héraut de la lutte pour l'indépendance de son pays et des pays africains contre le colonialisme français :

« L'homme en blanc avec verve vibra sur la dignité de l'Afrique et de l'homme noir et hurla, devant l'univers et en face du chef général De Gaulle un non catégorique. Non à la communauté ! Non à la France ! Non au néocolonialisme ! L'homme en blanc préférant pour la République des Monts la pauvreté dans la liberté à l'opulence dans la soumission. »<sup>158</sup>

Cet extrait indique la détermination du chef nationaliste à rejeter toute compromission avec l'Occident capitaliste et à obtenir quel qu'en soit le prix à payer la « *liberté* » et l'indépendance immédiate de son pays. Chantre du nationalisme et du panafricanisme, Nkoutigui Fondio met en place un système dictatorial impitoyable et cruel, faisant régner la terreur et l'arbitraire pour que « *chacun à son poste accomplisse tous ses devoirs, tous ses devoirs envers l'Afrique, envers le Noir et le socialisme.* »<sup>159</sup> Pour affirmer son autorité absolue et son pouvoir sur le pays, le dictateur avec l'appui de « *la police, la justice, le parti et la presse internationale* » organise de faux complots pour démasquer les « *traites* ». Le lexique utilisé qui relève du vocabulaire policier (« *cabine technique* », « *tortionnaires* », « *cellule* ») est révélateur de la violence réelle du socialisme dans la République progressiste comme l'indique cette scène de torture du ministre de la propagande et de l'information de Nkoutigui Fondio :

« Sans vous en expliquer les raisons, vous êtes effondré, vous vous mettez à pleurer comme un enfant. Vous demandez aux *tortionnaires* d'arrêter. Vous réclamez un magnétophone. On enregistre vos déclarations. D'un trait, vous tramez une histoire que la radio nationale, la police, la grande presse

---

157 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.162.

158 - Ibid., pp.153-154

159 - Ibid., p.159.

internationale reprennent, complètent, agrémentent et finissent par rendre aussi solides que le séant d'un cynocéphale. Le grand tribunal populaire et révolutionnaire utilise la fable échafaudée (...) pour vous condamner, vous, Maclélio et vos quatre-vingt-douze coaccusés à la peine capitale. »<sup>160</sup>

Le discours du socialisme prôné par le président-dictateur Nkoutigui Fondio s'appuie donc sur un système policier autoritaire et contraignant ; ainsi, la pratique de faux complots et de purges impliquant parfois les proches du dictateur comme Maclélio, permet au régime de se maintenir et d'affirmer sa dimension hégémonique et légitimiste. Ce discours se manifeste aussi par la mobilisation des moyens de l'État pour les besoins et la gloire du dictateur :

« Dans sa république socialiste, Nkoutigui était appelé le premier footballeur, le premier médecin, le meilleur agriculteur, le meilleur mari, le plus pieux et le plus grand musulman, etc. Il aimait, parmi toutes les adulations, celles qui le qualifiaient de plus talentueux écrivain, de plus grand poète de son pays. »<sup>161</sup>

Cet extrait narratif montre l'ampleur du culte de la personnalité instauré dans la République progressiste et socialiste des Monts poussé jusqu'à la caricature. De ce point de vue, l'attitude du dictateur Nkoutigui Fondio n'est pas très éloignée de ses homologues autocrates alliés du libéralisme occidental dans la pratique et la gestion du pouvoir.

Dans tous les cas, le discours du socialisme dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* se donne pour un discours légitime dans son opposition au néocolonialisme occidental et dans sa prétention à la défense des peuples noirs opprimés par le néocolonialisme impérialiste ; il se veut le porte-parole des valeurs attachées à l'Afrique. Pour autant, le socialisme dans la République progressiste des monts est traversé de contradictions puisqu'il entretient par l'intermédiaire des dirigeants un climat de terreur et d'oppression sur les populations auxquelles il est chargé d'apporter le bonheur.

---

<sup>160</sup> -Ibid., p.159.

<sup>161</sup> - Ibidem.

## **2.4 *Allah n'est pas obligé* : de l'émergence du libéralisme économique et politique.**

Avec *Allah n'est pas obligé*, son quatrième roman, Ahmadou Kourouma poursuit sa narration de l'histoire africaine et du rôle du sujet africain dans cette histoire. Le contexte fictionnel imaginé par l'écrivain ivoirien est celui d'un univers africain des années 90, au lendemain de la chute du mur de Berlin et de la fin de la guerre froide ; c'est un univers déstructuré par la conjoncture économique et les crises sociopolitiques. La nouveauté ou l'originalité du texte est qu'il met en scène le drame des enfants soldats dont le héros, Birahima, relate de sa voix d'enfant les guerres civiles du Libéria et de la Sierra Leone. Le thème des enfants soldats, tout comme celui de la guerre, est introduit par l'auteur dans un contexte qui voit surgir les deux premiers conflits à caractère tribal et ethnique de l'ère post-guerre froide en Afrique. La chute du communisme et le désengagement progressif des puissances occidentales créent une période marquée par des turbulences de tous ordres et l'attente angoissante des masses africaines dans l'espérance d'un monde nouveau débarrassé des turpitudes coloniales et impérialistes.

Dans *Allah n'est pas obligé*, un discours hégémonique émerge de la structure narrative, il s'agit du libéralisme économique et politique. Ce discours se pose en discours critique des régimes autocratiques issus des indépendances et de la guerre froide. Il prend appui sur un nationalisme ethnique né des désillusions et de la marginalisation des groupes sociaux et des communautés ethniques dans le partage du pouvoir politique et des richesses nationales. Remettant en cause le slogan et mot d'ordre de "l'unité nationale" cher aux dictatures, le nationalisme ethnique tel qu'il se déploie dans ce roman de Kourouma se pose en défenseur légitime des intérêts communautaires face à la déliquescence de l'État et de ses institutions. Le discours du libéralisme économique et politique découle lui, de l'ensemble des réformes économiques et politiques engagées par un certain nombre de pays africains sous la pression des puissances capitalistes occidentales et des organisations financières internationales. Dans l'analyse du roman précédent, il ressort que ces réformes sont nécessitées par la nouvelle donne géostratégique du monde de l'après guerre froide et exigées

par les puissances impérialistes occidentales. Ces exigences sont formulées autour de la démocratie, la bonne gouvernance et la libéralisation de l'économie. Le libéralisme économique et politique comme le nationalisme ethnique sont une remise en cause des institutions étatiques des régimes autoritaires africains.

### 2.4.1 Les manifestations du libéralisme économique et politique

Les sociolectes du libéralisme économique et politique sont révélés dans les textes à travers les propos et les actes des différents personnages dont le principal Birahima, et aussi à travers la situation économique et politique des pays évoqués dans les récits. Comme nous l'avons déjà précisé, le contexte socio discursif est celui d'un univers africain des années 90, marqué par la "conjoncture économique" et la crise sociale et politique; c'est d'ailleurs dans ce contexte de crise que le narrateur précise d'entrée de jeu son faible niveau d'instruction scolaire annonçant qu'il a « *coupé cours élémentaire deux* » car, ajoute t-il,

« tout le monde dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère »<sup>162</sup>.

L'une des manifestations du libéralisme économique est symbolisée ici par la crise de l'école dans « *l'une des nombreuses républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone* »<sup>163</sup>. C'est parce qu'elle jugée négativement par une large part de l'opinion publique que le jeune narrateur met un terme prématurément à ses études, même si l'on peut supposer que des motivations matérielles ne sont absentes de cette décision. En effet, accablé par la pauvreté et une vie difficile à la campagne, le jeune orphelin Birahima ne peut poursuivre sa scolarité, contraint de partir à la recherche de sa tutrice.

Dans le roman, la recherche de la tante du jeune homme sert de prétexte à l'évocation du libéralisme économique. Ainsi, est évoqué dans le récit, l'apparition d'une classe d'individus qui tente par tous les moyens possibles de s'enrichir. Ce groupe très hétéroclite est constitué de déclassés en tout genre que la « conjoncture » a marginalisé, comme

---

<sup>162</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit., p.9

<sup>163</sup> - Ibid., p.10

Yacouba, l'homme qui doit conduire le héros vers sa tutrice au Libéria. Homme d'affaires peu scrupuleux évoluant à la marge du licite et vivant de petits trafics, Yacouba symbolise cette nouvelle classe d'affairistes africains. Il est présenté tour à tour comme « *un grand quelqu'un* » qui a fait fortune dans le commerce de noix de colas en Côte d'Ivoire et au Sénégal, puis comme « *un multiplicateur de billets et aussi marabout devin et marabout fabricant d'amulettes* »<sup>164</sup>. C'est d'ailleurs avec cette « étiquette » qu'il accompagne le narrateur dans son périple, car comme le souligne le récit:

« tout le monde disait qu'au Libéria là-bas, avec la guerre, les marabouts multiplicateurs de billets ou devins guérisseurs ou fabricants d'amulettes gagnaient plein d'argent et de dollars américains. Ils gagnaient trop d'argent parce qu'il ne restait plus qu'au Libéria que des chefs de guerre et des gens qui ont trop peur de mourir. »<sup>165</sup>

Le désir d'acquisition des ressources financières et matérielles dans un contexte social marqué par le chômage constitue une stratégie de survie et d'enrichissement pour l'homme d'affaires; le héros Birahima ne semble pas insensible à ce désir comme il le rapporte dans cet extrait narratif:

« Pour m'encourager à partir, il m'a appris des tas de choses sur le Libéria (...). Des choses merveilleuses. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats (...), Small soldiers. Les Small soldiers avaient tout et tout (...). Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4x4... »<sup>166</sup>

Ces propos traduisent la volonté du héros de modifier radicalement son existence face un environnement hostile et un avenir hypothétique. Ici, le Libéria, état en guerre, devient paradoxalement une terre d'enrichissement car

« On trouve tout à prix cadeau, du diamant au prix cadeau, des télévisions au prix cadeau, des 4x4, cadeau.(...)Et quand tout est au prix cadeau dans un pays, les commerçants affluent vers ce pays (...) faire de gros bénéfices »<sup>167</sup>.

---

164 - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op. cit.*, p.39

165 - Ibidem.

166 - Ibid., p.45

167 - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op. cit.*, p.54

Mais le récit de Birahima souligne aussi que parmi les « conjoncturés » figurent des « *ministres, des députés, des hauts fonctionnaires et des nouveaux riches* »<sup>168</sup> prêts à tout pour accroître ou maintenir leurs privilèges et avantages. Généralisant la corruption dans tous les rouages de la société comme l'indique l'extrait suivant :

« Si tu n'arrives pas à mouiller la barbe des magistrats, des juges, des greffiers et avocats du tribunal d'Abidjan, tu es condamné au plus fort. Quand tu es condamné, si tu n'arrives pas à mouiller les barbes d'huissiers et des policiers, on saisit tes concessions avec tes maisons. »<sup>169</sup>

La quête des ressources financières ou matérielles de façon légale ou non apparaît comme un mode de survie dans ce pays, naguère un modèle de réussite économique en Afrique. A une échelle plus grande, c'est également cette recherche effrénée du gain et du profit qui anime en grande partie les différentes factions rebelles qui s'affrontent au Libéria et en Sierra Leone. Car, au-delà des clivages ethniques ou tribaux que relève le texte, le récit de Birahima étale aussi les logiques économiques et financières qui nourrissent ces guerres civiles, qui sont aussi des guerres économiques. Durant le périple qu'il effectue dans ces deux pays, le jeune héros croise sur son chemin des chefs militaires ou religieux convertis en affairistes sans scrupules, exploitant à leur seul profit les territoires qu'ils contrôlent. C'est-ce que précise cet extrait :

« Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé la richesse; ils se sont partagé le territoire; ils se sont partagé les hommes. (...) chacun défend avec l'énergie du désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine. »<sup>170</sup>

La lutte pour le contrôle d'un « espace vital » met donc aux prises les différents chefs de guerre du Libéria et de la Sierra Leone, parmi lesquels *Samuel Doe, Prince Johnson, El hadji Koroma* Vivant du trafic de matières premières (diamant, or, bois, hévéa), de rapine, du rançonnement, ces milices et leurs chefs organisent un mode de gestion du territoire et de l'espace conquis basé sur la prédation des richesses disponibles.

---

168 - Ibid., p.43

169 - Ibid., p.42

170 - Ibid., p.53.

## Chapitre 3 : les romans de Kourouma et la critique des discours hégémoniques

5

Par la critique des hégémonies discursives, nous entendons l'évaluation par certaines instances énonciatives, des systèmes de pensée visant à la légitimation des structures et institutions socioculturelles évoquées ou décrites au chapitre précédent. Cette évaluation des systèmes normatifs vise ici à mettre en évidence les ambiguïtés, les incohérences et les faillites qu'elles portent en elles; le chapitre précédent nous a permis de faire émerger les différentes structures et représentations idéologiques et leur quête de légitimation. Dans les univers romanesques étudiés, les discours cohabitent, se côtoient et entrent inévitablement en conflit selon un mode de relation défini par Mikhaïl Bakhtine et certains tenants de la sociolinguistique. Dans leur émergence et leur expression, les discours sont remis en cause par d'autres discours ou leurs représentants officiels. Le présent chapitre aborde donc la critique des hégémonies discursives, la mise en cause de ces systèmes normatifs par des discours antagonistes, rivaux et contradictoires.

### **3.1 *Les soleils des indépendances* : de la négation du souverainisme traditionaliste à la dénonciation de la classe dirigeante africaine**

Dans ce roman, l'analyse de l'évaluation des hégémonies discursives portera sur la critique du souverainisme traditionnel, du socialisme et de la nouvelle bourgeoisie politique africaine. Ces trois discours sont tour à tour critiqués et évalués par les instances narratives; ainsi le discours de la tradition qu'incarne principalement le héros Fama Doumbouya est

fortement contesté par le socialisme (l'idéologie officielle de la République progressiste du Nikinai) et la classe bourgeoise africaine qui dirige la Côte des Ébènes. La foi du souverain déchu dans le discours de la tradition se traduit par une conviction initiale très poussée qui se solde finalement par une terrible désillusion et la mort du prince. De même, les discours des nouveaux dirigeants africains issus des indépendances politiques sont eux aussi sévèrement jugés par le héros du roman et les instances narratives. La classe bourgeoise noire de la République des Ébènes tout comme les dirigeants socialistes de la république populaire du Nikinai sont renvoyés dos à dos, évalués négativement. Les points qui suivent analysent la remise en question des hégémonies discursives dans le récit.

### 3.1.1 La mise en cause du traditionalisme

La mise en cause du discours de la tradition est d'emblée perceptible dès l'entame du récit. La cérémonie des funérailles d'Ibrahima Koné sert à propos pour illustrer cette critique du traditionalisme. D'emblée, le narrateur ironise sur la déchéance et la misère des « *griots malinké* » transformés en « *charognards* » :

« Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (...) travaillent tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malinké, et très méchamment, « les vautours » ou « bandes d'hyènes ».<sup>171</sup>

Cet extrait narratif relève le discrédit qui frappe désormais cette caste de la communauté malinké, réduite soit à la mendicité soit à monnayer ses services au gré des cérémonies funéraires. Mais cette dépréciation de la fonction et du rôle de griot vise

---

<sup>171</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.11

également le héros du roman, Fama à qui il est reproché non seulement son « *retard* », mais surtout de « *faire bande avec les hyènes* »<sup>172</sup>:

« Des descendants de grands guerriers (c'était Fama) vivaient de mensonges et de mendicité (c'était encore Fama), d'authentiques descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fumet d'un événement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie. »<sup>173</sup>

Compromis avec les représentants de la tradition malinké que sont les griots, Fama espère dans ces cérémonies faire régner et restaurer pleinement les coutumes traditionnelles; sans grand succès, puisqu'il est violemment pris à partie par une grande partie de l'assistance :

« C'est à cette instance que fusa de l'assemblée l'injonction :  
- Assois tes fesses et ferme la bouche! Nos oreilles sont fatiguées d'entendre tes paroles ! »<sup>174</sup>

Chahuté par le « *fil de chien* » de Bamba et « *diminué par la honte et le déshonneur* », Fama est contraint de quitter la cérémonie des funérailles non sans avoir empoché « *quelques billets et colas en plus* ». Cette scène d'introduction si l'on peut dire annonce ce qui va être pour Fama un véritable chemin de croix. Au sortir de ces funérailles, Fama est un homme abandonné, trahi; trahi par un griot complaisant à son égard, qui a osé associer « *Doumbouya et Keita* » et qui « *mêlait aux éloges de l'enterré des allusions venimeuses* »<sup>175</sup>.

Dans un univers bouleversé par la colonisation et les indépendances qui ont introduit de nouveaux repères existentiels, la société traditionnelle malinké, avec elle le vieux prince Fama, en subit de plein fouet les effets néfastes. C'est donc ce contexte de changement et de transition brutale qui sert de trame au récit de Kourouma. Le discours que porte le dignitaire malinké est éprouvé par l'irruption du modernisme occidental à travers le système colonial qui à ébranlé l'univers traditionnel des Malinkés fondé sur « *le négoce et la guerre* ». Car la

---

<sup>172</sup> - Ibidem.

<sup>173</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, op. cit., p.18

<sup>174</sup> - Ibid., p.15

<sup>175</sup> - Ibid., p.17

colonisation a banni la guerre et les indépendances ont cassé le négoce par la collectivisation ou la corruption, provoquant du coup la ruine du prince, trahi là aussi par ses anciens camarades de la lutte anti-coloniale et écarté du partage du gâteau de l'indépendance du fait de son analphabétisme. De fait, « *l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles* »<sup>176</sup>. De même, c'est en partie à cause de la colonisation que Fama a été privé du trône au profit d'un cousin lointain, Lacina, « *qui pour réussir marabouta, tua sacrifices sur sacrifices, intrigua, mentit et se rabaissa à tel point que...* »<sup>177</sup>. La trahison de Lacina, comme celle de ses anciens compagnons anti-colonialistes vient souligner l'effritement du contrat communautaire qui lie les Malinkés tout comme la moralité douteuse, la cupidité qui gagnent les gardiens et les représentants de l'ordre traditionnel malinké. C'est encore l'exemple du marabout- féticheur Tiékoura, l'auteur du viol de Salimata, l'épouse de Fama. Cette dernière tout comme Mariam la seconde femme du héros, n'hésitent pas à abandonner leur époux lorsque celui-ci est emprisonné par les autorités :

« Les épouses de tous les détenus étaient venues chercher leurs maris, sauf celles de Fama. (...) Les femmes de Fama ne s'étaient pas respectées; elles ne connaissaient même pas un bout de honte aussi large que la main. (...) Dès qu'elles apprirent l'arrestation, elles se dépêchèrent de trouver des remplaçants. »<sup>178</sup>

Pour Fama, c'est la poursuite des humiliations et des désillusions. Dans l'épisode du voyage dans le Horodougou qui fait suite à la mort de son cousin, Fama, comme dans la scène d'ouverture du récit, est pris à partie par un agent des douanes qui :

« osa, debout sur ses deux testicules, sortir de sa bouche que Fama étranger ne pouvait traverser sans carte d'identité! »<sup>179</sup>

Parvenu tant bien que mal à Togobala, Fama est appelé à assumer les rôles d'un pouvoir qui lui a échappé. Mais le narrateur s'empresse toutefois de signaler le caractère dérisoire de l'honneur fait au dernier des Doumbouya :

---

176 - Ibid., p.23

177 - Ibidem

178 - Ibid., pp. 176-177

179 - Ibid., p.101

« Être le chef de la tribu, avant la conquête des toubabs, quel grand honneur, qu'elle grande puissance cela représentait! »<sup>180</sup>.

Contrairement à ce pouvoir de l'époque précoloniale, celui dont hérite Fama « *dans un monde renversé* » n'est qu' « *honneur sans moyen, serpent sans tête* » et « *la famine et une gourde de soucis* ». <sup>181</sup>

Plus loin, le narrateur s'attarde quelque peu sur la ruine d'une partie du Horodougou; la pauvreté et la décrépitude du royaume sont rendues plus saisissantes à travers la description de la case royale :

« la case royale du Horodougou était une des plus anciennes, donc entretenait les plus vieux, gros et roux rats, poux de cases et cafards. Ils grouillaient et s'accrochaient aux membres. »<sup>182</sup>

Le Togobala dont hérite le prince Fama « *était plus pauvre que le cache-sexe de l'orphelin, asséché comme la rivière Touko en plein harmattan, assoiffé et affamé* ». <sup>183</sup> Dans un contexte de misère, Fama doit honteusement dépendre de ses deux vieux serviteurs, Balla et Diamourou, et ce, « *en plein jour, en plein Togobala* », suscitant l'indignation du narrateur, lequel conclut que cela « *était piteux, incroyable, honteux!* ». <sup>184</sup> « *Dévirilisé* » et « *démystifié* », le discours de la tradition peine à exister dans ces temps des indépendances maléfiques. Des concepts incompréhensibles pour Fama ont supplanté les principes coutumiers et traditionnels : « *parti unique* », « *révolution* », « *socialisme* », « *garde-frontière* », « *coopérative* »... .

Mais le récit du narrateur s'attarde quelque peu sur les contradictions du système traditionnel malinké dont il dénonce la « *fausseté* ». Notamment sur le plan religieux, où cohabitent islam et animisme :

---

180 -Ibid., p. 89

181 -Ibidem.

182 -Ibid., p.126

183 -Ibid., p.127

184 -Ibidem

« Les Malinkés ont la duplicité parce qu'ils ont l'intérieur plus noir que leur peau et les dires plus blancs que leurs dents. Sont-ce des féticheurs? Sont-ce des musulmans? Le musulman écoute le Coran, le féticheur suit le Koma; mais à Togobala, aux yeux de tout le monde, tout le monde se dit et respire musulman, seul chacun craint le fétiche. »<sup>185</sup>

Ainsi, le personnage de Balla, le cafre (qui signifie infidèle en arabe) et féticheur, symbolise dans le roman un mélange de contradictions et de compromis. Dans une société qui se proclame musulmane depuis des siècles, le fétichisme, pourtant proscrit officiellement par l'islam, est toléré, consulté, écouté. Le rôle du féticheur Balla est sans doute bien plus important que celui de l'imam dont la figure n'apparaît presque pas ni à Togobala, ni dans le roman; cette ambiguïté s'étend bien plus au-delà du village de Fama et concerne sans doute toute l'Afrique noire.

Sur le plan politique, nous retrouvons ce « *mélange de contradiction* » que souligne Madeleine Borgomano<sup>186</sup>; on retrouve une cohabitation « forcée » entre des institutions traditionnelles respectées, mais sans réel pouvoir comme la chefferie dont hérite Fama et des institutions officielles modernes dotées de pouvoirs réels, mais moins considérées par les villageois, c'est l'exemple du parti unique et son comité local à Togobala. La scène de l'admission de vieux prince dans ce comité à la fin du chapitre 4 de la deuxième partie illustre bien la compromission des institutions traditionnelles avec « *les cancrelats des Indépendances* ». Fama et ses partisans acceptent finalement de :

« s'agenouiller aux pieds du président du comité, frotter à terre les lèvres et se dédire, jurer sur le Coran ouvert la fidélité au parti, au parti et à la révolution... »<sup>187</sup>

Pourtant, le vieux prince fait preuve de démagogie en entrant dans le comité du parti présidentiel de Togobala avec le secret espoir de faire reculer « *la bâtardise* » et les indépendances maléfiques comme du temps de la lutte anti-française. Cet engagement se traduit par un échec cuisant pour Fama, puisqu'il sera arrêté, accusé d'avoir voulu « *assassiner le président et renverser la république de la Côtes des*

---

<sup>185</sup> - Ibid., p.105

<sup>186</sup> -Borgomano Madeleine, *Ahmadou\_Kourouma, le guerrier griot*, paris, L'harmattan, 1998, p.87

<sup>187</sup> -Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances, op. cit.*, p.135

*Ébènes* ». <sup>188</sup>L'emprisonnement de Fama apparaît à cette étape du récit comme le point ultime de la déchéance du prince. Meurtri, abandonné de tous (ses femmes), le vieux dignitaire malinké connaît donc la désillusion, perd toute certitude; du fond sa cellule, le narrateur nous livre les propres doutes du condamné :

« Fama, maintenant il n'y a plus de doute, tu es le dernier Doumbouya. C'est une vérité nette comme une lune pleine dans une nuit d'harmattan. Tu es la dernière goutte du grand fleuve qui se perd et sèche dans le désert. Cela a été dit et écrit des siècles avant toi. Accepte ton sort. Tu vas mourir à Mayako. Les Doumbouya finiront à Mayako et non à Togobala, murmurait-il. » <sup>189</sup>

Pour autant sa libération par les autorités de la république des Ébènes peut être interprétée symboliquement comme une mise à l'écart, une expulsion de cet élément indésirable des murs de la cité; Fama est rejeté, relégué à Togobala, « *un village en ruine* ». En conflit une nouvelle fois avec « *les lois, les ordres et les circulaires des soleils des Indépendances* » <sup>190</sup>, le prince opte littéralement pour le « suicide », une sortie honorable de la vie en se jetant au milieu des caïmans sacrés à la frontière des deux pays ennemis .

Avec la mort de Fama et après celle des derniers serviteurs du prince, le discours souverainiste de la tradition s'efface, vaincu par la colonisation, l'indépendance et le parti unique, mais aussi par des dissensions internes. Aux lendemains des indépendances africaines, l'aristocratie malinké s'effondre comme tant d'autres sociétés traditionnelles, incapables de survivre aux nouvelles exigences de la « modernité » et aux enjeux nouveaux auxquels sont confrontés les jeunes états africains et leurs dirigeants. La mise en cause du discours de la tradition dans *Les Soleils des Indépendances* ne profite pas non plus à la classe politique africaine et nationaliste au pouvoir aussi dans la république des Ébènes que dans la république du Nikinai; celle-ci est sévèrement jugée par les instances narratives, en particulier par les tenants de l'ordre ancien dont le héros Fama.

---

188 -Ibid., p.166

189 - Ibid., p.169

190 -Ibid., p.189

### 3.1.2 La critique de la nouvelle classe dirigeante africaine

Dans *Les Soleils des Indépendances*, la critique de la nouvelle classe dirigeante africaine est menée par Fama, le héros principal du récit et par le narrateur. Cette critique vise les actes et les propos officiels des dirigeants politiques africains de la république de <sup>191</sup>la Côte des Ébènes et celle du Nikinai, les deux états voisins dans lesquels se déroulent l'action et le récit. Sont dénoncées ici la gestion par cette classe dirigeante de l'héritage colonial et des « soleils » de l'indépendance et les pratiques « éhontées » de ces nouveaux maîtres.

La critique de la classe dirigeante africaine est illustrée dans le roman par l'usage de l'expression malinké « *les soleils des indépendances* » qui désigne l'ère ou le temps de l'indépendance; l'expression renvoie aux premières années d'indépendance des pays africains. Dans le jugement critique de Fama, ces « *soleils des indépendances* » sont qualifiés de « *maléfiques* », puisque c'est sous cette période que lui et les vieux Malinkés « *ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés par les Indépendances)* ». <sup>18</sup>Mais cette période désigne implicitement les nouveaux dirigeants noirs à la tête de la république de la Côte des Ébènes, incapables selon Fama de réparer les injustices faites aux noirs par la colonisation française :

« Damnation! Bâtardise! Le nègre est damnation! Les immeubles, les ponts, les routes de là-bas [la ville blanche], tous bâtis par des doigts nègres, étaient habités et appartenaient à tes Toubabs. Les indépendances n'y pouvaient rien! Partout sous tous les soleils, sur tous les sols, les Noirs tiennent les pattes; les Blancs découpent et bouffent la viande et le gras ». <sup>192</sup>

Cette critique est renouvelée plus loin quand le vieux prince reproche aux Indépendances d'avoir « *cassé le négoce* », entraînant du coup sa ruine, au profit des « coopératives ». Mais bien plus, le narrateur nous livre les réflexions de Salimata, l'épouse de Fama, analysant la pauvreté grandissante et la « fracture sociale » qui gangrènent la jeune république de la Côte des Ébènes :

---

<sup>191</sup> -Ibid.,p.11

8 18

<sup>192</sup> -ibid., p.20

« D'autres affamés, d'autres guenilleux accoururent et se bousculèrent et maintenant tendaient les mains, présentaient leurs infirmités leurs plaies. (...) Tous les riches, les gros Toubabs et Syriens, les présidents, les secrétaires généraux auraient dû donner à manger aux chômeurs et miséreux. Mais les nantis ne connaissent pas le petit marché et ils n'entendent pas et ne voient jamais les nécessiteux.<sup>193</sup>

Pour Fama et Salimata, la classe dirigeante noire au pouvoir a trahi les idéaux de la lutte anti-coloniale, la justice et l'égalité sociales ne sont pas assurées par les nouveaux maîtres à leurs concitoyens. Les observations de l'épouse de Fama mettent en cause l'égoïsme de la classe dirigeante bourgeoise et « *les toubabs et syriens* » qui s'enrichissent sur le dos des « *miséreux* » et des « *chômeurs* ». De fait, ces inégalités tranchent avec le discours apaisant et conciliant, voire paternaliste que prêche le président de la Côte des Ébènes sur « *l'amour du prochain* » lors de la grande cérémonie de la « *réconciliation des coeur* ». Dans le même ordre, ses propos sur « *la fraternité qui lie tous les Noirs, de l'humanisme de l'Afrique, de la bonté du cœur de l'Africain* »<sup>194</sup> suscitent de la méfiance au regard des injustices qui frappent les « *nègres* » et les chômeurs de la capitale. Un personnage marginal du roman, Sery l'apprenti chauffeur de la camionnette qui conduit Fama dans le Horodougou, fait ainsi porter les malheurs de la Côte des Ébènes aux hommes politiques qui à la suite des colonisateurs français ont permis et soutenu une immigration africaine massive vers ce pays, menaçant du coup les autochtones :

« Mais maintenant les choses commencent à se gâter encore. Parce que d'autres Africains n'étaient pas restés chez eux, parce que venaient toujours en Côte des Ébènes, les Nagos du Sud, les Bambaras et les Malinkés échappés du socialisme, les Mossis du Nord, les Haoussas de l'Est.(...) Nos dirigeants ont commencé à les utiliser comme prête-noms pour acheter, vendre, prêter. C'est aux Nagos que les Français et les Syriens accordent les crédits; et en définitive nous travaillons et ce sont les étrangers qui gagnent de l'argent. Nous sommes très mécontents de tous cela<sup>195</sup>. »

Ces propos de l'apprenti chauffeur même s'ils ne semblent pas être partagés par les autres voyageurs, du moins si l'on s'en tient à leur silence, traduisent tout de même un état

---

<sup>193</sup> -Ibid., p.61

<sup>194</sup> -Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.173

<sup>195</sup> -Ibid., pp.87-88

d'inquiétude et une frustration liés aux attentes de l'indépendance et des nouveaux dirigeants africains qui devaient permettre un avenir meilleur pour les populations.

Les commentaires xénophobes de Sery, l'apprenti chauffeur, s'inscrivent aussi dans un contexte de rivalité idéologique entre la Côte des Ébènes, pays libéral allié à l'Occident capitaliste et le Nikinai, État socialiste; la proximité des frontières et le climat de la guerre froide contribuent à la montée de la tension et contredisent les propos panafricanistes du président de la Côte des Ébènes. Mais le récit souligne un autre paradoxe: la mise en place dans les deux républiques ennemies d'institutions officielles similaires, très autoritaires et contraignantes comme le « parti unique ». Le parti unique est d'ailleurs perçu par Fama comme « *une société secrète* » où « *les grandes initiées dévorent les enfants des autres* ». <sup>196</sup>C'est aussi la même critique négative qui est faite par les villageois de Togobala au sujet du socialisme au Nikinai; ainsi, dans la camionnette qui le conduit dans son village, Fama écoute les récits des « *échappés du socialisme* » dont celui de Konaté qui

« avait fui à temps, juste à temps, puisque trois jours après lui, on procéda à l'échange des billets et tous les commerçants furent irrémédiablement ruinés. » <sup>197</sup>

D'autres témoignages mettent en cause « *les rigueurs du socialisme* », comme celui de Diakité dont le père fut exécuté par les autorités pour avoir abattu « *le secrétaire général adjoint, le trésorier, et deux autres membres du parti.* » Le parti unique et les dirigeants socialistes de la république du Nikinai sont dénoncés ici par les habitants pour leur brutalité, c'est le sens de cet extrait:

« Le père de Diakité était un riche notable (...) quand arrivèrent l'indépendance, le socialisme, et le parti unique. Le père de Diakité, qui était de l'opposition, fut convoqué, on lui signifia que son parti était mort, qu'il avait à adhérer au parti unique L.D.N. Il adhéra, paya les cotisations pour lui, sa famille, ses bœufs et ses trois camions. Le lendemain on le manda encore; il devait payer les cotisations du parti des années courues depuis la création du L.D.N. : dix années de cotisations pour lui, son fils, ses dix femmes, ses soixante bœufs et ses trois camions. » <sup>198</sup>

---

196 -Ibid., p.24

197 -Ibid., p.85

198 -Ibid., pp.83-84

Écarté des affaires et de la politique dans la capitale, le prince Fama parvient (après de nombreux compromis) à « contrecarrer » l'hégémonie du socialisme dans son village, puisqu'il réussit à faire accepter par les représentants du parti présidentiel qui l'intègrent finalement au sein du comité de Togobala. Fort de ce statut et du sentiment de réhabilitation qui l'accompagne, Fama Doumbouya rejoint la capitale dans le sud où, selon le narrateur, se « *couvait une insurrection (...), on parlait de complots, de grèves, d'assassinats politiques.* »<sup>199</sup> Traduisant en acte son mépris pour la classe politique au pouvoir, il s'associe à la conjuration qui tente de renverser le régime en place, conforté en cela par des « *slogans antigouvernementaux apparus sur les murs de la capitale* ». Son arrestation et son emprisonnement dans un « *camp sans nom* », où il sera torturé, permettent de saisir la brutalité du pouvoir et sa justice expéditive. Le motif de son arrestation est tout aussi arbitraire, puisque Fama est finalement condamné à vingt années de réclusion pour n'avoir pas prévenu les autorités d'un rêve funeste impliquant un ministre du pouvoir. Sa libération est tout aussi arbitraire, par la magnanimité du président de la république, ce qui démontre sa mainmise absolue sur l'appareil de l'état et son mépris des droits humains et des règles démocratiques. La clémence du président est pourtant contrastée, une fois de plus à la fin du récit, par « *une circulaire qui interdisait de laisser sortir les ex-détenus politiques* ». <sup>200</sup> Ce qui provoque de l'ire de Fama et sa révolte sur le pont marquant les « limites » de la Côte des Ébènes.

En somme, le discours de la nouvelle bourgeoisie africaine qui prend en main les destinées des états africains au lendemain des Indépendances est traversé de dilemme, de contradiction. Dans ce premier roman de Kourouma, les jugements critiques de Fama et de certains personnages du récit discréditent les dirigeants politiques des deux états, incapables de répondre aux aspirations des populations. Le dirigisme socialiste dans la république du Nikinai est mal vécu par les habitants, contraints pour certains d'entre eux de se réfugier de l'autre côté des barbelés, des miradors et du « rideau de fer ». Dans la république de la Côte des Ébènes, la montée de la pauvreté, du chômage, de la corruption et des inégalités sociales accablent les dirigeants politiques du pays; de même l'autoritarisme du parti unique et la mainmise du président sur l'appareil policier et judiciaire apparaissent comme des systèmes contraignants et totalitaires.

---

<sup>199</sup> - Ibid., p.154

<sup>200</sup> -Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.189

## **3.2 *Monné outrages et défis* : de la mise en cause du souverainisme traditionnel africain à la dénégation de l'impérialisme occidental**

Dans ce deuxième roman de Kourouma, la mise en cause des hégémonies discursives est construite sur la critique du souverainisme traditionnel africain par l'Occident capitaliste et par la jeune classe politique noire naissante. Sont par la suite évalués par les instances narratives, l'impérialiste occidental et capitaliste et la nouvelle classe politique africaine émergente. Dans *Monné, outrages et défis*, le discours souverainiste de la tradition porté principalement par le roi Djigui Kéita et les membres de sa cour est violemment bousculé par l'impérialisme occidental par le biais de la colonisation et par l'avènement d'une élite politique africaine qui lui refuse toute légitimité. Le discours de l'impérialisme occidental est quant à lui remis en cause par cette nouvelle classe dirigeante qui tente de se substituer à elle et de mettre fin au système colonial. La nouvelle classe dirigeante fera elle aussi l'objet d'une évaluation critique par les instances narratives.

### **3.2.1 La critique du souverainisme traditionnel africain**

La mise en cause du discours de la tradition dans ce deuxième roman de Kourouma est contenue dans le titre même du roman à travers le vocable malinké de « *monné* », et des termes français « *outrage* » et « *défis* » dont ils sont des traductions comme nous le verrons ultérieurement. A travers le titre, l'auteur semble annoncer les défis et les outrages auxquels sont confrontés les tenants de l'ordre traditionnel malinké, le roi Djigui Kéita et les membres de sa cour. Cette critique du souverainisme traditionnel africain est introduite d'emblée par le narrateur lorsque ce dernier nous livre presque brutalement quelques pratiques culturelles particulièrement sanglantes du royaume de Soba. Le récit s'ouvre sur des sacrifices humains

destinés à conjurer la malédiction ou la prophétie qui menace l'existence même du royaume et son souverain, Djigui Kéita :

« Du sang! Encore du sang! Des sacrifices, toute sorte de sacrifices! Les sbires comprirent; il manquait des sacrifices humains. Ils descendirent dans les quartiers périphériques, enlevèrent trois albinos et les égorgèrent sur les autels sénoufos des bois sacrés environnants. »<sup>201</sup>

La redondance des termes « sang » et « sacrifices », maintes fois répétés dans ces premières pages et la gradation des éléments sacrifiés (on passe des « *boeufs* », *moutons*, *poulets* » aux « *trois albinos* », puis à « *tout* »), conjuguées à la violence du carnage traduisent la détermination du roi Kéita d'assurer la survie de son royaume quitte à ignorer « *les interdits* » et la révolte des êtres (les « *fauves* » et les « *charognards* ») et de l'univers tout entier. Dans cette scène initiale, les actes et propos de Djigui Kéita sont en contraste violent avec l'image apparemment positive du souverain que semble renvoyer le titre de ce premier chapitre du récit (« *Un homme façonné avec de la bonne argile, franc, charitable et matineux* »).

Cette violation de l'ordre universel est un échec pour le roi qui s'en remet aux divinations des marabouts et surtout aux prières adressées à « *Allah, le Tout-puissant* ». Nous retrouvons ici comme à Togobala dans le roman étudié précédemment la même ambivalence spirituelle et religieuse au sein de la société de Soba, officiellement islamisée, mais partagée entre la croyance aux « *mânes des aïeux* » et les sacrifices, et la pratique de la religion musulmane. La prière ayant provisoirement satisfait le souverain, le texte semble suggérer la supériorité d'Allah sur le « *fétichisme malinké* » et dans une certaine mesure, le déclin des pratiques animistes, désavouées et inefficaces. Même si Djigui Kéita assume volontairement ou non ce syncrétisme; ainsi, face à l'officier français qui l'a vaincu, il demande à être présenté à la fois comme « *un authentique totem hippopotame, un musulman, un croyant qui mourra plutôt que de vivre dans l'irréligion* »<sup>202</sup>.

L'échec de ce premier grand sacrifice n'empêche pas le roi Djigui d'en ordonner un autre au chapitre 6 de la deuxième partie du roman, suite à sa visite dans le sud du pays où il

---

<sup>201</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.13

<sup>202</sup> - ibid., p.35

se rend compte de l'effroyable misère dans les chantiers du train; ce second sacrifice est destiné à :

« annihiler la solitude, la souffrance et la mort dans l'irrégion des Sénoufos, Bambaras, Malinkés(...) Pour endiguer la disette qui conduisait des sujets à dresser des embuscades aux collecteurs d'impôts et aux recruteurs. Pour stopper les désertions... »<sup>203</sup>.

Mais, lors de ce second grand sacrifice, Djigui, vieilli et abusé, réalise que cette cérémonie rituelle « *n'avait pas pu et ne pouvait pas transformer les nazaréens ni adoucir leurs faits.* »<sup>204</sup> L'inutilité de ce sacrifice est révélée à la face du roi, désormais confronté à la souffrance et aux supplications de son peuple martyrisé, par le jugement négatif des autorités coloniales; c'est le sens de ces propos de l'interprète des officiels français :

« Nous jugeons, le commandant et moi, que vous devez arrêter d'immoler, d'offrir des sacrifices, essayez de raccourcir les prières, et de sérieusement parcourir les pistes, de remonter dans les montagnes, de réquisitionner plus de travailleurs et de grains pour les chantiers du chemin de fer. »<sup>205</sup>

Confronté, le roi Djigui l'est également face aux « *menteries* », aux mensonges du discours traditionnel malinké et aux siens. Le texte évoque par exemple les premières années de règne du jeune souverain au cours desquelles il découvre que contrairement à ce « *qu'avaient chanté les griots le jour de son intronisation* », le royaume dont il hérite (un peu comme Fama à Togobala), « *était arriéré et vermoulu, un monde suranné que des griots archaïques disaient avec des mots obsolètes* »<sup>206</sup>. On comprend dès lors que l'envahisseur français n'ait eu aucun mal à se frayer un chemin à travers les « *friches* » et les « *lougans* » abandonnés que les sacrifices sont impuissantes à protéger. Plus loin, alors que la conquête française se fait plus insistante, le narrateur relève les ambiguïtés du redouté empereur Samory, le maître du Mandingue, acharné à combattre les « envahisseurs » :

« On nous annonçait le matin que Samory se dirigeait vers l'est avant d'apprendre le soir qu'il avait été défait à l'ouest. On entendait au début d'un mois qu'il avait détruit la capitale de tel ou tel roi

---

203 - Ibid., p.93

204 -Ibid. p.97

205 - Ibid., p.100

206 - Ibid., p.15

avant de savoir à la fin du même mois que les français avaient occupé dans le Konia natal de Samory un grand pan de l'empire. »<sup>207</sup>

Pour autant les nouvelles alarmantes du « front » ne parviennent à convaincre Djigui Kéita de la vanité du combat qu'il s'apprête à engager. Se fiant aux prophéties et aux bénédictions divines.

La critique du système des valeurs traditionnelles malinkés et les « mensonges » de Djigui Kéita sont soulignés dans le texte par la chute et la conquête du Mandingue et du royaume de Soba, presque sans combattre, par la colonne militaire française. En dépit de nombreux sacrifices et fétiches répandus sur le « tata », l'immense muraille édifiée hâtivement autour de la ville, et les certitudes de Djigui Kéita annonçant « *les bons présages* » des entrailles des sacrifiés :

« La dynastie des Kéita a été la seule de toute la Négritie à être informée six siècles plus tôt de l'arrivée de l'irréligion. Aucun des rois vaincus n'a autant que nous prié Allah; aucun n'a autant que nous vénéré les mânes des aïeux. »<sup>208</sup>

Ces propos du roi Djigui Kéita sur la pérennité de sa dynastie et l'invulnérabilité de son royaume sont brutalement contredits par le surgissement de « l'ennemi » français comme l'indique cet extrait:

« Oui! Djigui était nez à nez avec une vraie colonne française. Les nazaréens étaient entrés à Soba par la colline Kouroufi, par Kouroufi truffée de sortilèges! Ils l'avaient escaladée comme s'enjambent le seuil de la case et les cuisses d'une femme déhontée; s'étaient emparés de l'arsenal. Sans tirer un coup de fusil! Sans faire hurler un chien! Sans tuer un poussin! Sans effarer une seule poule couvant ses œufs! »<sup>209</sup>

La facilité avec laquelle les troupes françaises pénètrent dans Soba est soulignée ici avec beaucoup d'ironie par le narrateur, contrastant ainsi avec la construction laborieuse du

---

207 - Ibid., p.29

208 - ibid., p.33

209 - Ibid., p.35

« tata », « la plus titanesque construction de la Négritie »<sup>210</sup> et dont « la crête devait se perdre dans les nuages »<sup>211</sup>. Implicitement, l'efficacité des « sortilèges » semble remise en cause face à « l'art » de la guerre des militaires français, même si le narrateur se garde pourtant de le préciser plus nettement.

L'entrée des troupes françaises dans Soba marque dans l'univers romanesque le déclin de la souveraineté totale et absolue de Djigui Kéita sur son royaume, la matérialisation symbolique du déclin de l'ordre hégémonique du discours de la tradition. Vaincu militairement, le roi de Soba est contraint de se soumettre à la nouvelle autorité française par des cérémonies d'allégeance dont celle de la consommation du « *déguè* », sorte de cérémonie d'humiliation pour le roi vaincu qui doit reconnaître la suzeraineté de son vainqueur. Une autre forme d'allégeance est instaurée et qui va rythmer la vie de la colonie et du récit, ce seront les « *visites de vendredi aux Nazaras blancs* » après la prière rituelle pour renouveler le sermon de soumission. En même temps que ces allégeances, le lieu du pouvoir de Soba quitte le « *Bolloda* », la cour royale, pour le « *Kébi* », le bureau du commandant. Dès lors, la critique du souverainiste traditionnel sera portée essentiellement par les représentants de l'impérialisme occidental, en l'occurrence les officiels français et le traducteur - interprète Soumaré. Ce dernier en tant que « frère à plaisanterie » du roi Kéita contribue au renversement de l'ordre social et politique établi; « *filis d'esclaves* », l'interprète Soumaré se sert de son nouveau statut d'intermédiaire pour affaiblir l'autorité du roi vaincu, en réduisant considérablement les attributs du vieux souverain. Par ses propos et actes, il parvient à convaincre Djigui Kéita de l'inutilité d'une guerre; c'est lui qui est chargé de soumettre le roi de Soba à la nouvelle puissance victorieuse :

« - Je traduis les paroles d'un Blanc, d'un Toubab. Quand un Toubab s'exprime, nous, Nègres, on se tait, se décoiffe, se déchausse et écoute. »<sup>212</sup>

En tant que représentant officiel de l'impérialisme colonial occidental, les propos de l'interprète s'érigeront donc en discours légitimiste supplantant le discours de la tradition souverainiste qu'incarne Djigui Kéita et les membres de sa cour. Dans ce sens, la mise en

---

210 - Ibid., p.34

211 - Ibid., p. 33

212 - Ibid., p.54

place de la colonisation française à Soba constitue une négation et une violation du système traditionnel malinké, du « *monde clos et achevé* » de Soba. Dans l'histoire africaine, la colonisation a consisté en l'instauration souvent brutale d'une nouvelle organisation normative, appelée à remplacer les structures traditionnelles locales. Dans le récit, cela est traduit par l'introduction de l'argent, « *des billets de banques et des pièces de cuivre* » dans le système d'échange et commercial, remplaçant ainsi les « *cauris et pièces d'or* ». Bien plus, c'est le lien communautaire et social qui est remis en cause par le matérialisme occidental comme semble l'indiquer cet extrait :

« Comme le besoin d'évoluer n'a jamais résidé dans la tête du Noir, il faut l'amener à vouloir la civilisation, à rechercher l'argent bien plus que l'amitié et la fraternité, plus que les femmes et les enfants, plus que le pardon d'Allah. »<sup>213</sup>

L'introduction de l'argent et de son corollaire (les impôts) bouleverse brutalement la vie des colonisés et l'ordre traditionnel à Soba. Ici, les valeurs familiales (« *l'amitié et la fraternité* », « *les femmes et les enfants* ») ou religieuses (« *le pardon d'Allah* ») sont clairement dépréciées face à la logique matérialiste et productiviste qui anime l'impérialisme capitaliste occidental. Les paysans sont ainsi contraints de privilégier les « *produits de rente* » au détriment des cultures familiales et vivrières. De même, l'école apparaît dans l'univers du récit comme un système contraignant pour les parents des écoliers car ces derniers « *protégeaient les cultures et les récoltes* » et « *sans eux les récoltes étaient irrémédiablement perdues* »<sup>214</sup>. Chargé de traduire les volontés de l'administration coloniale française, l'interprète Soumaré fait subir aux « *parents d'élèves insoumis* » des châtiments corporels particulièrement dégradants, « *déshabillés et publiquement fouettés* »<sup>215</sup>, avant d'être tenus de « *suivre pendant un mois les cours d'alphabétisation avec leurs petits-enfants.* »<sup>216</sup> Et le narrateur d'en conclure que cela était pour « *ces vénérables vieillards une humiliation* »<sup>217</sup>.

---

213 - Ibid. p.58

214 - Ibid., p.66

215 - Ibidem

216 - Ibidem

217 - Ibidem

L'irruption dans l'univers traditionnel malinké de valeurs occidentales contraignantes concourt au déséquilibre existentiel de la société de Soba; cette irruption est aussi une contestation du discours souverainiste de la tradition dans la mesure où les valeurs de « *la civilisation* » occidentale s'érigent en valeurs normatives au détriment des principes coutumiers.

Par ailleurs, la critique du souverainisme traditionnel est centrée sur le rôle du roi Djigui Kéita et les membres de sa cour; ainsi le récit met en cause l'attitude « suspecte » du vieux chef face aux colonisateurs et aux malheurs des populations noires. L'épisode de l'offre du train au roi de Soba par le commandant Blanc illustre la compromission des souverains locaux dans la mise en place du système colonial et l'exploitation violente et crapuleuse des ressources. C'est en grande partie pour son pouvoir, l'honneur et celui de sa dynastie que Djigui Kéita cède fiévreusement à la proposition des coloniaux, comme le montre cet extrait narratif :

« Alors Djigui Kéita sollicita la main du Blanc, la serra et l'embrassa; vacillant, le supplia; (...) comme Soumaré l'avait prévu, le prince malinké faiblissait sous le poids de l'honneur. Au bureau, il murmura des versets, termina par des remerciements à la France pour la munificence qui, au-delà de la personne de Djigui, rejaillissait sur toute la dynastie des Kéita et la Négritie entière... »<sup>218</sup>

Si le « cadeau » du train flatte l'orgueil du roi, ce dernier fait sans doute preuve d'un zèle très aigu allant jusqu'à devancer les exigences du commandant et en proposant son savoir et son expérience au service du projet titanesque, c'est du moins le sens de ses propos rendus ici par un narrateur plongé « dans la peau » du roi Kéita :

« Pour faire arriver le train, on pouvait compter sur moi, Djigui. Je connaissais mon pays, je savais où récolter le vert quand tout a jauni et séché sous l'harmattan et saurais l'obtenir quand même le désert parviendrait à occuper toutes nos plaines. Je saurais toujours y tirer des fêtes, du bétail et des récoltes. Je jurais qu'on pouvait extraire du pays des hommes et des femmes pour les prestations et les travaux forcés, des recrues pour l'armée coloniale, des filles pour les hommes au pouvoir, des enfants pour les écoles, des agonisants pour des dispensaires et y puiser ensuite d'autres hommes et femmes pour tirer le rail. Nous, les Kéita, nous avons toujours des bras pour les œuvres qui nous honorent. Mais, en conséquence, je réclamais (...) que la gare fût bâtie contiguë au Bolloda, mon palais. De sorte que,

---

218

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. p.73

même dans mon sommeil, je puisse entendre, voir le train monter, descendre, fumer et siffler (...) Je veux ma gare et mon train à ma porte. »<sup>219</sup>

Ces propos sont révélateurs de la démagogie et de l'autoritarisme du souverain Djigui Kéita et indiquent dans une certaine mesure la dimension violente du pouvoir féodal qu'incarne ce chef traditionnel. En effet, pour « assouvir » ses désirs ou conserver une parcelle de son pouvoir confisqué, Djigui Kéita est prêt à répandre la mort, à toutes les violences et brutalités envers ses sujets ou envers les populations voisines. Quoi qu'il en coûte. Cet extrait narratif met en accusation le roi Djigui qui, en dépit de l'occupation française de son territoire, est davantage préoccupé par le maintien de ses privilèges que du sort de ses sujets. Comme dans la scène d'ouverture (la scène des sacrifices), le prince est soucieux de la pérennité de la dynastie des Kéita et de son royaume, et fait alors preuve d'un acharnement démesuré. Nous retrouvons ici la critique faite par l'écrivain malien Yambo Ouologuem dans *Le Devoir de violence*<sup>220</sup>, ouvrage dans lequel sont décrites les pratiques violentes et arbitraires des souverains africains avant la colonisation occidentale. Ce roman a mis en lumière, dans un contexte précolonial, la nature ambiguë des souverains africains et leur implication dans les violences faites aux populations (esclavage, guerres tribales, razzias, pillages).

Même si le roi de Soba se rétractera plus tard à la vue de la souffrance de ses sujets dans les chantiers du train, son autorité et son prestige s'en trouvent encore plus affaiblis; ce qui amène les officiels français à le destituer brutalement au profit de l'un de ses fils, Béma :

« Depuis trois nuits, Djigui n'était plus le vrai chef des pays de Soba - il était le seul du Mandingue à l'ignorer. Le gouverneur et le commandant Bernier avaient estimé qu'il avait trop vieilli (...) Désormais les autorités s'adresseraient à Béma, le cinquième fils de Djigui, qui porterait le carquois de la force et du pouvoir des Kéita, serait le roi de Soba. »<sup>221</sup>

Le roi de Soba connaît encore un outrage de plus et de taille cette fois. La trahison de ce fils apparaît comme une violation des symboles du pouvoir traditionnel et souverainiste. Compromis dans le borbier du train et affaibli physiquement, Djigui est un peu comme Fama après les indépendances, jeté aux oubliettes de la colonisation. La mise à l'écart du vieux

---

<sup>219</sup> - Ibid., pp.73-74

<sup>220</sup> - Ouologuem Yambo, *Le devoir de violence*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.

<sup>221</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.126

dignitaire et son effacement s'étalent progressivement dans le roman, au travers de la mort de ses deux plus proches fidèles: son bras armé, le sicaire Fadoua, puis le griot officiel Djéliba. Notons que ces disparitions interviennent à des étapes clés du récit : pour le premier à la suppression des visites du vendredi qui pourtant rappelaient la soumission de Soba, puis pour le second au moment du rétablissement de cette cérémonie d'allégeance souhaité par le Centenaire Djigui. Avec le temps, ce cérémonial d'allégeance perd en importance pour les colonisateurs français; et ce d'autant plus que des réformes politiques engagées au sein de la colonie à la fin de la seconde Guerre Mondiale permettent l'émergence d'une nouvelle classe politique noire qui vient supplanter définitivement le règne presque interminable de Djigui Kéita. L'un des représentants de cette jeune élite, l'ambitieux Béma par la trahison, la violence et la corruption, le propre fils du roi Kéita, donne le coup de grâce du discours souverainiste de la tradition. La mort du vieux roi intervient finalement au bout de maintes humiliations et « *monnè* » des autorités coloniales et de la nouvelle classe politique africaine incarnée par son rejeton Béma. Ces derniers ont contribué à le priver, au gré de leurs intérêts, de toute commande sur son peuple en usant excessivement son autorité auprès de ses sujets. La mort finale de Djigui Kéita intervient dans le récit dans un contexte de violation et d'outrage comme le signale le narrateur :

« La vie venait de quitter Djigui; il ne passa pas les limites de Soba : les nombreux sortilèges qu'ils avaient enfouis dans le sol de la ville et le sang des sacrifices avec lesquels les Kéita avaient arrosé ce sol ne l'avaient pas permis. »<sup>222</sup>

La scène de la mort-suicide du vieux roi de Soba n'est pas sans rappeler celle du prince Fama dans *Les Soleils des indépendances*; en effet, Djigui Kéita meurt sur les limites de la ville, victime des « *sortilèges* » et du « *sang des sacrifices* » censés pérenniser sa dynastie et sa destinée tout comme Fama succombe aux blessures des caïmans sacrés aux abords de Togobala, son village.

De même, le récit du narrateur se termine sur des outrages tragiques; ainsi, le vieux souverain malinké « *fut inhumé sans prières par des tirailleurs mécréants* »<sup>223</sup> et

---

<sup>222</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.270

<sup>223</sup> - Ibid., p.274

« avait été enseveli dans une nuit d'incendie, de sang, de pleurs, sans cortèges, comme la bête dont par respect pour le défunt, nous tûmes le nom »<sup>224</sup>.

Le règne du roi Djigui Kéita s'achève donc sur cette scène dévastée par la violence; sans funérailles dignes de son rang de souverain. Les cérémonies traditionnelles qui devaient accompagner un tel événement sont bafouées, souillées par le sang et la mort. Avec la fin du « *Centenaire* », le discours du souverainisme traditionnel s'effondre, victime à la fois de la colonisation française et de la nouvelle classe politique africaine naissante. Son agonie lente et inéluctable se poursuit dans *Les Soleils des indépendances* avec le prince Fama comme nous l'avons analysé dans le point précédent. L'irruption de l'occident à travers le système colonial dans le Mandingue et à Soba concourt au déséquilibre du système traditionnel malinké. La mise en cause du souverainisme traditionaliste prend appui sur la faillite et les faiblesses de ce système traditionnel dont les valeurs et les représentations « officielles » et symboliques sont dénoncées, compromises et évaluées négativement par l'impérialisme occidental.

### **3.2.2 La critique de l'impérialisme occidental**

La critique de l'impérialisme occidental dans l'univers du roman est focalisée sur la colonisation française. En tant qu'expression symbolique de la « volonté de puissance » et de la domination occidentales, le système colonial est évalué négativement par les instances narratives et par une partie de la jeune élite politique noire. Le discours de ses représentants officiels est traversé d'ambiguïtés, de contradictions et de mensonges.

Au début du récit, l'avance des troupes du général français Fadarba est vécue avec angoisse à Soba et dans le Mandingue. La méfiance et la crainte que suscite la colonne européenne sont rendues par le terme « *Nazaras* », (le terme est une déformation phonétique du vocable français « Nazareth », ville d'origine de Jésus-Christ et du christianisme; mot qui

---

224

- ibidem

désigne dans cette région les « *blancs chrétiens* ». Ainsi, les propos du premier messager à Soba à la cour du roi Djigui Kéita traduisent sans doute cette inquiétude :

« Le maître griot pinça les cordes de sa cora et (...) expliqua que Fadarba et ses hommes étaient des Français; les Français, des Toubabs chrétiens, des nazaréens, des Nazaras. Les Nazaras s'avouaient les ennemis de l'islam; c'était des impurs. Leur contact, comme celui du porc et du chien, faisait perdre la pureté rituelle... »<sup>225</sup>

Dans le jugement critique du griot messager et aussi, pour une large part des gens de Soba et du Mandingue, les « *Français* » sont perçus comme des êtres maléfiques, des « *ennemis de l'islam* » qu'il faut combattre. Mais la victoire et la conquête de ces territoires par l'armée de Fadarba donne le coup d'envoi de l'exploitation et la « mise en valeur » de la colonie, autrement dit la colonisation. La mise en œuvre de ce système repose pourtant sur un certain nombre de justifications qui s'avèrent souvent contradictoires. Ainsi, la colonisation est présentée aux yeux du roi Djigui comme un moyen de « *faire gagner de l'argent à tous les Nègres* »<sup>226</sup>, ce qui en réalité se révèle inexact, puisque cet argent promis sert non seulement à payer les impôts mais contraint les colonisés à la servitude. Très vite, la colonisation apparaît dans le récit comme un système autoritaire, contraignant et brutal. L'instauration des « *travaux forcés* », des « *réquisitions* », ou des « *prestations* » par les autorités françaises contraste pourtant avec les propos de l'interprète des colonisateurs lorsque ce dernier clame qu'il n'y a « *pas un esclave dans un pays conquis par la France.* »<sup>227</sup> L'autoritarisme de ce système est même annoncé sans tact par ce même traducteur aux habitants de Soba :

« Les Blancs sont bons. Qui sous un arbre dira le contraire verra la foudre fendre l'arbre. »<sup>228</sup>

Ces propos indiquent clairement l'absolutisme du discours impérialiste; l'homme blanc est assimilé à une divinité devant inspirer la crainte et la terreur chez les populations soumises. De même, la brutalité et la violence aveugle de ce système sont contenues dans « *les besognes de la civilisation* » qu'énonce le porte parole des officiers français au sujet des tirailleurs :

---

225 - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.19

226 - Ibid. p.57

227 - Ibid., p.53

228 - Ibid., p.55

« Vous serez les mieux nourris, les mieux logés, les mieux payés. Vous pourrez arracher aux autres indigènes leur nourriture, leurs bêtes et leurs femmes. Ce ne sera pas un péché : Allah pardonne les fautes commises les hommes qui ont les armes et le pouvoir. »<sup>229</sup>

En légitimant les actes de violence des tirailleurs, le discours des autorités françaises tranche une fois encore avec la bonté et l'humanisme qu'elles prétendent incarner et transmettre aux habitants de la colonie. Cette duplicité que nous avons évoquée au chapitre précédent rejait dans une critique de l'impérialisme occidental et capitaliste. Au sujet des tirailleurs, le narrateur note les ambiguïtés du système colonial français dans la scène du retour des anciens combattants au lendemain de la première guerre mondiale. La célébration de leurs exploits, du « *combat pour la liberté de la France* » est jugée excessive au regard des souffrances et des privations endurées par les populations locales :

« On fit de ces rares chanceux, sauvés des Allemands par Allah seul, des gardes- cercles, des infirmiers, des interprètes; bref, des privilégiés qui avaient droit aux porteurs, aux hamacs, aux éventeurs, mangeaient du poulet, des œufs, et couchaient avec les plus belles femmes du pays. La France leur était reconnaissante pour leur bravoure au feu. Elle honorait en eux la mémoire des coreligionnaires qui avait péri pour la liberté et la gloire de la France. Pour quelle cause donc avaient péri les morts des chantiers et des exploitations agricoles? »<sup>230</sup>

Le mépris affiché pour les « *morts des chantiers* » (mort aussi au nom de la grandeur économique de la France), relégués dans « *le néant et l'anonymat* » de l'histoire, et la glorification des mérites des anciens combattants suscitent l'indignation du narrateur. Comment comprendre que la France acclame les « défenseurs de la patrie en danger » et ignore les bâtisseurs de « *l'œuvre civilisatrice* » française. Autant de contradictions qui poussent le vieux roi Djigui Kéita à renoncer à la collaboration avec les autorités coloniales; en suspendant la construction du train et les prestations, puis en décidant de reprendre la guerre interrompue quarante ans plus tôt. Des réactions qui apparaissent davantage comme des actes de résistance symbolique et dérisoire plutôt qu'une remise en question radicale de l'hégémonie française à Soba, au regard de la faible autorité du souverain malinké et de sa vieille garde.

---

229 - Ibid., p.61

230 - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis op. cit.*, p.84

A la faveur des événements survenus en Europe et des réformes politiques engagées par la France au sein de ses colonies (la création de poste de député pour l'assemblée constituante), une classe politique noire émerge à Soba. Cette ouverture politique sert de prétexte à une partie de cette classe politique africaine pour dénoncer les injustices faites aux colonisés. C'est l'exemple du parti du R.D.A de Houphouët et de Touboug l'instituteur, soutenu par Djigui Kéita et son fils Kéléigui, et dont le projet est de demander « *la citoyenneté française pour tous les indigènes* »<sup>231</sup> et de supprimer « *les travaux forcés des Toubabs qui vident les villages, des travaux forcés qui tuent...* »<sup>232</sup>. La victoire provisoire des partisans du R.D.A et la suppression des travaux forcés crée une effervescence politique et revendicatrice chez les populations de Soba; des troubles éclatent et conduisent à des manifestations d'hostilité à l'égard du pouvoir colonial et de son allié local, le chef Béma. Ces manifestations relatées dans la narration interviennent dans un contexte marqué par la guerre froide; le conflit idéologique qui oppose le communisme au capitalisme en Europe (et en France) s'étend jusque dans la colonie de Soba. Le soutien affiché du « *groupe communiste à l'Assemblée nationale française* » au député de Soba (l'instituteur Touboug) et à ses partisans illustre la contestation de l'ordre hégémonique et impérialiste français. Au cours d'un grand meeting, le député Touboug dénonce « *les méthodes policières dignes des nazis appliqués par des français à d'autres français* »<sup>233</sup> et exige « *la libération des prisonniers et la cessation des arrestations arbitraires* ». <sup>234</sup> La sanglante répression qui suit la fin de cette réunion démontre également la brutalité des autorités françaises et leur détermination au maintien de l'empire comme nous l'indique cet extrait :

« Dans les premiers villages investis, les militants furent arrêtés, puis envoyés dans le camp de Soba où ils furent déshabillés et battus jusqu'à ce qu'ils aient publiquement renié le parti. (...) Chacun remettait sa carte du RDA, le capitaine les rassemblait, en faisait un autodafé. »<sup>235</sup>

Pour réduire la « *réaction* » communiste à Soba, l'administration coloniale soutient le parti du chef Béma qui lui est favorable, en dépit des exactions et des mensonges de ce

---

231 - Ibid., p.228

232 - Ibidem.

233 - Ibid., p.248

234 - Ibidem.

235 - Ibid., pp.252-253

dernier. Le refus du vieux roi de cautionner la manœuvre dilatoire de son fils est à lire comme une dénonciation ultime de l'impérialisme occidental. Sa mort « physique » apparaît alors comme un rejet du système colonial qui a eu raison de lui, tout comme elle influence la révolte des habitants de Soba :

« Après son enterrement, nous répliquâmes. La répression une fois encore ralluma la révolte : nous les démunis, nous reprîmes encore les armes. Mais pour ne pas entretenir d'autres mythes, disons tout de suite que le soulèvement se termina chez nous par un nouvel échec. Échec total, sauf le dernier « non » que nous soupirions avant de mourir les doigts crispés sur nos fusils de traite, les dents serrées sur les injures de nos monnew. »<sup>236</sup>

Dans ce deuxième roman de Kourouma, le discours impérialiste de l'Occident capitaliste à travers sa représentation institutionnelle, la colonisation française, est jugé négativement par les instances narratives. Si son instauration n'a soulevé que peu de résistance (facilitée il est vrai par la démagogie du roi Djigui Kéita), son hégémonie est contrariée, contestée au sortir de la seconde guerre mondiale par l'émergence du communisme dont le projet théorique séduit une partie de la jeune élite politique noire de Soba regroupée au sein du R.D.A. La fin du roman est marquée par un climat d'extrême tension, de troubles socio-politiques et de brutalités policières. La mort du héros dans un geste presque suicidaire, vient renforcer la méfiance à l'encontre du pouvoir colonial dont les visées hégémoniques contrastent avec les revendications de la nouvelle classe politique africaine.

### **3.2.3 La dénonciation de la nouvelle classe politique africaine**

Dans *Monnè, outrages et défis*, l'émergence d'une conscience nationaliste africaine s'opère avec l'appui idéologique du communisme et des partisans de l'impérialisme

---

<sup>236</sup> - Ibid., pp.275-276

capitaliste français. L'attitude de certains représentants de la nouvelle classe politique africaine est ouvertement critiquée par les instances narratives. Dans le contexte de la guerre froide, cette critique met en cause la posture de l'élite nationaliste africaine soutenue par le marxisme, tout comme elle déprécie le discours nationaliste et pro- français du jeune chef Béma. Dans le rapport dialogique qui les relie, le nationalisme et le communisme sont associés dans la même évaluation critique.

Le discours nationaliste et pro- occidental est représenté dans l'univers du roman par le personnage de Béma, le cinquième fils du roi, et les membres de son parti, le P.R.E.P. La nomination de ce dernier comme successeur de Djigui Kéita par l'administration coloniale française est contestée et dénoncée par les parents du jeune prince :

«- Eh bien! Je choisis. Je te maudirai. Nous prierons, le roi et moi, contre toi. A deux nous saurons anéantir ce que nous avons réalisé à partir du néant. Ton pouvoir deviendra une case vide. On peut réussir en dépit des malédictions de son père, mais jamais avec celles de la femme qui pendant neuf longs mois t'a porté. »<sup>237</sup>

A peine entamée, la carrière politique du descendant du vieux roi est placée sous le signe de la malédiction; en faisant fi des bénédictions et protections familiales, Béma se prive du soutien du roi et traduit son allégeance à l'autorité coloniale française. Ce qui constitue une atteinte aux valeurs et aux coutumes africaines. Dans une société fortement marquée par la soumission à l'ordre traditionnel, le geste de Béma suscite la méfiance des Malinkés au moment de désigner le représentant de Soba à Paris, et au-delà, sur sa légitimité.

Sur ce point, l'attitude de Béma est commandée par son ambition débordante. Son allégeance aux « *Toubabs exploitants forestiers et négociants du Sud* » pour le poste de député de Soba confirme cette inclination. Durant la campagne électorale, le narrateur insiste sur ses diatribes xénophobes à l'encontre des non- musulmans ( « *les cafres* », « *les incirconcis* », « *les non- incisées* », « *les ennemis du Tout- Puissant* ») considérés comme des traîtres, c'est du moins le sens de cet extrait :

« Malinkés, (...) On vous a menti et trompé. Il n'y a pas de querelle entre membres de même tribu qui vaut que l'on préfère pour le pouvoir et la force un étranger à un coreligionnaire. Les côtiers comme un seul homme ont voté pour leurs frères. Le député, c'est le pouvoir et la force, c'est le guide

---

237

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.153

et ce la ne s'offre jamais à un étranger; l'étranger qu'on fait roi méprise ceux qui l'ont fait monter et enlève aussitôt l'échelle par laquelle il a été hissé au sommet. »<sup>238</sup>

Vaincu à l'élection au poste de député de Soba par un « sudiste », l'instituteur Touboug, les propos du chef Béma traduisent à la foi sa frustration et son autoritarisme. Dans le contexte de guerre froide naissante et de la lutte contre le communisme, Béma appuyé par certains journaux françaises mettent en cause les partisans du R.D.A et leurs soutiens communistes dans les émeutes qui secouent la ville :

« Un commandant communiste fait tirer sur les adversaires du député communiste à Soba : 13 morts. »<sup>239</sup>

Le but recherché selon le narrateur mêlé aux habitants de Soba est de :

« montrer que certaines mains étaient rouges : celles du commandant Héraud, du député Touboug et celles des députés communistes français. »<sup>240</sup>

Pour le chef Béma et ses alliés français, le communisme est dépeint comme l'ennemi de « *Dieu, de la religion, de l'ordre, de la famille et de la liberté.* »<sup>241</sup> A l'opposé donc des valeurs qui constituent le socle culturel des Malinkés. Dans la foulée, le discours de Béma dénonce la suppression des travaux forcés obtenus par ses rivaux « communistes », ainsi que les libertés récemment octroyées menaçant selon lui l'ordre, la morale et la stabilité de la colonie :

« Nous les Nègres, nous sommes comme la tortue, sans la braise aux fesses nous ne courrons jamais : nous ne travailleront pas, ne paierons jamais nos impôts sans la force. Il faut immédiatement monter dans les villages, montrer la force, recréer la peur : les Noirs ne reconnaissent pas une arme cachée dans son fourreau. »<sup>242</sup>

---

238 - *ibid.*, p.236

239 - *Ibid.*, p.245

240 - *Ibid.*, pp.245-246

241 - *Ibid.*, p.246

242 - *Ibid.*, p.247

Par ces propos, le chef Béma critique la politique menée par son rival, le député Touboug soupçonné de faire le lit à « *la barbarie communiste* ». Cette critique est renouvelée par le narrateur omniscient lorsque ce dernier reproche au nouveau député ses pratiques tribalistes et autocratiques :

« Touboug, une fois député, se préoccupa de sauver du sous-développement ceux de sa famille, de son village et de sa tribu. Dans le parti unique, il soutint que ceux de Soba ne méritaient pas la liberté de vote parce qu'ils ne savaient pas se départir de la solidarité tribale, n'arrivaient pas à transcender leur appartenance tribale. »<sup>243</sup>

Dans cet extrait, le projet égalitariste et humaniste de l'instituteur lors de la campagne électorale contraste donc avec les dérives tyranniques que relève le narrateur. Sont dénoncés ici les dérapages et abus d'un certain nombre d'intellectuels et de nationalistes africains qui une fois parvenus à des postes de responsabilité politique ont progressivement sombrés dans la dictature des partis uniques. L'attitude violente du chef pro- français Béma est aussi dénoncée par le narrateur. Son discours est rejeté par une majeure partie des habitants de la colonie dont le vieux roi Djigui Kéita :

« Les commissionnaires de Béma (les collecteurs et les ex-recruteurs) qui montèrent dans les montagnes ou se perdirent dans les pistes de brousse pour recueillir des adhésions libres n'eurent pas plus de succès. Leurs tournées ne furent pas faciles : personne n'assistait aux réunions et, plus grave, ils furent mal accueillis, même trois fois lapidés, alors qu'on croyait que tout le pays était soumis et résignés... »<sup>244</sup>

La mise en place de sa formation politique, le P.R.E.P, se fait dans un climat de terreur pour les habitants de Soba, contraints d'adhérer au parti de Béma désormais unique après l'arrestation des dirigeants du « *parti anti-français* »; ce qui suscite la révolte du narrateur :

« La méthode! ...La méthode! ... Qu'en dire? Rien. Ceux de Soba comme tous les Africains plus tard vivront l'ère des présidents fondateurs des partis uniques, dont certains décréteront que tous les habitants du pays sont membres du parti unique et prélèveront comme la capitation des cotisations qu'ils feront encaisser sans attribuer ni carte ni acquit. Avec les fonds jamais comptabilisés ou contrôlés, au nom du combat sacré pour l'unité nationale, de la lutte contre l'impérialisme, le sous-

---

243 - Ibid., p.237

244 - Ibid., p.256

développement et la famine, ils se construiront des villas de rapport, entretiendront de nombreuses maîtresses, planqueront de l'argent en Suisse et achèteront en Europe des châteaux où ils se réfugieront après les immanquables putschs qui les chasseront du pouvoir. »<sup>245</sup>

Cette longue tirade du narrateur intervient comme une dénonciation des nouveaux dirigeants politiques africains dont les « méthodes » de gouvernement se révéleront désastreuses pour l'Afrique; la pensée du narrateur même si elle déborde le cadre du récit est une allusion à peine voilée à « l'échec », souvent évoqué, des indépendances africaines et de ses nouveaux « maîtres ». Au moment où la colonie de Soba sombre dans l'agitation anti-française, les propos quelque peu désabusés du narrateur soulignent la falsification de l'histoire par ces nouveaux dirigeants :

« tous ceux qui moururent en mâles sexués furent oubliés. Ce furent les autres, ceux qui résignèrent et épousèrent les mensonges, acceptèrent le mépris, toutes les sortes de monnew qui l'emportèrent, et c'est eux qui parlent, c'est eux qui existent et gouvernent avec le parti unique. On appelle cela la paix, la sagesse et la stabilité. »<sup>246</sup>

A la veille des indépendances africaines, l'attitude de la nouvelle classe politique noire est sévèrement dépréciée par le narrateur omniscient; dans cette période transitoire qui la voit émerger, la lutte pour « *le pouvoir et la force* » que relatent les derniers chapitres du roman concourt au discrédit de cette élite politique et suscite la méfiance du narrateur et des colonisés de Soba.

Quoi qu'il en soit, le discours de la nouvelle classe politique africaine à la veille des indépendances est traversé de conflit et de contradiction. Dans le contexte de guerre froide, les dirigeants africains sont sommés de « s'aligner » pour l'un des deux camps en conflit, compromettant d'emblée les indépendances à venir.

---

<sup>245</sup> - Ibid., p.257

<sup>246</sup> - Ibid., p.276

### **3.3 *En attendant le vote des bêtes sauvages*: de la faillite du nationalisme politique africain au procès de l'Occident capitaliste**

Dans ce troisième roman d'Ahmadou Kourouma, la critique des discours hégémoniques portera sur la mise en cause du libéralisme occidental dans son soutien aux régimes autocratiques africains; de même, l'évaluation du nationalisme exacerbé fera l'objet de notre présente analyse. En tant qu'adjuvant à la manifestation du nationalisme et force opposante au libéralisme occidental, l'évaluation du socialisme sera associée à la critique du nationalisme politique africain. Tous ces discours sont abordés dans l'énonciation critique des griots narrateurs.

#### **3.3.1 La critique du nationalisme politique africain**

De l'analyse des deux premiers romans de Kourouma, il ressort que le nationalisme de la classe dirigeante africaine est partagé en deux tendances politiques, l'une soutenue par l'Occident capitaliste, et l'autre influencée par le socialisme. *En attendant le vote des bêtes sauvages* n'échappe à ces clivages. Le contexte fictif du roman, rappelons-le, étant marqué par la guerre froide, le discours nationaliste du héros Koyaga est soutenu officiellement par les dirigeants occidentaux; contrairement au nationalisme de Nkoutigui Fondio, le dictateur de la république socialiste des Monts, proche du bloc communiste.

La critique du discours du nationalisme politique porte dans un premier temps sur l'évaluation du mode de gestion du pouvoir par un certain nombre de dirigeants politiques africains depuis les indépendances jusqu'aux « soleils » du multipartisme et de la démocratie. Cette critique vise dans un premier temps, le premier président de la République du Golfe, Fricassa Santos dont le parcours complexe est semé de contradiction. Ainsi, le nom de ce dirigeant bien que parodique traduit son ascendance étrangère comme le précise le récit :

« comme son nom le laisse deviner, il descendait d'un des esclaves achetés affranchis et rapatriés de l'Amérique par les organisations philanthropiques. Son père, dès qu'il foula le sol de ses ancêtres, se rua dans le commerce des esclaves et fit rapidement fortune. »<sup>247</sup>

L'exemple cité ci-dessus aborde un point souvent tabou dans l'histoire littéraire africaine, c'est-à-dire l'implication des chefs africains dans l'esclavage et la traite négrière. La richesse de son père acquise dans le commerce des esclaves, le « pillage » et la « terreur », lui a permis de vivre « *une enfance heureuse* » et de faire de « *brillantes études économiques* » en Europe. Pourtant, le récit du narrateur semble indiquer que son succès n'est pas uniquement dû à son « éducation occidentale », ni à ses positions anticoloniales, mais à ses pratiques magiques!

De part son statut d' « affranchi », la légitimité du pouvoir de Fricassa Santos suscite de la méfiance de la part de l'ancienne puissance coloniale. Ce sentiment d'illégitimité est renforcé vers la fin du récit par l'attitude jugée égoïste et arrogante des descendants d'esclaves brésiliens au moment de la crise socio- politique que traverse la République du Golfe, c'est le sens de cet exemple :

« Les descendants des affranchis brésiliens(...) n'avaient d'abord pensé qu'à eux, à leur confort. Ils étaient français, avaient le niveau de vie des développés. Ils se fixèrent, en tant que membres de l'assemblée provisoire, des indemnités d'Européens: soixante mille francs par jour. Dans un pays où le SMIG mensuel était plafonné à trente mille francs et la solde du soldat à vingt mille! C'était scandaleux! »<sup>248</sup>

Cette critique traduit bien le soupçon qui pèse sur les descendants des affranchis d'Amérique dont les comportements sectaires et ségrégationnistes ont déstabilisé certains états de cette partie de l'Afrique<sup>249</sup>. Le refus de Fricassa Santos d'intégrer au sein de la nouvelle armée nationale les anciens tirailleurs et sa pratique exagérée des sciences occultes contrastent avec ses attributs de « *père de la nation et de l'indépendance* ». Le narrateur souligne que ce chef d'état non seulement « *différait des autres chefs d'État francophones* » mais encore

---

<sup>247</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op.cit, p.79.

<sup>248</sup> - Ibidem p.344

<sup>249</sup> - Nous pensons ici aux exemples de la Sierra Leone et du Libéria.

« avait lutté pour l'indépendance et avait été chef de l'État en triomphant du candidat du général de Gaulle au cours d'une consultation supervisée par l'ONU. Il n'était pas un père de la nation et de l'indépendance inventé et fabriqué par la France et le général de Gaulle »<sup>250</sup>.

L'extrait suggère la rivalité sous-jacente entre Fricassa Santos et les autres dirigeants africains qui ont bénéficié de l'appui de la France; son renversement par le sergent Koyaga semble être lié implicitement à son opposition au général de Gaulle et à son refus de s'aligner sur la politique française de la guerre froide.

Par ailleurs, la mise en cause du nationalisme politique est traduite dans ce texte par le jugement critique des griots chargés de dire « *la vérité* » sur les « *saloperies* », les « *mensonges* » et les « *nombreux crimes et assassinats* » du « *président, général et dictateur* » Koyaga et de certains de ses pairs africains. Sont ainsi dénoncées, les méthodes d'accession et de gestion du pouvoir par un certain nombre d'autocrates africains notamment celle particulièrement sanglante de l'ancien tirailleur Koyaga, le « héros » du récit. La prise de pouvoir par ce dernier avec l'assassinat du président légitime, Fricassa Santos se fait dans un carnage presque bestial comme l'indique l'extrait suivant :

« Deux [soldats] se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émascultation rituelle.(...) Un dernier soldat avec une dague tranche les tendons, ampute les bras du mort. C'est la mutilation rituelle qui empêche un grand initié de la trempe du président Fricassa Santos de ressusciter. »<sup>251</sup>

Cette scène sanglante et ritualisée (qui se répètera très souvent pour éliminer des opposants au régime) indique la cruauté du futur dictateur Koyaga. Ce dernier n'hésite pas à tuer ou à faire disparaître ses ennemis sans le moindre scrupule. La cruauté de la scène est renforcée par le cérémonial mystique qui entoure la mise à mort du supplicié. Comme après une partie de chasse où les chasseurs se partagent et dépècent ensemble leur victime, l'assassinat et le « démembrement » du président Fricassa Santos prend un caractère presque sacrificiel. En traitant ses ennemis comme des animaux, le « sergent » Koyaga passe lui-même les limites de la bestialité, entraînant avec lui « *sa meute de lycans* », ses anciens compagnons d'armes d'Indochine et d'Algérie. De cette assimilation aux animaux, Koyaga et

---

<sup>250</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.76.

<sup>251</sup> - Ibid., p.94

sa garde semblent en tirer honneur et gloire en rivalisant tout au long du récit de férocité et d'agressivité à chaque fois que le régime est menacé ou contesté.

A l'élimination du président légitime, succède celle des trois autres membres du « Comité de Salut Public » qui se partageaient provisoirement le pouvoir. Là- aussi, les méthodes barbares appliquées au président Fricassa Santos sont reproduites avec la même cruauté bestiale par Koyaga et sa garde personnelle. Auparavant, le récit précise les grades des deux militaires instigateurs du coup d'État : Koyaga n'est que sergent puis capitaine après l'assassinat du président; le second est un adjudant qui se confèrera plus tard le grade de « *colonel d'infanterie* ». Les deux autres membres du comité sont des civils plus instruits et selon le narrateur, imposés par l'Occident et reçoivent des postes « *vidés de tout contenu* »<sup>252</sup>.

Après l'élimination de ses rivaux, Koyaga, « *ivre du fumet de sang* », s'autoproclame chef de l'État avec la collaboration du journaliste Maclélio qui deviendra son ministre de l'Orientalisme. A cette étape du récit, la prise de pouvoir par Koyaga rappelle indiscutablement les nombreux coups d'État qui dès les premières années des indépendances ont surgi sur la scène politique africaine. Le scénario était presque immuable : un chef d'État légitime mis en place au moment des indépendances, affaibli par des dissensions internes et des problèmes économiques, est renversé par des militaires (souvent des sous-officiers ou de simples soldats ayant servi sous la colonisation); une junte militaire ou alors un gouvernement « provisoire » se met en place, s'octroie les pleins pouvoirs et promet de mettre fin au tribalisme, à l'anarchie, jusqu'à ce qu'il soit à son tour renversé par un autre coup de force. D'ailleurs, dans l'univers fictif du roman, le long règne du dictateur est parsemé de multiples tentatives de renversement et d'assassinat, comme l'indique cet exemple narratif :

« Depuis trente ans, au rythme de deux à trois fois par an, des attentats étaient perpétrés contre le Guide suprême. Les conjurés chaque fois annonçaient la mort du dictateur. Des imprudents sortaient dans les rues, affichaient leur joie, exprimaient haut leur haine. Koyaga ressuscitait, réapparaissait. Et ceux qui s'étaient ainsi découverts (...) payaient très cher leur précipitation. »<sup>253</sup>

Et le narrateur de témoigner que

---

252 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.103

253 - ibid., p.352

« l’Afrique est de loin le continent le plus riche en pauvreté et en dictatures. »<sup>254</sup>

Dans la perspective de Kourouma, le récit de la prise de pouvoir par l’ancien tirailleur d’Indochine est en quelque sorte une synthèse des innombrables coups d’État qui essaient sur le continent africain depuis les indépendances jusque dans les années 90. L’auteur fait de Koyaga une sorte de « modèle » de dictature africaine, comme il en a existé un peu partout sur cette région du monde. Son pouvoir, conquis par la force, est loin de susciter l’adhésion de tous si l’on en croit le nombre élevé d’attentats dont il est l’objet; à tel point par exemple qu’

« un monument, un mémorial était édifié dans tous les lieux où il avait échappé à un attentat. »<sup>255</sup>

La gestion du pouvoir par Koyaga est sévèrement critiquée par les griots narrateurs; ceux-ci dénoncent les contradictions et l’autoritarisme de son régime. Mais le récit des narrateurs aborde deux épisodes qui servent d’encarts à la critique des dictatures africaines, c’est dans un premier temps le périple du journaliste Maclélio à travers l’Afrique et son séjour dans la République « socialiste » des Monts du dictateur Nkoutigui Fondio, l’homme au totem lièvre. Puis le « *voyage initiatique* » de l’apprenti dictateur Koyaga au cours duquel il se doit de

« Rencontrer et écouter les maîtres de l’absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d’État des quatre points cardinaux de l’Afrique liberticide. »<sup>256</sup>

Avec une pointe sarcastique, le narrateur suggère ici l’existence d’une confrérie de dictateurs qui met en coupe réglée le sort de l’Afrique et de ses habitants. L’initiation de Koyaga et dans une certaine mesure celle de son ministre de l’Orientation Maclélio chez « *l’homme en blanc* » offrent ainsi le prétexte à une extension de la critique des systèmes dictatoriaux en place dans l’Afrique de la guerre froide, dépassant le simple cadre de la République du Golfe. L’évaluation critique des griots narrateurs s’attarde sur quatre chefs d’État choisis sans doute pour la dimension historique et politique ou géographique de leurs

---

254 - Ibid., p.354

255 - Ibid., p.288

256 - Ibid., p.171

pays; ce sont Tiékoroni de la République des Ébènes, Bossouma « l'empereur du pays des Deux Fleuves », le roi du pays des Djebels et le dictateur au « totem léopard ». Ces quatre autocrates sont identifiés le plus souvent par leur nom totémique, celui-ci indique d'une certaine manière les caractéristiques de ces dirigeants :

« Un potentat de l'Afrique de l'Ouest dont le totem serait la panthère ou qui serait aussi féroce qu'une panthère. Le charognard, un dictateur de la forêt centrale de l'Afrique; totem charognard ou aussi glouton qu'un charognard... »<sup>257</sup>

Par l'usage des noms totémiques, ces hommes politiques sont assimilés à des animaux féroces et carnassiers; la symbolique des animaux choisis est d'ailleurs saisissante : le totem du dictateur de la République des Ébènes est le caïman, « *reconnu comme la plus ancienne des bêtes* »<sup>258</sup>. Allusion sans doute à la longévité du dictateur et à son modèle historique à la tête du pays; le « totem léopard » (animal « *sanguinaire* »); le « totem chacal » (animal « *filou* ») ou le « totem hyène » (animal méprisable et malodorant). Parmi ces figures de l'autocratie, deux sont nommés, Tiékoroni, de la République des Ébènes, et Bossouma, « *empereur du pays des Deux Fleuves* »; le nom de ce dernier est traduit péjorativement dans le récit puisqu'il « *signifie en langue malinké puanteur de pet* »<sup>259</sup>. Le lecteur perspicace aura reconnu le modèle dont s'inspirent les griots narrateurs car il a été le seul « empereur » africain de l'ère postcoloniale<sup>260</sup>.

Les quatre chapitres de la veillée 4 sont entièrement consacrés aux portraits faits par les griots narrateurs où se mêlent à la fois la brutalité et l'ironie, selon la personnalité de chaque dictateur. Ainsi, chez le président de la République des Ébènes, le récit souligne les ambiguïtés et l'ambivalence de Tiékoroni :

« Le dictateur au totem caïman était (...) un homme extrême dans la vertu et le vice, un sac de contradictions. Un homme à la fois généreux comme le fondement d'une chèvre et rancunier, mesquin, méchant comme un pou, un pian; menteur et fabulateur comme une femme adultère et véridique et

---

<sup>257</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., pp 171-172

<sup>258</sup> - Ibid., p.172

<sup>259</sup> - Ibid., p.195

<sup>260</sup> - Jean- Bedel Bokassa (1921-1996) fut président, puis s'autoproclama souverain en 1976 sous le titre de: « *Sa Majesté Impériale Bokassa Ier, empereur de Centrafrique* » de 1966 à 1979.

entier comme un chasseur de fauves; cruel comme un chat rassasié (...) et tendre comme une poule avec les pintadeaux qu'elle a couvés »<sup>261</sup>.

Ce portrait « à charge » est tempéré par le jugement du griot qui conclue que « *le sage de l'Afrique* » fut « *incontestablement un grand parmi les grands* »<sup>262</sup>. C'est à peu de chose près le même point de vue du griot au sujet du souverain du pays des Djebels dont la ruse et l'habileté politique tranchent avec son comportement « *moyenâgeux, barbare, cruel, menteur et criminel* »<sup>263</sup>.

Le dictateur au totem hyène du pays des Deux Fleuves est présenté d'emblé très négativement; c'est un ancien tirailleur « *au poitrail caparaçonné de décorations* »<sup>264</sup>, très porté sur le sexe et la boisson (il est aussi appelé « *le gros vin rouge* »); ses manières grossières contrastent brutalement avec son statut officiel, ce qui suscite les railleries d'un dictateur voisin :

« Empereur... Empereur! Une vraie honte pour l'Afrique entière! Un soudard! Ses conneries font du tort à la fonction de chef d'État africain! Un salaud qui prétend être le chef d'État ayant le grade le plus élevé parce qu'il s'est proclamé Empereur. C'est un simple d'esprit. »<sup>265</sup>

Mais la palme du « pire » dictateur est réservée à l'homme au « totem léopard » :

« L'homme au totem léopard était un potentat. De la criminelle espèce, de la pire »<sup>266</sup>.

Par ailleurs, le récit des griots narrateurs met en cause un certain nombre de pratiques de ces dictatures. Ainsi, parmi les « leçons » données à l'apprenti dictateur Koyaga par ses quatre « confrères », la question des ressources financières et de leur usage figure au centre des préoccupations des dictatures.

---

<sup>261</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.191

<sup>262</sup> - Ibid., p.193

<sup>263</sup> - Ibid., p.241

<sup>264</sup> - Ibid., p.194

<sup>265</sup> - Ibid., p.225

<sup>266</sup> - Ibid., p.212

Dans le séjour à la République des Ébènes, c'est autour de cette question que débutent les « confidences » de Tiékoroni à Koyaga :

« La première méchante bête qui menace au sommet de l'État et en tête d'un parti unique s'appelle la fâcheuse inclination en début de carrière à séparer la caisse de l'État de sa caisse personnelle. Les besoins personnels d'un chef d'État et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confondent directement ou indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. »<sup>267</sup>

Le dictateur de ce pays détourne pour lui-même, « *la totalité des recettes des caisses de stabilisation des produits agricoles* »<sup>268</sup> qu'il redistribue tel un « *vrai et grand chef africain* » à « *ceux qui l'aime* » et même à « *ceux qui le détestent* ». Sans devoir rendre des comptes à qui que ce soit, car ajoute le dictateur sur un ton presque méprisant :

« jamais un Africain ne sera assez mesquin pour chercher à savoir ce qui se trace sur les comptes du chef que le suffrage universel a désigné. »<sup>269</sup>

Dans le pays des Deux Fleuves, l'empereur Bossouma lui, a bâti sa fortune dans « *le trafic de diamants* » et en s'attribuant tous « *les monopoles* » :

« Le monopole de la photographie des cérémonies de l'Empire, celui de la gestion des hôtels de passe et des bars des quartiers chauds, celui de la production de la pâte d'arachide, ceux du ravitaillement de l'armée (...), de l'administration en papier hygiénique... »<sup>270</sup>

Une telle attitude démontre la voracité de l'empereur et sa mainmise totale sur l'ensemble des ressources de son pays. L'homme au totem léopard du pays du Grand Fleuve ne fait pas mieux puisque le texte précise qu'il « *est l'un des hommes les plus riches de l'univers* »<sup>271</sup> et ce, par la corruption généralisée et grâce aux énormes ressources en « *or* » et en « *diamants* » de son territoire. Et pourtant, souligne le narrateur :

---

267 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.181

268 - Ibid., p.181

269 - Ibid., p.182

270 - Ibid., p.209

271 - Ibid., p.240

« le pays n'a ni routes, ni hôpitaux ni téléphones, ni avions, ni..., ni... Les médecins ne soignent plus faute de médicaments et parce qu'ils ont de nombreux mois d'arriérés de salaires. »<sup>272</sup>

Les richesses de ces pays servent à accroître le prestige et le pouvoir du Président non seulement par la générosité (et la corruption) mais aussi par des constructions pharaoniques et mégalomaniaques, bien éloignées des besoins réels des populations et des enjeux du développement de leurs états. Ainsi, dans le pays du Grand Fleuve, le symbole de cette démesure est la ville de « *Labodite* », le village natal du dictateur au totem léopard, surgie de nulle part, « *en pleine forêt* » :

« Labodite est une ville fantôme. Une ville qui n'existe pas, qui ne se voit pas quand le dictateur au totem léopard n'y réside pas. En son absence (...), tout est fermé dans la ville de Labodite.(...) Les écoles, les hôpitaux les cinémas, le barrage, l'aéroport, les supermarchés ne fonctionnent plus, n'existent plus. »<sup>273</sup>

Chez l'empereur Bossouma, le « *projet de sa vie* » est de faire du « *parc impérial d'Akwakaba* », en plus d'être « *le plus vaste et le plus giboyeux parc de chasse au monde* »<sup>274</sup>, le siège de l'ONU!

Quant à Tiékoroni, c'est dans son village natal de « *Fasso* », comme le dictateur au totem léopard, qu'

« il s'était amusé (...) à réaliser au milieu des pauvres cases basses couvertes de tôle ondulée des habitants, des œuvres splendides et immenses financées par le budget de l'État. Des palais aux frontons dorés, de splendides hôtels en marbre et même une basilique. Des magnificences qui se perdent dans les cieux du village (...), qui ne sont utilisées et ne sont hantées que par les volettements des hirondelles et des gendarmes et les coassements des chauves-souris. »<sup>275</sup>

Tout en brocardant les lubies de ces autocrates, la sévérité des commentaires des griots narrateurs semble varier en fonction des actes de ces maîtres en dictature. Les frasques de

---

<sup>272</sup> - Ibid., pp.236-237

<sup>273</sup> - Ibid., p.235

<sup>274</sup> - Ibid., p.210

<sup>275</sup> - Ibid., p.175

Tiékoroni, le chef de la République des Ébènes, sont qualifiées de « *douces folies* »; la réussite économique de son pays est présentée en modèle de développement :

« Son pays devint le seul de la région à donner à manger à son peuple, à construire des routes, à accueillir ceux que la sécheresse chassait de la savane du Sahel. Une réussite! Un miracle! L'Occident décida d'en faire une vitrine... »<sup>276</sup>

La réussite économique de ce pays, quoique relative et momentanée, n'a rien à voir a priori avec la « *tragique et sinistre farce* » du pays du Grand Fleuve et l'effroyable pauvreté qui accable ses habitants. La gabegie du régime de l'homme au totem léopard atteint son apogée dans la fiction avec « *la libéralisation totale de l'exploitation minière* »<sup>277</sup>, autrement dit une « *démocratisation de la corruption et du pillage* »<sup>278</sup>, qui ne profite finalement pas à grand monde, sauf aux « *militaires* », aux « *policiers* », et aux « *hauts fonctionnaires* ».

C'est aussi ce constat d'échec que dressent les griots narrateurs au sujet de la République progressiste des Monts et son dictateur Nkoutigui Fondio qui s'est voulu le chantre de « *la dignité de l'Afrique et de l'homme noir* ». La faillite du « *socialisme scientifique* » suscite les commentaires quelque peu cyniques des griots :

« Tous les affamés de la République des Monts (...) se dirigèrent vers la République des Ébènes de Tiékoroni, terre de paix et d'accueil des réfugiés. On ne vit aucun homme de la République des Ébènes voulant rallier la République des Monts, le pays de la dignité du Nègre. »<sup>279</sup>

Un autre sujet « d'apprentissage » est enseigné à Koyaga durant son périple initiatique, c'est l'usage permanent de la violence et de la terreur pour asseoir un régime dictatorial. D'où l'importance accordée aux institutions carcérales. En effet, chez tous ses hôtes, Koyaga visite

---

<sup>276</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.178

<sup>277</sup> - Ibid., p.237

<sup>278</sup> - Durand, Pierre- Michel, « Mobutu, le fossoyeur du Zaïre », in *L'Histoire*, n°319, Avril 2007, p.62. Le président du Zaïre Mobutu Sese Seko (1930-1997), le modèle historique de Kourouma, serait allé jusqu'à théoriser cette idée dans un discours à l'usage de ses concitoyens : « *Enrichissez-vous, et si vous volez, ne volez pas trop en même temps. Vous pourriez être arrêtés. Volez intelligemment, un peu à la fois.* »

<sup>279</sup> - Kourouma (A), *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.163

des prisons. Dans la République des Ébènes, la prison de « *Saoubas* » jouxte la résidence du dictateur, et ce dernier s'en vante auprès du novice Koyaga :

« Vous voulez sûrement savoir ce que représente cet enclos au milieu de ce parc. Eh bien! C'est (...) la prison où sont détenus mes vrais amis (...) et mes plus proches parents. »<sup>280</sup>

Cette prison privée, entourée de « *caïmans* » et avec sa « *salle de torture* » permet au dictateur de se débarrasser « *des individus qui se placent en travers du chemin d'un président* »<sup>281</sup>, quel que soit le lien affectif ou familial, car poursuit-il

« il ne peut exister deux hippopotames mâles dans un seul bief. (...)On leur applique le traitement qu'ils méritent. On les torture, les bannit ou les assassine. »<sup>282</sup>

Pour le dictateur au totem caïman, la méfiance à « *la parole de l'homme* » justifie tous les châtiments. C'est d'ailleurs le point de vue de son homologue du pays des Deux Fleuves lorsque ce dernier affirme que :

« En Afrique, il faut couvrir le pays de prisons ou recruter d'expérimentés régisseurs de prisons. »<sup>283</sup>

Dans ce pays, l'empereur au totem hyène a fait de la « *minuscule* » prison de « *Ngaragla* », un véritable camp d'extermination pour les « *détenus politiques* » placé sous la houlette d'un tortionnaire tchèque qui combat le « *sureffectif* » des cellules par des « *disparitions* » massives de prisonniers. Même vision concentrationnaire au pays de « *l'homme en blanc* » où le dictateur Nkoutigui Fondio par la terreur, l'arbitraire des faux complots et les purges, supplicie les « *opposants* » à la révolution africaine dans le sinistre camp « *Kabako* », véritable usine à torturer et à assassiner.

Un autre personnage essentiel du roman est soumis au jugement critique des griots, il s'agit du ministre de l'information Macléδιο, qui apparaît dans la narration comme la seconde

---

280 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.187

281 - Ibid., p.187

282 - Ibidem

283 - Ibid., p.205

personnalité officielle du régime de Koyaga. La veillée qui lui est consacrée démontre le rôle capital qu'il détient dans l'appareil dictatorial de la République du Golfe et dans la République des Monts où déjà son poste de responsable de l'idéologie à la radio le plaçait au-dessus du ministre de l'information. Après une vie d'errance au Cameroun, au Niger à la recherche de son maître de destin, Maclélio interrompt sa thèse sur la civilisation paléonégritique en France pour répondre à l'appel des dirigeants africains en manque de cadres pour leurs nouvelles administrations, en particulier dans la République des Monts, le premier état africain (francophone) indépendant. Aux côtés de « *l'homme en blanc* », Maclélio participe à la mise en place de la terreur socialiste, avant d'être à son tour, victime du régime autoritaire qu'il défendait. De retour dans son pays, il séduit Koyaga au moment où ce dernier prend le pouvoir. Présenté comme le seul intellectuel de l'entourage du dictateur, il se charge de la propagande, de la diffusion de l'idéologie du parti unique et du culte de la personnalité du président. Mais, au-delà de ce personnage et du jugement des griots, Ahmadou Kourouma dénonce les « intellectuels » africains qui ont sans états d'âme apporté leur soutien aux régimes les plus sanguinaires pour satisfaire des ambitions personnelles. (Le roman étale aussi les prouesses du ministre de l'information du pays du Grand Fleuve, Sakombi Inongo, auprès du dictateur au totem léopard; dans la réalité, ce dernier a poursuivi sa « carrière » bien au-delà du règne de Mobutu)

Après son voyage « initiatique », la critique des griots s'attarde sur la mise en œuvre par Koyaga des « leçons » reçues auprès des maîtres de l'autocratie africaine. Le point d'orgue du règne du dictateur est symbolisé dans la fiction romanesque par les cérémonies du « *trentième anniversaire de la prise du pouvoir par le Père de la nation* »<sup>284</sup>; et pour décrire cette fête, le récit se fait très ironique quant à l'excès et au grotesque des situations. Ainsi, la participation de l'ensemble des habitants (y compris les prisonniers « *qui avaient renoncé à un jour de repas* »!) à la réussite de la fête est presque risible. Les excès de cette manifestation sont abondamment énumérés par la narration comme pour en souligner le ridicule, la démesure et l'insolence. Le récit précise d'emblé la « *cinquantaine de décorations* » remises au dictateur au tout début du grand défilé; puis s'ensuit une longue énumération à la page 312 d'une dizaine de distinctions et de « *prix décernés par des organisations* » internationales et des universités à Koyaga. A cela succède la deuxième partie

---

284

- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.309

des décorations par le « *Guide suprême* » à plus de deux cents personnes parmi lesquelles « *un courageux paysan* », puisque

« l'interprétation de [son] rêve avait permis aux sorciers et magiciens du Président de déjouer un complot.»<sup>285</sup>

C'est là une allusion sans doute ironique au héros du *Soleil des indépendances*, Fama, qui négligea de rapporter son rêve aux autorités et fut pour cela condamné à la prison à vie.

Le point d'orgue de ces festivités est « *l'interminable défilé* » des « *enfants, légitimes et bâtards de Koyaga* », des « *lycaons* », des « *commandos* » et des « *corps d'armées* », d'une « *centaine d'héroïnes de la révolution* » (en réalité, ce sont « *d'anciennes maîtresses du Président* »!), des « *féticheurs et sorciers du Président* », des « *délégations de toutes les provinces* ». On n'est pas bien loin de cette esthétique du « *grotesque* » et de « *la bouffonnerie* » dont parle le critique congolais Georges Ngal<sup>286</sup> dans la dénonciation des dictatures africaines.

La démesure du défilé dans le temps est signalée: « *depuis quatre heures, cinq heures, le défilé continue* »<sup>287</sup>, « *depuis huit heures, le flot coule sans interruption* »<sup>288</sup>; tout comme la résistance inouïe de Koyaga « *toujours haut et immobile comme un rônier, silencieux comme un fauve à l'affût...* »<sup>289</sup>. Un tel excès carnavalesque n'est pas sans rappeler l'univers romanesque de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi (en particulier *L'État honteux* ou *La Vie et demie* ou *La Parenthèse de sang*) ou d'Henri Lopes (avec *Le Pleurer rire*) dans la description caricaturale et le fonctionnement ubuesque des dictatures africaines.

Après la caricature des fastueuses cérémonies du « *trentième anniversaire* », le récit des griots narrateurs se fait plus sérieux et dresse un bilan bien désastreux de la situation financière et économique de la République du Golfe; une phrase du récit résume cette débâcle : « *pas d'argent pour régler les salaires* »<sup>290</sup>. A la faillite de « *la Caisse de stabilisation des*

---

285 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, p.313

286 - Ngal Georges, *Créations et ruptures en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.9

287 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.319

288 - Ibid., p.320

289 - Ibidem.

290 - ibid., p.322

*produits agricoles* », vache à lait du dictateur, s'ajoute le refus de l'aide financière de la France et l'exigence d'un « *Programme d'Ajustement Structurel* » avec le « *Fond Monétaire International* » qui dénonce dans une longue « *litanie* » les dérives et les dysfonctionnements du régime de Koyaga. Ce dernier doit :

« Arrêter de subventionner (...), compresser les effectifs et fermer des entreprises, etc. »<sup>291</sup>

C'est dans ce climat de crise sociale et économique que débute les premières manifestations d'hostilité à la dictature; elles sont menées par des « *déscolarisés* », des chômeurs, qui profitent des « *premiers vents de la démocratie* » pour

« se jeter dans la révolution et hâter la chute de la dictature, l'avènement de la démocratie. »<sup>292</sup>

Appelés « *bilakoros* », c'est-à-dire non encore circoncis donc inachevés, ces jeunes gens forment un groupe « *hétéroclite et mûri par les épreuves, les injustices et les mensonges* » dont l'objectif est de « *sauter de la dictature à la démocratie* ». Ainsi contesté, le régime de Koyaga est soumis aux injonctions du « *FMI* » auxquelles il ne peut surseoir, ce qui provoque un soulèvement généralisé des « *déscolarisés* » et des grévistes. Le dictateur est contraint d'accepter la tenue d'une « *Conférence nationale et souveraine* » :

« Elle se donna pour mission de faire le procès de trente années de dictature et d'assassinats. Exorciser le pays, ses hommes, ses animaux, ses choses (...). Elle voulait construire un nouveau pays sur un nouveau socle. Un socle ferme, propre et sain. »<sup>293</sup>

La « *Conférence nationale et souveraine* » devient alors le lieu de la contestation et de la critique acerbe du régime dictatorial de Koyaga :

« Les de soif dans leur merde et urine. (...) Pendant six mois entiers, les délégués se défoulèrent en mensonges vengeurs les premiers intervenants dénoncèrent les camps de concentration où les prisonniers enchaînés mouraient de faim et de soif. »<sup>294</sup>

---

291 - Ibid., p.324

292 - Ibid., p.327

293 - Ibid., p.342

La mise en cause du système de terreur érigé par Koyaga amène les délégués de la Conférence à proclamer « *la déchéance* » et « *la destitution du dictateur* ». Cette décision qui survient à la fin du récit est interrompue par un coup de force de l'armée qui rétablit provisoirement le dictateur dans ses attributs, puis par un nouvel attentat contre Koyaga qui en réchappe dans une vision d'apocalypse et de fin du monde :

« Un spectacle semblable à ceux qui se sont produits à la fin du règne de tous les grands maîtres chasseurs de jadis : Ramsès II, Alexandre le Grand et Soundiata Kéita »<sup>295</sup>.

Dans la confusion générale de cette scène finale, Koyaga s'en sort, mais il a perdu ses fétiches (sa maman, le sorcier Bokano, la Météorite et le Coran) et le texte ne précise pas s'il conserve son pouvoir. Tout au plus apprend-on qu'il peut recouvrir son pouvoir après sa « purification » par le « donsomana », et qu'il n'a rien à craindre des élections, puisque comme le suggère le récit :

« si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront. »<sup>296</sup>

Le récit semble nous conduire vers un cercle vicieux et infernal où l'on n'en sortirait pas. Mais cette suggestion préfigure aussi du point de vue historique, l'impasse démocratique dans laquelle se retrouvent de nombreux états d'Afrique, malgré la fin de la guerre froide et le retour aux « soleils de la démocratie »; certains autocrates se maintiennent ainsi au pouvoir usant de la violence et de la mobilisation de l'appareil de l'État à leur profit<sup>297</sup>. Finalement, Ahmadou Kourouma clos son texte sur une note d'espoir tirée de ces deux proverbes :

« Au bout de la patience, il y a le ciel.

---

294 - Ibid., p.343

295 - Ibid., p.354

296 - Ibid., p.358

297 - A titre d'exemples, les présidents Omar Bongo (Gabon), Robert Mugabe (Zimbabwe), Paul Biya (Cameroun), Lansana Conté (Guinée) sont en place respectivement depuis 1967, 1980, 1982, 1984 et ont été « régulièrement » réélu depuis 1990.

La nuit dure longtemps mais le jour finit par arriver. »<sup>298</sup>

En définitive, le discours du nationalisme politique porté par Koyaga et certains de ces pairs est sévèrement critiqué dans l'énonciation des griots narrateurs; ces derniers dénoncent les exactions et les crimes des régimes dictatoriaux qui ont ruinés les attentes fiévreuses des masses africaines au lendemain des indépendances. Mais le récit purificateur des griots met aussi en cause le rôle de l'Occident dans ces dérives.

### 3.3.2 Le procès de l'Occident capitaliste

La critique du discours de l'Occident capitaliste dans ce troisième roman de Kourouma porte sur le soutien et l'aide apportés par les pays occidentaux (en connaissance de cause) aux régimes corrompus et dictatoriaux africains, notamment durant la période de la guerre froide. A cet effet, le récit des griots souligne le cynisme de l'Occident capitaliste qui, au nom de la lutte contre le communisme, a permis et soutenu des régimes criminels. En prenant appui sur des faits historiques, le texte relate le conflit idéologique qui divise depuis la fin de la deuxième guerre mondiale jusqu'en 1989 le monde en deux blocs rivaux : le monde occidental et capitaliste face au communisme du bloc de l'Est. Les répercussions de cet affrontement sur le continent africain vont durablement déstabiliser cette partie du monde.

Dans l'univers romanesque, Tiékoroni, le dictateur de la République des Ébènes est ainsi désigné comme le « *fer de lance de la guerre froide, le leader en Afrique de l'Ouest de la lutte anticommuniste* »<sup>299</sup>. Le récit révèle ainsi les rapports privilégiés qui lient le dictateur au totem caïman à l'Occident et son rôle dans la lutte anticommuniste :

« L'Occident lui prêta d'importants moyens financiers pour se développer et payer en sa place les forces qui combattaient pour défendre les positions du camp libéral. Il finança des forces favorables

---

<sup>298</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.358

<sup>299</sup> - Ibid., p.178.

à l'Occident dans tous les conflits : Biafra, Angola, Mozambique, Guinée, République du Grand Fleuve, etc. »<sup>300</sup>

C'est le même rôle qui est dévolu au souverain du Pays des Djebels, « *choisi pour diriger la guerre froide dans les États africains* »<sup>301</sup>. Et ce sont ces deux maîtres en dictature qui révèlent à Koyaga qu'il avait réussi son coup d'état parce que « *l'Occident l'avait préféré (...) au président Fricassa Santos* »<sup>302</sup>, et aussi « *parce que l'Occident ne l'avait pas jugé contraire aux intérêts du camp occidental* »<sup>303</sup>.

Dans la ferveur anticommuniste de la guerre froide, les « *grandes puissances* » occidentales ne ménagent pas leur soutien aux dictatures à tel point que cet appui devient lui-même presque aussi grotesque et caricatural que les régimes autocratiques mis en cause par les narrateurs. En effet, dans l'épisode de la fête du « *trentième anniversaire* », le récit fait étalage des « *titres de docteur honoris causa* », et d'une kyrielle de « *décorations* » et de « *prix* »<sup>304</sup> attribués à Koyaga par des universités et des organisations occidentales dont la crédibilité peu paraître bien suspecte aux yeux des lecteurs. Ces distinctions « récompensent » le « *verrou important* » qu'est Koyaga aux yeux de l'Occident face au « *déferlement du communisme international sur l'Afrique* »<sup>305</sup>. A cet égard le dictateur bénéficie d'une mansuétude sans borne, comme son homologue de la République des Ébènes, puisque

« sa personne et son système étaient farouchement défendus par les médias occidentaux »<sup>306</sup>.

Le président de la République du Golfe bénéficiera ainsi des honneurs de la presse occidentale et des organisations anticommunistes à chaque fois que son pouvoir sers menacé. Cela est répété presque systématiquement après tous les complots et attentats contre le dictateur, qui sont immédiatement attribués à « *Moscou* » comme le suppose fortement l'ambassadeur des États-Unis :

---

300 - Ibid., p.179

301 - Ibid., pp.249-250

302 - Ibid., p.250

303 - Ibid., p.179

304 - Ibid., p.312

305 - Ibid., p.270

306 - Ibid., p.179

« Toute la presse de mon pays est unanime, ce qui est intervenu ici est un complot communiste. Nous sommes en guerre froide et Moscou veut vous abattre. Tout le monde le sait, tout le monde en est conscient. »<sup>307</sup>

Au-delà de cet appui « stratégique » des grandes puissances occidentales aux dictatures africaines, le roman montre au travers d'une scène cocasse toute l'ambiguïté de ces « liaisons dangereuses »; dans l'épisode des festivités du « trentième anniversaire », Koyaga a pour invités des représentants officiels du communisme et des « ennemis du monde libre » (et de l'Occident dont il est allié!): il s'agit des ambassadeurs de « *Kim Il Sung (Corée du Nord)* », de « *Nicolae Ceausescu (Roumanie)* », de « *Mengistu Hailé Mariam (Éthiopie)* » et dans une moindre mesure de « *Muammar Kadhafi (Libye)* ». Cet amalgame diplomatique assez détonnant et toléré par l'Occident indique dans un sens une forme de duplicité des puissances occidentales pour lesquelles l'Afrique ne constituait qu'un enjeu secondaire et moins décisif (et pourtant plus meurtrier) que l'Europe de l'Ouest. Car comment comprendre le soutien inconditionnel apporté à Tiékroni, le président « libéral » de la République des Ébènes, alors que son système dictatorial n'est guère plus éloigné de celui de « *l'homme en blanc* » de la République « socialiste » des Monts. Dans la même logique, on peut s'interroger sur la réelle volonté des dirigeants occidentaux à faire respecter les droits humains et les principes de liberté. L'extrait narratif suivant est à cet égard édifiant :

« L'Occident ne s'attarde pas, ne regarde pas trop la méthode et le raisonnement non plus. »<sup>308</sup>

Cet exemple traduit bien la compromission des puissances occidentales avec les dictatures africaines et les crimes commis au nom de la lutte contre le « *péril rouge* ». Il montre aussi le peu d'intérêt manifesté par l'Occident pour l'émergence d'une Afrique plus responsable, plus respectueuse des libertés. D'ailleurs, le texte revient dans de larges extraits explicatifs sur la décolonisation « taillée sur mesure » par la France et son président, le Général De Gaulle :

---

<sup>307</sup> - Ibid., pp.253-254

<sup>308</sup> - Ibid., p.269

« De Gaulle parvint à octroyer l'indépendance sans décoloniser. Il y réussit en inventant et en entretenant des présidents de la République qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leur pays, alors qu'ils n'avaient rien fait pour l'indépendance de leur République et n'étaient pas les vrais maîtres, les vrais chefs de leurs peuples. »<sup>309</sup>

Il ressort de cet exemple qu'en dépit des indépendances « octroyées » à ses colonies africaines, l'hégémonie française se perpétue à travers des liens de dominations politiques et le choix des dirigeants africains inféodés à l'Occident.

Avec la fin de la guerre froide et la chute du mur de Berlin, l'attitude de l'Occident capitaliste est tout aussi décriée dans le roman. Se référant là aussi à des faits historiques avérés, le récit des griots narrateurs souligne la brutalité des réformes politiques et surtout économiques imposées aux états africains par des institutions financières internationales. Le récit ironise sur les propos du président français à l'endroit des autocrates africains tenus à « *La Baule* » :

« Le président Mitterrand recommandé aux chefs des États africains de changer de politique, de cesser d'être des dictateurs pour devenir des démocrates angéliques. »<sup>310</sup>

Quant au « *programme d'ajustement structurel* » exigé par le « *Fond Monétaire International* », il nécessite des « *mesures drastiques* », parmi lesquelles :

« Réduire le nombre d'instituteur, (...) Arrêter de subventionner le riz, le sucre, le lait aux nourrissons (...). Sacrifier les constructions des écoles, des routes, des ponts, des barrages, des maternités (...). Compresser les effectifs, fermer des entreprises, etc. »<sup>311</sup>

Des réformes économiques contraignantes, puisqu'elles jettent dans les rues de la contestation les victimes des « *compressions de personnel, de la fermeture et de la restructuration des entreprises* »<sup>312</sup>. En faisant un saut dans l'actualité africaine, quelques voix s'élèvent aujourd'hui pour relativiser la pertinence de ces réformes dans certains états.

---

309 - Ibid., pp.76-77

310 - Ibid., p.323

311 - Ibid., p.324

312 - Ibid., p.327

En somme, l'hégémonie du discours de l'Occident capitaliste est vivement dénoncée dans ce roman. Accusé de néocolonialisme, et de soutenir les pires dictatures durant la guerre froide, la légitimité des valeurs qu'elle prétend incarner et porter soulève des interrogations. Comme pour l'esclavage et la colonisation, les séquelles de la guerre froide marqueront encore pendant de nombreuses années l'avenir du continent africain.

### **3.4 *Allah n'est pas obligé* : de la mise en cause du libéralisme économique et politique à la critique du nationalisme ethnique.**

Dans ce quatrième roman d'Ahmadou Kourouma publié en 2000, deux idéologies sont nettement soumises à la critique des instances narratives : d'une part, la politique libérale et économique conduite dans le pays du héros, la Côte d'Ivoire, et dont les résultats contrastés se relèvent bien en deçà des attentes espérées. Et d'autre part, le nationalisme ethnique, discours qui justifie l'hégémonie politique et économique d'une communauté ethnique ou tribale sur le pays; la mise en pratique de cette idéologie aboutit dans l'univers fictif aux terribles guerres civiles du Libéria et de la Sierra Leone. La légitimité de ces deux idéologies dominantes est donc réévaluée au travers du jugement critique du jeune narrateur Birahima, le héros et unique narrateur du récit.

#### **3.4.1 : La mise en cause du libéralisme économique et politique**

D'emblée, nous pouvons dire que ce roman de Kourouma s'inscrit dans une géopolitique de la mondialisation et de la globalisation qui a commencé avec la traite négrière et s'est poursuivie avec la colonisation et connaît en ce début de ce siècle une dimension

nouvelle et intense. Avec *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain ivoirien met donc en scène la mondialisation dans ses aspects les plus sordides et abjects. Dans *Allah n'est pas obligé*, la mise en cause du libéralisme économique et politique s'inscrit dans le prolongement de la critique commencée avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Les derniers chapitres de ce roman décrivaient les mesures drastiques prônées par des institutions financières internationales (le F.M.I) à la République du Golfe pour sauver ce pays de la faillite économique; des réformes qui ont conduit à des licenciements massifs, des fermetures d'entreprise et des réductions des effectifs de la fonction publique, mettant ainsi en péril des secteurs vitaux comme l'éducation et la santé. Nous retrouvons dans *Allah n'est pas obligé*, les conséquences et les impacts de ces réformes sur le tissu social africain. D'emblée, le récit du jeune narrateur souligne la faillite de l'école et de son rôle « d'ascenseur social » :

« ... Mon école n'est pas arrivé très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. (...) parce que même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone.(...)on n'est pas fichu de gagner de l'argent facilement comme agent de l'État dans une république foutue et corrompue comme en Guinée, en Côte d'Ivoire, etc., etc. »<sup>313</sup>

Le narrateur justifie son faible niveau d'instruction par la déliquescence des structures scolaires dans une « *république foutue et corrompue* »; mais aussi parce que l'école et le diplôme (« *la licence d'université* ») ne garantissent plus l'emploi pour de nombreux jeunes, l'État étant incapable de résorber le trop plein de diplômés qui sortent des universités de la Côte d'Ivoire ou des pays voisins. Dans le contexte de crise des années 90 dont s'inspire le récit, la fragilité des états africains est rendue par l'effondrement des secteurs clés que sont l'éducation et la santé (la mère du héros décède d'ailleurs d'une infection mal soignée faute de ressources financières) et le chômage d'une jeunesse diplômée et déracinée.

Le roman s'ouvre donc sur ce tableau qui présente un contexte de crise bien précis, celui d'un pays africain, la Côte d'Ivoire, dans les années 1990. La situation du narrateur, Birahima, est assez typique de celle que l'on appelle généralement en Afrique noire des « conjoncturés », c'est-à-dire des victimes de la conjoncture et de la crise économique. La conjoncture en question exposée en grande partie dans *En attendant le vote des bêtes*

---

<sup>313</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit., pp.9-10

*sauvages* (même si le pays représenté n'est pas la Côte d'Ivoire) reprend de façon globale les crises économiques qui à partir des années 1980 secouent de nombreux pays africains. La Côte d'Ivoire longtemps citée comme modèle de développement économique, s'effondre, laissant derrière elle une jeunesse au chômage et une société en crise, livrée à la corruption, à la « débrouille » et au « business ». C'est donc sur cette terre ravagée par le libéralisme économique et les injonctions des institutions financières internationales que le narrateur commence son récit. Victime de la libéralisation de l'économie ivoirienne, le récit de Birahima aborde avec un « *parler approximatif* » les aspects les plus sombres de cette mondialisation économique et son impact dramatique jusque dans les zones les plus reculées de l'Afrique. Ainsi, dans les descriptions des conflits du Libéria et de la Sierra Leone qu'opère le narrateur, il en ressort un constat : la mondialisation des sociétés ou plutôt certaines formes de la mondialisation sont à l'origine des crises nationales et des guerres civiles qui dévorent les enfants africains.

La première de ces formes est la traite atlantique et ses conséquences qui ont affaibli les structures politiques et économiques de l'Afrique. Le processus abolitionniste qui en découle installe au pouvoir des « élites » noires américaines, des esclaves affranchis, à la tête du Libéria et de la Sierra Leone; ces nouveaux maîtres compromettent aussitôt l'avenir de ces territoires par la mise en pratique de systèmes ségrégationnistes à l'égard des « *natives* », les indigènes autochtones, suscitant de fait des tensions tribales et ethniques comme le montre cet extrait narratif :

« Les natives, c'est les nègres noirs africains indigènes du pays. Ils sont à distinguer des nègres noirs Afro-américains, les descendants des esclaves libérés. Ces descendants des esclaves appelés aussi Congos se comportaient en colons dans la société libérienne. (...) C'est pour cette raison que les natives se révoltèrent (...) et montèrent un complot contre les Afro-américains colonialistes et arrogants. »<sup>314</sup>

Avec une certaine ironie, Kourouma souligne là un paradoxe saisissant dans l'histoire africaine; le projet de création du Liberia fondé pourtant sur des intentions humanitaires louables, a engendré une société fortement inégalitaire fragilisant encore une cohésion nationale bien précaire. (Depuis sa création et jusqu'au coup d'état de 1980, le pays a été dirigé par des descendants d'esclaves Afro-américains) Le cas de la Sierra Leone est à

---

<sup>314</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. pp.103-104

peu près identique à celui du Liberia voisin, puisqu'il fut lui aussi asservit par les « *créoles* », descendants d'esclaves afro-américains, pendant plus d'un siècle avant de connaître une instabilité politique chronique, un « *bordel au carré* », depuis l'indépendance du pays<sup>315</sup>. En ce sens, le texte de Kourouma est une critique du commerce triangulaire et de son impact sur les structures politiques africaines que le système colonial et impérialiste viendra mettre à mal.

L'autre forme de cette mondialisation que met en cause le récit du jeune narrateur, c'est le capitalisme libéral qui met à genou l'économie des jeunes états africains. En effet, les premières pages du roman reviennent sur les effets dramatiques de la libéralisation brutale de l'économie ivoirienne non seulement sur le narrateur et sa famille, mais aussi sur l'ensemble de la société de ce pays. Le développement de la corruption par ceux qui sont censés incarner l'autorité (magistrats, douaniers, policiers) signale l'effritement de l'état; de même que l'apparition d'une classe d'affairiste en tout genre (illustrée dans le roman par Yacouba) illustre bien la désorganisation de l'état et l'appauvrissement grandissant des couches sociales déjà fragilisées par des années de dictature. C'est aussi dans ce contexte d'affaiblissement de l'état que surgit ce que l'on pourrait appeler une économie de la guerre notamment dans les cas du Libéria et de la Sierra Leone. Profitant des crises économiques et politiques de ces pays, des chefs militaires organisent le pillage, la vente d'objets de consommation au plus bas prix et surtout exploitent à leur profit de mirifiques ressources naturelles comme le diamant ou le caoutchouc. Une économie « maffieuse » qui n'enrichit que les plus forts, les chefs militaires qui « *se sont partagé le territoire* », laissant quelques miettes aux enfants soldats, chairs à canon de conflits dont ils mesurent à peine les véritables enjeux. Car c'est bien le drame que souligne le roman; l'exploitation crapuleuse d'enfants jetés dans les guerres dont les logiques sont bien souvent économiques. Ce qui fait dire à Kourouma via son narrateur que « *le soldat- enfant est le personnage le plus célèbre de cette fin de vingtième siècle* »<sup>316</sup>. En effet, le thème des enfants-soldats et le rôle particulièrement atroce qu'ils jouent dans les guerres civiles, est d'une actualité brûlante sur le continent africain. En plus de la critique des pratiques politiques au sommet de l'État et des effets pervers produits au niveau des mentalités populaires, Ahmadou Kourouma rappelle ici avec

---

<sup>315</sup> - Dans le roman précédent, l'auteur soulignait déjà l'attitude extravagante des Afro-brésiliens de la République du Golfe.

<sup>316</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit., p. 93

humour et brutalité que le « pouvoir de tuer » n'est plus l'apanage des seuls « présidents-dictateurs »<sup>317</sup> des « *républiques bananières corrompues* »: il appartient tristement aussi à « ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah »<sup>318</sup>. Le périple de Birahima au Liberia et en Sierra Leone est jonché de figures d'enfants en errance, aux destins familiaux brisés par la crise économique et la guerre:

« Quand on n'a plus personne sur terre, ni père, ni mère ni frère ni sœur, et qu'on est petit, un petit mignon dans un pays foutu et barbare où tout le monde s'égorge, que fait-on? Bien sûr, on devient un enfant-soldat, un Small-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour; il n'y a que ça qui reste. »<sup>319</sup>

Exploités et utilisés aussi bien dans les opérations militaires que pour des exactions sur les populations civiles, ces enfants hantent le récit de leur détresse en dépit des drogues dures qu'ils ingurgitent. De fait, les milices militaro-maffieuses deviennent l'unique « employeur » au Liberia et en Sierra Leone, enrôlant ici et là des « *children-soldiers* » pour des tâches odieuses. Le récit de Birahima met donc en accusation les milices armées qui ont fait main basse sur ces deux pays et empêchent tout règlement du conflit. Ainsi en Sierra Leone, Kourouma intègre dans le roman un épisode tragique qui a marqué l'opinion internationale par sa cruauté, c'est l'amputation des membres supérieurs sur des civils :

« Les amputations furent générales, sans exception et sans pitié. Quand une femme se présentait avec son enfant au dos, la femme était amputée et son bébé aussi, quel que soit l'âge du nourrisson. Autant amputer les citoyens bébés car se sont futurs électeurs. »<sup>320</sup>

Au Liberia comme en Sierra Leone, les milices pillent, rançonnent, massacrent sous le regard d'une communauté internationale hésitante et parfois coupable (le roman souligne les tergiversations des chefs d'état de la communauté des états de l'Afrique de l'ouest et dont les divergences et les luttes d'influence régionales ont pesé sur les conflits. Par ailleurs, la force

---

<sup>317</sup> - L'expression « *président-dictateur* » est employée par Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et n'est pas sans rappeler le titre de « président fondateur » (de partis uniques) que s'octroient certains chefs d'État africains; elle est aussi un clin d'œil au titre de « président directeur général » des sociétés capitalistes, allusion à la gestion patrimoniale que font certains dirigeants politiques africains de leurs pays.

<sup>318</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. p.125

<sup>319</sup> - Ibid., p.100

<sup>320</sup> - Ibid., p.179

d'interposition militaire de l'ECOMOG, peu équipée et mal payée, s'illustre selon Birahima par une violence aveugle et brutale sur les populations qu'elle est sensée protéger). Sans élections, sans États, sans écoles, sans hôpitaux, sans institutions de solidarité, ces deux pays sombrent dans l'économie informelle de la prédation, dans le monde cruel de la globalisation marchande, un monde totalement inadapté à l'expérience des enfants plongés dans la guerre.

En somme, avec *Allah n'est pas obligé*, Kourouma met en exergue les dérives du libéralisme économique et du mondialisme et leurs répercussions tragiques jusqu'aux confins de l'Afrique. Le roman pose donc un terrible constat: la globalisation de l'économie n'épargne personne; elle est sans pitié pour les plus faibles, en l'occurrence les enfants, mais aussi pour les jeunes états africains dont le développement se trouve compromis aujourd'hui par les phénomènes associés à cette mondialisation libérale : privatisation, affairisme, corruption, immigration,... En mettant en scène le rôle macabre des enfants dans la guerre, l'écrivain ivoirien dévoile à la lumière de l'actualité la violence extrême des enjeux économiques, géopolitiques auxquels est confronté le continent africain depuis la traite négrière.

## **Conclusion partielle**

Au terme de cette première étape de notre travail, l'analyse du contexte idéologique dans lequel baignent les romans d'Ahmadou Kourouma atteste dans un premier temps de la forte teneur idéologique des œuvres étudiées. Les différentes hégémonies discursives relevées (la tradition, le nationalisme africain, le socialisme, l'impérialisme capitaliste, le libéralisme) « cohabitent » dans un rapport conflictuel et polémique. Ainsi, dans *Les Soleils des indépendances* et *Monnè, outrages et défis*, romans qui présentent une proximité thématique, le discours de la tradition porté par Fama et Djigui soutenus par quelques personnages secondaires emblématiques (griots, féticheurs, sicaires), est confronté à l'émergence de l'impérialisme capitaliste occidental et au nationalisme de la nouvelle élite politique noire. Fragilisé par l'irruption de ces hégémonies discursives, la tradition s'effrite, sombre dans les

méandres de l'histoire. L'avènement de la colonisation, puis de l'indépendance a progressivement évincé l'ordre traditionnel et ancestral qui avait forgé les consciences historiques de Fama et de Djigui. Les anciennes valeurs sont non seulement niées par les colonisateurs et la nouvelle classe dirigeante africaine, mais aussi déformées par ses propres partisans : des marabouts et des féticheurs devenus des profiteurs sans scrupules, des griots et des princes compromis dans le mensonge, la trahison, l'opportunisme et la corruption. Le pouvoir précolonial est ainsi critiqué négativement dans le second roman de Kourouma, ce dernier prenant le contre-pied des nostalgiques d'un passé colonial africain harmonieux et virginal. La colonisation a favorisée la fin de l'hégémonie du souverain Djigui devenu suzerain, tout comme les indépendances ont « cassé » le règne de la dynastie Doumbouya. Au final, les deux premiers romans de Kourouma disent le chant du cygne du pouvoir traditionnel et sa lente agonie au sein de sociétés en pleine mutation.

Le discours impérialiste et capitaliste apparaît sous de multiples formes dans les textes kouroumaïens. Dans les deux premiers romans, il est symbolisé par la colonisation française en Afrique occidentale. La violence sur le tissu communautaire africain, l'injustice et la logique marchande de cette idéologie suscitent la désapprobation des instances narratives. Avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*, l'hégémonie occidentale et capitaliste prend le visage du néo-colonialisme de la guerre froide, à travers la constitution d'un « pré carré » africain et le soutien aux régimes despotiques, la mise en dépendance financière et économique de l'Afrique envers l'Occident. Dans *Allah n'est pas obligé*, le libéralisme capitaliste de la mondialisation et ses dérives sont mis en cause dans les guerres civiles meurtrières et la fragilisation des jeunes nations africaines.

Enfin, le discours du nationalisme de la nouvelle classe dirigeante africaine apparaît également dans l'évaluation critique des récits kouroumaïens. L'orientation de ce discours reste confuse et ambivalente selon les époques. Ainsi, dans *Monnè, outrages et défis*, l'attitude de la jeune élite politique africaine soutenue par la puissance colonisatrice en vue de l'indépendance est dénoncée par le narrateur; l'émergence de cette classe politique, loin de rassurer le peuple de Soba, préfigure ce que le héros du *Soleils des indépendances* qualifie de « *bâtardise* »; la mise en place dans les jeunes nations indépendantes d'institutions politiques autoritaires et brutales (les partis uniques) et la gestion calamiteuse des indépendances par ces nouveaux pouvoirs sont ici clairement dénoncées par le romancier ivoirien. Cette critique

sévère est accentuée dans les deux autres récits qui mettent en cause les dérives criminelles des dirigeants politiques africains et la faillite économique de leurs états.

En somme, les idéologies relevées dans les romans de Kourouma sont tour à tour critiquées, analysées et évaluées sévèrement par les instances narratives, les personnages, et l'auteur. A l'image des mythologies censées rassurer les hommes et apaiser leur souffrance, les idéologies à l'œuvre dans les récits étudiés (le socialisme, le libéralisme capitaliste, le nationalisme africain) sont marquées du sceau de l'ambivalence, de l'ambiguïté, de l'hésitation, de la violence; elles se révèlent instables, fragiles, souvent inopérantes et plongent les personnages dans une insécurité ontologique inquiétante. Dans la perspective de Kourouma, il semble qu'il existe une incertitude idéologique, car aucun des systèmes de valeurs endogènes ou exogènes n'a pour l'heure porté de réponses définitives et satisfaisantes aux maux dont souffre le continent africain. Du féodalisme traditionnel à l'avènement des régimes démocratiques modernes, en passant par l'économie de marché ou le socialisme, les romans de Kourouma se font l'écho de ces traversées sinueuses et mouvantes.

## Deuxième partie : incertitude et stratégies narratives.

## Chapitre 4 : écriture et narration : pour une poétique de l'ambivalence.

Dans son étude consacrée à la langue d'Ahmadou Kourouma dans *Les Soleils des indépendances*, le critique sénégalais Makhily Gassama notait :

« [...] Ahmadou Kourouma asservit la langue française qu'il l'interprète en malinké, pour rendre le langage malinké, en supprimant toute frontière linguistique, à la grande surprise du lecteur. Il parvient ainsi à aboutir à des caractérisations intensives : le même mot se promène, tantôt avec une aisance audacieuse tantôt à une allure suspecte, de catégorie grammaticale en catégorie grammaticale, de catégorie sémantique en catégorie sémantique, changeant de contenu à volonté. »<sup>321</sup>

D'un roman à un autre, Kourouma invente de nouvelles formes d'hybridité; il crée non seulement de nouvelles formes de récit, mais aussi de nouveaux rapports entre les délégués de la parole que sont les narrateurs de ses romans. Du *Soleils des indépendances* à *Allah n'est pas obligé*, l'œuvre kouroumaïenne propose en effet une riche palette de systèmes narratifs : on passe d'une narration clairement hétérodiégétique comme dans *Les Soleils des indépendances*, à un narrateur « collectif » dans *Monnè, outrages et défis*, puis à un récit fait par des narrateurs individuels bien déterminés que sont Bingo et Tiécoura, et enfin à un narrateur homodiégétique dans le cas d'*Allah n'est pas obligé*. Il paraît donc essentiel d'interroger cette place à la fois cruciale et ambiguë que confère l'écrivain ivoirien à ses narrateurs multiples. Quels sont leurs attributs et leurs fonctions dans l'œuvre romanesque? Telle est la question centrale que pose la complexité de l'écriture kouroumaïenne.

---

<sup>321</sup>

-Gassama Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, op.cit. p.23

## 4.1 *Les Soleils des indépendances* : du narrateur- conteur au conteur- personnage.

Avec *Les Soleils des Indépendances*, Ahmadou Kourouma inaugure une stratégie narrative basée sur la complexité et l'ambiguïté. En effet, si le narrateur est absent de la diégèse (l'histoire racontée), il n'est pas pour autant absent du texte. Au contraire, la voix narrative, même si elle peu présente, ne cesse de se faire entendre. Loin de se borner à un rôle purement narratif, elle assume une fonction phatique par des procédés d'interlocution qui soulignent l'héritage de la tradition orale dans le roman. Le récit s'ouvre sur un dialogue, qui est en fait un faux débat avec le lecteur, appelé à participer plus intimement à la fiction et « au plaisir du texte ». Ce « faux dialogue » permet à ce narrateur d'assumer sa fonction testimoniale, par le serment :

« Vous paraissez sceptique ! Eh bien, moi, je vous le jure, et j'ajoute : si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des Indépendances [...] je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumé dans une terre lointaine et étrangère. »<sup>322</sup>

Un autre type d'interlocution surgit quand le texte évoque les réflexions du héros. Un « tu » apparaît et désigne Fama :

« Fama, ne te voyais-tu pas en train de pêcher dans la demeure d'Allah ? C'était tomber dans le grand sacrilège que de remplir tes cœur et esprit des pensées de Salimata alors que tu étais dans une peau de prière au sein d'une mosquée. »<sup>323</sup>

Ici se pose la question de la voix qui énonce ce « tu » ; le dialogue a-t-il lieu entre le narrateur et Fama, ou entre le héros et lui-même ? Faut-il lire dans l'usage de ce pronom personnel une sorte de proximité affectueuse du narrateur, ou plutôt le désarroi d'un personnage en proie à d'amères réflexions sur sa vie ?

Plus loin, d'autres passages du texte font apparaître cette même ambiguïté mais cette fois ce sont les deuxième et troisième personne qui sont entremêlés :

---

<sup>322</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , pp. 9-10.

<sup>323</sup> - Ibid., p.30.

« Tu ne leur échapperas pas ! Tu ne pourrais pas refuser l'héritage. Au village, les langues sont vraiment accrocheuses, mielleuses. Que faire alors ? devrait-il renoncer au voyage ? retourner dans la capitale ? Non, ce n'est pas possible. Personne n'y songerait. C'est impossible ! Dans ce cas prépare-toi donc à hériter. C'est comme la main : deux choses seulement : la paume ou le dessus. Tu renonces au voyage ou tu pars pour hériter, hériter tout, même les femmes. »<sup>324</sup>

Devant l'émergence de cette forme dialoguée, le lecteur est tout aussi interpellé ; l'apparition d'un interlocuteur le pose implicitement comme locuteur potentiel. De là naît un dialogue fictif impliquant le narrateur, le héros et le lecteur. Cela est traduit dans le récit par les commentaires et explications de la voix narrative sur le monde décrit. En effet, ce narrateur qui sème partout les traces de sa présence dans le texte, sans jamais se définir explicitement, se présente d'abord comme un Malinké. Le ton est donné dès les premières lignes :

« [...] disons-le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume... »<sup>325</sup>

Tout au long du roman, la langue d'Ahmadou Kourouma porte la trace d'une imprégnation linguistique, qui de l'aveu même de l'auteur lui-même, est parfaitement consciente et volontaire. Le narrateur déploie donc dès l'incipit sa connaissance du monde malinké, de ses coutumes et ses croyances. A travers ce discours quasi ethnographique, le narrateur présuppose aussi un certain statut du lecteur : s'il est besoin de lui expliquer certaines réalités culturelles ou sociales, c'est qu'il est étranger à ce monde. Le narrateur du *Soleils des Indépendances* est de toute évidence aussi malinké que le héros ou l'auteur et s'adresse aussi à un lecteur étranger à sa culture. A ce lecteur étranger, le texte propose donc de se familiariser avec un monde inconnu, sous la direction d'un narrateur pédagogue, dont le rôle est de distribuer le savoir nécessaire et d'impliquer autant que possible le lecteur dans l'énonciation, pour le rapprocher ainsi de l'histoire racontée et de ses personnages :

« Si l'on était pas dans l'ère des Indépendances (les soleils des Indépendances, disent les Malinkés) ... »<sup>326</sup>

---

<sup>324</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.90.

<sup>325</sup> - Ibid., p.9.

<sup>326</sup> - Ibidem.

Ou encore :

« Qui n'est pas Malinké peut l'ignorer : en la circonstance, c'était un affront. »<sup>327</sup>

Par ailleurs, le rapport qu'entretient le narrateur avec le personnage central est fortement connoté sur le plan affectif. Le ton oscille sans cesse entre sympathie, raillerie et ironie. Ainsi, la première évocation de Fama Doumbouya commence comme un éloge de griot, et évoque sa déchéance avec une certaine compassion, en montrant qu'elle est due aux circonstances historiques :

« Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! Les soleils des Indépendances ! »<sup>328</sup>

Mais aussitôt après le ton se charge en connotations négatives et péjoratives, la comparaison triviale tourne le héros en dérision : « *il marchait au pas redoublé d'un diarrhéique.* »<sup>329</sup> La suite nous montre un personnage au comportement incongru, « *éhonté* », ridiculisé par ses congénères, « *hyène* » parmi les « *hyènes* », « *molosse* » qui ne s'est jamais « *séparé de sa déhontée façon de s'asseoir* ». Si la sympathie du narrateur (et de l'auteur) pour son personnage semble évidente, il n'est nullement question d'idéaliser le héros et de le poser comme inaccessible à la critique.

Une autre observation que l'on peut faire au sujet de la complexité de la narration dans *Les Soleils des Indépendances* concerne la distance narrative ou plutôt ce que le critique russe Mikhaïl Bakhtine appelle le « plurilinguisme » ou la « plurivocité »<sup>330</sup>. Il ne s'agit pas en effet d'une pure polyphonie, où l'on entendrait des voix nettement différenciées se substituer tour à tour au narrateur. Ce dernier monopolise la scène énonciative au détriment des personnages qui pourtant s'expriment beaucoup dans le récit. Il y a donc peu de discours directs. En revanche, Ahmadou Kourouma entremêle des voix. Souvent, s'exprime sous une forme oralisée la voix d'un locuteur inconnu qui incarne le bon sens collectif, la « sagesse

---

<sup>327</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.13.

<sup>328</sup> - Ibid., p.11.

<sup>329</sup> - Ibidem.

<sup>330</sup> - Bakhtine Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 122-151.

populaire » et introduit ce que Roland Barthes appelle le « code gnomique »<sup>331</sup>. Commentant les actes de Fama, cette voix prend une posture didactique :

« Un voyage s'étudie : on consulte le sorcier, le marabout, on cherche le sort du voyage qui se dégage favorable ou maléfique. Favorable, on jette le sacrifice de deux colas blancs aux mânes et aux génies pour les remercier. Maléfique, on renonce, mais si renoncer est infaisable (et il se présente de pareils voyages), on patiente, on court chez le marabout, le sorcier ; des sacrifices adoucissent le mauvais sort et même le détournent. Mais le clair, le droit, le sans reste, le sans ennui, c'est arrêter un voyage marqué par le mauvais sort. »<sup>332</sup>

Par ailleurs, le recours très fréquent aux formes hybrides du discours indirect libre permet de laisser s'exprimer le personnage sans que le narrateur ait à perdre « son privilège ». La narration devient alors « bivocale » ; l'hybridité des formes syntaxiques révélant la fusion intime de deux voix. On ne sait pas alors s'il faut considérer le narrateur comme un véritable « locuteur » ou comme un simple « sujet parlant » pour reprendre la terminologie de Oswald Ducrot. De nombreux passages du texte soulignent ainsi une profonde complexité, parce qu'ils échappent à la neutralité assertive et se modalisent par le biais d'exclamations ou d'interrogations. Ainsi, quelles voix entend-on dans les passages de l'extrait suivant :

« sa maman s'épuisait en lamentations, en pleurs. Pauvre maman !... Pauvre maman ! [...] oui, la malheureuse maman de Salimata, que d'innombrables et grands malheurs a-t-elle traversés pour sa fille ! Et surtout lors de la dramatique cérémonie d'excision de sa fille ! Elle qui avait toujours imaginé sa fille de retour du champ de l'excision, belle, courageuse, parée de cent ornements, dansant et chantant pendant qu'elle crierait sa fierté. »<sup>333</sup>

Qui éprouve de la compassion pour la « *pauvre maman* » ? Qui exprime le regret que son rêve de toujours ait tourné au cauchemar ? Qui enfin s'exclame ici et là que le monde est « *terrible, changeant, incompréhensible* » ou déplore l'omniprésence de « *la bâtardise* » ? Difficile de répondre à ces questions ; il reste que ces commentaires de narrateur sont tirés de la subjectivité et de l'intériorité des personnages dont ils reprennent le lexique, les sentiments et les idées. La voix narratives est donc protéiforme, elle se coule dans toutes les autres voix, en nous les faisant entendre de l'intérieur, en « focalisation interne » pour reprendre le concept de Gréimas.

---

<sup>331</sup> - Barthes Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>332</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , pp.145-146.

<sup>333</sup> - Ibid., p.34.

Cet entremêlement des voix, collectives et singulières, rend plus complexe et plus ambiguë toute analyse de la question narrative dans *Les Soleils des Indépendances*. D'ailleurs, vers la fin du récit, au moment où Fama fait scandale à la frontière, le narrateur déclare :

« Heureusement pour chacun de nous, il n'y avait rien à sa portée. »<sup>334</sup>

La présence de ce « nous » vient briser le principe qui avait jusque là régi la narration, l'absence du narrateur de la diégèse. Ce détail prend toute son importance car il semble annoncer d'autres textes kouroumaïens dans lesquelles le glissement sera abondamment mis en relief.

## **4.2 *Monnè, outrages et défis* : les narrateurs multiples et l'interprète sans voix.**

Dans ce deuxième roman de l'écrivain ivoirien, nous relevons la présence et la coexistence de trois systèmes narratifs. D'abord une narration hétérodiégétique, sur le mode de la non-personne, et deux types de narration dans lesquelles une voix narrative s'implique dans les faits racontés, à titre de témoin, de personnage ou de héros. Ce sont ces deux derniers types de narration qui nous intéresseront ici.

Ce qui frappe à la lecture de ce roman, c'est la présence du pronom personnel « nous », un « nous » qui prend au fil du récit des significations variables. En effet, il désigne tout d'abord « les gens de Soba », et plus généralement le peuple du Mandingue. Dès l'incipit, c'est ce « groupe » qui prend la parole, à travers des expressions telles que « notre roi », « la

---

<sup>334</sup> - Ibid., p.190.

*destinée du Mandingue et la nôtre* », « *un pays aimé d'Allah comme le nôtre* »<sup>335</sup>. Le groupe est ici intimement lié à un certain espace géographique, culturel et historique. Les spoliations et autres exploitations de la période coloniale sont rappelées par une mémoire vivante, une voix qui se souvient des souffrances endurées ; et le pronom personnel pluriel « nous » servira à traduire la conscience de ces souffrances collectives :

« Rien qu'à la ressemblance entre les deux chefs blancs, le militaire et le civil, à la même application avec laquelle les gardes-cercles et les tirailleurs présentaient, et au silence respectueux que nous avons observé pendant toute la cérémonie, [...] nous dûmes que le changement ne pouvait et n'allaient rien apporter, tout de suite vîmes et comprîmes que le régime militaire et le régime civil étaient l'anus et la gueule de l'hyène mangeuse de charognes : ils se ressemblaient, exhalant tous les deux même puanteur nauséabonde. »<sup>336</sup>

Le relevé des verbes associés à l'apparition de la voix plurielle est assez révélateur. Le peuple du Mandingue apparaît comme l'observateur et le destinataire passif des événements imposés depuis l'extérieur, et qui pourtant vont constituer son histoire. L'espace auquel appartient ce groupe est le centre d'un mouvement convergent, face auquel il est démuni, impuissant et réduit à observer des arrivées successives et indésirables, à se plier à ce nouveau pouvoir venu de l'extérieur. Aussi relève t-on un certain nombre de verbes de perception, souvent associés à la circulation d'une information. La fréquence des verbes d'ordre, face auxquels le « nous » figure toujours en position d'objet vient encore renforcer l'expression de cette infériorité<sup>337</sup>.

Une autre série de verbes montre en revanche le peuple en action, mais ce n'est que pour mieux souligner son asservissement, car tout se fait sur ordre du colonisateur et contribue à asseoir sa domination. Aussi ne reste-t-il guère d'autre choix que l'attente, les larmes et les prières, une habitude du malheur illustrée par une phrase qui revient comme un refrain :

---

<sup>335</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.15.

<sup>336</sup> - Ibid., p.70.

<sup>337</sup> - Pour l'exemple, voici quelques unes des expressions qui situent la voix narrative au sein d'un groupe dominé et passif, contraint de subir : « *on nous annonçait* », « *nous vîmes surgir* », « *nous vîmes débarquer* », « *on nous commanda* », « *nous avons vu arriver de tous les horizons* », « *nous fûmes surpris de voir* ».

« Nous priâmes et récitâmes abondamment des sourates pour tous ceux qui étaient morts sur le wharf. »<sup>338</sup>

« Nous priâmes, répétâmes les sourates qui sont dits pour le repos des musulmans ensevelis sans les dévotions des coreligionnaires, des oraisons récitées pour ceux qui tombent au champ d'honneur. »<sup>339</sup>

Même la lutte pour l'Indépendance amorcée à la fin du roman n'est pas plus généreuse :

Tout nous fut pris sauf nos prières et il ne nous restait qu'à réciter après nos *alphatia* : « Allah, les Malinkés prient plus que toutes les races et vous connaissez leurs foi et sincérité. Maintenant, voyez les *monnew* qui les frappent. Alors, faites, faites donc, envoyez-nous rapidement le seul mode de changement de gouvernement que la Négritie connaisse : le coup d'Etat militaire. »<sup>340</sup>

Face à l'oppression, le peuple est donc comme paralysé, figé sur place, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'une posture possible : l'immobilité soumise de la prière.

Dans certains cas cependant, le pronom pluriel « nous » renvoie à un référent plus restreint. On relève par exemple des expansions nominales désignant la foule anonyme autour du roi Djigui Kéita : « *simples curieux* » ou « *ses suivants et ses serviteurs* ». A certains moments, le « nous » désigne ceux qui ont particulièrement souffert de la colonisation comme les paysans :

« Cette fois, ils nous ont bien demandé de labourer chacun pour deux et deux fois dans l'année [...]. Nous étions dans les rizières et avons commencé à les labourer quand les gardes sont revenus nous annoncer que nous aurions aussi à fournir du coton, beaucoup de coton. Nous avons abandonné les plaines et étions en train de dénuder les coteaux quand nous les avons vu rappliquer pour nous redire que nous n'avions rien compris. »<sup>341</sup>

Dans un autre épisode, il s'agit d'habitants de Soba brutalement enrôlés dans l'armée britannique après avoir fui les territoires sous administration française, et dont la mésaventure est emblématique de la destinée collective :

---

<sup>338</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.77.  
<sup>339</sup> - Ibid., p.79.  
<sup>340</sup> - Ibid., p.237.  
<sup>341</sup> - Ibid., pp.190-191.

« Les bien-portants parmi nous furent enrôlés, habillés, armés, et envoyés dans le désert du Tchad. Assurément nulle part sur terre, nous, habitants de Soba, n'arriverons à échapper à la conscription. »<sup>342</sup>

Un peu plus loin dans le récit, le groupe auquel renvoie le « *nous* » est encore un peu plus restreint ; il désigne les soldats ou plutôt la vieille garde que rassemble le roi centenaire lorsque ce dernier décide de reprendre la guerre contre l'envahisseur :

« Rassemblés, nous nous comptâmes ; nous n'étions pas très nombreux : moins d'une vingtaine ! [...] Aucun de nous ne portait d'armes sauf le Massa et son ministre de la Guerre. »<sup>343</sup>

L'usage du « nous » fait glisser les traits satiriques de cet épisode vers un humour un peu noir, à mi-chemin entre dérision et pathétique. Le texte décrit en effet un cénacle de vieillards handicapés et invalides qui se raccroche désespérément à ses traditions. Dans un pays depuis longtemps soumis à l'autorité sans partage du colon, sans autres armes que les amulettes et les sortilèges, ils forment un pitoyable état-major. La voix narrative qui s'exprime rapporte des témoignages de ces anciens qui ont subi tous les outrages, enduré toutes les privations et humiliations et découvrent qu'aucun changement politique n'a réparé leur défaite initiale et que leur monde est bel et bien mort. En s'identifiant à eux, le narrateur nous invite à partager son regard nuancé, empreint à la fois de raillerie et de sympathie. Car détachement humoristique et attachement pathétique sont ici indissociables. Mais si cette voix collective peut encore prendre en charge et mettre à nu les blessures historiques, c'est qu'elles sont encore vives. Il faut noter qu'Ahmadou Kourouma a choisi de décrire avec ce livre un monde plus éloigné de lui que dans *Les Soleils des Indépendances*. S'obligeant ainsi à creuser l'écart, tout en accentuant le mode personnel, il souligne sa participation à un devenir collectif dont l'époque contemporaine n'est qu'un maillon. En choisissant de dire *nous* pour évoquer une époque qu'il n'a que partiellement connue, il invite le lecteur à réfléchir en termes de continuité historique. Mais à travers ces variations du référent pronominal, c'est un véritable « plurilinguisme » qui s'installe, permettant de rendre à la fois la multiplicité des groupes sociaux et leur expérience commune.

---

<sup>342</sup> - *ibid.*, p.200.

<sup>343</sup> - *Ibid.*, p.182.

Vers la fin du récit, le référent pronominal « *nous* » s'élargit en revanche et tend à désigner l'Afrique tout entière :

« Il nous a toujours manqué de savoir haïr et de comprendre que des malédictions des autres pouvait notre bonheur ; c'est peut-être pourquoi nous n'avons jamais pu nous en sortir en dépit de toutes les révolutions qu'on nous a fait vivre : le socialisme, le libéralisme, le parti unique, la lutte contre le sous-développement et la corruption, et les autres slogans que nous ne comprenons pas et que nous disons à satiété au fil des années. Est-ce notre peau ou notre religion qui veut ça ? »<sup>344</sup>

Les faits historiques évoqués ici vont bien au-delà de Soba ou du Mandingue ; ils touchent le continent noir dans son ensemble. D'ailleurs le dernier paragraphe du roman rattache clairement le « *nous* » à l'ensemble de la population noire d'Afrique :

« La Négritie et la vie continuèrent après ce monde, ces hommes. Nous attendaient le long de notre dur chemin les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique... »<sup>345</sup>

Le texte se conclut sur l'énumération de tous les fléaux politiques, économiques et sociaux de l'Afrique contemporaine postcoloniale et sur un portrait pessimiste des Africains

« sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones, bref plus nègres que nous ne l'étions avant et avec eux. »<sup>346</sup>

#### **4.2.2 La voix éclatée : entre le vous et le je.**

A l'intérieur de *Monné, outrage et défis*, un autre système énonciatif du roman s'organise autour du pronom singulier « je ». La voix collective et le narrateur hétérodiégétique laissent parfois la parole à des personnages, notamment au roi Djigui. Notre approche du personnage se diversifie : si un narrateur au ton sarcastique nous en a montré les

---

<sup>344</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monné, outrages et défis*, op. cit., p.254.

<sup>345</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monné, outrages et défis*, op. cit., p.278.

<sup>346</sup> - Ibidem.

travers, si la voix du peuple a chanté ses louanges, c'est à lui à présent de nous faire partager son champ de vision, nous livrer une autre version de l'histoire, telle qu'elle perçue de son trône de roi déchu.

Devenant l'interlocuteur du lecteur, il le sollicite plus puissamment sur le plan moral et émotionnel que lorsqu'il est évoqué sur le mode hétérodiégétique. L'alternance régulière du « nous » et du « je » dans certains passages du récit crée d'ailleurs une ambiguïté supplémentaire dans la localisation des voix narratives. En tant que narrateur, Djigui Kéita peut en effet user du singulier comme du pluriel.

« Je voulus tout voir, tout connaître, tout toucher, tout admirer ; mais partout je ne trouvais que des trains. Nous prîmes le train pour en rencontrer d'autres ou nous faire dépasser par d'autres trains. Nous admirâmes les tunnels, les ponts, les palais construits pour le train. »<sup>347</sup>

Aussi la source énonciative du « nous » peut-elle paraître indiscernable : s'agit-il encore de cette voix du peuple que l'on entend régulièrement, ou celle du vieux roi, s'identifiant au destin collectif ? Dans l'exemple, il semblerait que le « nous » désigne le roi et sa suite de courtisans et d'accompagnateurs.

Hormis Djigui, la première personne peut encore se référer à deux autres personnages. Cette nouvelle voix narrative décline son identité dans des formules que le roi utilise lui aussi : « moi, Djigui », « moi, Fadoua » (le chef des sicaires et grand sacrificateur), « moi, Djéliba » (le griot du roi Djigui). Ainsi, si le pluriel tend à traduire la voix collective du peuple opprimé, plus la voix s'individualise et plus elle se situe tout en haut de la hiérarchie sociale de la société malinké, même si celle-ci n'a plus une grande valeur au regard des bouleversements engendrés par la colonisation. Le roi, son grand griot et le chef de ses armées sont les seuls personnages du roman dont la voix se fait entendre sans la médiation du narrateur. C'est donc sous une perspective individuelle qu'est abordée la souffrance des notables déchus, ceux qui, sans l'avènement de la colonisation, auraient continué à régner en maîtres absolus sur Soba. Nous citerons ces trois exemples :

« - Moi, Djigui..., moi, Kéita en personne, même si j'avais fait chanter les griots dans chaque village, les prises n'auraient pas été plus substantielles. Les gardes, les sicaires et collecteurs sont montés avec

---

<sup>347</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.101.

mes propres enfants, mes propres paroles, mes bénédictions et mes menaces. Mais le dénuement des villages... L'indigence des gens... Les pays de Soba sont devenus exsangues. »<sup>348</sup>

« [...] moi Djéliba, [...] au soir de ma vie, je retrouvais la guerre contre les nazaréens qui avait façonné toute ma jeunesse. [...] J'avais vécu en griot le *boribana* de Samory, en griot je vivais celui du Bolloda. Je me reprochais les quarante années passées au service de la colonisation : elles constituaient une honte, un reniement de mes paroles de jeunesse. »<sup>349</sup>

« Comme dans le passé, quand Djigui était le seul maître et moi, Fadoua, le bras visible et invisible du pouvoir. Quand la complicité entre le pouvoir et le bras était, comme entre le singe et sa queue, entière. Que tout était simple alors ! »<sup>350</sup>

C'est donc cette problématique du pouvoir perdu, dont il ne subsiste que quelques vestiges bien dérisoires, qui est cœur des deux premiers romans d'Ahmadou Kourouma. L'écrivain ivoirien tente ici de nous faire découvrir des figures historiques ambiguës souvent ignorées par le roman africain, les détenteurs du pouvoir dans l'Afrique précoloniale. Ces personnages dépouillés progressivement de leurs attributs par les colonisateurs, mais souvent maintenus dans la nouvelle organisation administrative et politique pour des raisons stratégiques. Généralement tenus à distance par la littérature, ils surgissent sur la scène romanesque, contraignant le lecteur à prendre en compte leur voix, leur conception du monde et sollicitant parfois leur sympathie. Cependant, la distance humoristique ou sarcastique fréquemment adoptée par le narrateur hétérodiégétique vient souvent contrebalancer l'influence des personnages sur la narration. En effet, et comme nous le verrons au chapitre suivant, le narrateur hétérodiégétique en vient à mettre en doute la véracité de la tradition orale malinké et des propos tenus par ses représentants ; il prend ses distances et invite presque le lecteur à en faire autant :

« Les Noirs naissent menteurs. Il est impossible d'écrire une histoire vraie du Mandingue. Pendant cette même première grande guerre, l'épidémie de grippe espagnole qui sévissait en Europe gagna l'Afrique. [...] Les Malinkés sont tellement fabulateurs qu'il est encore impossible d'estimer le nombre des victimes de cette maladie. Les griots qui sont les chroniqueurs officiels, ajoutent, dramatisent et amplifient tout ce qu'ils rapportent. »<sup>351</sup>

---

<sup>348</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., pp.107-108.

<sup>349</sup> - Ibid., p.186.

<sup>350</sup> - Ibid., p.173.

<sup>351</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.83.

Ainsi, par des va-et-vient incessants d'un point de vue à un autre, la narration hétérodiégétique nous donne accès à l'intériorité des personnages importants mais méconnus en littérature africaine ; elle offre aussi une analyse critique parfois provocatrices quant aux réalités évoqués. Les différentes voix qui s'expriment se situent à la fois au cœur de l'histoire ou en dehors de celle-ci, déplaçant ainsi l'horizon de lecture. Il s'agit là d'une structure complexe dans la mesure où ces changements de voix s'opèrent sans transition, dans la mesure encore où le *il* et le *nous* coexistent pour former un discours à plusieurs niveaux, voix. Ce qui fait dire au critique français Michel Hausser que

« Parler d'une pluralité de narrateurs est abusif. Il n'y en a qu'un, comme dans les récits oraux n'opère qu'un seul conteur. Simplement, il dit ce qu'il a à dire en empruntant à plusieurs reprises d'autres voix que la sienne. Le discours est apparemment proféré du côté d'un autre (individu ou collectivité), les choses sont apparemment vues du côté d'un autre, mais c'est toujours le même sujet qui parle, ce sont ses vues qu'il défend en semblant adopter le regard d'un autre. »

Dans ce contexte, le rôle de l'interprète devient nécessaire, puisqu'il ne peut traduire littéralement et doit maintenir une certaine opacité du texte, une « *certaine incompréhension* » selon les mots du *Centenaire*.

A la transparence et à la clarté des événements historiques, Kourouma introduit une complexité narrative et un discours qui mettent en relation les langues et les cultures sans les confondre ou les traduire avec exactitude. C'est sans doute la raison pour laquelle le titre est d'abord donné en malinké, puis en français. Dans le même ordre, plusieurs termes malinkés apparaissent en italique mais souvent sans équivalents en français comme pour affirmer l'opacité d'une langue, son caractère indicible et indomptable. Dans une interview qu'il accorde à la critique Lise Gauvin, Ahmadou Kourouma laisse entrevoir son malaise:

« Je ne me retrouvais plus dans mon milieu. J'avais perdu le contact avec ce milieu. C'est pourquoi, après avoir pris ma retraite, j'ai voulu aller en Afrique pour retrouver encore ce contact et me retrouver, mais c'est très difficile. Je n'arrive pas à me plonger comme je l'aurais voulu dans ce milieu. C'est-à-dire que je n'arrive plus à retrouver ce que j'étais lorsque j'écrivais *Les Soleils des Indépendances*. »<sup>352</sup>

---

<sup>352</sup> - Gauvin Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 1997, p. 159.

A travers le thème de la traduction impossible, on peut y lire un échec, sinon une impasse au dialogue des cultures cher à Ahmadou Kourouma.

### **4.3 *En attendant le vote des bêtes sauvages* : oralité et auteur implicite**

Avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Ahmadou Kourouma emprunte à l'oralité africaine la forme même de son récit. Comme pour les précédents romans, le titre est là encore très ambigu; le titre « *en attendant le vote des bêtes sauvages* » ne fait nullement allusion à la culture malinké et ne présente aucune « incorrection » grammaticale ou syntaxique. Dans l'ouvrage qu'elle consacre à ce roman, Madeleine Borgomano livre quelques pistes de compréhension, notamment sur le choix d'une telle formule par l'écrivain ivoirien :

« Le titre du roman m'a été inspiré par mon boy, quand j'habitais à Lomé. Il est Togolais et soutien le président en place. Il m'a dit : si d'aventure les gens ne votaient pas pour Eyadema, les bêtes sauvages sortiraient de la forêt et voteraient pour lui. Les gens croient qu'Eyadema est capable, par la magie, d'amener les animaux à voter pour lui. C'est, certes, difficile à faire à admettre à un Occidental. »<sup>353</sup>

Le roman se divise en six veillées au cours desquelles la parole est tout de suite donnée à un narrateur au ton presque élogieux :

« Votre nom: Koyaga! Votre totem: Faucon! Vous êtes le soldat et le président. Vous resterez le président et le plus grand général de la République du Golfe tant qu'Allah ne reprendra pas (que des années et années encore il nous en préserve!) le souffle qui vous anime. Vous êtes chasseur! Vous resterez avec Ramsès II et Soundiata l'un des trois plus grands chasseurs de l'humanité.»<sup>354</sup>

---

<sup>353</sup> - Borgomano (M), *Des Hommes ou des bêtes, lecture d'En attendant le vote des bêtes sauvages*, op.cit. p.19

<sup>354</sup> - Kourouma (A), *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. p.9

Ce narrateur, Bingo, appelé aussi le « sora » ou le « *griot musicien de la confrérie des chasseurs* » se présente comme « *un chantré, un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs.*»<sup>355</sup> Il est accompagné dans cette tâche de Tiécoura, son « *apprenti répondeur, un initié en phase purificatoire, un fou du roi.*»<sup>356</sup> Ces deux griots narrateurs parlent devant une assemblée de chasseurs réunis autour du dictateur Koyaga accompagné de son ministre Macléδιο. La forme du récit est calquée sur le *donsomana*, un genre dont la définition est donnée dans le roman :

« Le récit purificatoire est appelé en malinké un *donsomana*. C'est une geste. Il est dit par un sora accompagné par un répondeur cordoua. Un cordoua est un initié en phase purificatoire, en phase cathartique. Tiécoura est un cordoua et comme tout cordoua il fait le bouffon, le pitre, le fou. Il se permet tout et il n'y a rien qu'on ne lui pardonne pas. »<sup>357</sup>

Les deux narrateurs sont donc désignés dès l'ouverture du roman, tout comme la situation narrative qui se veut une reproduction mimétique d'un genre relevant de l'oralité; devant un auditoire bien déterminé se met en place un récit qui fera le portrait de Koyaga et des présidents engagés dans une Histoire qui leur échappe et à laquelle ils s'accrochent avec l'énergie du désespoir. Les premières répliques du récitant principal et de son répondeur précisent les rôles impartis à l'un et à l'autre. Ainsi, sollicité par le « sora »Bingo, le répondeur Tiécoura déclare avec véhémence :

« Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons et danserons votre *donsomana* en cinq veillées. Nous dirons la vérité. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats. »<sup>358</sup>

Ce qui lui vaut d'être aussitôt repris par le sora :

« Arrête d'injurier un grand homme d'honneur et de bien comme notre père de la nation Koyaga. Sinon la malédiction et le malheur te poursuivront et te détruiront. Arrête donc! Arrête! »<sup>359</sup>

---

355 - Ibid., op. Cit. p.9

356 - Ibid., P.10

357 - Ibidem.

358 - ibid.

359 - Ibid., p.10

Cet type d'échange contradictoire va se poursuivre tout au long du roman, Bingo le sora chantant les louanges du dictateur, et Tiécoura le répondeur l'interrompant pour des appréciations plus sévères. Lorsque le récitant déclare toujours à propos de Koyaga:

« [...] Vous justifiez le coup d'État, l'assassinat du président démocratiquement élu. L'armée est intervenue, vous avez pris le pouvoir pour sauver le pays de la catastrophe qui le menaçait, pour l'arracher aux mains des racistes, des népotistes. »<sup>360</sup>

Le répondeur donne lui une tout autre explication :

« Les mêmes discours, toujours les mêmes balivernes... Vous terminez votre oraison par d'autres fausses promesses; celles de restituer par des élections libres le pouvoir au peuple à qui il appartient. »<sup>361</sup>

Par ces clins d'œil aux lecteurs, le répondeur en tant que « fou » et médiateur, module les faits rapportés par le sora; de par statut, il dit « tout haut » ce que le récitant ou même le lecteur au fait de l'histoire contemporaine africaine pense et devine bien.

En dépit de cette pratique narrative, le récitant Bingo reste le principal maître de la parole dans le récit; il la distribue comme bon lui semble, et peut se permettre d'apporter des éclairages sur le sens de certains mots ou de certaines pratiques culturelles, comme celle du « donsomana », sur laquelle il revient à plusieurs reprises :

« Avant de parler de Tiécoura à l'école, il faut évoquer sa naissance. Le donsomana, le genre littéraire donsomana exige qu'on parle du héros dès l'instant où son germe a été placé dans le sein de sa maman. Nous raconterons plus tard comment le germe de Koyaga fut logé dans Nadjouma. Pour le moment, arrêtons-nous à la gestation. »<sup>362</sup>

---

360 - Ibid., p.262

361 - ibidem.

362 - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. p.21

Comme dans les autres romans déjà abordés, il s'agit de donner des informations nécessaires à un destinataire étranger au contexte africain afin de lui permettre de comprendre les enjeux du texte. Et Ahmadou Kourouma le confirme d'ailleurs lorsqu'il déclare :

« Quand on écrit, on s'adresse à des gens. Quand j'écrivais, je pensais aux lecteurs français, à vous autres d'abord. Ensuite à mes camarades africains qui lisent. Très peu lisent [...]. J'ai quand même privilégié le lecteur européen : à plusieurs reprises, j'explique la logique de la magie, qui ne correspond pas à ce qu'est la logique européenne. »<sup>363</sup>

Quoi qu'il en soit, le narrateur principal d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* endosse à la fois le rôle de conteur, de régisseur et d'ethnologue; c'est un narrateur personnalisé auquel le romancier délègue tous les pouvoirs qui dirige le déroulement du récit.

Cependant, on remarque que les choses ne sont pas aussi simples qu'elles y paraissent. En effet, le narrateur principal, le sora, attaché à dire des louanges au dictateur se mue parfois en observateur critique du régime de Koyaga au même titre que son répondeur. A plusieurs reprises notamment vers la fin du roman et au moment des difficultés politiques du dictateur, il prend ses distances avec les faits qu'il relate, s'adressant de la sorte non seulement à l'auditoire présent, mais aussi à un narrataire déjà au fait des pratiques despotiques passées. On peut citer cet exemple :

« [...] En haut, vous le dictateur arrogant, votre armée, votre parti, vos caudataires, vos agents de renseignement. En bas, les paysans abrutis par leurs croyances et leurs misères, patients et muets. Le dictateur dédaigneux, émasculateur et sanguinaire que vous étiez s'était déclaré anticommuniste [...]. Le peuple n'avait pour allié que des politiciens prévaricateurs et bavards, de mensongers curés, marabouts, féticheurs. »<sup>364</sup>

Cet exemple comme d'autres extraits narratifs renseignent sur la conscience critique exceptionnelle dont fait preuve le récitant, à tel point qu'on peut se demander s'il n'incarne pas l'auteur Kourouma; l'on pourrait parler dans ce cas d'un auteur impliqué dans la narration. Cette posture permet à Kourouma sans modifier la forme de son récit, de réaliser

---

<sup>363</sup> - Chemla Yves, *Entretien avec Ahmadou Kourouma*, in « Notre Librairie », n°136, 1999, p.28

<sup>364</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. p.325

pleinement son projet qui est de dénoncer les dictatures. Parmi plusieurs passages significatifs de ces interventions de l'auteur implicite, on peut retenir celui-ci:

« La vraie marche triomphale ne permit de visiter qu'une poignée de villages privilégiés, les seuls situés sur l'axe central de la République. Tous les autres de l'Est, de l'Ouest du pays, tous les autres petits hameaux inaccessibles, perdus dans les montagnes, dans les lointaines brousses, dans les profondes forêts, dans la misère, l'ignorance, la maladie, et l'obscurantisme, s'estimèrent, se trouvèrent frustrés, oubliés. Ils crièrent haut leur indignation. »<sup>365</sup>

Par ces interférences narratives, l'auteur impliqué s'incruste dans la narration, il permet de faire comprendre au lecteur toute la déchéance d'un peuple qui croupit dans la misère sous le fait d'un pouvoir aveugle et absolu.

#### **4.4 : *Allah n'est pas obligé* : une langue en guerre.**

La singularité du style d'Ahmadou Kourouma apparaît une nouvelle fois avec ce texte que d'aucuns ont pu qualifier à tort ou à raison de moins abouti que les romans précédents. En choisissant comme narrateur « un enfant de la rue » devenu « enfant-soldat », l'écrivain ivoirien tout en marquant une certaine continuité avec ses romans précédents, instaure tout de même une rupture avec ceux-ci.

En effet, dès les premières lignes d'*Allah n'est pas obligé*, le ton, assez brutal, est donné :

« Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre [...] Parce que je parle mal le français [...].

... Et deux... Mon école n'est pas arrivée très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux [...].

... Et trois ... suis insolent [...] et parle comme un salopard [...].

---

365

- ibid.

... Et quatre... Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant [...].

... Et cinq... Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable [...], je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le petit Robert, secundo l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer...

... Et six... C'est vrai, suis pas chic et mignon, suis maudit parce que j'ai fait du mal à ma mère... »<sup>366</sup>

Les lecteurs sont donc prévenus: ils auront affaire à un narrateur-enfant, peu instruit, qui s'exprime dans une langue approximative, peu conforme aux normes du français standard et aux règles de bonne convenance sociale. D'entrée de jeu donc, la problématique de la langue d'écriture pour l'écrivain africain (qui s'exprime en langue européenne) et sa maîtrise est une nouvelle fois reposée avec ce texte au travers de la situation du narrateur. Car une langue seconde (qui n'est pas la langue maternelle), quel que soit le degré de connaissance que l'on en a, demeure une langue apprise dont on n'a jamais une connaissance totale et l'on n'est pas à l'abri de l'erreur ou de la faute. C'est à ce constat réaliste qu'aboutit le jeune narrateur quand il déclare:

«Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'é comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand même. Ça c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça. »<sup>367</sup>

Le narrateur dont la scolarité est restée inachevée fait usage d'une langue rudimentaire, proche du « pidgin », une langue étrangère mal assimilée; sans complexe et assumant sa connaissance limitée du français, il choisit de « *conter ses salades* » en « *p'tit nègre* », c'est-à-dire dans « *un parler approximatif, un français passable* ». Mais l'exercice montre ses limites puisque Birahima, le narrateur, admet aussitôt de façon implicite que ce « parler » est truffé d'incorrections en reprenant une formule récurrente : « *en français, on ne dit pas ...* » ou encore « *en bon français ça signifie* » comme si ce qui précédait était en mauvais français ou en langue étrangère :

---

<sup>366</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. pp.9-12.

<sup>367</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. p.9.

« La première chose qui est dans mon intérieur... En français correct, on ne dit pas dans l'intérieur, mais dans la tête. »<sup>368</sup>

« Yacouba avait perdu tout son argent. On dit en français que Yacouba était complètement ruiné, totalement ruiné. »<sup>369</sup>

« NPFL, c'est l'abréviation en anglais de National Patriotic Front of Liberia. En bon français, ça signifie Front National Patriotique du Libéria. »<sup>370</sup>

A plusieurs reprises, le narrateur apporte lui-même des corrections (placées entre parenthèses) à ses propos en se référant à l'un des quatre dictionnaires dont il s'est muni au préalable:

« Les odeurs exécrables de ma mère ont imbibés mon corps. (Exécrable signifie très mauvais et imbibé signifie mouillé, pénétré d'un liquide, d'après Larousse). »<sup>371</sup>

Chaque dictionnaire est utilisé dans le but précis de fournir une explication ciblée à l'endroit des potentiels destinataires du roman (Africains, Européens, Francophones). Les nombreuses parenthèses explicatives, qui constituent à elles seules des morceaux de texte indépendants à l'intérieur du roman, imposent constamment des changements de registre de langue; de plus, leur caractère répétitif (les mêmes mots sont expliqués plusieurs fois, et souvent en de termes différents) donnent une impression de lourdeur et de ralentissement au récit, ce qui peut paraître agaçant pour le lecteur pressé.

Ahmadou Kourouma choisit donc de faire parler son narrateur en une langue ouvertement *anormale* selon le mot du critique Mwatha Musanji Ngalasso<sup>372</sup>, c'est-à-dire non conforme à la norme sociale de la langue. Certains pourraient voir dans ce choix délibéré une

---

368 - ibid., p.13.

369 - Ibid., p41.

370 - ibid., p.57.

371 - ibid., p.15.

372 - Musanji Ngalasso Mwatha, « langue, écriture et intertextualité dans Allah n'est pas obligé » in L'Intertexte à l'œuvre dans les littératures francophones, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003, p.139.

précaution de l'auteur pour faire pardonner par avance ses propres incorrections. En réalité, il n'en est rien, puisque le « parler approximatif » du narrateur ne concerne nullement l'ensemble du roman. En effet, une fois passée le premier chapitre où règne le français « p'tit nègre », on observe un changement continu de niveaux de langue : on passe parfois brutalement à l'intérieur d'un même paragraphe de la langue populaire à la langue courante soutenue, voire à la langue classique. Ce qui nous fait dire que, et c'est là l'une des particularités de ce roman, la langue du récit est loin d'être homogène, à la différence par exemple des romans antérieurs où les personnages parlent une langue certes pleine de particularismes malinkés mais dépourvue de fautes manifestes. Contrairement à ces héros qui parlaient la même langue du début à la fin du roman, l'auteur via le narrateur mélange plus ou moins volontairement plusieurs niveaux de langue au sein du répertoire verbal dont il dispose.

La langue populaire ou comme dit Birahima « le français de tous les jours » est la forme dominante dans laquelle est écrit le récit; elle se caractérise par un vocabulaire très « décontracté » pour ne pas dire « relâché » (« ça », « mec », « black », « p'tit ») et une syntaxe économique faite de structures elliptiques marquées par l'absence de pronom sujet (« *m'appelle* », « *suis* ») ou de la marque de la négation (« *ça vaut pas* » « *je dis pas* »), quelques exemples :

« m'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. »<sup>373</sup>

« Je dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés: merde! Putain! Salaud! J'emploie les mots malinkés comme faforo! »<sup>374</sup>

Les premières pages du récit de Birahima sont surtout marquées par un français rudimentaire, proche de l'argot ou du « pigin »; en plus des caractéristiques précisées précédemment, on note entre autre une confusion des verbes auxiliaires (« *suis dix ans* », « *il t'a née* »), une absence de verbe (« *moi féticheur, moi grigri man*), l'absence de conjonction de coordination (« *on dit on parle p'tit nègre* ») et une fréquente redondance (« *c'est la même chose pareille kif-kif* », « *on n'a pas rien du tout* »).

---

<sup>373</sup> - Kourouma Ahmadou, Allah n'est pas obligé, op.cit., p.9.

<sup>374</sup> - Ibid., p.10.

Par la suite émerge une langue courante assez correcte, qui apparaît surtout dans la seconde partie du roman, quand l'auteur, comme dans les romans antérieurs, s'immisce dans le récit pour apporter des éléments d'explication sur la réalité historique ou sociologique des événements relatés. La narration prend alors des allures de reportage ethnographique déjà observé dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* :

« Dans notre pays, le Horodougou, il y a deux sortes de races, les Bambaras et les Malinkés. Nous qui sommes des familles Kourouma, Cissoko, Diarra, Konaté, etc., nous sommes des Malinkés, des Dioulas, des musulmans. Les Malinkés sont des étrangers; ils sont venus de la vallée du Niger depuis longtemps et longtemps [...]. Dans d'autres villages, les habitants sont des Bambaras, des adorateurs, des cafres, des incroyants, des féticheurs, des sauvages, des sorciers... »<sup>375</sup>

Dans le même souci didactique et pédagogique, le narrateur se fait journaliste:

« Foday Sankoh, de l'ethnie temné, est entré dans l'armée sierra léonaise en 1956. En 1962, il décroche son galon de caporal (il n'en aura pas d'autre dans sa longue et extraordinaire carrière) et fait partie en 1963 du contingent des soldats sierra léonais chargés du maintien de la paix au Congo. »<sup>376</sup>

L'usage de ce niveau de langue permet au narrateur de coller au plus près de la réalité et rendre compte de faits avérés.

A certains moments, le narrateur use parfois brutalement à l'intérieur d'un discours en langue courante ou populaire, d'un langage presque soutenu, avec des formules assez inhabituelles, voire précieuses comme dans ces deux exemples:

« Nous sommes restés tranquilles comme des maccabées. »<sup>377</sup>

« Le colonel Papa le bon était sensationnellement accouturé. »<sup>378</sup>

« Nous les avons suivis. Nous, c'est-à-dire Yacouba, la mère du bébé et votre serviteur, c'est-à-dire moi-même, l'enfant de la rue en chair et en os. »<sup>379</sup>

---

375 - Ibid., pp.22-23.

376 - Ibid., p.175.

377 - ibid., p.61.

378 - ibidem.

Toute la structure narrative du roman est « infectée » par ce mélange détonnant de niveaux de langue à l'intérieur d'un même discours romanesque. La prouesse du narrateur se situe non pas seulement dans ses exploits guerriers, mais aussi dans cette capacité à jouer, et à jongler avec la langue et les différents codes linguistiques. Cette liberté de ton et de parole que s'autorise le narrateur pour ne pas dire l'auteur semble déjà annoncée dans la formulation du titre du roman.

Comme toujours avec Kourouma les titres de ses romans demeurent au premier abord de véritables énigmes. *Allah n'est pas obligé* n'échappe pas non plus à la règle. Le titre est tronqué, incomplet voire incompréhensible, et suscite une interrogation: Allah n'est pas obligé de faire quoi? Se demande t-on, puisque le verbe « obliger » est transitif, donc nécessite un complément d'objet. La réponse à notre interrogation est donnée au début du roman dans le premier paragraphe :

« Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas. »<sup>380</sup>

Selon le narrateur Birahima, c'est le titre « *définitif et complet* » du récit qu'il va entamer; pourtant, en parcourant le roman, on retrouve cette formule déclinée sous diverses formes, en voici quelques exemples :

« Allah fait ce qu'il veut; il n'est pas obligé d'accéder [...] à toutes les prières des pauvres humains. Les mânes font ce qu'ils veulent; ils ne sont pas obligés d'accéder à toutes les chiaderies de prieurs. »<sup>381</sup>

« Grand-mère a expliqué que maman avait été tuée par Allah seul avec l'ulcère et les larmes qu'elle a trop versées. Parce que lui, Allah, du ciel fait ce qu'il veut; il n'est pas obligé de faire juste toutes ses choses d'ici-bas. »<sup>382</sup>

---

379 - *ibid.*, p.63.

380 - *ibid.*, p.9.

381 - *ibid.*, p.21.

382 - *Ibid.*, p.29.

« Et Allah n'est pas obligé, n'a pas besoin d'être juste dans toutes ses choses, dans toutes ses créations, dans tous ces actes ici-bas. Moi non plus, je ne suis pas obligé de parler, de raconter ma chienne de vie... »<sup>383</sup>

« Je dis son oraison funèbre à lui seul parce que je ne suis pas obligé de dire les oraisons funèbres des autres. Je ne suis pas obligé, comme Allah n'est pas obligé d'être toujours juste dans toutes ses choses. »<sup>384</sup>

Dans les deux derniers exemples, on remarque un glissement d'Allah vers le narrateur Birahima; à la liberté divine, le narrateur oppose sa propre liberté et son libre choix des sujets, de la manière de les traiter. Cette revendication parricide (qui peut paraître puérile et capricieuse vu l'âge du narrateur) est réaffirmée à plusieurs reprises :

« Les soldats-enfants qui étaient morts n'étaient pas des copains. Je les connaissais pas. C'est pourquoi je ne fais pas leur oraison funèbre. Et je ne suis pas obligé. Gnamokodé! »<sup>385</sup>

« Comment Sosso mérita le qualificatif de panthère est une autre histoire et une longue histoire. Je n'ai pas le goût de raconter parce que je ne suis pas obligé de le faire... »<sup>386</sup>

Au-delà de la revendication du narrateur Birahima, on peut lire aussi le projet de l'écrivain qui réclame lui aussi son droit de respecter ou non les conventions, les normes trop rigides ou les tabous. A travers le titre de son roman se dessine finalement une justification de son projet d'écriture, de sa poétique, celui de transgresser des « interdits », de bousculer les convenances, bref de tuer le père, puisque celui-ci permet tout, alors pourquoi l'écrivain s'interdirait-il d'écrire selon ses propres règles?

Finalement, la formulation du titre du roman est plus complexe, et cela n'est pas donc anodin; car le « Allah n'est pas obligé » annonce aussi toute une problématique de l'existence (on pense à l'expression « l'homme propose et Dieu dispose »). L'écriture apparaît ici comme une donnée obscure, insaisissable dont le sens serait enfoui dans les mots de « tous les jours ».

---

383 - *ibid.*, p.101.

384 - *Ibid.*, p.192.

385 - *Ibid.*, p.117-118.

386 - *Ibid.*, p.125.

## Chapitre 5 : la crise de la parole et du langage.

### 5. 1 La mise en scène de l'opacité.

Le critique Congolais Puis Ngandu Nkashama soulignait dans un ouvrage consacré à Ahmadou Kourouma « *la part importante de son écriture au roman africain* ». Innombrables sont les travaux qui saluent l'audace formelle et linguistique de l'écrivain ivoirien. La « révolution » apportée par *Les Soleils des Indépendances* porte aussi sur une réflexion sur l'écriture romanesque à partir des mécanismes de la dérision. Nous ne nous attarderons pas sur les aspects linguistiques qui ont déjà fait l'objet de multiples analyses. L'écriture de la dérision englobe ici l'humour, l'ironie et le grotesque. La pratique romanesque de Kourouma obéit à une logique réaliste de type historique. Sur le plan narratif, les récits kouroumaïens, dont la perspective est bâtie autour de la colonisation et de la post-colonisation, sont construits généralement de manière chronologique. Les personnages sont bien campés ; les descriptions et les dialogues dessinent la progression dramatique ; les points de vue d'époque s'entremêlent et se contredisent comme nous l'avons montré dans la première partie de notre travail. Les romans obéissent à une chronologie bien déterminée même si des récits secondaires sont intercalés au milieu de l'intrigue principale ; à l'exception des deux derniers textes, les récits kouroumaïens commencent par une histoire à un moment donné puis se terminent sur un dénouement final. La logique des récits épouse en grande partie celle de l'histoire contemporaine et ses grands traits. Ainsi, Samory Touré, Faidherbe, colonisation, Première Guerre mondiale, Deuxième Guerre mondiale, Pétain, De Gaulle, Staline, Churchill, décolonisation, Houphouët-Boigny, indépendances, guerre froide, sommet de la Baule, conférences nationales, Eyadema, Mobutu, Charles Taylor, autant de figures qui évoquent l'actualité mondiale depuis un peu plus d'un siècle et qui sont intégrées dans la trame romanesque. Et c'est en rapport avec les événements historiques que les héros kouroumaïens se déterminent. Les deux premiers romans, *Les Soleils des Indépendances* et *Monnè, outrages et défis*, évoquent en réalité la même histoire, la colonisation française en Afrique de l'ouest et les premières années des indépendances. *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah*

*n'est pas obligé* évoquent clairement l'Afrique de la guerre froide et de l'après chute du mur de Berlin.

*Les Soleils des Indépendances* retrace les tribulations d'un prince malinké, Fama Doumbouya, et son échec dans le monde nouveau issu de l'Indépendance dans lequel tous ses repères sont remis en cause. Et *Monnè, outrages et défis* évoque la défaite et la collaboration du roi Djigui Kéita avec l'administration coloniale française. Mais que doit-on retenir de ces deux textes ? Quel(s) sens donner à ces deux témoignages, au brouillard qui entoure chaque événement, chaque personnage ? Les narrateurs expriment très souvent leur doute, leur scepticisme et qui va jusqu'à railler l'attitude des héros des récits. Même si leur but n'est pas de mettre en cause la vérité historique, ils s'efforcent de brouiller la réalité, de rendre plus opaques les faits décrits. Ce qui crée un effet d'exagération et de lourdeur qui peut soit émouvoir ou agacer le lecteur. Nous citerons ce passage de *Monnè* où la Deuxième Guerre mondiale est relatée au vieux roi Djigui par l'interprète officiel :

« Le commandant Héraud parla longtemps ; l'interprète traduisit ; pour la compréhension du Centenaire, le griot commenta et interpréta les derniers événements survenus dans le monde pendant que le Bolloda vivait des saisons d'amertume. L'infructueuse tentative de débarquement à Dakar ne découragea pas le général De Gaulle. Bien au contraire. Il monta et rencontra ses trois autres collègues. Ils se réunirent à quatre, les quatre grands parmi les cinq qui s'étaient partagé le monde. Lui, De Gaulle, chef des empires du Sud (les Arabies, les Négrities et les mers australes), Churchill, chef des empires du Nord (Londres, les îles britanniques et tous les océans nordiques), Roosevelt, chef des empires de l'Ouest (New York, les Amériques et les océans du couchant), Staline, chef des empires du Levant (Moscou, les Russies et tous les océans orientaux). Eux, les quatre maîtres des quatre points cardinaux, jugèrent de poursuivre la guerre et de ne l'arrêter que le jour où ils auraient détruit le cinquième empire et tué Hitler, cinquième maître du monde, chef des empires du Milieu (Berlin, les Frances, les Italies et les mers du Milieu). Les quatre alliés s'en allèrent consulter le plus grand devin de l'univers qui leur dévoila les secrets de guerre du maître de Berlin, ses totems, ses faiblesses et leur recommanda des ensorcellements qu'ils pratiquèrent, des sacrifices qu'ils égorgèrent. Après les libations et les sacrifices, de Gaulle descendit à l'extrémité des Négrities à Brazzaville, y rassembla les Nègres de toutes les tribus, dont ceux de Soba. Il constitua une armée redoutable à la tête de laquelle il remonta le désert par la piste des pèlerins, feignant d'aller au pèlerinage de la Mecque. [...] Les sacrifices étaient exaucés, les ensorcellements réussis [...]. Les avions, les chars et les sous-marins des armées triomphantes les poursuivirent jusqu'à Berlin où Hitler, surpris, se réfugia dans les boyaux de pangolin de son palais,

comme l'avaient fait dans les montagnes de Koulikoro l'empereur Soumaro Kanté en 1235 après la bataille de Kirina, et El-Hadji Omar Tall en 1864... »<sup>387</sup>.

Pour faciliter la compréhension de ce fait d'histoire dans la logique du souverain de Soba, le narrateur sous le masque du traducteur Soumaré arrange des faits historiques avérés et les adapte au mode de compréhension du souverain de Soba. Un tel stratagème peut susciter de la méfiance sur la vérité des faits relatés. Le même procédé est repris abondamment dans *Monnè, outrages et défis* notamment le récit fait à Djigui de la première Guerre Mondiale. La pratique se répète aussi dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* où les épisodes de l'histoire africaine contemporaine ainsi que les portraits de certains personnages historiques sont relatés selon un mode d'appréhension à « l'africaine » pourrait-on ainsi dire. L'exagération ou l'usage du grotesque ou du caricatural atteint une telle ampleur dans les récits de Kourouma que l'on peut parler d'inflation du grotesque et de ses diverses formes (bouffonnerie, burlesque, cocasse) ; en cela, son écriture participe d'une stratégie narrative assez présente chez bon nombre de romanciers africains (on pense principalement ici Sony Labou Tansi ou à Henri Lopès) dans la critique des sociétés post-coloniales. L'amplification, l'extrapolation ou l'exagération de faits historiques telle que le pratique Ahmadou Kourouma permet à l'écrivain ivoirien de créer à la fois une distanciation d'avec le réel mais aussi en même temps un ancrage dans cette réalité. Cette pratique permet aussi de s'interroger sur la définition de l'histoire dite « officielle » ; en effet, Christiane Ndiaye ne dit autre chose lorsqu'elle affirme que « l'histoire dite officielle est toujours une histoire romanesque ». Aux événements historiques à partir desquels s'appuient les récits se greffent des grossissements plus ou moins fictifs ; ces éléments narratifs apportent une touche comique aux textes et adoucissent un tant soit peu le tragique de l'Histoire. Car au plus fort de la dictature ou de la guerre, le récit de Kourouma s'effectue sur un ton à la fois sérieux et drôle ; l'auteur évolue entre le vrai et le faux, la vérité et le mensonge, le sérieux et l'humour, le cynisme et la vertu. La narration historique dont le caractère véridique est incontestable est constamment troublée par cette tension humoristique et l'usage de la dérision et de l'ironie ; et c'est cette distance humoristique et ironique qui sous-tend l'esthétique romanesque d'Ahmadou Kourouma. La dérision, le grotesque et l'ironie viennent en opposition à la vérité historique qui constitue le socle des récits kouroumaïens. Ces catégories narratives créent un détournement, une reconfiguration des événements relatés sans en modifier leur profonde acuité. Ainsi, la stratégie de Kourouma consiste à intégrer dans la narration en plus des

---

<sup>387</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , pp.209-210.

analyses ethno-sociologiques, des anecdotes, des petites histoires pour relativiser la raison et rendre les vérités des personnages plus ou moins tragiques, plus ou moins vraies, plus ou moins sérieuses. De la sorte, au lieu d'être une contrainte pour le lecteur lambda, la vérité historique devient une stratégie d'écriture et de création esthétique.

Dans *Les Soleils des Indépendances*, le narrateur fait le portrait de Fama Doumbouya, le dernier de sa dynastie et dont le projet est simple et précis : il lutte contre la colonisation française, les indépendances et le parti unique ; il espère vaincre tous les usurpateurs pour restaurer la grandeur du royaume du Horodougou. Le personnage dispose d'atouts que lui confère son statut de prince malinké ; autoritaire, fier et sensible à l'honneur, il veut être reconnu comme le garant de l'ordre ancien. Mais ses vœux ne correspondent plus à la réalité car il ne détient plus le pouvoir. Et ses ennemis ne manquent une occasion pour lui rappeler qu'il est devenu un « charognard » travaillant dans « les obsèques et les funérailles ». Un tel contraste entre le rêve d'aristocrate déchu et la réalité vécue crée un sentiment comique parfaitement rendu dans ce commentaire du narrateur :

« Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Eduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard... [...] Que voulez-vous ; un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils ».<sup>388</sup>

Dans *Monnè, outrages et défis*, le héros, le roi de Soba Djigui Kéita, hérite lors de son intronisation d'une « œuvre achevée » selon le mot du narrateur. Il se livre alors à une vie frivole et insouciant, savourant avec faste les délices du pouvoir au milieu de ses femmes et de sa nombreuse progéniture ; il s'entoure de griots qui l'adulent, de *sicaires* et de *séides* (des hommes de main dévoués et fanatiques). Mais cette existence prend fin avec l'invasion du Mandingue par les troupes du général français Fadarba ; pendant que le roi Djigui Kéita et sa cour s'épuisent en sacrifice, les autres royaumes de l'empire tombent inéluctablement. Tout comme Soba plus tard, sans combats. Son roi se résigne alors à une collaboration humiliante et meurtrière avec l'administration coloniale. Ce dernier, à l'instar de Fama, est finalement déçu par le pouvoir colonial français qu'il a contribué à mettre en place et qui ne lui a pas donné le train tant promis. La situation du roi sous la colonisation est rendue parfois sur un ton comique ; comme cet épisode relatant l'humiliation de Djigui Kéita par le capitaine

---

<sup>388</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , pp. 12-13.

français. Ce dernier ordonne au vieux chef de respecter les couleurs du drapeau français et annonce qu'il ne lui est plus « *permis de les ignorer* » ; au moment où Djigui tente de protester, il est sèchement rabroué par l'interprète Soumaré :

« Quand un Toubab s'exprime, nous, Nègres, on se tait, on se décoiffe, se déchausse et écoute. Cela doit être su comme les sourates de prière, bien connu comme les perles de fesses de la préférée. »<sup>389</sup>

Seul à pouvoir mesurer la puissance des colonisateurs pour avoir été tiraillé, le traducteur Soumaré comme nous le verrons plus loin, n'hésite pas à travestir les propos des protagonistes en présence afin de maintenir et de garantir la communication et la pacification du royaume. Paradoxalement, c'est ce « mensonge » qui permet un semblant de dialogue qualifié de « pathétique » par le narrateur. Dans l'exemple précité plus haut, le traducteur Soumaré fait croire au roi de Soba qu'il est l'homme le plus heureux de la terre et que ses sacrifices ont été acceptés ; l'ironie de l'histoire ou la tragi-comédie vient du fait que, par le serment d'allégeance que signe le roi, ce dernier est devenu la marionnette du pouvoir colonial.

## 5.2 De la traduction

A la fin de son deuxième roman, *Monnè, outrages et défis*, Ahmadou Kourouma résume d'un ton amer les déboires des Africains tout au long de l'Histoire :

« C'est peut-être pourquoi nous n'avons jamais pu nous en sortir en dépit de toutes les révolutions qu'on nous a fait vivre : le socialisme, le libéralisme, le parti unique, la lutte contre le sous-développement et la corruption, et les autres slogans que nous ne comprenons pas et que nous disons à satiété au fil des années. »<sup>390</sup>

---

<sup>389</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.  
<sup>390</sup> - *ibid.*, p.254.

Au travers de cette tirade, on peut y lire une dénonciation du mensonge dont ont été victimes les « nègres » abusés par les promesses des rois et des hommes politiques, trompés par les « maîtres de la parole », les griots et autres professionnels de la parole. Aux sources de ces malheurs, l'auteur pointe la confusion des concepts et des mots, des quiproquos sémantiques, bref, des problèmes de communication.

L'intérêt de ce roman réside dans le fait qu'il est celui qui problématise le mieux la question de la communication et du langage et les dérives de la traduction à un moment aussi décisif que fut la rencontre entre la civilisation occidentale et le monde africain. En effet, le roman aborde aussi un autre aspect de la colonisation qui n'est pas seulement géographique, territorial ou économique, il s'agit du choc linguistique et culturel. A ce niveau, la langue et donc la traduction deviennent des questions essentielles et primordiales. Nul besoin d'être un spécialiste en linguistique pour reconnaître qu'une langue est indissociable d'un univers socioculturel précis, et qu'elle est porteuse d'une conception du monde propre aux usagers de cette langue ; et passer d'une langue à l'autre dans le cadre de la traduction suppose aussi de passer d'une vision du monde à une autre, exercice d'autant plus périlleux quand il est question de deux langues et de deux conceptions du monde aussi éloignées l'une de l'autre que l'étaient le malinké et le français à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle pour reprendre le cadre du roman de Kourouma. Et l'un des enjeux de ce roman est de souligner que la traduction constitue l'un des facteurs qui ont favorisé la mise en place du système colonial.

Comme pour les *Soleils des Indépendances*, le titre du deuxième roman de Kourouma, *Monnè, outrages et défis*, est énigmatique au premier abord. C'est en effet une suite de mots alignés (en malinké et en français) que l'auteur explicite dans l'exergue :

Un jour le Centenaire demanda au Blanc comment s'entendait en français le mot « monnè ».

« Outrages, défis, mépris, injures, humiliations, colère rageuse, tous ces mots à la fois sans qu'aucun le traduise véritablement », répondit le Toubab qui ajouta : « En vérité, il n'y a pas chez nous, européens, une parole rendant totalement le monnè malinké.

Parce que leur langue ne possédait pas le mot, le Centenaire en conclut que les Français ne connaissaient pas les monnew. Et l'existence d'un peuple, nazaréen de surcroît, qui n'avait pas vécu et ne connaissait pas tous les outrages, défis et mépris dont lui et son peuple pâtissait tant, resta pour lui, toute la vie, un émerveillement, les sources et les motifs de graves méditations.<sup>391</sup>

---

<sup>391</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.9.

Cette première explication annonce déjà l'enjeu de ce livre, à savoir une confrontation des cultures et des civilisations et dont le résultat est la difficulté, voire l'impossibilité de la traduction. La juxtaposition des vocables « *monnè* », « *outrages* » et « *défis* » (qui signifient littéralement la même chose) préfigure sans doute cette difficulté, tout comme la dédicace en guise de clin d'œil : « *A ma fille Aïssata, Nathalie* ».

Telle que la présente le roman, la scène de la première rencontre entre le capitaine français et le roi de Soba est d'emblée qualifiée de « pathétique », tout comme le titre du roman et l'exergue traduisent d'entrée de jeu les difficultés de la traduction et les malentendus inévitables qui en découlent. Le commandant de la colonne militaire française ignore la langue et la culture malinké ; naturellement, il est évident qu'il ne conçoit pas l'existence d'une culture malinké. Pour lui, il ne s'agit que de mœurs et de coutumes sauvages et méprisables face auxquelles se dressent la « civilisation » et la France. La question de la réciprocité ne se pose pas du tout, puisque la traduction ne fonctionne que dans un sens : du français vers le malinké, pour donner des ordres et exiger des « *prestations* ». La logique matérielle et économique de la colonisation n'exigeant pas de comprendre l'autre, l'Africain, mais de se faire comprendre dans un rapport essentiellement matérialiste.

Du côté des gens de Soba, personne bien entendu ne comprend la langue française. Seul l'interprète du commandant français comprend cette langue ; c'est du moins ce qu'il apparaît au début du roman, car aucun habitant de Soba n'est en mesure de juger de la qualité du français de Soumaré l'interprète. Ce dernier est donc jugé parfaitement compétent du côté malinké, puisqu'il parle « *un pur malinké du nord* » et connaît toutes les coutumes locales. De ce fait, il est supposé être aussi compétent en français. Ce n'est pourtant qu'à la fin du roman que le récit souligne sa méconnaissance de la langue des colonisateurs :

Quand la « réaction » arriva à Soba, on trouva inaudible et incompréhensible le charabia petit nègre du vieux serviteur de la France, l'interprète Soumaré. Il fut mis à la retraite d'office.<sup>392</sup>

La langue parlée par le traducteur officiel du commandant français se révèle être un français élémentaire et déformée, un « charabia incompréhensible ». A cela s'ajoute une connaissance aussi légère et floue de la civilisation française en dépit de sa collaboration avec

---

<sup>392</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.277.

les Blancs. Ce qui ne l'empêchera pas de jouer un rôle décisif dans la pacification de Soba. Quoiqu'il en soit, la question de la traduction et de la compétence même de l'interprète Soumaré constituent au début de la colonisation de Soba un handicap lourd de conséquence dans la suite des événements. Dès lors, la porte est ouverte à tous les malentendus et à tous les mensonges.

### 5.2.1 A propos des malentendus

Il n'est pas exagéré de considérer *Monnè, outrages et défis* comme le roman du malentendu par excellence tant les situations de méprises, d'erreurs ou de quiproquo abondent de ce texte. Les premiers éléments de la confusion apparaissent dans la scène brutale de la rencontre initiale. En effet, face à la colonne militaire française qui surgit au cœur de Soba, le roi Djigui Kéita lance un défi à l'officier blanc commandant la troupe ; mais l'interprète Soumaré travesti les propos des deux protagonistes :

« Le tirailleur traduisit, dans le langage d'oiseaux, les dires du roi, montrant tour à tour au capitaine Kouroufi la ville de Soba et ensuite la colline. Le capitaine écoutait comme si le défi le laissait indifférent. Djigui pensa que c'était une sérénité feinte. A sa grande surprise, le capitaine s'approcha et lui serra la main en baragouinant deux mots de malinké. Chevaleresquement, les Blancs levaient le défi ; Djigui l'annonçait à son armée. [...] Le roi fit faire une volte à son cheval et allait foncer vers le Bolloda où se trouvait le donjon dans lequel il devait se poster pour l'ultime combat contre les infidèles. « Attend ! Attends ! » l'apostropha l'interprète qui le rejoignit au galop. « Les nombreux sacrifices que tu as immolés ont été exaucés ; les bénédictions que tes aïeux ont prodiguées ne sont pas tombées. Tu as de la chance, une double chance... » Djigui ne comprenait pas, ne cernait pas les intentions de l'interprète. »<sup>393</sup>

Dans cet exemple, l'interprète Soumaré n'a pas « *traduit un traître mot* » des *rotomontades* de Djigui, mais encore il fait croire au souverain vaincu qu'il « *est heureux de l'arrivée des Français* », qu'il leur offre sa ville pour le « *protéger* » et que ses prières et sacrifices ont été acceptés. En réalité, il n'en est rien, puisque par le serment d'allégeance

---

<sup>393</sup> - Ibid., p.36.

qu'il signe, le roi Djigui Kéita devient plutôt la marionnette des Français. Ainsi s'enclenche le début d'une série de malentendus linguistiques et culturels en même temps que le processus de colonisation de Soba. Peu à peu, sont introduits dans l'univers jadis clos des gens de Soba des termes français incompréhensibles aux contours ambiguës et dont la prononciation déroute. Des termes imposés aussi sans réplique possible : « *Quand un toubab s'exprime, nous, Nègres, on se tait, se décoiffe, se déchausse et écoute.* » Un mot va être au centre de toutes les confusions qui s'ensuivent, c'est celui de « *prestations* » qui désigne à l'ordinaire des impôts, des services que doivent fournir les colonisés ; mais le mot est en lui-même une source de malentendu et de mensonge puisqu'il implique une idée de volontariat. Parmi les « *prestations* » exigées figurent « *les travaux forcés* », mais l'interprète explique aussitôt qu'ils « *ne sont pas l'esclavage* ». Au regard des souffrances et des conditions de vie des « *réquisitionnés* » décrites dans l'épisode de la construction du train on peut s'interroger sur la différence réelle de ses deux concepts qui, au final désignent la même chose.

A plusieurs reprises, lorsque l'interprète tente de trouver des équivalents de mots dans l'une ou l'autre des deux langues, il doit très souvent reconnaître ses limites. D'ailleurs, l'expression « *faute de mot* » est employée à chaque fois que ses compétences sont mises en échec. Cherchant l'équivalent en malinké du terme « *civilisation* », l'interprète Soumaré, « *faute de mot correspondant* » le traduit par un curieux « *devenir toubab* » :

« Les mots firent sursauter Djigui. L'interprète rassura tout le monde en expliquant que civiliser ne signifie pas christianiser. La civilisation, c'est gagner l'argent des Blancs. Le grand dessein de la colonisation est de faire gagner de l'argent à tous les indigènes. »<sup>394</sup>

Là encore, une confusion est introduite dans l'esprit des habitants de Soba, puisqu'en réalité le projet colonial de la civilisation vise avant tout l'exploitation économique de la colonie au profit de la métropole ; quant aux « *travailleurs forcés* », ils ne reçoivent en retour qu'un bien triste « *pécule* » :

« C'est-à-dire de l'argent, qui leur permettrait de s'acquitter de l'impôt de capitation et d'acheter des miroirs et des aiguilles ; autant de choses qui civilisent. »<sup>395</sup>

---

<sup>394</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.57.  
<sup>395</sup> - Ibid., p.61.

Il est d'ailleurs intéressant de signaler que ni l'interprète ni le commandant français n'emploient guère le mot colonisation auquel est substitué le très opaque « civilisation ». Ce qui permet d'entretenir la confusion chez les colonisés et de les maintenir en état de servitude.

Au fil du récit, les événements historiques qui servent largement de toile de fond à la narration et aux personnages, sont présentés là aussi avec beaucoup d'incompréhension aux gens de Soba. Ainsi, dans l'épisode de la première Guerre Mondiale, les Allemands sont présentés comme les pires criminels qui soient ; mais la mauvaise prononciation ou la méprise de la cour royale transforme le terme en « *allamas* » :

« Ou l'interprète avait mal prononcé le nom des agresseurs, ou nous avions mal entendu ; je lui ai demandé de se répéter : il nous paraissait invraisemblable que les « Allamas » dont le nom signifie en malinké « sauvés par Allah seul » puissent être aussi mécréants et cruels qu'il le traduisait. »<sup>396</sup>

Plus loin, au moment de la seconde Guerre Mondiale, la méprise est de toute autre nature ; en effet, le roi Djigui Kéita est vertement accusé par le commandant français d'être responsable de la défaite française :

« C'est de votre faute, Djigui. Si le jour de déclaration de guerre, vous étiez monté dans les montagnes, aviez parcouru les pistes, visité les villages et hâté la mobilisation, il y aurait eu assez de tirailleurs et les Allemands n'auraient pas vaincu, ils ne se seraient pas approprié Marseille et Paris. »<sup>397</sup>

Au-delà de l'effet humoristique produit, l'accusation du commandant français témoigne du fossé culturel et linguistique qui sépare les deux protagonistes. Ce fossé est rendu par l'empressement du souverain malinké à réceptionner son « cadeau », le train, incapable d'imaginer dans sa compréhension des choses l'ampleur titanesque du projet. Il en va de même d'un certain nombre de concepts « occidentaux » brutalement introduits dans l'univers de Soba. Et l'épisode de la deuxième Guerre Mondiale conjuguée à l'Occupation française permet encore de mesurer l'écart parfois abyssal qui divise les deux camps. On voit ainsi le commandant français « abreuver » le vieux roi Djigui Kéita de termes intraduisibles en malinké :

---

<sup>396</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.81.

<sup>397</sup> - Ibid., p.110.

« Le Blanc parla, se perdit dans de longs développements politico-historiques. Il parla trop et vite, avec des néologismes : fascisme, pétainisme, gaullisme, marxisme, capitalisme, le monde libre... Des mots intraduisibles que l'interprète a introduits en malinké, que le griot a répétés et commentés sans connaître les sens. Pour le Centenaire et ses suivants, c'étaient des paroles de tons d'oiseaux que les mauvaises prononciations du traducteur et du commentateur rendaient étranges. Après une bonne demi-heure de palabre, Djigui restait perplexe : malgré l'insistance des visiteurs, il ne saisissait pas la différence entre colons gaullistes et pétainistes [...]. »<sup>398</sup>

Dans la même veine, on pourrait aussi relever d'autres incompréhensions nées dans un contexte politique particulier. En effet, dès l'après guerre, d'autres mots nouveaux tous aussi inaudibles pour les gens de Soba émergent de la scène politique française. Ainsi, le vocable « député », prononcé « *djibité* » par les Malinkés ; après de « *longues explications* », le vieux roi en conclut qu'il « *fallait envoyer un otage à la cour parisienne du Massa de Gaulle.* »<sup>399</sup> Plus loin, le jeune maître d'école tente en vain d'initier Djigui Kéita à la langue française, mais l'expérience tourne court du fait de la prononciation de certains vocables et des malentendus obscènes qui en découlent.

Le soir du vendredi suivant (les vendredis sont des jours saints), l'instituteur dessina un chat, un chien, un cheval et eut la malchance de nous proposer « le chat voit bien même la nuit », phrase qui, crie à haute voix par les courtisans, devint en malinké « *zan ba biè na nogo* » qui littéralement s'entend : le vagin de la maman de Zan sauce gluante. Le Massa refusa de débiter une telle insanité par une nuit sainte, se leva indigné, sortit [...].<sup>400</sup>

Aussi le Centenaire en vient-il à admettre que « *le français était un langage de déhonté et indicible par un croyant et un grand chef* ». <sup>401</sup> Et s'interdit de le parler et de le comprendre. Même si le texte précise aussitôt qu'il s'agit d'un choix plutôt politique que délibéré ou irréfléchi :

« Maintenir un interprète entre le Blanc et lui, c'était se réserver une distance, quelques libertés, un temps de réflexion, des possibilités de réticences et de commentaires ; entretenir une certaine incompréhension. La souris, même si elle les entend mal, préfère suivre du fond du trou les chants de fêtes des chats. »<sup>402</sup>

---

<sup>398</sup> - Ibid., p.211.  
<sup>399</sup> - ibid., p. 222.  
<sup>400</sup> - Ibid., p. 225.  
<sup>401</sup> - Ibidem.  
<sup>402</sup> - Ibid., p.226.

Cette réduction des mots à leur son et les effets humoristiques, voire grossiers, qui en découlent a fait le succès de certains romans africains comme *Une vie de boy* du Camerounais Ferdinand Oyono, roman dans lequel un prêtre européen s'exprime maladroitement en langues africaines dans ses sermons aux colonisés.

Les difficultés de la communication et du langage sont diversement abordées dans l'oeuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma. Hormis *Monnè, outrages et défis*, les autres textes kouroumaïens évoquent avec moins de densité ces questionnements. Dans *Les Soleils des Indépendances*, le héros Fama aux prises avec les réalités du monde nouveau des indépendances livre un combat d'ordre existentiel ; les barrières ou les outrages qui parsèment son chemin dépassent le simple cadre linguistique. L'incommunicabilité que vit le dernier des Doumbouya est une fracture profonde entre les aspirations du vieux prince et la nouvelle donne politique créée par la colonisation et l'indépendance dans ce qui fut autrefois son royaume du Horodougou. En réalité, l'échec de la communication s'origine dans l'impossible dialogue entre Fama et les nouveaux pouvoirs apparus sur la scène de son Horodougou natal. Tétanisé par la foule bruyante et la cacophonie de la ville, Fama se heurte aussi aux « *ordres et aux circulaires* » des nouveaux états africains quand ce ne sont pas de simples habitants qui l'irritent. Aux dialogues impossibles, Fama répond par une violence verbale et parfois physique ; de la scène d'ouverture des funérailles de Koné Ibrahima où il lui est entre autre reproché son retard à la scène finale qui le voit se précipiter sur le pont frontalier après une énième querelle avec les douaniers, les accès de colère sont l'un des traits caractéristiques du héros. Le récit précise aussi que ce prince déchu est demeuré « *analphabète comme la queue d'un âne* », et réfractaire au monde « moderne » qu'il qualifie de « *bâtardise* » et ses concepts « étrangers » :

« La colonisation, les commandants, les réquisitions, les épidémies, les sécheresses, les Indépendances, le parti unique et la révolution sont exactement des enfants de la même couche, des étrangers au Horodougou, des sortes de malédictions inventées par le diable. »<sup>403</sup>

Au final et contrairement à *Monnè, outrages et défis*, la question des malentendus et des ambiguïtés linguistiques ne sont pas au cœur du *Soleils des Indépendances* qui présente avant tout le désarroi d'un vieil aristocrate dans un univers africain bouleversé par la modernité. C'est peut-être dans son troisième roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*,

---

<sup>403</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. p. 132.

que Kourouma aborde dans un court épisode les problématiques liées à la langue ; certes, il s'agit d'une scène brève, mais qui n'est pas sans rappeler le deuxième roman de l'écrivain ivoirien. En effet, au tout début du récit, les griots narrateurs rapportent les débuts de la colonisation française des « hommes nus », les « *paléonigritiques* », tribu d'origine du futur dictateur Koyaga. Le père du héros, Tchao, est incorporé de façon presque involontaire dans l'armée coloniale française à la suite d'un quiproquo sémantique. Car ce recrutement est dû à un malheureux malentendu d'ordre linguistique comme nous l'indique cet extrait :

« Les griots le louèrent, le célébrèrent et lui apprirent que les Français cherchaient et payaient les héros lutteurs.

Ce fut un regrettable quiproquo sémantique ; ce n'était pas vrai. Les Français et Blaise Diagne, [...] ne cherchaient pas de lutteurs. Ils réclamaient et appelaient des guerriers nègres pour l'au-delà des mers. [...] Malheureusement, dans le langage des montagnards, c'est le même vocable qui dit bagarre, lutte et guerre. Et Tchao se présenta au commandant du cercle administratif colonial pour aller participer à un vaste championnat du monde de lutte qui se déroulait au-delà des mers. Les Français l'accueillirent, le félicitèrent de son patriotisme. »<sup>404</sup>

Le malentendu, cultivée par l'administration coloniale, sert les intérêts de la France qui a recruté par la contrainte ou par le malentendu comme dans le cas ci-dessus, des milliers de soldats africains. Les conséquences d'une telle stratégie ont bien souvent été désastreuses pour ces hommes une fois revenus de guerre. Et Kourouma décrit bien la déstructuration mentale de ces « tirailleurs sénégalais » en terre africaine et coloniale.

Ainsi, à ces malentendus délibérés s'ajoutent d'autres bien plus volontaires ceux-là. Il s'agit de mensonges.

### **5.2.2 Textes et mensonges.**

Contrairement au terme de « malentendu », quasiment absent des récits kouroumaïens, celui de « mensonge » apparaît très fréquemment. Des *Soleils des Indépendances* à *Allah*

---

<sup>404</sup>

- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p.13.

*n'est pas obligé*, le mot « mensonge » est très repris par les narrateurs à des étapes des récits pour mettre en cause un certain nombre de mythes et autres idées reçues. A la fois arme politique et culturelle, le thème du mensonge contribue à l'opacité des textes, de la parole et de la communication.

En effet, dans le premier roman de Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, le ton est donnée dès l'ouverture par le récit des cérémonies traditionnelles des obsèques du septième jour d'un dignitaire malinké ; en réalité, l'incipit s'ouvre sur un bref récit analeptique du voyage de l'*ombre*, l'âme du défunt, de la capitale au village natal puis vers la ville pour les funérailles. Ce court épisode peut paraître aux yeux de certains lecteurs (sans doute le lecteur occidental) comme étrange, voire suspect au premier abord.

Comme tout Malinké, quand la vie s'échappa de ses restes, son ombre se releva, grailonna, s'habilla et partit par le long chemin pour le lointain pays malinké natal pour y faire éclater la funeste nouvelle des obsèques. Sur des pistes perdues au plein de la brousse inhabitée, deux colporteurs malinkés ont rencontré l'ombre et l'ont reconnue. L'ombre marchait vite et n'a pas salué. [...] Au village natal l'ombre a déplacé et arrangé ses biens. De derrière la case on a entendu les cantines du défunt claquer, sesalebasses se frotter ; même ses bêtes s'agitaient et bêlaient bizarrement. Personne ne s'était mépris. « Ibrahima Koné a fini, c'est son ombre », s'était-on dit. L'ombre était retournée dans la capitale près des restes pour suivre les obsèques : aller et retour, plus de deux mille kilomètres. Dans le temps de ciller l'œil !<sup>405</sup>

En introduisant cet élément que l'on peut qualifier de fantastique qui peut prêter au doute et à la confusion (le voyage de l'âme du défunt), Ahmadou Kourouma présente avec une dose de subtilité les croyances des Malinkés et leur conception de la mort, de la vie « post-mortem » des esprits ancestraux qui interviennent dans le quotidien des Malinkés. D'ailleurs, l'auteur par l'entremise de son narrateur insiste même sur la véracité des faits qu'il rapporte comme pour annihiler le scepticisme du lecteur :

« Donc c'est possible, d'ailleurs sûr, que l'ombre a bien marché jusqu'au village natal ; elle est revenue aussi vite dans la capitale pour conduire les obsèques et un sorcier du cortège funèbre l'a vue, mélancolique, assise sur le cercueil. »<sup>406</sup>

---

<sup>405</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.9.

<sup>406</sup> - Ibid., p.10.

Le narrateur semble adhérer à ces pratiques ; sont-ce des mensonges ? Le texte ne fournit aucune explication rationnelle et embraye aussitôt sur la suite des événements. Pour autant le lecteur doit-il adhérer à ces croyances culturelles ? La suite du déroulement des funérailles et leur « professionnalisation » par les griots malinkés sème le doute. Dans tous les cas, il est presque embarqué de force dans la suite du récit.

A l'étrangeté de l'ouverture du *Soleils des Indépendances* fait face l'entrée tout aussi brutale de *Monnè, outrages et défis* ; d'emblée, le terme de « *menteries* » est utilisé par le narrateur pour désigner les pratiques sacrificielles rituelles, les croyances séculaires et « *les explications satisfaisantes* » données par « *les sorciers, les marabouts, les griots, les sages* » aux questions que se posaient les habitants de Soba. Signalons aussi que le jugement critique du narrateur est fondé sur une perspective contemporaine au temps de l'écriture ; ce qui lui permet d'avoir une approche distancée des pratiques du passé et de « corriger » les explications fallacieuses des griots :

Le voyage, dès les premiers pas, avait dessillé les yeux du jeune roi. « Menteries, tout, tous m'ont menti. »

La vérité était que rien n'avait été renouvelé dans le Mandingue depuis des siècles. Le pays était un *lougan* en friche, une case abandonnée dont le toit de toutes parts fuyait, dont les murs lézardés s'écroulaient. Tout était arriéré et vermoulu. Le legs était un monde suranné que des griots disaient avec des mots obsolètes.<sup>407</sup>

La « vérité » dont il est question ici est tout aussi relative puisqu'elle recoupe le point de vue du narrateur extérieur à la société de Soba ; c'est d'ailleurs cette instance narrative à la fois homodiégétique et extradiégétique qui met en cause les mensonges des « *intellectuels* » et des « *maîtres de la parole* ». C'est encore cette instance narrative surplombant le récit et l'histoire qui affirme qu'il « *est impossible d'écrire une histoire vraie de Mandingue* » et que les « *Noirs naissent mensongers* ». Et de citer cet exemple

« Pendant cette même première grande guerre, l'épidémie de grippe espagnole qui sévissait en Europe gagna l'Afrique. On l'appela la maladie du vent. Les Malinkés sont tellement fabulateurs qu'il est impossible d'estimer le nombre des victimes de cette maladie. Les griots qui sont les chroniqueurs officiels, ajoutent, dramatisent et amplifient tout ce qu'ils rapportent. A les entendre l'épidémie fut si décimante qu'on vit des enterrés, sans la moindre dissimulation, se dégager et émerger des tombes pour

---

<sup>407</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.15.

marcher et revenir tranquillement au village, dans les cases récupérer les objets importants que la mort ne leur avait pas laissé le temps de choisir et d'emporter ; des cadavres abandonnés ressusciter, s'asseoir, creuser leurs propres tombes, prier et s'enterrer réciproquement ; des vautours, en plein vol, s'abattre sur des tombes, ricaner des sourates du Coran, même des soleils pointer à l'ouest et disparaître à l'est. Que tirer de solide de telles extravagances ? »<sup>408</sup>

Le jugement critique de ce narrateur est à l'opposé de celui des premières pages des *Soleils des Indépendances* qui adhérait aux croyances malinkés de la vie post-mortem. Même si plus loin les deux points de vue critiques se rejoignent à propos des récits fondateurs de la dynastie des Doumbouya et des Kéita. En effet, dans *Les Soleils des Indépendances*, le narrateur omniscient souligne « *la fausseté des Malinkés* » et évoque plusieurs *versions* de la fondation de Togobala par l'ancêtre des Doumbouya ; toutes cohabitent (« *quelle que soit la vraie version* ») tant bien que mal selon le narrateur pour qui

« Les Malinkés ont la duplicité parce qu'ils ont l'intérieur plus noir que leur peau et les dires plus blancs que leurs dents. »<sup>409</sup>

Au chapitre 12 de *Monnè, outrages et défis*, le griot Djéliaba relate une version « officielle » de la dynastie des Kéita en « construisant » et en « inventant » le « *passé et le devenir* » de cette famille royale :

« C'est pendant le *Boribana* que j'ai révélé ou, mieux, crée l'histoire officielle de la dynastie des Keita. J'ai commencé par affirmer qu'ils descendaient de Soundiata, l'empereur légendaire, unificateur du Mandingue. C'était une vérité historique qui s'imposait ; tous ceux de Soba le disaient et le croyaient : il n'y a pas un seul Keita sur l'infini étendue du grand Mandingue qui ne se prétende descendant de Soundiata ! »<sup>410</sup>

La « *vérité historique* » dont fait allusion le griot n'est donc qu'une version de la dynastie des Keita ; celle qu'il « invente » et « crée » en tant que griot de Keita, et donc louangeur, panégyriste et historien officiel du prince. Mais paradoxalement, cette version est mise en doute par une autre instance narrative :

---

<sup>408</sup> - Ibid., p.83.

<sup>409</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.105.

<sup>410</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.186.

« Les prédictions du griot sortaient si précises et extravagantes qu'elles arrachaient des sourires amusés et sceptiques. Avec un Keita, un certain Tiègbè II, Djéliba prédisait que nous, Nègres, nous les perpétuels vaincus, les méprisés, les démunis ne possédant que la faim et la peur du fond du pantalon, il prophétisait que nous vaincrons les Blancs, un jour. Tiègbè II, après sa victoire, passera sept nuits dans le lit du chef de l'Etat français à Paris avec les sept épouses de ce chef. Il recevra la capitulation des maîtres de Londres, de Moscou et de Washington, leurs amendes honorables pour toutes les injustices, tous les *monnew* que nous avons subis en raison de la couleur de notre peau. [...] Les dires du griot nous laissaient rêveurs et silencieux. »<sup>411</sup>

Ce qui amène le traducteur Soumaré à conclure que :

« C'est vraiment malheureux qu'Allah nous ait mal fabriqués, nous, Nègres ; Il nous a créés menteurs de sorte que le Noir n'accepte de dire la vérité que la plante de pied posée sur la braise. »<sup>412</sup>

Même réaction du médecin et des officiels français au sujet de l'âge controversé du roi « centenaire »:

« Les Nègres sont des menteurs. Djigui a au plus soixante-quinze ans. »<sup>413</sup>

Il faut dire que dans ce deuxième roman de Kourouma et même de façon générale durant la période coloniale, le qualificatif « menteur » est celui qui est le plus appliqué au colonisé, à qui il est reproché « *sa paresse, sa fausseté et sa lâcheté* ». Les difficultés de communication, les différences culturelles ont suscité le doute, voire le mépris des colonisateurs occidentaux pour les peuples noirs. Ce qui n'empêche pas les Blancs de Soba de mentir autant que les Noirs, car tout ce que nous avons considéré comme des malentendus peut être aussi pris pour des mensonges qui sont aussi « *le langage de la force et du pouvoir blancs* ». <sup>414</sup>

Pourtant, on remarquera aussi que les Noirs ( dont l'interprète Soumaré, l'un des narrateurs) reprennent à leur compte ce qualificatif, ce qui crée une forme d'ironie qui n'est pas sans rappeler le renversement de sens intervenu pour le mot « nègre » au moment de la Négritude. Ahmadou Kourouma fait donc du mensonge une stratégie narrative ; comme le griot qui invente et crée une histoire dite officielle, le romancier se joue parfois du réel pour créer son histoire et sa fiction. Le mensonge peut-être aussi synonyme de fiction.

---

<sup>411</sup> - Ibid., p.189.

<sup>412</sup> - Ibid., p. 80.

<sup>413</sup> - Ibid., p.98.

<sup>414</sup> - Ibid., p. 54.

En plus des mensonges liés à la parole traditionnelle (celle des griots, des rois) et aux coutumes, les romans de Kourouma font apparaître d'autres mensonges liés cette fois aux nouvelles formes du pouvoir issues de la colonisation. En effet, dès la fin de *Monnè, outrages et défis*, se manifeste un sentiment de révolte contre les mensonges et la propagande de la nouvelle élite politique africaine :

« Ce furent les autres, ceux qui se résignèrent et épousèrent les mensonges, acceptèrent le mépris, toutes les sortes de *monnew* qui l'emportèrent, et c'est eux qui parlent, c'est eux qui existent et gouvernent avec le parti unique. On appelle cela la paix, la sagesse et la stabilité. [...] Le sous-développement, la corruption, l'impudence avec laquelle sont employés les mots authenticité, socialisme, lutte et développement, cet ensemble de mensonges et de ressentiments, qui révoltent, ont des nombreuses causes profondes et nombreuses. Le jour qu'il nous sera permis de dire et d'écrire autre chose que les louanges du parti unique et de son président fondateur, nous les compterons et nous les conterons. »<sup>415</sup>

Le narrateur dresse au final une fresque historique des malheurs des Nègres « *rendus sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones* »<sup>416</sup> par un « *salmigondis de slogans* ». Les nègres ont été trompés par les mensonges des rois et les promesses fallacieuses des hommes politiques.

Le troisième roman de l'écrivain ivoirien, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, traite abondamment du mensonge érigé en méthode de gouvernance et de conservation du pouvoir. On peut même affirmer sans exagération que certains passages du livre n'ont rien à envier au célèbre traité de philosophie politique du *Prince* de Machiavel. Les hommes politiques évoqués dans la narration pratiquent presque tous à des échelles variées le mensonge. Ainsi, la tournée initiatique de Koyaga auprès de quelques uns de ses pairs africains « maîtres en dictature » met en lumière la pratique éhontée du mensonge comme stratégie politique. Dans l'étape de la République de la Côte des Ebènes, son président Tiékoroni, « *marchand en gros de mensonges* », conseille d'emblée à Koyaga la nécessité du mensonge et qu'il n'y a d'ailleurs aucune « *distinction entre vérité et mensonge* » :

---

<sup>415</sup> - Ibid., p. 276.

<sup>416</sup> - Ibid., p. 278.

« La vérité n'est très souvent qu'une seconde manière de redire un mensonge. Un président de la République et président fondateur de parti unique [...] ne s'embarrassait pas d'un tel distinguo. Il dit ou fait propager les paroles qui lui permettent d'atteindre une cause, un objectif. D'ailleurs, il est rare [...] qu'un citoyen d'une République africaine indépendante se lève pour dire les blasphèmes que constitue l'inverse de ce que soutient son chef d'Etat. Les peuples écoutent ce qu'on leur dit, ce qu'on leur commande. Ils n'ont pas le temps de tourner, de soupeser, de comparer les actes d'un président. Quels sont les individus que nous appelons les grands hommes ? Ce sont, sans hésitation, ceux qui ont le mieux fabulé. »<sup>417</sup>

Il est évident que cette pratique du mensonge n'est pas une spécificité africaine, une sorte de gouvernement « à l'africaine », mais qu'elle a semble-t-il valeur universelle comme le précise l'un des narrateurs :

« La politique est une illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duplicité. »<sup>418</sup>

C'était déjà, on s'en souvient, l'avertissement du narrateur des *Soleils des Indépendances* au héros Fama :

« [Fama] aurait dû retirer ses mains et pieds de la politique pour s'occuper des palabres de ses femmes. La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni cœur ; en politique le vrai et le faux portent le même pagne, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix. »<sup>419</sup>

Les narrateurs d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* présentent le dictateur de la Côte des Ebènes comme un « arbre à mensonges » usant du mensonge presque « à visage découvert » contrairement à ses autres pairs, comme le dictateur de la République du Grand Fleuve :

« Les Ngandis, tribu du futur dictateur, une des branches du peuple bangala, piroguiers et pêcheurs, privilégient le vol, le mensonge et le courage. »<sup>420</sup>

Les autres autocrates sont tout aussi menteurs et démagogues : le roi des Pays des Djebels et des Sables au totem chacal et Nkoutigui Fondio de la République socialiste des

---

<sup>417</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p. 184.

<sup>418</sup> - Ibid., p. 261.

<sup>419</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p. 157.

<sup>420</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p. 218.

Monts qui ne cesse d'inventer ou de faire inventer de faux complots qui deviennent « *de solides vérités* » :

« Le principal de la tâche de Maclédio consistait à inventer les mots, le mensonge, le cynisme et l'éloquence qui apportaient des débuts de justification rationnelle à des actes qui n'en avaient pas parce que sortis des manies des marabouts-féticheurs. Maclédio y réussit avec beaucoup d'imagination et de talent. Ce qu'il imaginait de toutes pièces devenait, pour la police, la justice, le Parti et la presse internationale des faits d'une vraie conspiration. [...] Les mensonges de Maclédio devenaient de solides vérités même pour leur auteur qui finissait toujours par croire qu'il avait plutôt découvert qu'imaginé les trames des complots. »<sup>421</sup>

A la fin de son périple initiatique, Koyaga use lui aussi du mensonge politique. Il procédera régulièrement à l'invention des faux complots et répètera l'argument de l'attentat communiste, à l'attention de l'Occident complice :

« - Excellence, monsieur l'Ambassadeur de France, je reviens sur le dernier complot. Ce complot, comme vos services ont pu le vérifier, est un complot qui sent la main de Moscou. C'est un complot communiste bien ourdi, bien agencé. Nos Nègres seraient incapables d'agencer pareille conspiration. »<sup>422</sup>

Dans la même logique, le dictateur de la République du Golfe use à l'endroit du peuple de la fable du suicide des conjurés dont l'un des griots narrateurs dénonce l'in vraisemblable :

« - Personne n'a cru à la thèse du suicide, personne n'a cru à la version officielle. La version officielle qui a prétendu que les désespérés, pris de remords, dans une rage sanguinaire se sont d'abord amputés de la masculinité avant de mettre fin à leur vie par la pendaison. »<sup>423</sup>

Le scénario (l'attentat et le suicide spontané des conjurés) est immuable et se répète à plusieurs reprises. Ce qui finit par réveiller le scepticisme des autres despotes :

« Chaque autocrate de la vaste Afrique dépêcha cette quatrième fois quatre fonctionnaires. [...] Ils venaient pour féliciter Koyaga, lui répéter leur soutien fraternel et africain et leur condamnation de la tentative scélérate. [...] Mais, en fait, chaque tyran voulait s'assurer de la réalité, de la vérité de

---

<sup>421</sup> - Ibid., p. 156.

<sup>422</sup> - Ibid., p. 253.

<sup>423</sup> - Ibid., p. 254.

l'attentat. [...] Mais ils craignaient que leurs émissaires n'aient été manipulés. Ils étaient despotes menteurs et connaissaient tout ce que les personnes de leur espèce savaient inventer pour bernier le peuple et l'opinion internationale. »<sup>424</sup>

Dans la foulée, les griots narrateurs égrènent la longue liste des mensonges de Koyaga dont la fameuse « *marche triomphale* » qui célèbre le despote et qui fut « *un mythe, un mensonge* » :

« Les mêmes discours, toujours le mêmes balivernes...

Vous terminez votre oraison par d'autres fausses promesses ; celles de restituer par des élections libres le pouvoir au peuple à qui il appartient. »<sup>425</sup>

Mais parfois le mensonge nécessite la participation de tous et du bon peuple ; c'est ainsi que le régime crée « *des groupes de choc* » et la « *Ligue de la jeunesse révolutionnaire* » qui « *louangent* » et « *griottent* » et rappellent que le « Guide » Koyaga est « *une chance égale à celle que constitue le Nil pour l'Égypte* »<sup>426</sup> et que sans lui, « *l'Afrique retournerait à la colonisation, à l'esclavage, à sa sauvagerie congénitale.* »<sup>427</sup> Tous ces stratagèmes durent jusqu'à la fin de la guerre froide et du soutien aveugle de l'Occident quand l'argument de la menace communiste devient inopérant. Cependant, le mensonge ne disparaît pas pour autant, puisqu'il est repris par les jeunes manifestants, « *les déscolarisés* », en révolte contre le despote :

« Leurs tracts racontaient les affabulations les plus fantaisistes. Celles-ci sont reproduites et commentées par les publications, les journaux, les feuilles. Leurs reproductions dans les journaux leur donnent de la crédibilité, en font une vérité. [...] Donc pour le peuple, les calomnies les plus fantaisistes, les médisances, les dénigrements les plus odieux qui s'impriment et circulent sont vraisemblables. Et le désordre général fait que les dénigrés, diffamés, discrédités et vilipendés n'ont pas la possibilité de démentir, de se défendre, de se justifier. »<sup>428</sup>

Dans la tension et le désordre général qui gagnent la République du Golfe, les narrateurs reprennent avec malice ou perfidie un argument nettement péjoratif pour justifier la crise :

---

<sup>424</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p. 288.

<sup>425</sup> - Ibid., p. 262.

<sup>426</sup> - Ibid., p. 275.

<sup>427</sup> - Ibidem.

<sup>428</sup> - Ibid., pp.329-330.

« Le Nègre est un peuple sans écriture. Ce sont les colonisateurs, les curés et les marabouts qui l'ont alphabétisé. Ses maîtres lui ont inculqué le respect de l'écrit ; le papier est un fétiche, une croyance. Une croyance qui, comme les textes des livres sacrés ou les ordres du colonisateur blanc, dépasse l'entendement du Nègre, ne se vérifie pas, ne se contredit pas. »<sup>429</sup>

Ici encore, le ton volontairement humoristique et provocateur reprend les préjugés racistes sur l'homme noir (une habitude chez Kourouma) déjà aperçus dans les autres romans. Ces propos traduisent-ils la pensée des narrateurs ou même celle de l'auteur Kourouma ? Il n'en est rien bien sûr, mais il n'en demeure pas moins que ces propos jettent un trouble supplémentaire à la confusion générale qui gagne la fin du roman.

La pratique du mensonge en Afrique, si l'on s'en tient aux textes kouroumaïens, prend des proportions inédites à tel point qu'il n'est pas exagéré de parler d'institution du mensonge ; le mensonge d'état ou politique se diffuse dans toutes les couches de la société en crise et sert de stratégie de survie à des populations déclassées par la crise économique. *Allah n'est pas obligé* nous fournit d'ailleurs un excellent exemple avec le personnage de Yacouba, le compagnon de fortune du jeune narrateur Birahima. « Homme d'affaires » en tout genre, Yacouba « *alias Tiécoura* » s'improvise au fil de ses pérégrinations en « *multiplicateur de billets de banque* » et en « *marabout devin et marabout fabricant d'amulettes.* »<sup>430</sup> Avec lui, on peut citer les différents chefs de milices aux multiples facettes (dont le truculent papa le bon à la fois milicien et pasteur) qui, sous le couvert de la démocratie et du rétablissement de la justice et de l'équité, organisent le pillage systématique des ressources économiques à leur profit. La falsification et le mensonge ne sont plus l'apanage des rois, des griots et autres chefs d'Etat de « républiques bananières » ; la précarisation et les effets pervers du libéralisme économique et politique poussent des pans entiers du corps social africain à la « débrouille », au « business » et donc très souvent au mensonge et à la corruption. Le mensonge paraît donc obéir à une logique concentrique de plus en plus dense et opaque. C'est d'ailleurs à ce constat qu'aboutissent les réflexions de Béatrice Hibou et de Jean François Bayard sur « la falsification » dans un certain nombre d'états africains :

---

<sup>429</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p.329.

<sup>430</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. , p. 39.

« La spécificité actuelle des pays africains réside d'une part, dans le caractère systématique du processus et, d'autre part, dans la signification qu'il prend. [...] L'important est dans la signification de ce monde dominé par le mensonge.[...] Peu importe, peut-être, de savoir si Abiola ou Babangida sont effectivement impliqués dans le trafic de drogue : une telle affirmation révèle avant tout, d'une part de la façon dont la population perçoit ces personnages, et, d'autre part, le sentiment que la richesse des gens au pouvoir n'est pas légitime. Le faire-croire, le faire-semblant finissent par devenir vrais : ils transforment les énoncés ; ils leur donnent un sens nouveau ». <sup>431</sup>

Le tableau que dressent Jean François Bayard et Béatrice Hibou n'est pas très éloigné de la tirade finale qui terminait *Monnè, outrages et défis*. Des « *salmigondis de slogans* » au chaos de la guerre civile, le règne du mensonge n'a fait que s'étendre et a abouti à un « *fouillis indescriptible* ».

---

<sup>431</sup> - Bayard Jean-François et Hibou Béatrice, « De l'Etat kleptocrate à l'Etat malfaiteur », in *La Criminalisation de l'Etat en Afrique*, Paris, p. 17 et ss.

## Chapitre 6 : la distance temporelle.

Les romans d'Ahmadou Kourouma embrassent une large période de l'histoire africaine. De l'ère précoloniale des grands royaumes africains aux premières lueurs du vingt et unième siècle, l'écrivain ivoirien n'élude aucune phase de cette histoire. Bien au contraire, l'Histoire est ici intégrée à la construction romanesque. En effet, les textes kouroumaïens prennent appui sur des éléments historiques bien précis en rapport soit avec la période pré coloniale et coloniale (*Monnè, outrages et défis*), soit avec la période post-coloniale des indépendances africaines (*Les Soleils des Indépendances*), soit avec la période de « la guerre froide » et des dictatures et des régimes à parti unique (*En attendant le vote des bêtes sauvages*), et enfin avec la période post-guerre froide, des transitions « démocratiques » et des guerres civiles du Libéria et de la Sierra Leone (*Allah n'est pas obligé*). Toutefois, cette chronologie ne correspond pas toujours aux dates de parution des romans, puisque vingt ans après avoir publié *Les Soleils des Indépendances* en 1968, Kourouma fait un retour sur le passé colonial africain en 1990 avec *Monnè, outrages et défis*. L'examen des autres romans de l'écrivain ivoirien atteste bien du rapport étroit entre les récits et les faits historiques. D'ailleurs, un lecteur au fait de l'actualité africaine n'a aucune peine à reconnaître derrière la fiction les événements et les personnages historiques qui servent de trames aux textes.

Cependant, notre intérêt se portera sur la temporalité, la conception du temps dans la narration romanesque. En effet, le temps dans les récits kouroumaïens s'avère tout aussi complexe et participe comme nous le verrons de cette esthétique de l'ambivalence et de l'incertitude. L'écriture d'Ahmadou Kourouma est aussi un jeu avec les éléments temporels tout comme les faits historiques. Car au-delà de la linéarité des récits, le romancier ivoirien fait de la temporalité un artifice de son esthétique. Mais le traitement de la temporalité varie d'un texte à l'autre, et ne présente pas la même importance. Des quatre romans de Kourouma soumis à notre étude, seul *Monnè, outrages et défis* couvre une période historique exceptionnellement longue (près d'un siècle) et riche en faits historiques (colonisation, décolonisation), contrairement aux autres textes beaucoup plus centrés sur des périodes bien précises. Fama, Djigui, Koyaga et Birahima n'entretiennent pas le même rapport à la temporalité. On pourrait même établir une opposition binaire chez les héros kouroumaïens ;

d'une part Fama et Djigui dont le rapport au temps et à la temporalité semble plus fort que chez Koyaga et Birahima dont les vies intérieures restent bien sommaires et ne transparaissent guère durant la narration. Les héros du *Soleils des Indépendances* et de *Monnè, outrages et défis* sont englués dans une marche en avant forcée, dans la « machine infernale » d'une Histoire qu'il leur échappe inéluctablement. D'où leur rapport particulier au temps qui passe.

## 6.1 Temps et narration

Les romans de Kourouma embrassent généralement de vastes périodes de l'histoire africaine d'une façon largement chronologique. Les larges passages analeptiques et proleptiques dont est coutumier l'écrivain contribuent à élargir la configuration historique des récits. Ainsi, dans son deuxième roman *Monnè, outrages et défis*, l'histoire de la dynastie des Kéita s'enfonce très loin dans un passé incertain, jusqu'au temps de Soundjata, le grand héros épique du Mandingue, fondateur de l'empire du Mali ; tout comme la prédiction maléfique du devin Tiéwouré prétend-elle remonter jusqu'au 12<sup>ème</sup> siècle<sup>432</sup>. Ce passé mythique n'apparaît qu'en arrière-plan de l'histoire de Soba qui elle proprement dite couvre les 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles. A ce passé mythique, le narrateur principal annonce aussi l'avenir à plusieurs reprises, débordant largement du cadre historique fixé, c'est le cas dans cet extrait qui sert de conclusion au texte :

« Nous attendaient le long de notre dur chemin les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique, le père de la nation, les *pronunciamientos* dérisoires, la révolution ; puis les autres mythes : la lutte pour l'unité nationale, pour le développement, le socialisme, la paix, l'autosuffisance alimentaire et les indépendances économiques ; et aussi le combat contre la sécheresse et la famine, la guerre à la corruption, au tribalisme, au népotisme, à la délinquance, à l'exploitation de l'homme par l'homme, salmigondis de slogans qui à force d'être galvaudés nous ont rendus sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones, bref plus nègres que nous ne l'étions avant et avec eux. »<sup>433</sup>

---

<sup>432</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.17.

<sup>433</sup> - Ibid., p.278.

Le narrateur principal introduit ici le moment de la narration, futur par rapport à l'époque où il a décidé d'arrêter le récit, mais passé par rapport à son époque à lui. Par ailleurs, le fait que cet avenir soit présenté au passé accroît le sentiment de clôture, de fermeture (« *nous attendaient le long de notre dur chemin* »). Cet extrait montre que deux visions se télescopent ici, celui du narrateur collectif contemporain des dernières années de Djigui (donc vivant dans les années 50) et celui du narrateur principal, contemporain de l'époque post-coloniale et du moment de l'écriture (vivant dans les années 80). Le futur et les maux dont il est question (ce qui les *attendait*) est déjà advenu et passé ; la narration mêle toutes les époques dans un éternel recommencement des malheurs en tous genre confirmant la dimension parfois cyclique de l'écriture kouroumaïenne.

L'instabilité de l'instance narrative dans ce roman contamine aussi la temporalité ; tantôt ce narrateur se présente comme contemporain des faits qu'il relate, mais ces faits recouvrent dans le cas de *Monnè, outrages et défis* plus d'une centaine d'années, ce qui impliquerait une durée de vie plus étendue et plus fantastique que celle du héros, le Centenaire Djigui. Tantôt, au contraire, le narrateur se présente comme postérieur aux événements qu'il surplombe, détenant un savoir et un jugement au premier abord incompatibles avec les temps anciens. Cette contemporanéité, quoique fictive, conjuguée avec une distance plus réaliste suppose donc un rapport spécifique au temps qui peut sembler étrange pour un lecteur occidental, en même temps qu'elle dilue la frontière entre passé, présent et futur. L'illustration de ce « conflit d'interprétation » est symbolisée par l'âge controversé du roi Djigui Kéïta. Pour les gens de Soba, leur souverain est âgé de « *cent vingt cinq ans* » ; mais l'administration coloniale française et son commandant s'en étonnent et consultent l'interprète Soumaré. Ce dernier l'explique par les méthodes de calculs des autochtones :

« Les Nègres de Soba ne savent pas calculer leur âge. Ils pratiquent une culture itinérante et décomptent le nombre d'exploitations mises en jachère depuis la naissance de l'individu. Ce nombre est multiplié par cinq ; le champ étant supposé être cultivé pendant cinq ans, alors qu'il arrive que les *lougan* soient délaissés après quatre et même trois ans quand la sécheresse sévit. »<sup>434</sup>

Cette méthode de calcul, liée aux aléas des saisons est très approximative et donc très peu fiable ; mais elle indique aussi un rapport au temps qui n'est pas celui des colonisateurs et

---

<sup>434</sup> - Ibid., p.98.

de l'occident. Même si aujourd'hui la notion de temps est aujourd'hui relativisée, il n'en demeure pas moins que pour les colonisateurs, la mesure du temps selon les critères occidentaux était considéré comme l'unique référence possible. D'où la conclusion sans appel du médecin français qui examine le vieux roi :

« Les Nègres sont des menteurs. Djigui a au plus soixante quinze ans, ce qui pour un indigène n'est pas rien ; par manque d'hygiène, les Noirs atteignent rarement la cinquantaine. »<sup>435</sup>

Penser et calculer autrement le temps que les Occidentaux relève donc du mensonge. Il faut dire que la mise en contact de l'Afrique et de l'Europe que relate le roman est en effet pour l'auteur l'occasion de montrer que deux conceptions de la temporalité vont être en confrontation ; l'une (africaine) fondée sur le principe de la circularité, et l'autre (occidentale) fondée sur la linéarité du temps. Ce bouleversement affecte aussi la mentalité fortement empreinte de mythologie des sociétés traditionnelles comme celle de Soba par exemple à laquelle se substitue dans un contexte de malentendu généralisé la rationalité européenne.

Peu de temps avant l'arrivée de la colonne militaire française, le pays sur lequel règne le roi Djigui Kéita est présenté comme un monde « clos », refermé sur lui-même :

« Depuis des siècles, les gens de Soba et leurs rois vivaient dans un monde clos à l'abri de toute idée et croyance nouvelles. Protégés par des montagnes, ils avaient réussi, tant bien que mal, à préserver leur indépendance. C'était une société arrêtée. Les sorciers, les marabouts, les griots, les sages, tous les intellectuels croyaient que le monde était définitivement achevé et ils le disaient. »<sup>436</sup>

Le souverain de Soba, revendiquant sa filiation avec Soundjata Kéita, le fondateur de l'empire du Mali, croit pouvoir calquer son destin sur celui de son glorieux ancêtre ; mais dès le début du récit, le doute s'installe dans son esprit. Car, en dépit du spectaculaire et sanglant sacrifice qui ouvre le récit, les oracles se montrent réservés, mais sans pour autant entamer la volonté de Kéita à accomplir le parcours royal auquel il se croit destiné. Dès les premières pages, Ahmadou Kourouma nous installe donc dans un univers structuré par ses croyances, l'animisme associé à l'islam, ses rites, ses protocoles, son organisation sociale au sein de laquelle le griot tient une place cruciale. Au contact des conquérants français, ce monde traditionnel « s'effondre » progressivement sans pour autant disparaître.

---

<sup>435</sup> - Ibidem.

<sup>436</sup> - Ibid., p.21.

Cependant, le narrateur premier observe aussi qu'au moment où commence le récit, l'univers traditionnel du royaume de Soba n'est déjà plus ce qu'il était :

« La vérité était que rien n'avait été renouvelé dans la Mandingue depuis des siècles. Le pays était un *lougan* en friche, une case abandonnée dont le toit de toutes parts fuyait, dont les murs lézardés s'écroulaient. Tout était arriéré et vermoulu. Le legs était un monde suranné que des griots disaient avec des mots obsolètes. »<sup>437</sup>

L'on notera encore qu'Ahmadou Kourouma fait cohabiter dans le même récit des personnages qui, en dépit du choc culturel dont ils ont été victimes, continuent contre vents et marées d'agir et de penser selon la norme traditionnelle, alors que leurs vainqueurs imposent progressivement des valeurs d'ordre, de rationalité. Et cette coexistence apparaît aussi au niveau de la temporalité par la pratique, soit du rythme traditionnel soit au contraire du rythme des horloges. Ainsi, à Soba, le comptage du temps obéit soit à une datation fondée sur le calendrier islamique (le ramadan, le fête de la tabaski, les visites du vendredi, jour de prière), soit à des critères plus animistes (« *le premier jeudi du mois des abeilles* »), ou bien encore aux cycles des saisons (sécheresses, harmattan) ou au système de rotation des cultures. C'est d'ailleurs cette relation complexe au temps qui explique par exemple la controverse sur l'âge « réel » du souverain de Soba et sa longévité exceptionnelle.

La construction du roman intègre les deux visions antagonistes : celle du temps cyclique et traditionnel que les gens de Soba ont hérité de leur passé et structurent encore leur mode de vie, et celle du temps linéaire occidental. Le narrateur principal organise son récit en suivant la progression irréversible du temps et de l'histoire des colonisateurs européens, mais aussi en intégrant le point de vue traditionaliste de Djigui et de ses griots. Finalement, le récit confronte deux mouvements historiques contradictoires : il y a d'une part les événements liés à l'Occident évoqués de façon chronologique et linéaire (invasion, colonisation, guerres mondiales, décolonisation) ; puis, d'autre part, l'histoire du royaume de Soba, plus chaotique, plus irrégulière. Cette histoire se construit dans la structure du récit indépendamment de la chronologie et toujours en référence au passé. Le chapitre 12 du roman illustre bien ce « chassé-croisé ». En effet, au moment où les rigueurs du système colonial accablent plus durement les populations de Soba, le roi Djigui et son griot Djéliba choisissent de créer un

---

<sup>437</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.15.

« temps parallèle », presque à rebours de l'Histoire, appelé le *Boribana* ou la « *fin des reculades* » (en réponse au temps du « *Renouveau* » décrété par le commandant français) :

« Plus exactement, il déclara que nous étions revenus au jour et au lieu où la colonne française nous avait surpris sur les remparts. Tout ce qui était survenu après ce mémorable jour n'était jamais advenu : ni la colonisation, ni les travaux forcés, ni le train, ni les années, ni notre vieillesse n'avaient existé. Nous n'avions pas été colonisés parce que nous n'avions pas été vaincus après une bataille rangée. [...] En les rejetant, nous nous trouvions ipso facto quarante ans en arrière, en situation de guerre. »<sup>438</sup>

En décrétant la reprise de la guerre, le vieux roi et son griot veulent effacer quarante années d'outrages et d'humiliations. Le texte relate, de manière très ironique et pathétique, ce simulacre de guerre mené par une poignée de vieillards « *podacres* », « *impotents* », « *cacochymes* », ou « *ergotants* ». Il s'agit pour la vieille troupe d'un combat purement symbolique, celui de retrouver la fierté, le temps cyclique traditionnel, de restaurer une identité bafouée par le nouveaux maîtres du pays. Mais le narrateur principal souligne aussi le caractère dérisoire de cette résistance qui n'a duré « *guère plus de deux harmattans* ».

Ce refus de l'Histoire s'affiche également dans un autre passage du roman où, grâce au griot Djéliaba, il est décidé de reprendre la cérémonie des visites du vendredi, cérémonie au cours de laquelle est censé s'exprimer la grandeur du roi de Soba. Cette volonté pathétique de reconquérir l'honneur perdu fonctionne aussi comme une tentative de nier les décennies d'occupation et de spoliation :

« C'est pour rapetisser et éclipser la quarantaine d'hivernages vécus au service de la colonisation par le roi, que les griots qui, plus tard, diraient l'histoire du « siècle de Djigui » consacreront de longs chapitres aux saisons d'amertume ».<sup>439</sup>

Par ailleurs, la progression historique est constamment « freinée » par des phénomènes de répétition qui ne sont pas souvent en rapport avec la conception du temps cyclique africain. Ainsi, au tout début du récit, la multiplication des messagers (huit), puis les outrages qui s'enchaînent et s'intensifient, tout comme les cérémonies d'allégeance du vendredi. Se succèdent ensuite les commandants, militaires et civils, sans que les gens de

---

<sup>438</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.181-182.

<sup>439</sup> - Ibid., p.190.

Soba ne connaissent le moindre répit. Les guerres aussi se répètent (les deux Guerres mondiales) avec leurs répercussions de misère et d'exploitation. Car, du point de vue des gens de Soba, l'histoire occidentale n'est pas moins cyclique que celle des autochtones puisque loin d'apporter le « progrès » tant vanté, elle instaure, à la place des « *explications rassurantes et satisfaisantes* », une suite de malheurs et de catastrophes sans fin.

Quoi qu'il en soit, le processus d'acculturation conduit au nom de la « civilisation » est en route en dépit de la résistance ultime de la vieille cour de Soba. Et en parcourant *Monnè, outrages et défis*, on observe une sorte « d'africanisation » des phénomènes coloniaux. On voit, en effet, les populations de Soba « sacraliser » à l'africaine les valeurs nouvelles que tente d'imposer les colonisateurs français. A commencer par les Blancs qui, dès leur apparition à Soba, sont considérés comme l'incarnation d'une « *sorcellerie supérieure à celle du roi* ». Ils ne tardent pas à faire l'objet d'un véritable culte :

« Quand un toubab s'exprime, nous Nègres, on se tait, on se décoiffe, se déchausse et écoute. Cela doit être su comme les sourates des prières, bien connu comme les perles de fesses de la préférée. »<sup>440</sup>

Plus encore, et par on ne se sait quelle théorie, le handicap physique des Blancs inadaptés au climat tropical se transforme en un atout qui renforce leur statut d'êtres « supérieurs » ; l'interprète réclame en effet que des « *couples de porteurs destinés aux Blancs et aux mulâtres* » soient complétés par des « *éventeurs* », car, rajoute-il,

« la peau du Toubab, comme du beurre de karité, fond au soleil et celle des métis est à demi blanche. »<sup>441</sup>

Dans ces conditions, on assiste à un véritable transfert de mythes, les valeurs associées à la société de Soba cédant la place à d'autres issus du monde occidental. Ainsi, à la croyance en un Dieu indulgent se substitue la peur des nouvelles « divinités », comme le « *Toubab* » qui ne pardonne « *jamais au Nègre qui ne s'acquitte pas de son impôt.* » Il en va de même pour tout ce qui touche aux pratiques nouvelles apportées par les colonisateurs, en particulier, l'argent, le « *seul talisman qui sera efficace contre le mauvais sort que l'indigène pourrait*

---

<sup>440</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.54.  
<sup>441</sup> - Ibidem.

*encourir dans les terres conquises par le Blanc.* »<sup>442</sup> Plus loin, c'est la conscription qui est érigée au rang de rite initiatique :

« On entre dans les tirailleurs comme dans un bois sacré ; on rompt avec son clan, sa famille, son groupe d'âge ; on vend son âme aux Blancs et on cesse d'avoir de la compassion pour le Nègre. Allah a fait le vaincu et a dans Ses mains le destin des défaits. »<sup>443</sup>

Avec les quatre figures de proue du système colonial, le commandant, le missionnaire, le médecin et l'instituteur, c'est donc l'ensemble de la société traditionnelle qui se trouve ainsi arrachée à son histoire propre pour être projetée dans une sorte de parodie de la société occidentale ; la transition entre la conquête militaire et l'administration civile ne faisant là aussi qu'aggraver les choses, c'est du moins le point de vue du narrateur partageant les malheurs de Soba :

« Nous dûmes que le changement ne pouvait et n'allait rien apporter, tout de suite vîmes et comprîmes que le régime militaire et le régime civil étaient l'anus et la gueule de l'hyène mangeuse de charognes : ils se ressemblaient, exhalant tous les deux la même puanteur nauséabonde. »<sup>444</sup>

Le recours chez l'écrivain ivoirien à la parodie et à la dérision témoigne de cette volonté de prendre l'Histoire à rebours, d'en rendre compte du point de vue des colonisés. Il s'emploie ici à juxtaposer tant bien que mal deux systèmes parfaitement hétérogènes dont la cohabitation ne peut aboutir qu'à une vision carnavalesque du monde. De ces deux visions de l'Histoire, Kourouma n'opte ni pour l'une ni pour l'autre ; les deux histoires paraissent tout aussi suspectes l'une que l'autre. A la différence que l'histoire traditionnelle, telle que la « *crée* » le griot Djéliba s'avoue comme fictive, alors que l'histoire occidentale est tout autant faillible sans jamais le reconnaître. Kourouma suggère ainsi que s'il est « *impossible d'écrire une véritable histoire du Mandingue* » en s'appuyant sur les récits traditionnels, l'histoire colonial de l'Afrique n'est pas davantage fiable et qu'elle subit tout autant l'influence de l'idéologie, et qu'elle est, à l'instar de l'histoire de Djigui Kéita, une « *vérité historique qui s'imposait* ». Il ne faut donc pas s'étonner de la volonté du romancier ivoirien de déconstruire l'Histoire occidentale et d'organiser son récit à la « mode africaine », en donnant libre cours à une poétique de l'irrationnel ou du surnaturel.

---

<sup>442</sup> - Ibid., p.63.

<sup>443</sup> - Ibid., p.62.

<sup>444</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.70.

## 6.2 La maîtrise du temps

Le temps, comme toutes choses, selon la tradition de Soba, est maîtrisable ; les hommes ont, ou croient avoir, un pouvoir sur lui. Cette conception apparaît dès les premières pages de *Monnè, outrages et défis* et plus largement dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* par la pratique de sacrifices. Ils sont pour Djigui Kéita et Koyaga des moyens pour se rendre maître du temps et perpétuer leur pouvoir de chef. Ce que demandent le roi Djigui et le dictateur de la République du Golfe, c'est la pérennité de la dynastie pour le premier et le maintien au pouvoir suprême pour le second. Pour obtenir cette garantie, il faut procéder à des sacrifices sanglants. Mais les deux textes montrent aussi toute l'incertitude de telles entreprises, car les sacrifices n'aboutissent pas souvent aux résultats escomptés. En effet, le roi de Soba, enfiévré par le fumet du sang humain, commet une « faute », le sacrifice de trois albinos, et va aussi trop loin dans les interdits. Finalement, ce sont les prières qui permettent de voir la demande exaucée, c'est du moins ce que laisse penser le texte, puisque tout repose sur les dires de Djigui et de ses marabouts qui ont entendu des voix :

Quelques instants avant les premiers chants du coq, Djigui et plusieurs savants marabouts entendirent distinctement :

« La pérennité est acquise... Acquise à la dynastie des Kéita. Elle règnera sur Soba tant qu'une seule case de la ville tiendra debout... Acquise... debout... debout. Acquise... Une case debout. »<sup>445</sup>

Le roi Djigui et ses suivants croient être parvenus à se rendre maîtres du temps, ce d'autant plus qu'un autre grand sacrifice en écho au premier est organisé afin de soulager la misère et les souffrances du peuple de Soba. Cette fois, le souverain ne l'engage qu'avec réticence à la suite d'un cauchemar fait par le roi au cours de son voyage dans le sud et les chantiers du train. Là aussi, il s'agit de maîtriser le temps en le rendant plus clément pour Soba. Hélas, ce sacrifice sera vain, puisqu'il s'avère inefficace sur les colonisateurs et la colonisation ; il ne sauve pas les populations de Soba et contribue simplement, malgré cet échec, à « *grandir Djigui* » aux yeux de ses partisans, ce qui du reste paraît bien dérisoire au regard de la souffrance ambiante.

---

<sup>445</sup>

- Ibid., p.14.

Dans ce roman, la dégradation du pouvoir des sacrifices peut se lire aussi comme la faillite du temps « africain » face au temps « occidental ».

La situation dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* connaît un épilogue bien différent. En effet, comme Djigui Kéita, le dictateur Koyaga a à cœur de conserver son pouvoir et de régner sans fin sur la République du Golfe. Pour cela, il use sans frein d'artifices magiques

### **6.3 Souvenirs et fuite du temps**

Les deux premiers romans d'Ahmadou Kourouma ont en commun le fait qu'une grande partie du drame des personnages centraux se joue dans le souvenir qu'ils ont de leurs actes et de leurs gestes. Fama Doumbouya sans doute un peu plus que Djigui Kéita vivent tous les deux dans le culte d'une mémoire intemporelle et dans la nostalgie d'une grandeur qu'ils voudraient éternelle et sans fin. Ce qui est d'être le cas des autres personnages centraux des deux derniers textes, Koyaga et Birahima dont le rapport aux souvenirs est pour le moins insignifiant et moins problématique. Dans *Les Soleils des Indépendances* et *Monnè, outrages et défis*, les traces de cette fuite du temps à la quelle se raccroche le deux souverains sont perceptibles à travers les nombreux souvenirs dans lesquelles se réfugient Fama et Djigui. Parmi ces souvenirs qui bousculent la conscience du vieux prince Fama, il y a les souvenirs de l'enfance.

Sans être réellement marquée, la nostalgie est suggérée, c'est-à-dire qu'elle est associée à l'expression d'un passé qui est, du reste, évoqué un peu partout. Pendant la colonisation, Fama fut un riche commerçant même s'il a été spolié par les colonisateurs qui ont supprimé le négoce et la guerre. Au fond, il n'a pas gardé un mauvais souvenir de cette époque comme l'indique le narrateur ; mais la lutte qui a conduit le Horodougou à l'indépendance s'est avérée infructueuse et lourde de conséquence pour ses affaires et pour lui-même. Car, à la place des postes importants en rapport avec son statut de chef traditionnel

qu'il convoitait, il ne reçoit que de simples cartes d'identité (dont celle du parti unique présidentiel).

En revanche, s'il n'y avait pas eu ce malencontreux épisode, tout porte à croire que Fama aurait sans doute connu un destin différent, et n'entreprendrait pas un tel rapport nostalgique avec les êtres et les choses. Ce qui provoque la nostalgie du prince du Horodougou, c'est sa mise à l'écart aussi brutale qu'inattendue, « *oublié et jeté aux mouches* » comme une pauvre hère. Sans mesure compensatoire au regard de son activisme anticolonialiste. Avec pour seules récompenses les deux cartes d'identité, le sort du dernier des Doumbouya se réduit à « *travailler dans les obsèques* » et à errer dans la capitale. Pire encore, Fama, qui fut déchu de son titre de prince du Horodougou du temps de la colonie, est renié, bafoué par les jeunes gens de la capitale :

« L'ombre du décédé allait transmettre aux mânes que sous les soleils des Indépendances les Malinkés honnissaient et même giflaient leur prince. »<sup>446</sup>

Ce geste témoigne du renversement qui survient au lendemain de l'Indépendance au sein de la société malinké, et la crainte que celle ère nouvelle inspire. Les premières pages des *Soleils des Indépendances* sont assez explicites de cet état de fait. On y voit le prince des Doumbouya redoublant le pas pour se rendre aux obsèques du mystérieux Koné Ibrahima ; la scène peut prêter à sourire, puisqu'il s'agit d'un chef traditionnel, héritier d'une prestigieuse dynastie royale, se précipiter aux funérailles d'un illustre inconnu !

Sur place, il ne parvient qu'à trouver un bout de natte au lieu du trône qui lui aurait été réservé en pareille circonstance. Lorsqu'il prend la parole pour rectifier et rétablir la coutume, il est rabroué, injurié par l'assistance. Une telle hostilité était inimaginable dans la société traditionnelle malinké.

Vers la fin du roman, à sa sortie de prison, alors qu'il vient d'obtenir la promesse d'une vie meilleure, Fama décide, à la surprise de son ami Bakary, de retourner finir ses jours à Togobala, son village natal. Ainsi, *Les Soleils des Indépendances* se présente comme le roman de la nostalgie ; nostalgie du Horodougou avec son temps « *toujours sec* » et son « *ciel toujours profond* », mais aussi nostalgie de ces temps immémoriaux où les traditions étaient respectées :

---

<sup>446</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.16-17.

« Quel rapport l'enterré avait-il avec les descendants de grandes familles guerrières qui se prostituaient dans la mendicité, la querelle et le déshonneur ? Fils de chien plutôt que de caste ! Les vrais griots, les derniers griots de caste ont été enterrés avec les grands capitaines de Samory. Le ci-devant caquetant ne savait ni chanter ni parler ni écouter. »<sup>447</sup>

L'imposture du griot dont il est ici question de même que la ruine de la société malinké pousse Fama dans une forme de monologue et dans un refuge onirique. En effet, privé des seuls postes qu'il espérait après les indépendances par la nouvelle élite politique, Fama, comme nous le verrons plus loin, s'est réfugié dans le souvenir des heures glorieuses de son passé. Et même si celui-ci n'a pas été radieux à cause d'un « *petit garnement européen d'administrateur* » qui le destitua de son trône au profit d'un cousin.

Pour Fama, la colonisation et l'indépendance sont donc considérées comme des malédictions tombées sur lui et « *sur l'Afrique* ». D'où son refuge à Togobala, auprès du petit groupe de serviteurs restés fidèles à la cour des Doumbouya ; refuge au cours duquel il restaure momentanément le Horodougou d'antan :

« Réveillé avant le premier cri du coq Fama put se laver, se parer, prier, dire longuement son chapelet, curer vigoureusement ses dents et s'installer en légitime descendant de la dynastie des Doumbouya devant la case patriarcale comme s'il y avait dormi. Le griot Diamourou se plaça à droite, le chien se serra sous la chaise princière et d'autres familiers se répandirent sur des nattes en demi-cercle à ses pieds et on attendit les vagues de salueurs. »<sup>448</sup>

Le monde nouveau issu de l'indépendance étant devenu impitoyable pour lui, Fama s'il veut garder son honneur et sa vie saufs, se doit de s'en soustraire ainsi que le lui suggère le féticheur Balla ou bien s'acclimater comme le supplie de faire son ami Bakary :

« Adapte-toi ! Accepte le monde ! Ou bien est-ce pour les funérailles de Balla que tu veux partir ? Mais les funérailles, ça peut toujours attendre. Reste, Fama ! Le président est prêt à payer pour se faire pardonner les morts qu'il a sur la conscience, les tortures qu'il vous a fait subir ; il est prêt à payer pour que vous ne parliez pas de ce que vous avez vu. Profite de cette aubaine ! »<sup>449</sup>

Mais, Fama reste attaché au passé. D'ailleurs, il est à son aise en compagnie des membres de sa génération ; il se recrée l'atmosphère qui caractérisait le temps de son enfance.

---

<sup>447</sup> - Ibid., p.17-18.

<sup>448</sup> - Ibid., p.106.

<sup>449</sup> -ibid., p.182.

Son refus du monde « moderne » est ce qui lui permet de baigner dans son passé, un monde qu'il connaît bien et dans lequel il trouve un certain apaisement.

Pourtant là aussi, le prince Fama échoue car ce qui motive ce retour aux sources, en plus de la désillusion causée par l'indépendance, c'est le désir et la volonté de reconquérir une chefferie qui lui a échappé à la mort de son père ; il est aussi nourri par l'espoir de récupérer la veuve de son cousin, la belle Mariam et de pouvoir, enfin, assurer éventuellement une descendance à sa dynastie. Aussi, la nostalgie du prince n'est pas toujours marquée par le regret, comme dans les souvenirs d'enfance que nous évoquerons plus loin, mais elle peut être soulignée dans l'espoir qui semble renaître avec l'éventualité d'un mariage :

« Non ! il n'y a pas de malheur, il n'y a pas de défaut sans remède. Euh ! Euh ! murmura le féticheur Balla. Rien ne doit détourner un homme sur la piste de la femme féconde, une femme qui absorbe, conserve et fructifie, rien ! Et Mariam était une femme ayant un bon ventre, un ventre capable de porter douze maternités. Balla l'avait vu, avant sa cécité, à la démarche de la jeune femme. »<sup>450</sup>

L'espoir, on le voit, demeure inséparable de la nostalgie puisque l'éventualité d'un mariage du dernier des Doumbouya relance la possibilité d'un descendant et, par ricochet, le vœu ardent d'un royaume qui résisterait aux deux états modernes africains qui ont germé sur son sol. Diamourou le griot, et Balla le féticheur nourrissent cette hypothèse puisque tous deux insistent pour que Fama reste à Togobala. D'autre part, l'arrivée de Fama à Bindia dans le village de ses « beaux-parents » ressuscite et remet au goût du jour les vieux souvenirs, les usages qui, autrefois, étaient réservés à une personnalité de son rang :

« Fama fut salué par tout Bindia en honoré, révééré comme un président à vie de la République, du parti unique et du gouvernement, pour tout dire, fut salué en malinké mari de Salimata [...]. Devant sa case, les salueurs se succédèrent, puis en son honneur s'alignèrent les plats de tô, de riz et même on mit à l'attache un poulet et un cabri. »<sup>451</sup>

En définitive, la nostalgie est au centre de l'intrigue romanesque. Ce qui est moins le cas pour les autres romans de Kourouma.

---

<sup>450</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.130.

<sup>451</sup> - Ibid., p.95.

Ainsi, dans *Monnè, outrages et défis*, la nostalgie n'est pas clairement énoncée, mais plutôt suggérée. Le titre du roman en est d'ailleurs assez évocateur ; la période relative aux « monnew », aux outrages en tout genre, étant mise ici en opposition avec la stabilité d'antan.

Si le terme « monnè » ne trouve d'équivalence précis en français, il fait néanmoins allusion à une négation, à un anéantissement ; le « monnè » serait une longue série de malheurs et d'outrages au royaume de Soba ainsi que va le raconter le roman. Car, la période relatée par le texte n'est pas la plus heureuse de l'histoire de ce petit royaume du Mandingue, tombé sous le joug colonial de la France. La colonisation de ce territoire met un terme à une période de quiétude évoquée assez rapidement dans les premières pages du récit. En effet, bien avant la conquête française, le narrateur ne nous dit pas grand-chose sur la vie de ce royaume jusqu'alors fermé au monde extérieur (même si la pratique de l'islam nous indique qu'il n'était sans doute pas si hermétique que cela). La grande partie du récit s'attarde davantage sur l'arrivée et la mise en place du système colonial avec son cortège de misères et de souffrances. Dès lors, la nostalgie qui apparaît derrière ces moments douloureux

### **6.3.1 Les souvenirs**

Ces souvenirs ne sont pas tellement nombreux dans *Les Soleils des Indépendances* et ne permettent pas d'établir une sorte de typologie du personnage de Fama. On notera que ces souvenirs sont associés à un paradis à jamais perdu ; ils font irruption dans la mémoire tourmentée du prince chaque fois qu'il est confronté aux difficultés quotidiennes ou lorsque ses désirs sont contrariés par la réalité des « soleils des Indépendances » qu'il n'accepte pas. Il s'établit alors un décalage tragique entre les événements historiques réels qu'il endure (la colonisation, les Indépendances, le parti unique), et les souvenirs d'une période historique révolue (son enfance dans son Horodougou natal d'avant la colonisation). De ce décalage va naître le drame proprement dit de Fama :

« Ah ! Nostalgie de la terre natale de Fama ! son ciel profond et lointain, son sol aride mais solide, les jours toujours secs. Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleil, l'honneur et l'or), quand au lever les esclaves palefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand à la

deuxième prière les griots et les griottes chantaient la pérennité et la puissance des Doumbouya, et qu'après, les marabouts récitaient et enseignaient le Coran, la pitié et l'aumône. Qui pouvaient s'aviser alors d'apprendre et de courir de sacrifice en sacrifice pour mendier ? »<sup>452</sup>

Le fossé entre l'univers sublimé dans l'imaginaire et l'univers réel de la ville « puante » que Fama est en train de traverser apparaît au grand jour. Le vieux dignitaire malinké tire de cette différence le sentiment d'un profond dégoût, de désintéressement, comme s'il refusait d'appartenir à cette époque, à cette ville, à cette foule :

« Les souvenirs de l'enfance, du soleil, des jours, des harmattans, des matins et des odeurs du Horodougou balayèrent l'outrage et noyèrent la colère. Il fallait être sage. Allah a fabriqué une vie semblable à un tissu de bandes de diverses couleurs. »<sup>453</sup>

La seule réalité que le héros des *Soleils des Indépendances* semble accepter est celle de l'imaginaire. Ses souvenirs d'enfance ou du temps de sa splendeur deviennent ses références et déterminent son agir. Fama apparaît comme débranché par rapport à la réalité historique qu'il refuse d'appréhender. En effet, partout où il passe, son enfance heureuse resurgit et l'arrache littéralement à lui-même, comme sur la route de Togobala, lors de son premier voyage dans le Horodougou :

« Le spectacle avait réveillé et revigoré Fama, mais le paysage refusait de se renouveler et de plaire.

Petit garçon, lorsque Fama creusait les rats avec des camarades, au déboulé du premier sorti ils criaient : « Le rat ! » et tous les autres qui bondissaient après étaient appelés « un autre ». Fama clignait de l'œil, un autre passait. Un autre village, sosie du premier village traversé. Le petit marigot, les cases rondes, le même toit de chaume, puis le bois sacré, les bœufs mâchant paresseusement et les enfants aux fesses nues, aux ventres de gourdes, toujours apeurés, toujours braillards. Après le village il clignait de l'œil. Une autre brousse écrasée par le soleil, le même horizon harmattan, le même ciel serein, puis un autre virage à droite, son arbre de karité penché avec les branches dénudées, sa bande de singes fuyards et criards toujours surpris, toujours moqueurs. Fama somnolait, on partait mais on n'avancait pas ; il était fatigué, plus épuisé et fini que le fond de culotte d'un garnement. »<sup>454</sup>

Dans ce passage, on remarquera la complexité de la vision de Fama ; ce dernier mélangeant les souvenirs à la réalité, les choses vues au monde de l'imaginaire. Fatigué et

---

<sup>452</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.21.

<sup>453</sup> - Ibid., p.21-22.

<sup>454</sup> - Ibid., p.93-94.

épuisé par le voyage, il ne sait plus trop s'il redevient enfant, ou si les paysages aperçus appartiennent au monde réel. A chaque fois, il s'oblige à un effort physique intense (« *il cligna de l'œil* »), comme pour bien se tenir éveillé. Nous pouvons à juste titre parler de « rêve éveillé » dans cet exemple.

Par ailleurs, c'est dans ce genre de « rêve éveillé » que la réalité du quotidien et de l'existence lui apparaît d'une violence terrifiante. Tout au long de ce voyage, le prince reconnaît chaque village, les coins et les recoins de la brousse. Ses sens s'éveillent positivement au contact des éléments naturels qui défilent au loin ; il reconnaît les espaces traversés, chaque élément de ce milieu bien quadrillé (« *le petit marigot, les cases rondes, le même toit de chaume, puis le bois sacré* »). Un milieu qui ne correspond en rien à celui de la ville par exemple avec ses foules bruyantes. Ce « rêve éveillé » lui procure un bonheur immense, mais paradoxalement, il est soumis à d'atroces douleurs à causes des secousses que lui inflige la camionnette.

### **6.3.2 Les rêves et la fuite du temps.**

La singularité du héros du premier roman d'Ahmadou Kourouma est qu'il cherche sans cesse à fuir les contraintes historiques et les pesanteurs du monde nouveau de l'Indépendance. La distance temporelle qu'il tente de créer entre lui et le monde réel le transporte vers d'autres temps et d'autres espaces, surtout durant les nombreux moments de somnolence. Car Fama vit continuellement en solitaire ; la compagnie des autres hommes qui l'arrache de temps à autre à la béatitude des rêves, ne lui apporte que des désagréments et des accès de colères violentes.

Tout comme les rêves et les rêveries, les cauchemars surgissent et envahissent Fama, le coupant encore de la réalité. Lors de son séjour dans la prison de la capitale et les caves souterraines, il s'abandonne entièrement à l'imaginaire pour atténuer ses souffrances et conjurer aussi les moments de peurs et d'angoisse :

Des journées entières passées à ruminer des idées aussi tristes sur la mort remplissaient les nuits de Fama de rêves terribles.

Un matin, quelques instants avant le réveil, un songe éclata devant ses yeux. Et quel songe ! On lui cria : « Regarde-toi ! Regarde-toi ! Tu es vivant et fort. Tu es grand. Admire-toi ! »

A califourchon sur son coursier blanc, Fama volait, plutôt naviguait, boubou blanc au vent, l'étrier et l'éperon d'or. Vrai Doumbouya ! Authentique ! Le prince de tout le Horodougou, le seul, le grand, le plus grand de tous. Au-dessous fuyait un manque, un désir, quelque chose qui avait glissé à travers les doigts. Était-ce un cheval ? une femme ? Fama se courba, se pencha, mais ne put rien distinguer, le manque filait comme le vent, il était luisant comme la traînée de queue d'un lointain feu de brousse.<sup>455</sup>

Les souvenirs constituent pour Fama la seule réalité matérielle ; lorsqu'il s'y plonge, il retrouve les faits avec une précision impressionnante : les dates, les lieux, les dimensions, les distances. A chaque circonstance difficile de sa vie, le prince déchu sollicite ses souvenirs comme pour combler le vide d'une vie qu'il n'a pu connaître ou d'un pouvoir qu'il n'a pu exercer et qu'il ne peut faire que le biais du rêve et du souvenir (« *lui Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes !* »). L'impossibilité pour lui d'exercer un pouvoir réel fait de lui un marginal dans la société. Il vit en dehors de toute loi humaine, sociale et politique, et s'accroche avec l'énergie du désespoir à sa vie intérieure et aux souvenirs. Déçu par la colonisation et la libération de l'indépendance, Fama choisit de sortir de l'histoire et du temps. Tout au long du récit, il apparaît comme un être asocial et atemporel autour duquel gravitent les hommes, les mots et les éléments. On remarquera par exemple qu'à chaque fois qu'il est mis en communication avec d'autres personnages, le vieux prince Doumbouya plonge aussitôt dans les souvenirs d'un passé glorieux. Un passage du roman peut illustrer cela. Ainsi, dans la camionnette qui le conduit aux funérailles de son cousin Lacina, Fama écoute deux récits, celui de Diakhité qui raconte longuement son évasion de la République socialiste du Nikinai ; puis un jeune voyageur impertinent, Sery, qui s'acharne sur la présence indésirable des étrangers dans leur région. Tous les voyageurs sont littéralement transportés dans un passé qui les arrache réellement du temps présent, de telle sorte qu'à la fin du récit de Séry un silence général s'empare de la camionnette :

Il eut un silence parmi les passagers. La camionnette se relançait vers un parcours plus droit, chaud et aveuglant de soleil ; le fleuve Boudomo avait été passé, les arbres rapetissaient. « Mes dires ont donc sonné le silence comme le pet de la vieille grand-mère dans le cercle des petits-enfants respectueux », s'étonna Séry en prolongeant la phrase par un éclat de rire qui n'eut pas d'écho. Il leva les yeux et tressaillit en s'apercevant que de tous les côtés des regards de stupéfaction étaient fixés sur

---

<sup>455</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.171.

lui. Toutes les lèvres étaient tirées et tassées, les oreilles n'écoulaient que des soufflements du moteur. »<sup>456</sup>

Quant à Fama, le texte précise simplement qu'il « *entreprit de penser* ». Plus loin, d'autres récits légendaires rapportés par des griots accueillent Fama à Togobala, mais ce dernier ne peut les entendre.

Quoi qu'il en soit, Fama est constamment décalé des temps présents ; il est projeté dans les souvenirs du passé et complètement situé en dehors de l'univers réel. Le texte montre à de nombreux passages qu'il est détaché de la réalité qui l'entoure :

Ils traversaient les savanes, les lagunes. Des arbrisseaux étaient accrochés aux monts qui roulaient jusqu'à l'infini. C'était le matin. Le soleil venait de pointer et s'empressait de fondre et balayer les nuages avant de monter plus haut et faire régner un vrai jour d'harmattan. Fama, lui, était préoccupé et mélancolique. Il quittait Salimata, à la capitale, tous les amis, toutes les cérémonies, les palabres et il ignorait quand il pourrait revenir. Le patriarcat de la tribu lui incombait après le décès de son cousin Lacina. Devait-il l'assurer et demeurer au village ou y renoncer et retourner à la capitale ? Fama n'avait pas encore décidé.<sup>457</sup>

Plongé dans son monologue intérieur, Fama ne sort de sa carapace qu'à de rares moments. D'ailleurs l'usage abondant du discours indirect libre dans ce roman permet au narrateur de rendre compte de l'intériorité du héros et de ses états d'âmes. Fama s'évade dans ses rêves ; il ne fait qu'évoquer pour lui seul des souvenirs amers, comme s'il avait renoncé à communiquer avec les autres. Dans ces souvenirs, le vieux prince essaie de reconstituer le scénario de ce qu'il aurait du faire en telle ou telle circonstance ou ce qui aurait du se passer en de telles autres et qu'il ne peut réaliser dans sa situation actuelle. Il suffit de relire les deux premières pages du récit pour constater l'éloignement temporel qui marque la conscience du héros. Un court passage au conditionnel dans lequel le narrateur rend compte de cette terrible fuite du temps :

Vous paraissez sceptique ! Eh bien, moi, je vous le jure, et j'ajoute : si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des Indépendances [...], je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère. Un ancien de la caste forgeron serait descendu du pays avec une petite canne, il aurait tapé le corps avec la canne, l'ombre aurait réintégré les restes, le défunt se serait levé. On aurait remis la canne au défunt qui aurait le pas à l'ancien, et, ensemble ils auraient

---

<sup>456</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.88-89.

<sup>457</sup> - Ibid., p.82-83.

marché des jours et des nuits. Mais attention ! sans que le défunt revive ! La vie est au pouvoir d'Allah seul ! Et sans manger, ni boire, ni parler, ni même dormir, le défunt aurait suivi, aurait marché jusqu'au village où le vieux forgeron aurait repris la canne et aurait tapé une deuxième fois. Restes et ombre se seraient à nouveau séparés et c'eût été au village natal même qu'auraient été entreprises les multiples obsèques trop compliquées d'un Malinké de caste forgeron.<sup>458</sup>

Les temps anciens sont révolus sauf pour ce narrateur qui nous fait pénétrer la conscience de Fama. Cette fuite du temps se retrouve aussi à la fin du roman quand le dernier des Doumbouya refusant toute réalité concrète (la libération, les soins et les compensations financières, vivre dans la capitale, les frontières et les restrictions de circulation) s'engage dans ce qu'il croit être son royaume d'enfance. Dans l'agonie finale du prince se mêlent gloire épique et désarroi profond. La « sortie honorable » ou le « suicide » de Fama intervient comme la sortie définitive du temps et de l'histoire.

Dans le deuxième roman de Kourouma, le vieux roi Djigui Kéita, conscient des changements qui s'opèrent dans son royaume, préfère conserver une certaine distance avec l'ère nouvelle de la colonisation. Son refus par exemple d'apprendre la langue française illustre sa prudence et la volonté de conserver ne serait-ce qu'une once de pouvoir ou d'autorité sur son royaume. Et aussi de retrouver les choses en l'état, c'est-à-dire avant l'arrivée des colonisateurs à Soba.

Cependant, le *Centenaire* sait que rien n'est plus comme avant. Mais il espère profiter du peu de liberté dont il jouit encore pour tenter de ressusciter le Soba d'antan. En refusant donc l'évidence des transformations de son royaume, Djigui persiste à croire au passé. La résistance qu'il désigne avec son griot Djéliba sous le nom de « *Boribana* » (« la fin des reculades ») illustre cette folle et vaine obstination. Cette déclaration, nous l'avons vu, ne mène ni au conflit ni à la restauration de l'ordre d'antan.

En définitive, la distance temporelle est donc inscrite à l'intérieur du récit. Dans la forme et l'expression, à travers le rappel des souvenirs, des rêves, les personnages situés en dehors des temps présents actuels. On pourrait aussi ajouter les souvenirs amers de Salimata, l'épouse de Fama ; mais ceux-ci sont essentiellement rattachés à la non-maternité. Le héros

---

<sup>458</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.9-10.

du *Soleils des Indépendances* finit lui par assumer le destin de ses rêves, à se plonger dans la mort.

### **Conclusion partielle.**

Au terme de cette deuxième étape de notre étude, l'analyse des structures narratives de l'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma montre que l'esthétique de l'écrivain ivoirien subit l'influence des méandres de l'histoire africaine. L'étude de l'instance narrative dans le chapitre 4 souligne l'éclatement de la figure du narrateur. Multiples, insaisissables, indéfinissables, insituables, les narrateurs kouroumaïens se jouent des codes classiques pour faire émerger une autre vision de l'écriture. Cette multiplicité des narrateurs n'est bien sûr qu'apparente, puisque organisée par le romancier lui-même; mais cette stratégie veut souligner aussi la difficulté du dire, la confusion de la parole dans un univers troublé et instable. Autrement dit, comment traduire en mot, en voix, une réalité qui sans cesse s'échappe. Cette instabilité de l'instance narrative témoigne de la brutalité de l'histoire, et s'affiche comme une tentative de dire des réalités indicibles, de dire aussi une autre version de l'Histoire. La multiplicité des narrateurs dans *Monnè, outrages et défis* apparaît ainsi comme une volonté chez le romancier de rendre compte de la colonisation de l'intérieur, à partir des points de vue des personnages secondaires souvent ignorés par la littérature (chefs traditionnels, griots). Les points de vue des colonisés face à l'histoire « officielle » des vainqueurs.

Dans *Les Soleils des Indépendances*, l'instance narrative est elle aussi éclatée ; illustrant d'ailleurs l'éclatement de la conscience du personnage central, le prince Fama. Là encore, les différentes focalisations permettent sans aucun doute de traduire toute la détresse existentielle d'un personnage autrefois sacré, et désormais déclassé par le vent de l'Histoire et les « soleils des indépendances ».

Avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*, la stratégie narrative choisie par Kourouma obéit encore à la volonté de dire l'indicible, de traduire en mot la douleur de l'Histoire. En adoptant une technique narrative inspirée de la tradition orale malinké (« le donsomana »), le romancier se joue encore des codes classiques pour rendre compte d'une réalité violente, celle de la dictature. C'est ce même jeu avec la parole et l'Histoire que l'on retrouve dans *Allah n'est pas obligé*. Le registre faussement naïf du roman et la langue ouvertement anormale du jeune narrateur témoignent là aussi des incertitudes de l'actualité africaine de cette dernière décennie.

Si l'instabilité de l'instance narrative répond au souci de donner la parole à des personnages marginaux de l'histoire, c'est que la vision de cette histoire n'est pas univoque. Le chapitre cinq s'est attaché à montrer comment l'usage de la parole participe de l'esthétique de l'incertitude. Cet usage est rendu problématique dans *Monnè, outrages et défis* notamment où les malentendus nés des erreurs de traduction ou des mensonges délibérés éclairent d'un regard nouveau le fait colonial. En effet, l'histoire de la colonisation de Soba qu'évoque le deuxième roman de Kourouma est une série d'incompréhension linguistique largement exploitée par les colonisateurs européens. Ces derniers ne sont pas les seuls à manipuler la langue et le mensonge. Les récits soulignent aussi l'implication des responsables politiques africains dans l'élaboration des mensonges : rois, griots, chefs d'Etat modernes règnent par la manipulation des mots et de l'histoire. L'histoire dite « officielle » devient donc polémique et source de confusion.

Et c'est pour échapper à cette histoire insaisissable, que les héros kouroumaïens tentent de créer une histoire parallèle, de faire renaître le temps des origines, celui d'avant la perte. Cette quête temporelle et cette recherche de l'éternité ont été l'objet du chapitre six. Les deux premiers textes de Kourouma étalent le désarroi des personnages principaux à la « recherche du temps perdu » ; Fama Doumbouya et Djigui Kéita se raccroche avec l'énergie du désespoir à un temps révolu ou sur le point de l'être. D'autre part, la conception du temps dans ces deux romans montre aussi le recul de l'ordre traditionnel et l'irruption de temporalité occidentale. Les deux points de vue se mêlent dans la narration et concourent au déséquilibre existentiel des héros. Ces derniers n'ont plus qu'à se réfugier dans le culte du souvenir et de l'imaginaire. En effet, le thème du souvenir qui clôt cette partie traduit la distance temporelle qui s'est désormais créée entre Fama et Djigui et une réalité qu'ils se refusent à admettre.

Au final, la mise en scène de l'incertitude prend appui ici sur l'instabilité des instances narratives, la mise en cause de la parole et la distance temporelle. Ces catégories sont contaminées par les soubresauts de l'Histoire et l'actualité convulsive du continent noir. Elles deviennent sous la plume de l'écrivain ivoirien des artifices pour dire et traduire la crise de l'univers africain.

Troisième partie : De la problématique de  
l'absurde au bilan de l'histoire.

Cette troisième partie a pour objet de lire la dimension tragique de l'œuvre romanesque kouroumaïenne. En effet, celle-ci propose une vision d'angoisse sur l'histoire et l'actualité socio politique de l'Afrique noire. Depuis la rencontre de ce continent à l'Occident et jusqu'en ce début de siècle, les romans d'Ahmadou Kourouma se font l'écho des bouleversements majeurs survenus sur la scène sociale ou politique et leur impact sur les consciences africaines. D'ailleurs, romanciers, dramaturges, poètes, essayistes et critiques ont largement évoqué ce « choc des civilisations » depuis un demi-siècle, analysant ici et là le bilan et les retombées de cette rencontre. La somme de ces textes est immense et sans doute proportionnelle aux « dégâts collatéraux », aux effets pervers de ce choc sur l'être africain. D'Aimé Césaire à Franz Fanon ou Albert Memmi, l'analyse du « drame des colonisés » a pour ainsi dire préoccupé les intellectuels du monde noir. L'accession à l'indépendance des anciennes possessions françaises n'a pas pour autant résorbé la fracture tragique issue de la colonisation. Pire, elle s'est aggravée selon les spécialistes des littératures africaines, à tel point que l'on parle de « nausée post-coloniale »<sup>459</sup> pour qualifier l'univers africain au lendemain des indépendances.

La problématique de l'absurde n'est pas une question nouvelle en littérature africaine ; on peut même affirmer sans trop d'exagération que l'écriture négro-africaine est consubstantielle de l'absurde. Le classique africain *L'Aventure ambiguë* du Sénégalais Cheick Hamidou Kane est sans doute le roman emblématique du drame du sujet africain face à une Histoire mouvante et instable. On pourrait citer d'autres récits plus proches de l'actualité africaine. Le sentiment de l'absurde, cette angoisse qui saisit l'être au plus profond de lui-même, ce mal-être existentiel, est relayé par des générations de dramaturges et de romanciers, au rythme destructeur d'une actualité convulsive.

Comme tant d'autres littérateurs avec ou après lui, Ahmadou Kourouma se veut aussi le témoin de l'angoisse de l'être africain face aux vicissitudes de l'Histoire. Son œuvre romanesque, et c'est l'objet de cette partie, rend compte du drame vécu par le sujet africain tout au long de l'Histoire. Les personnages de ses récits portent les stigmates de cette histoire mouvementée. Le premier chapitre de cette partie s'intéresse à la figure de l'absurde dans les romans de Kourouma ; pour nommer cette figure, nous avons choisi le concept de la « bâtardise », un terme abondamment employé par le héros des *Soleils des Indépendances* et

---

<sup>459</sup> - L'expression est de Lydie Moudileno, « Le droit d'exister, trafic et nausée post-coloniale dans *Les Trafiqueurs* », in Cahiers d'Etudes Africaines, n°165.

qui, à notre sens, résume fort bien la confusion des valeurs, la fuite du sens que dressent les récits d'Ahmadou Kourouma. La « bâtardise » n'épargne aucun des personnages kouroumaïens quelque soit son statut : princes déclassés (Fama et Djigui), enfants à la dérive (Birahima), président-dictateur (Koyaga).

Puis le dernier chapitre tente ici de dresser un état des lieux de la violence tragique que développe l'univers romanesque kouroumaïen. En effet, la violence de l'univers témoigne de la tragédie de l'histoire africaine. Seront examinés la figure de l'indépendance qui prend sous la plume de l'écrivain ivoirien une tournure dramatique, à l'opposé des attentes positives espérées. La violence tragique se lit dans le délabrement des lieux, dans l'apogée du parti unique, dans les guerres civiles et l'inflation du sanguinaire.

## Chapitre 7 : Pour un absurde africain : le mythe du bâtard.

Le dictionnaire *Larousse* définit le terme de « bâtard » comme un principe ou un élément qui « *tient de deux espèces différentes ou qui n'a pas de caractère tranché* »<sup>460</sup>. Historiquement, le mot « bâtard » était employé pour désigner un enfant adultérin ou illégitime, c'est-à-dire conçu en dehors de certaines normes sociales (mariage, célibat des prêtres). De façon générale, ce terme est connoté négativement et renvoie à une idée de mépris. Il renvoie aussi à une forme d'hybridité, de métissage, de mélange qui peut être harmonieux ou se révéler instable.

En considérant l'œuvre romanesque de Kourouma, notamment *Les Soleils des Indépendances*, nous sommes frappés par la redondance des termes « *bâtardise* » et « *bâtard* » qui inondent les récits<sup>461</sup> à tel point qu'il convient un tant soit peu de s'attarder sur ces « métaphores obsédantes ».

### 7.1 La bâtardise et les récits kouroumaïens.

Dans le premier roman d'Ahmadou Kourouma, la conscience malheureuse du prince Fama, héritier sans descendance de la dynastie des Doumbouya, devient la scène où le Bien, l'ordre politique féodal et ancien, affronte le Mal, le nouvel ordre social et politique instauré par l'Indépendance à la suite des colonisateurs français. Fama emploie pour désigner ce

---

<sup>460</sup> - *Le Petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 2007, p. 150.

<sup>461</sup> - On notera aussi que Birahima, le jeune narrateur d'*Allah n'est pas obligé*, emploie fréquemment le terme de « *gnamokodé* » qui signifie aussi « bâtard » ou « bâtardise » en langue malinké ; cependant, il s'agit dans le cas de Birahima davantage d'un juron contrairement à l'usage qu'en fait Fama.

nouvel ordre une expression traditionnelle de mépris : « *bâtardise* ». Le mot rythme quasiment les premières pages du récit quand le vieux prince endure des circonstances qui tétanisent ses sens (la cacophonie de la capitale et ses foules bruyantes) et sa dignité de chef traditionnel (les affronts essuyés au cours des funérailles où il quête l'aumône). Le monde de la « *bâtardise* » avec ses « *bâtards* » occupe durant tout le texte les méditations de Fama sur cette époque qui l'exaspère :

« Fama empocha et resta quelque temps soucieux de l'abâtardissement des Malinkés et de la dépravation des coutumes. L'ombre du décédé allait transmettre que sous les soleils des Indépendances, les Malinkés honnissaient et même giflaient leur prince [...]. Bâtard de *bâtardise* ! Lui Fama, descendant des Doumbouya ! Bafoué, provoqué, injurié par qui ? Un fils d'esclave ! »<sup>462</sup>

Ces termes resurgissent encore dans ses fantasmes épiques de restauration de sa gloire passée qui hantent l'agonie du vieux prince mourrant à la fin du récit :

« Ah ! Voilà les jours espérés ! La *bâtardise* balayée, la chefferie revenue, le Horodougou t'appartient, ton cortège de prince te suit [...]. La cohue des guerriers hurle, se balance sur place et s'immobilise ! Lâches ! Pleutres ! Enfants des Indépendances ! Bâtards ! Vos mères ont fleuri mais n'ont pas accouché d'hommes ! Fama seul et cet doigt vous trouera, vous mitraillera [...]. Fama, l'Unique ! Le fort ! Le grand ! Le viril ! Le seul possédant du rigide entre les jambes ! »<sup>463</sup>

Par ailleurs, on peut signaler que Salimata, l'épouse de Fama, bien qu'elle évolue dans le même « *monde renversé* », n'emploie jamais les termes de « *bâtard* » ou de « *bâtardise* ». Il est vrai qu'elle n'entretient pas comme son époux un rapport nostalgique avec l'ordre traditionnel ; elle tente, contrairement à Fama, de se frayer un chemin par ses « *durs soleils des Indépendances* ».

Dans la perception de Fama, la « *bâtardise* » renvoie au désordre illisible et illégitime qui vient supplanter un ordre féodal où il faisait bon vivre, car tout y était sous l'autorité du prince. La « *bâtardise* » est donc un chaos d'où surgissent sans cesse les pires outrages. C'est encore la dépravation générale créée par l'oubli des vieilles sociabilités, la rupture du pacte communautaire et social qui lie les Malinkés. Le triomphe de la « *bâtardise* » se lit dans les

---

<sup>462</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. pp. 16-17.

<sup>463</sup> - Ibid., pp. 194-195.

comportements incongrus, la ruine de l'honneur, les interdits bafoués, le déclin des grands griots et des maîtres chasseurs. C'est aussi le relâchement des pratiques religieuses, alors que l'islam pourrait d'après Fama s'ériger en bastion de résistance à l'histoire déclinante ; on voit par exemple le vieux prince clamer sa profonde révolte reclus dans une mosquée :

« Fama se ressaisit et se boucha les oreilles [...] et l'esprit aux excitations des bâtardises et damnations nègres et se livra tout entier à la prière [...] : clamer sa reconnaissance pour la subsistance, la santé, pour l'éloignement des malchances et malédictions noircissant le nègre sous les soleils des Indépendances, prier pour chasser de l'esprit et du cœur les soucis et tentations et les remplir de la paix aujourd'hui, demain et toujours »<sup>464</sup>.

La « bâtardise » affecte désormais tout le corps social, les représentants officiels et officieux des nouveaux pouvoirs ; elle tente même de « *pénétrer* », de « *diviser* », de « *gâter* » Togobala, l'ultime refuge ancestral des Doumbouya. Et comme des aménagements plus ou moins sinueux sont toujours possibles entre l'ordre ancien et les nouveaux pouvoirs, on remarquera que Fama a lui-même recherché ces compromis infâmes (en intégrant le comité du parti unique à Togobala), avant d'incarner un discours parfois intransigeant, voire intégriste :

« Le prince des Doumbouya chercha autour de lui un bâton, un fusil, une bombe pour s'armer, pour tuer Vassoka, ses chefs, les Indépendances, le monde [...]. Un Doumbouya, un vrai, père et mère Doumbouya, avait-il besoin de l'autorisation de tous les bâtards de fils de chien et d'esclaves pour aller à Togobala ? Evidemment que non. Fama, le plus tranquillement du monde, comme s'il entraît dans son jardin, tira la porte et se trouva sur le pont. Il redressa sa coiffure, replia les manches de son boubou et fièrement, comme un vrai totem panthère, marcha vers l'autre bout du pont. Après quelques pas, craignant que tous ces enfants de la colonisation et des Indépendances n'identifiassent son départ à une fuite, il s'arrêta et cria à tue-tête comme un possédé : « Regardez Fama [...] Voyez-moi, fils de bâtards, fils d'esclaves ! Regardez-moi partir ! »<sup>465</sup>

L'attitude ambivalente du prince, tantôt réactionnaire comme dans cet exemple, tantôt conciliante avec le parti présidentiel à Togobala ou avec les colonisateurs français qui avaient maintenu le négoce pour les Malinkés, nous amène à constater que le prince Fama est « atteint » par la « bâtardise » qu'il dénonce. D'ailleurs, les premières pages du récit

---

<sup>464</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , p.27.

<sup>465</sup> - *Ibid.*, p. 90.

présentent le vieux dignitaire malinké comme un « *vautour* » mendiant sa pitance dans la capitale :

« Des descendants de grands guerriers (c'était Fama) vivaient de mensonges et de mendicité (c'était encore Fama), d'authentiques descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fumet d'un événement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie. »<sup>466</sup>

Tout le roman est ainsi traversé par cette attitude ambivalente de Fama, partagé entre la restauration d'un ordre féodal et ancestral et la compromission d'avec les mœurs « éhontés » du monde des Indépendances.

D'autre part, Fama apparaît dans une grande partie du récit comme être inaccompli, inachevé, un bâtard pourrait-on dire. En effet, à la déchéance économique et sociale du prince s'ajoute sa stérilité, un temps nié, qui le prive d'une descendance et menace inéluctablement la dynastie des Doumbouya. Cette improductivité eschatologique plonge le vieil homme dans une insécurité ontologique intenable ; il n'aura de cesse tout au long de son errance de tenter de combler ce manque ô combien vital. A ce propos, son engagement fiévreux dans l'action politique pour renverser l'élite dirigeante de la République des Ebènes peut se lire aussi comme une tentative de sublimation de ce manque. Du coup, la vie familiale du héros du premier roman de Kourouma est un échec dramatique. Ses rapports aux femmes s'avèrent au final bien désastreux ; car bien que marié, Fama est dépendant de sa femme Salimata, ce qui est un comble pour un homme de son rang dans l'organisation sociale traditionnelle africaine qu'il défend. Mari « *vide le jour et stérile la nuit* », Fama est donc incapable de remplir à ses obligations conjugales qui subissent elles aussi le contre coût lié à la stérilité du couple. Finalement, il est abandonné par Salimata et même par sa seconde épouse qu'il hérite à la mort de son cousin Lacina.

A la faillite de son univers familial, on peut aussi parler de la ruine de ses projets politiques. En effet, tous ses engagements aboutissent à des échecs ; son activisme politique intense contre la colonisation française puis contre la classe dirigeante noire de l'Indépendance est pour ainsi dire mal récompensé : Fama est écarté du « gâteau » de l'Indépendance, emprisonné et torturé par le parti présidentiel. Ses opinions politiques sont presque toujours à contre courant d'une Histoire qui lui échappe. Son désir de restauration

---

<sup>466</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p. 18

d'un ordre féodal se heurte constamment aux « *ordres, aux lois, aux circulaires des Indépendances* » quand ce ne sont pas ceux qu'il appelle les « *filis d'esclaves et les bâtards* » qui entravent ses volontés. Fama est en réalité un homme isolé, aussi bien dans la capitale où il erre depuis près de vingt ans qu'à Togobala, son village. La solitude du vieux prince s'étale ainsi sur tout le texte. Narcissique, orgueilleux, Fama se réfugie sans cesse dans le culte nostalgique de la grandeur de sa famille royale. Il s'enferme, tel Noé dans son arche, dans l'illusion d'une résurrection, d'une renaissance des temps anciens, de son paradis perdu. Dans la capitale, Fama erre, seul, cherchant ici et là des réponses à ses angoisses existentielles ; un passage tiré de la scène d'ouverture du récit résume bien le dilemme angoissant du dernier des Doumbouya :

« [...] si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des Indépendances (les soleils des Indépendances, disent les Malinkés), je vous le jure, on n'**aurait** jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère. Un ancien de la caste forgeron **serait** descendu du pays avec une petite canne, il **aurait** tapé le corps avec la canne, l'ombre **aurait** réintégré les restes, le défunt se **serait** levé. On **aurait** remis la canne au défunt qui **aurait** emboîté le pas à l'ancien, et ensemble ils **auraient** marché des jours et des nuits [...]. Et sans manger, ni boire, ni parler, ni même dormir, le défunt **aurait** suivi, **aurait** marché jusqu'au village où le vieux forgeron **aurait** repris la canne et **aurait** tapé une deuxième fois. Restes et ombre se **seraient** à nouveau séparés et ç'**eut été** au village natal même qu'**auraient été** entreprises les multiples obsèques trop compliquées d'un Malinké de caste forgeron. »<sup>467</sup>

L'usage abondant du conditionnel dans cet extrait témoigne du décalage qui s'est créé entre les traditions telles qu'elles étaient pratiquées dans le monde traditionnel malinké et leur usage dans l'Afrique des « soleils des Indépendances ». Et surtout, il montre le décalage de la conscience du héros, qui prend pour certitude ce qui relève désormais du passé, d'une éventualité. C'est ce décalage qui crée l'absurde et le tragique dans la conscience de Fama. A de nombreuses reprises, le prince connaît un déchirement à l'évocation des heures glorieuses de la chefferie, de la période d'avant « *les soleils des Indépendances et les soleils de la colonisation* ». On le voit, le prince Fama est un homme hésitant, un être à la conscience déchirée, brisé par l'Histoire.

La césure, ou la prise de conscience du héros s'opère finalement dans les souterrains de la prison de Mayako dans laquelle il est relégué par les autorités de la Côte des Ebènes.

---

<sup>467</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit. , pp. 9-10 ; c'est nous qui soulignons en gras.

C'est dans ce lieu hostile doit reconnaître qu'il a été « vaincu et terrassé » par les « bâtards » des Indépendances qu'il a vilipendé en vain. Au sortir de cette étape carcérale, il mesure les limites de son projet politique et reconnaît les signes de sa fin. En acceptant l'inacceptable (sa stérilité et l'infidélité de son épouse Salimata), le vieux prince adhère à l'ambiguïté de l'Histoire. Sa mort qui clôt le récit intervient comme une tentative de réconciliation du prince avec lui-même, avec les forces cosmiques, avec l'ordre originel. En assumant l'échec de son parcours de son parcours existentiel, Fama accepte le châtement divin symbolisé par l'attaque des caïmans sacrés. Les visions oniriques qui accompagnent son agonie réalisent ses désirs :

« N'as-tu rien entendu, Fama ? Tu vas à Togobala, Togobala du Horodougou. Ah ! Voilà les jours espérés ! La bâtardise balayée, la chefferie revenue, le Horodougou t'appartient, ton cortège de prince te suit, t'emporte, ne vois-tu pas ? Ton cortège est doré [...]. Fama sur un coursier blanc qui galope, trotte, sautille et caracole. Il est comblé, il est superbe. Louange au miséricordieux ! »<sup>468</sup>

Voilà donc Fama qui entre, vainqueur apparent de tous les « soleils des Indépendances », dans son Horodougou enfin conquis ; il a accompli le projet de sa vie. Mais le rêve s'estompe et la tragique réalité le rattrape et l'emporte déjà vers l'au-delà. La fin du récit du récit souligne aussi l'absurdité de cette mort que le héros a voulu digne ; loin des hommes et de Salimata, entre la capitale et le village, dans un inquiétant « no man's land » et surtout dans l'indifférence totale. Si la mort a délivré Fama des cauchemars des Indépendances et de ses « bâtardises », elle n'a pas pour autant bouleversé l'ordre des choses. Fama meurt donc sans avoir changé le monde ; la traversée fatale du pont est même interprétée par un douanier comme un « acte de folie ». Au final, à la mort du dernier des Doumbouya succède la grisaille répétitive du quotidien et du rituel malinké :

« Un Malinké était mort. Suivront les jours jusqu'au septième jour et les funérailles du septième jour, puis se succéderont les semaines et arrivera le quarantième jour et frapperont les funérailles du quarantième jour et ... »<sup>469</sup>

Fama mort, c'est donc un « monde qui s'effondre » et disparaît en attendant l'avènement d'un autre. Un monde transfiguré par l'Histoire.

---

<sup>468</sup> - *Ibid.*, pp. 195-196.

<sup>469</sup> - *Ibid.*, p. 196.

## 7.2 L'enfance comme source du mal(aise)

Le roman *Allah n'est pas obligé* doit sans doute une part de son succès au jeune narrateur héros, Birahima, un « enfant noir » aux antipodes de celui de Camara Laye par exemple. On se souvient encore par exemple de la scène d'ouverture de classique africain :

« J'étais enfant et je jouais près de la case de mon père. [...] Ma mère était dans l'atelier, près de mon père, et leurs voix me parvenaient rassurantes, tranquilles, mêlées à celles des clients de la forge. »<sup>470</sup>

La voix qui émerge ici n'est pas celle d'un enfant, mais d'un adulte qui se penchait sur un passé nostalgique, harmonieux ; la famille était au complet, et l'enfant écoutait respectueusement la voix de ses parents. Ce silence poli fait place à l'insolence du jeune narrateur kouroumaïen qui transgresse les usages dès l'entame du récit :

« Je veux bien m'excuser de vous parler en vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans [...] et je parle beaucoup. Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre [...] mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village. »<sup>471</sup>

Le langage de Birahima qui ne respecte ni mère ni père est rythmé de jurons grossiers : « *faforo ! (Sexe de mon père)* », « *gnamokodé (bâtardise)* ». Il contraste avec l'image « rose »<sup>472</sup> de « *L'Enfant noir* ». Pour lui, « *l'école ne vaut plus rien* » ; le père « *est crevé* » quand il « *roulait encore à quatre pattes* » ; la mère est morte aussi rongée par un ulcère. Lui-même se dit « *maudit* », devient « *enfant de la rue* », puis « *enfant-soldat* » au Liberia et en Sierra Leone où il a « *tué beaucoup d'innocents* » et « *s'est camé avec Kanif et les autres drogues dures* »<sup>473</sup>.

---

<sup>470</sup> - Laye Camara, *L'Enfant noir*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>471</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, *op. cit.*, pp. 10-11.

<sup>472</sup> - Bédi Mongo, *Afrique noire, littérature rose*, in « Présence Africaine », n°1-2, Avril-Juillet, 1955, pp. 133-134. Dans cet article devenu célèbre, l'écrivain Camerounais Mongo Béti reproche à Camara Laye de s'être détourné du combat anti-colonialiste auquel devaient être tenus les écrivains africains de cette période ; il qualifiera ainsi *L'Enfant noir* de « littérature rose ».

<sup>473</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, *op. cit.*, p.11.

La problématique de l'enfance apparaît en fait comme une question nouvelle chez Ahmadou Kourouma, puisque cette thématique est presque mineure dans les trois premiers romans. Avec *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain répondait en réalité à la demande expresse d'enfants rencontrés à Djibouti ; la dédicace du livre (« *Aux enfants de Djibouti : c'est à votre demande que ce livre a été écrit* ») explique le choix du point de vue d'un enfant, même si l'on se doute bien que la voix adulte de l'auteur transparaît dans la narration. C'est donc pour témoigner de la crise de l'enfant et de l'enfance en Afrique que Kourouma écrit ce livre et ce, au travers d'une question angoissante :

« Comment [peut-on] dans ce grand et foutu monde devenir un enfant-soldat ? »<sup>474</sup>

Autrement dit, comment a-t-on pu en arriver là ? Telle est l'interrogation qui structure tout le récit. Les points suivants apportent quelques éléments de compréhension.

### **7. 2.1 : Une enfance aux frontières incertaines.**

Si l'enfance paraît de plus en plus difficile à délimiter dans l'Afrique des années 2000, cette indétermination est aussi contenue dans la définition du terme même. Ahmadou Kourouma lui-même confirme ce flou lorsqu'il déclare dans un entretien à Madeleine Borgomano :

« Un homme de 80 ans appelle enfant un autre de 75 ans [...]. En Afrique, on est toujours un enfant pour des personnes plus âgées »<sup>475</sup>.

Quand il évoque son enfance, le héros Birahima paraît déjà avoir vécu « plusieurs vies », comme s'il n'attendait plus rien de l'avenir :

---

<sup>474</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, *op.cit.*, pp.93-94.

<sup>475</sup> - Borgomano Madeleine, *Entretien avec Ahmadou Kourouma*, in « Mots pluriels », Revue internationale en ligne de Lettres et Sciences humaines, n°22, *Etre enfant en Afrique*, Septembre 2002. ([http://arts.exa.edu.au/mots pluriels](http://arts.exa.edu.au/mots_pluriels)).

« Avant de débarquer au Liberia, j'étais un enfant sans peur ni reproche [...], un enfant de la rue. Avant d'être un enfant de la rue, j'allais à l'école. Avant ça, j'étais bilakoro au village de Togobala [...]. Un enfant nègre noir africain broussard. Avant tout ça, j'étais un gosse dans la case avec ma maman [...]. Avant de marcher à quatre pattes, j'étais dans le ventre de ma mère. Avant ça, j'étais peut-être dans le vent, peut-être un serpent, peut-être de l'eau [...]. On appelle ça la vie avant la vie. J'ai vécu avant la vie. »<sup>476</sup>

Cette « *vie avant la vie* » résonne comme la seule période de son enfance apparemment heureuse et sereine. Pourtant, ce « paradis » très bref paraît déjà très éloigné pour Birahima qui connaît une scolarité assez sommaire :

« Mon école n'est pas arrivée très loin : j'ai coupé cours élémentaire deux. »<sup>477</sup>

Ensuite commence une période de marginalisation et de désocialisation qui met plus ou moins un terme à l'enfance :

« [...] le conseil des vieux a annoncé à grand-père et grand-mère que je ne pouvais pas quitter le village parce que j'étais un bilakoro. On appelle un bilakoro un garçon qui n'est pas encore circoncis et initié. »<sup>478</sup>

Dans le monde du village encore traditionnel, l'initiation est la seule frontière nette, le passage à l'âge adulte. Elle constitue une rupture au même titre que l'excision. Birahima déclare avoir passé cette épreuve, qu'il est désormais « *un initié, un vrai homme* » ; cependant cette affirmation est à prendre avec des réserves, puisqu'il affirme dans le même avoir « *dix ou douze ans* » et de n'être qu'un « *enfant* ». Ces propos contradictoires soulignent l'indéfinition de l'enfance dans un environnement familial lui-même défaillant.

---

<sup>476</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé, op.cit.*, p.13.

<sup>477</sup> - *Ibid.*, p.9

<sup>478</sup> - *Ibid.*, p.36.

## 7.2.2 Les orphelins

Le narrateur d'*Allah n'est pas obligé* n'a plus aucune famille, il se trouve lui-même orphelin :

« Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah. »<sup>479</sup>

C'est le sort du jeune homme et de tous les autres enfants évoqués dans le roman. Ici se pose donc la question de l'absence des pères dans l'œuvre kouroumaïenne. Si les guerres, notamment les conflits civils et leurs corollaires (famines, exodes, épidémies), ont tué beaucoup d'adultes et de pères, elles ne justifient pas pour autant la prolifération des orphelins. Dans *Allah n'est pas obligé*, seul le père du jeune « Kik » a été victime d'une guerre civile ; quant à Birahima lui-même, on ignore la cause de la mort de son père ; celui de « Sarah » est un marin toujours absent ; « Sosso la panthère » tue elle son père alcoolique pour protéger sa mère.

Dans *Monnè, outrages et défis*, Kourouma évoque cet aspect dans un court épisode. En effet, le roi Djigui vers la fin de sa vie et accablé d'outrages consacrait « *les derniers soucis de ses derniers jours* » à l'orphelinat des « *Enfants des pans de boubou* ». Le récit s'attarde longuement sur cet étrange engouement qualifié par le commandant français d' « *entreprise d'infanticide organisée par un vieillard retombé en enfance* »<sup>480</sup> :

« Djigui chercha et aima adopter les orphelins dont les parents étaient morts sur les chantiers du rail ; il se crut, le reste de sa vie, le seul responsable des travaux forcés et leurs méfaits [...]. J'allais d'un bébé à l'autre pour chasser des souris, écraser des asticots et les cafards qui les grignotaient, administrer à celui-ci des décoctions, langer celui-là. Quand j'arrivais à un mourrant, je m'asseyais près de lui, le prenais dans les pans de mes boubous, et par des prières pieuses et chaudes, j'enjoignais Allah de se prononcer, et chaque fois Il le faisait, en guérissant immédiatement ceux qu'Il voulait sauver ou en

---

479

*Allah n'est pas obligé*, op. cit., p.125.

<sup>480</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.169.

- Kourouma Ahmadou,

enlevant dans les fragilités des autres les souffles qu'Il y avait mis. Je faisais tout, seul, de mes propres mains, pour expier mes péchés comme Il l'a dit dans le Livre. »<sup>481</sup>

A ce qu'il semble, la raréfaction des pères aurait commencé du temps de la colonisation, à l'époque des travaux forcés et des guerres étrangères. Pour le vieux souverain de Soba, il s'agissait de réparer ses fautes en prenant soin en priorité des orphelins des réquisitionnés du chantier du rail. Cet épisode au premier abord insignifiant prend à la lumière d'une lecture rétrospective une dimension plus tragique. L'orphelinat du roi Djigui préfigure déjà le monde sans pères dans lequel évoluent les enfants-soldats.

Dans son troisième roman, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le thème de l'orphelin se fait plus visible. Le récit des griots narrateurs commence par l'évocation de l'enfance du dictateur Koyaga, figure centrale du roman ; tel un héros épique, le futur autocrate est ainsi porté par sa mère « douze mois entier » et met une « semaine » à naître avec « le poids d'un lionceau » ; très jeune, ses talents pour la chasse et la lutte font de lui « un vrai fauve ». Ajouté à ces qualités hors normes, le traumatisme initial de la mort de son père qui fait de lui à 7 ans un orphelin particulièrement vindicatif :

« L'image de mon père en agonie, en chaînes, au fond d'un cachot, restera l'image de ma vie. Sans cesse, elle hantera mes rêves. Quand je l'évoquerai ou qu'elle m'apparaîtra dans les épreuves ou la défaite, elle décuplera ma force ; quand elle viendra dans la victoire, je deviendrai cruel, sans humanité ni concession quelconque. »<sup>482</sup>

Ici, la mort du père est présentée comme une justification à la cruauté de Koyaga ; elle serait une revanche de l'orphelin sur le monde ; elle serait donc porteuse de sens, ce qui n'est pas le cas de Birahima par exemple dont le père n'a laissé comme trace qu'un manque indéterminé.

Notons enfin à propos des orphelins un élément important dans les romans de Kourouma, il s'agit de l'émergence de ce que l'on pourrait qualifier de « pères de substitution », un phénomène déjà entrevu dans *Monnè, outrages et défis* avec le roi Djigui et son « orphelinat des enfants des pans de boubou ». Au Liberia, Birahima rencontre sur son chemin un certain « Papa le bon » qui « donne à manger aux enfants de la rue »<sup>483</sup>, puis les

---

<sup>481</sup> - *Ibid.*, pp.167-168.

<sup>482</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *op. cit.*, p.20.

<sup>483</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, *op. cit.*, p.72.

enrôle dans sa milice. En réalité, le « colonel Papa le bon » et les autres chefs militaires qui recueillent successivement le jeune narrateur d'*Allah n'est pas obligé* apparaissent comme des répliques miniaturisées des « pères de la nation » et autres dictateurs qui peuplent *En attendant le vote des bêtes sauvages* ou *Les Soleils des Indépendances*. Dans ce dernier roman, le discours de la réconciliation du Président de la Côte des Ebènes donne la mesure de la confusion métaphorique et de la démagogie du dictateur :

« Lui, le Président était la mère de la République et tous les citoyens en étaient les enfants. »<sup>484</sup>

### 7. 2. 3 Les déscolarisés

Le statut d'orphelin entraîne souvent celui de « déscolarisé » et d'enfant de la rue. Pour ces enfants, en l'occurrence Birahima, l'abandon des études devient une fatalité, dans un contexte de dévalorisation généralisée :

« Mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc de l'école parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère [...] parce que même avec une licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. »<sup>485</sup>

Ce discours sur l'école tenu par un enfant de « dix ou douze ans » rend compte de la dévalorisation de l'enseignement scolaire ; dans le même temps, le jeune narrateur admet son statut d'inachevé, de bâtard :

« Mais fréquenter jusqu'au cours élémentaire deux n'est pas forcément autonome et mirifique. On connaît peu, mais pas assez ; on ressemble à ce que les nègres noirs africains indigènes appellent une galette à deux faces braisées. On n'est plus villageois, sauvages comme les autres noirs nègres africains

---

<sup>484</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op.cit., pp.173-174.

<sup>485</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. , pp.9-10.

indigènes : on entend et on comprend les noirs civilisés et les toubabs [...] mais on ignore la géographie, grammaire, conjugaison, divisions et rédaction. »<sup>486</sup>

Cet inachèvement fait de lui un être frustré et divisé : ni tout à fait instruit et « *civilisé* », mais ni « *sauvage* » ou « *villageois* » ; il erre dans un entre-deux indéfinissable.

Par ailleurs, la crise de l'institution intervient dans un climat de crise économique généralisée en Afrique. On n'est pas loin de la méfiance à l'égard de l'école coloniale du Blanc dont faisaient preuve le roi Djigui et les gens de Soba. Chez le héros d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*, les premiers éléments de la crise apparaissent bien vite :

« Vous étiez, Koyaga, ardent, impétueux ; vous étouffiez entre les quatre murs. Il vous fallait pour respirer des espaces, des rivières, des montagnes, du défi et du danger permanent. Vous abhorriez l'école, l'école vous écoeurait. »<sup>487</sup>

Dans ce roman, le savoir enseigné à l'école se voit constamment opposé au savoir traditionnel acquis dans les luttes et les chasses. D'ailleurs, l'école occidentale ne sert au futur dictateur ni à prendre le pouvoir, ni à l'exercer, ni à le conserver ; Koyaga préférant en effet se fier à ses instincts de maître-chasseur. Le récit indique pourtant qu'il choisit comme numéro deux du régime un « instruit », Maclédio, même si ce dernier sert plutôt de caution intellectuelle au pouvoir sanguinaire du « *gros primaire* » qu'est resté Koyaga.

Dans sa mégalomanie et convaincu qu'un « *peuple instruit était un peuple développé* »<sup>488</sup>, Koyaga fait bâtir dans toute sa République du Golfe des écoles élémentaires dont « *L'Ecole des enfants de troupe* » destinée à sa nombreuse progéniture. Ces écoles construites dans « *tous les villages et les campements* » finissent « *pléthoriques* » et « *livrées à des incompetents* » ; sans débouchées, elles deviennent des foyers de révolte et de contestation :

« Beaucoup d'enfants ne purent tenir jusqu'au certificat d'études. Ils quittèrent les bancs mais refusèrent de retourner dans les champs [...]. Ils se répandirent dans les marchés et les rues des villes, devinrent les premiers déscolarisés, constituèrent les premiers éléments des bandes, les premiers oiseaux des volées. »<sup>489</sup>

---

<sup>486</sup> - Ibid., p.10.

<sup>487</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. , p.22.

<sup>488</sup> - Ibid. , p.325.

<sup>489</sup> - Ibid., p.326.

Dès lors, la jeunesse devient sous la pression économique et sociale une force politique redoutable et imprévisible pour le pouvoir de Koyaga :

« Jusqu'ici, les choses en République du Golfe avaient été bipolaires et limpides : tout se traitait, se combinait, se jouait entre deux partenaires. Le pouvoir autoritaire et le peuple résigné [...]. C'est ce vis-à-vis de près d'un demi-siècle qui prit fin avec l'apparition d'un troisième danseur dans le cercle [...]. Ce troisième partenaire possède plusieurs noms : jeunesse perdue, régiment des déscolarisés, désœuvrés, pickpockets, cambrioleurs. »<sup>490</sup>

En somme, la gestion calamiteuse des institutions scolaires conjuguée à la faillite financière des états africains contribue à l'émergence d'une jeunesse désenchantée, « *sans morale ou principes* », livrée à elle-même et « *prête à tout et à tout faire* ».

#### **7. 2. 4 : L'enfant-soldat**

L'enfant-soldat est la conséquence d'un certain nombre de manques : manque de repères et de pères, manque de cadre scolaire et d'instruction adéquat, manque de ressources. C'est donc dans ce contexte de manque généralisé que surgissent des manipulateurs intéressés, comme Yacouba, l'accompagnateur de Birahima dans son périple libérien et sierra léonais :

« Pour m'encourager à partir, il m'a appris de tas d'autres choses sur le Liberia [...]. Des choses merveilleuses. Là-bas, il y avait la guerre tribale. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats [...]. Des small-soldiers avaient tout et tout [...]. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes et même des voitures. »<sup>491</sup>

Orphelin et pauvre, Birahima succombe au discours fallacieux de l'homme d'affaires Yacouba ; les désirs du jeune narrateur ont tout l'air d'un caprice d'enfant :

---

<sup>490</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit. p.325.

<sup>491</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. , pp.44-45.

« J'ai chialé comme un enfant pourri :Enfant-soldat, small-soldier, soldat-enfant, je veux devenir un enfant-soldat. Je veux aller chez ma tante à Niangbo. »<sup>492</sup>

L'expression puérile et la confusion des objectifs (l'enrichissement matériel et la recherche de la tante) indiquent une certaine naïveté exploitée par des adultes. Birahima entreprend d'ailleurs son récit des horreurs des guerres tribales (à la demande d'un adulte, son oncle) avec beaucoup de sang froid et de détachement, ce qui semble étonnant pour un enfant de cet âge. A ce propos, l'expression même « d'enfant-soldat » prête à confusion, car l'état de soldat semble radicalement contradictoire et opposé à l'état d'enfant. Birahima et les jeunes combattants de ces conflits sont ainsi obligés de consommer du « *hasch* » et d'autres drogues dures pour paraître « *aussi forts que de vrais soldats* »<sup>493</sup>. Et parfois, il faut en plus de cela, quelques séances de violence pour que ces adolescents franchissent le cap de l'enfance pour entrer dans le monde des adultes :

« Un soldat-enfant qui a violé et assassiné n'est plus un puceau. Et quand on n'est pas un puceau [...], on devient un soldat. Un soldat, un grand soldat. »<sup>494</sup>

En réalité, l'enfant-soldat n'est plus un vrai enfant, mais il n'est pas encore un véritable adulte. Utilisé comme soldat, il n'est pas un vrai soldat. Il est placé dans une situation intermédiaire ; c'est une sorte de bâtard, de monstre sorti de l'enfer des guerres civiles et des crises sociopolitiques africaines. Tel un virus mortel, l'enfant-soldat s'est multiplié, a proliféré, est devenu un phénomène romanesque<sup>495</sup> et même médiatique à tel point qu'il est considéré selon les propres termes de Birahima comme « *le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle* »<sup>496</sup>. Le paroxysme de la terreur est atteint quand les enfants-soldats contribuent à l'aggravation de leur situation afin de paraître aussi cruels que des adultes :

« Parce que les choses allaient de plus en plus mal, et les enfants-soldats sont bien quand tout va mal. Les enfants-soldats étaient de plus en plus cruels. Ils tuaient leurs parents avant d'être acceptés. Et

---

<sup>492</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. , p.60.

<sup>493</sup> - *Ibid.*, p.81.

<sup>494</sup> - *Ibid.*, p.86.

<sup>495</sup> - A la suite de Kourouma, nous citerons le roman du Congolais Emmanuel Dongala, *Johnny Chien méchant*, qui met en scène des enfants-soldats dans la guerre civile qui a ravagé le Congo-Brazzaville en 1997.

<sup>496</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. , p.93.

prouvaient par ce parricide qu'ils avaient abandonné, qu'ils n'avaient pas d'autre attache sur terre, d'autre foyer que le clan Johnny Koroma. »<sup>497</sup>

Fort heureusement, cet état de violence extrême ne concerne pas toute l'Afrique, mais quelques dizaines de pays de par le monde et des milliers d'enfants que les horreurs de la guerre ont marqués à tout jamais.

### 7. 2. 5 : L'enfant impossible

En faisant une incursion dans le premier roman d'Ahmadou Kourouma, *Les Soleils des Indépendances*, on note qu'il est construit autour des désenchantements, notamment le désenchantement d'une stérilité frustrante et le désir d'enfant. L'enfant impossible apparaît dans ce texte comme la marque d'un manque vital et crée un désir obsessionnel aussi bien chez le héros Fama que chez son épouse Salimata, car précise le narrateur :

« Ce qui sied le plus à un ménage, le plus à une femme : l'enfant, la maternité qui sont plus que les riches parures, plus que la plus éclatante beauté ! A la femme sans maternité, manque toujours la moitié de la féminité. »<sup>498</sup>

Cette impossibilité tiraille continuellement les deux conjoints « *tant que l'enfant ne germera pas* ». Loin de la froideur du narrateur d'*Allah n'est pas obligé*, le premier roman de Kourouma est traversé par cette attente tragique :

« Et les pensées de Salimata, tout flux, toutes ses prières appelèrent des bébés. Ses rêves débordaient de paniers grouillants de bébés, il en surgissait de partout. Elle les baignait, berçait et son cœur de dormeuse se gonflait d'une chaude joie jusqu'au réveil. En plein jour et même en pleine rue, parfois elle entendait des cris de bébés, des pleurs de bébés. Elle s'arrêtait. Rien : c'était le vent qui sifflait ou des passants qui s'interpellaient. »<sup>499</sup>

---

<sup>497</sup> - *Ibid.*, pp.215-216.

<sup>498</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.52.

<sup>499</sup> - *Ibidem*.

Au plus fort de son errance dans la capitale et en dépit de son attachement à son épouse, Fama a pourtant tenté de rompre le mauvais sort, en vain :

« Parce que Fama se résigna à la stérilité sans remède de Salimata. Il alla chercher des fécondes et essaya (ô honte !) des femmes sans honneur de la capitale. Une première, une deuxième, une troisième. Rien n'en sortit. Toutes cumulèrent des mois, parlèrent parfois de mariage [...], mais toujours vides et sèches comme les épis de mil d'un hivernage écourté, puis se détachèrent et partirent. »<sup>500</sup>

La stérilité de Fama annonce donc la fin de la dynastie des Doumbouya et de la chefferie ; elle signale la déchéance sociale et la faillite du prince face aux commandements de la tradition.

Tout au long du récit, Salimata et Fama affrontent dans la souffrance, les regards et le rire des femmes comblées ; ils errent tous les deux à la recherche d'un espoir, de la vie, du miracle. Pour cela, l'un et l'autre veulent rectifier l'ordre des choses : Fama se lance fiévreusement dans l'action politique qui le conduira à la mort ; Salimata se montre généreuse afin d'appeler sur elle les dieux de la maternité. L'enfant impossible devient la métaphore à la mort lente et irréversible des temps anciens, du royaume de Fama qui n'a « *pas fleuri* ». La stérilité du dernier des Doumbouya contraste pourtant avec la « prolifération » des « bâtardises » issus du monde renversé des Indépendances, ces jeunes gens arrogants, ces dirigeants politiques autoritaires. De ces enfants insolents des temps nouveaux naîtront des « *enfants mignons* » comme Birahima qui deviendront bourreaux ou victimes dans des « *républiques bananières* ».

Lorsque Ahmadou Kourouma publie *Allah n'est pas obligé*, l'écrivain ivoirien est un homme âgé (il a 73ans) ; il s'agit pour lui de témoigner de la situation ambiguë qu'occupent l'enfance et la jeunesse dans les sociétés africaines post-coloniales, à la fois forces de construction et de déconstruction. Il ne s'agit pas pour lui de se pencher sur sa propre enfance ou de rechercher un paradis perdu, mais de repenser tout le corps social africain en particulier sa composante la moins prise en compte, l'enfance, abandonnée très souvent à elle-même. Cette « génération sacrifiée »<sup>501</sup>, pour reprendre une expression courante en Afrique, exprime

---

<sup>500</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.56.

<sup>501</sup> - Cette expression qui résume le désenchantement vient en opposition à celle de « jeunesse sacrée » qui

au travers du discours déchiré et transgressif de l'enfant narrateur Birahima son mal-être et peut-être ses illusions perdues.

### **7.3 : La femme maudite.**

Nous nous intéressons ici à la déchéance de Salimata, l'épouse légitime de Fama avec lequel d'ailleurs son destin semble lié de près. De ce fait, elle est celle qui devrait constituer pour le héros brisé, un point de refuge. D'ailleurs, le fait que Fama l'évoque constamment dans son imagination comme pour solliciter l'espoir et la sécurité, est assez significatif du rôle qu'elle remplit à ses yeux. Et justement, Salimata subit les affres de la malédiction qui la prive de toute source de bonheur et de fécondité, bien qu'elle soit parée de toutes les vertus de courage et d'amour.

En analepse, le récit nous fait vivre l'histoire malheureuse de l'épouse de Fama. Salimata est d'abord une petite fille, conduite dans la joie totale, au milieu des chants, sur les sentiers de l'initiation. Mais hélas, elle en revient avec le désespoir au cœur. Le jour qui devait être le plus heureux de sa vie, celui où devait s'accomplir tous les rêves les plus beaux de l'enfance, devient le jour de la grande malédiction :

« Ma fille, soit courageuse ! Le courage dans le champ de l'excision sera la fierté de la maman et de la tribu. Je remercie Allah que ce matin soit arrivé. Mais j'ai peur, et mon cœur saute de ma peur, j'implore tous les génies que le champ soit favorable à mon unique fille ! » Oui, les génies entendirent les prières de sa maman, mais comment ! et après combien de douleurs ! après combien de soucis ! après combien de pleurs !<sup>502</sup>

Et voilà que le premier acte de sa vie s'avère être la plus grande déception, comme le pressentait déjà la mère. Cet acte d'initiation manqué devient le début d'un martyre de son corps de femme :

---

a servi de slogan politique du temps partis uniques dans de nombreux états africains.  
<sup>502</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.35.

« Salimata se rappelait quand vint son tour, quand s'approcha la praticienne. Chauffait alors le vacarme des matrones, des opérées déchaînées, des charognards et des échos renvoyés par les monts et les forêts. Les charognards surgissaient des touffes et des brouillards, appelés par le fumet du sang. Leurs vols tournaient au-dessus des têtes en poussant des cris et des croassements sauvages. La praticienne s'approcha de Salimata et s'assit, les yeux débordants de rouges et les mains et les bras répugnants de sang, le souffle d'une cascade. Salimata se livre les yeux fermés, et le flux de douleur grimpa de l'entrejambes au dos, au cou et à la tête, redescendit dans les genoux ; elle voulut se redresser pour chanter mais ne le put pas, le souffle manqua, la chaleur de la douleur tendit les membres, la terre parut finir sous les pieds et les assistantes, les autres excisées, la montagne et la forêt se renverser et voler dans le brouillard et le jour naissant ; la torpeur pesa sur les paupières et les genoux, elle se cassa et s'effondra vidée d'animation... »<sup>503</sup>

Dès lors, toute sa vie va se trouver totalement bouleversée. Blessée dans la partie la plus intime de son corps et de son être, Salimata est conduite dans la case du féticheur Tiécoura ; dans cette case, une autre blessure va s'inscrire dans sa chair, puisqu'elle sera violée par le féticheur, celui qui était supposé atténuer ses souffrances. La malédiction s'est installée dans son cœur meurtri. Tout comme la frustration.

Un autre aspect de la malédiction qui poursuit la figure de Salimata, c'est la privation de l'une des dimensions les plus symbolique de la femme : la maternité. Nous avons vu plus haut comment ce manque accablait profondément l'existence de Salimata et de son époux. Cette dimension de l'engendrement se trouve complètement refusée à la femme qui était pourtant désignée pour l'accomplir. Salimata ne peut avoir un enfant (du moins avec Fama) ; elle termine l'histoire de la dynastie des Doumbouya. Bien que Fama ait longtemps été un point d'ancrage pour elle, sa vie auprès du dernier des Doumbouya n'aura été qu'un long et interminable calvaire. Au lieu de la plénitude qu'elle espérait, c'est la terrible souffrance intérieure qui la ronge peu à peu. A la première occasion que lui offre Fama (son emprisonnement), elle s'empresse de l'abandonner, elle s'en va rejoindre un autre homme, car ni les sacrifices, ni Fama, n'ont pu lui offrir la plénitude recherchée.

Salimata n'apparaît pas seulement comme une mère maudite qui ne verra jamais « *le fruit de ses entrailles* ». C'est aussi une femme qui déchaîne les passions et attire le malheur. En effet, la beauté qui aurait du être l'atout de sa réussite, sera paradoxalement la source de

---

<sup>503</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.36-37.

ses souffrances. A chaque fois qu'elle approche un homme, celui-ci ne voit en elle qu'un objet de désir. Elle provoque un violent désir sexuel, comme si elle répandait autour d'elle une sorte de magnétisme irrésistible qui déclenche les pulsions les plus indécentes. Le désir qu'elle provoque chez les hommes, empêche ces derniers de rester dans les limites strictes de l'ordre social. L'épouse du prince apparaît donc comme un élément de l'excès, de trouble psychologique, moral et sexuel. Mis en sa présence, les hommes en arrivent toujours à la démesure, aux violences les plus incontrôlables. Fama lui-même n'échappe pas à cette obsession sexuelle, à chaque fois qu'il évoque Salimata dans ses rêveries. D'ailleurs, la seule évocation de sa femme neutralise ses facultés psychologiques, endort son esprit, le plonge dans une langueur et une léthargie dont il a peine à émerger. Ainsi, les pensées érotiques qui le traversent alors qu'il se recueille dans une mosquée :

« Fama devait jouer à l'empressé et consommer du Salimata chaud, gluant et dépouillé de l'entraînante senteur de goyave verte. [...] Blasphème ! gros péché ! Fama, ne te voyais-tu pas en train de pécher dans la demeure d'Allah ? C'était tomber dans le grand sacrilège que de remplir tes cœur et esprit des pensées de Salimata alors que tu étais dans une peau de prière au sein d'une mosquée. »<sup>504</sup>

Salimata reste finalement une épouse totalement déçue, non seulement à cause l'impuissance de son mari, mais surtout parce qu'aucun de ses vœux ne lui sera accordé. Le ménage formé avec Fama qui devait être exemplaire par la soumission de l'épouse, par la richesse du mari, sombre dans le désordre. Le couple vit en effet du travail pénible de Salimata, qui vend du riz aux chômeurs et aux mendiants du marché de la lagune dans la capitale. Fama, lui, est « *inutile et vide la nuit, inutile et vide le jour, chose usée et fatiguée comme une vieillealebasse* »<sup>505</sup>. Une situation intenable pour Salimata, ne pouvant plus comme on le voit compter sur le soutien de Fama. Le ménage se désarticule comme le monde « des soleils des indépendances ».

Dans la société originelle, Salimata aurait du être perçue comme l'exemple de la mesure et de l'équilibre. Mais dans un univers déséquilibré, elle ne provoque que le délire et la violence, puisqu'elle est elle-même une enfant de la violence et de la souffrance. Elle crée à son tour de la violence. En bafouant les liens sacrés du mariage, en reniant la fidélité, elle rompt les rapports qui la reliait à l'ordre traditionnel et s'installe à son tour dans le désordre

---

<sup>504</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.30.

<sup>505</sup> - Ibid., p.55.

du monde. Elle contribue ainsi à la généralisation de la bâtardise, du désordre qui était présent dans les actes de démesure et d'anarchie qui avaient brisé sa vie. Son remariage avec un marabout éhonté achève donc l'histoire.

## **7. 4 : Des figures controversées : le traducteur interprète et le tirailleur.**

La contribution importante des « Tirailleurs sénégalais » et des groupements militaires noirs dans la conquête coloniale française en Afrique est aujourd'hui établie. Cependant, leur rôle dans ces expéditions est loin d'être uniforme si l'on en juge par les nombreuses représentations de cette figure emblématique de l'époque coloniale dans la littérature africaine<sup>506</sup>. Il faut dire que le changement brutal de pouvoir intervenu au moment de la mise en place du système colonial a nécessité le recours à un personnel issu pour l'essentiel des régions conquises. La situation de ces individus dans l'accomplissement de leur tâche se trouve très souvent en porte à faux à l'égard des conditions de vie de leurs frères africains.

L'histoire officielle retient le général français Louis Faidherbe, alors gouverneur de la colonie du Sénégal, comme l'organisateur du corps des « Tirailleurs sénégalais » en 1857. Cette dénomination générique apparaît étrange au premier abord, car en dépit de la pluralité des origines, les officiers français ont maintenu cette appellation devenue officielle, une façon sans doute de modifier leur identité. Par ailleurs, le cours de l'histoire a fait de ces milliers de tirailleurs africains des « anciens combattants », appellation donnée à tous ceux qui ont participé à une ou aux deux Guerres Mondiales, mais aussi aux guerres d'indépendance d'Indochine et d'Algérie.

---

<sup>506</sup> - A titre d'exemples, on peut citer *Le Vieux nègre et la médaille* de Ferdinand Oyono, *L'Etrange destin de Wangrin* de Amadou Hampaté Bâ ; avec *Monnè, outrages et défis* puis *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Kourouma remet au goût du jour le personnage du tirailleur.

Mais l'existence même de ce corps militaire inaugure des rapports polémiques entre Africains. D'abord chez les écrivains où différentes perceptions s'opposent. Il y a d'abord l'un des tous premiers sinon le premier texte littéraire négro-africain consacré aux tirailleurs, *Force-Bonté* (1926), du Sénégalais Bakary Diallo, lui-même ancien tirailleur ; c'est un récit autobiographique retraçant l'itinéraire militaire de l'auteur du Sénégal en France et qui rend hommage à la bonté de la France envers ses fils noirs. A l'opposé, Léon-Gontran Damas dans le poème « *Et Caetera* » (« *Pigments* », 1937) qu'il consacre aux tirailleurs, condamne le recrutement d'Africains pour semer la mort ; à l'instar des Surréalistes qui appelaient au boycott de l'Exposition coloniale de 1931, le poète antillais, par ailleurs chantre de la Négritude, appelle les tirailleurs sénégalais à la rébellion. Son ami Sénégalais Senghor lui, se veut plus conciliant ; ancien combattant, ce dernier à travers son « *poème liminaire à Hostie Noire* » célèbre la mémoire des tirailleurs injustement oubliés par la France et rend hommage à la bravoure de ces hommes.

Par la suite, les récits témoignent du fossé sans cesse grandissant entre les anciens combattants et leurs frères noirs. Ainsi, dans *Monnè, outrages et défis*, les anciens combattants de Soba pouvaient se vanter d'avoir foulé le sol français et n'hésitaient pas d'ailleurs à le rappeler aux autres habitants, comme pour marquer leur supériorité :

« Pour rien au monde, nos compatriotes n'acceptèrent de se dévêtir, se déchausser, se séparer de ce qu'ils avaient et qui les distinguaient des autres Noirs. Ils étaient heureux et fiers d'avoir combattu pour la liberté de la France. Ils le proclamèrent en chantant : « c'est nous les Africains » dès qu'ils aperçurent les premiers toits de Soba ; quand ils mirent pieds à terre, ils se rassemblèrent et entonnèrent la Marseillaise [...]. Leurs dires étaient hérissés d'éloges, de mensonges et de merveilles. Ils prétendaient avoir en deux ans oublié nos dialectes et nos manières sauvages telles que manger à la main, marcher nu-pieds, se soulager derrière le buisson, se torcher avec les feuilles et se moucher avec les doigts. Ils étaient devenus étrangers, des non-Noirs. »<sup>507</sup>

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, la scène du retour métamorphosé des anciens combattants est reproduite par deux fois par Kourouma ; il y a d'abord le retour transfiguré de Tchao, le père du dictateur Koyaga, après la Grande Guerre :

« Le convalescent Tchao regagna les montagnes sans force mais chamarré de médailles [...]. C'est quand, totalement rétabli, l'ancien combattant voulut sortir qu'il se rendit compte du dilemme qu'il lui fallait nécessairement trancher. Il pouvait bien se débarrasser des habits, retourner à la nudité originelle,

---

<sup>507</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.84.

mais dans ce cas, il serait contraint de sortir sans les médailles. Les médailles ne se tenaient pas dans les cheveux, ne se pendaient pas au cou, ne s'attachaient pas à l'étui pénien : on ne pouvait pas exhiber les médailles sans nécessairement porter la vareuse que l'armée française lui avait laissée. Tchao hésita. Un matin, il se rebiffa, osa sortir de son fortin serré dans sa vareuse chamarrée de médailles au vu et au su de tout le village de Tchaotchi. »<sup>508</sup>

Tchao, comme les anciens combattants de Soba, ne résiste pas au clinquant des médailles et à la gloire que lui procure son statut d'ancien combattant quitte à bafouer des interdits ; il devient ainsi un « non-paléonégrite » à l'instar des « non-Noirs » de Soba.

Plus loin, l'expérience de tirailleur se répète pour son fils Koyaga envoyé en Indochine puis en Afrique du nord. Si le récit souligne les exploits dérisoires de Koyaga, il signale aussi que les théâtres d'opération ont changé. Il ne s'agit plus de guerres défensives comme les deux Guerres Mondiales, mais de guerres coloniales. Cette situation est d'autant plus absurde qu'il appartient lui-même à un peuple colonisé. Certains passages du roman vont même jusqu'à relayer positivement l'héroïsme des combattants indochinois face au corps expéditionnaire français<sup>509</sup>. L'absurdité dans laquelle sont enfermés ces « mercenaires » est révélée au grand jour par Kourouma qui s'inspire très certainement de sa propre expérience de tirailleur en Indochine, pour avoir refusé de participer à la répression d'une manifestation anticoloniale dans son pays. Le retour de Koyaga et de ses frères d'armes noirs s'effectue dans le climat politique tendu de la décolonisation, suscitant au passage la méfiance, sinon l'hostilité des nouveaux pouvoirs :

« Le Président de la République ne voulait pas de paléos mercenaires qui avaient passé toute leur vie de soldats de fortune à guerroyer contre la liberté des peuples colonisés. »<sup>510</sup>

L'intégration de ces « anciens combattants » aux nouvelles et jeunes armées africaines ne se fera pas sans difficultés ; dans la République du Golfe, elle conduit à la prise de pouvoir de Koyaga au prix d'un terrible bain de sang.

Presque en même temps que le tirailleur, l'interprète fait son entrée dans la foulée des colonisateurs. Nous parlerons d'ailleurs de tirailleur-interprète puisque les interprètes se

---

<sup>508</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.14.

<sup>509</sup> - Le chapitre 2 de la veillée I.

<sup>510</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.74.

recrutaient essentiellement dans le corps des tirailleurs. Dans *Monnè, outrages et défis*, Moussa Soumaré, le traducteur-interprète, joue un rôle déterminant dans la chute du roi Djigui. En effet, le texte précise qu'entre ces deux personnages, il n'y avait pas eu de dialogue, mais plutôt un échange bien confus qui selon le narrateur « *ne semblait pas impressionner celui qui était au cœur de l'événement, le tirailleur-interprète.* »<sup>511</sup> D'emblée, son arrivée à Soba est marquée du sceau de l'ambiguïté ; on retient l'image du collaborateur, du guide des colonisateurs français :

« La vraie colonne française, en tête à cheval, le capitaine et le lieutenant blancs, casque colonial et costume blancs, le pistolet à la ceinture, les jumelles et le sifflet en sautoir, l'interprète à droite des Blancs. »<sup>512</sup>

Placé à « *la droite des Blancs* » dans cette conquête, sa position – de bras droit- indique toute l'importance de son rôle au sein de l'appareil colonial. La confusion de la scène d'arrivée des Blancs à Soba marque le début d'une longue série d'intrigues et de malentendus qui verront le renversement du pouvoir. On peut certes noter la perspicacité du tirailleur-interprète dans cet épisode, car il a su éviter le bain de sang qui avait marqué l'avancée de la colonne militaire française. Il n'en demeure pas moins que Soumaré évolue dans un environnement de discours contradictoires, incompatibles. Son travail d'intermédiaire fait de lui le gardien d'une paix fragile et aléatoire, ce qui l'oblige à des acrobaties linguistico-diplomatiques conférant au récit un intérêt supplémentaire.

C'est dans ce contexte de suprématie affichée que l'interprète se pose en ultime détenteur du pouvoir. En effet, en tant que principal fil conducteur du discours, Soumaré occupe une position privilégiée dans le roman. Comme les tirailleurs, il est marqué par les mêmes défauts : trahison, duplicité, loyauté à la France. L'interprète et les tirailleurs présentent d'autres points communs, comme celui d'être à la fois dans et en dehors de la société de Soba. A la lecture de *Monnè, outrages et défis*, on remarque que Kourouma place ces serviteurs de la France au bas de l'échelle sociale aussi bien dans leurs pays d'origine que dans leurs terres d'adoption. Dans cette même scène de la rencontre, l'interprète Soumaré est qualifié par le roi Djigui Kéita de « *perfide fils d'esclave* ». Et même si la coutume des frères de plaisanterie chez les Malinkés permettait de tels qualificatifs, c'est surtout l'insolence et le

---

<sup>511</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.36.

<sup>512</sup> - Ibid., p.34.

non-respect de l'ordre social affichés par l'interprète qui détonne. Le roman fournit d'ailleurs une explication possible à cette insolence par le fait qu'un certain nombre de rois ou de chefs qui cherchaient à éviter la scolarisation de leurs enfants envoyaient à la place des fils d'esclaves. L'impertinence de cette classe de lettrés n'en sera que plus exaltée. Et Soumaré ne s'en prive guère :

« L'interprète, au garde-à-vous, écouta religieusement le capitaine Blanc ; exécuta un salut, un demi-tour ; trois pas cadencés, s'arrêta à deux pas du roi, s'esclaffa de la façon dont l'hyène, dans les nuits de lointaine brousse, ricane en sortant de la caverne ; puis m'apostropha.

\_ Kéita ! Kéita ! (L'impertinence du ton me stupéfia). »<sup>513</sup>

Cette « *impertinence* » et le zèle dont il fait preuve valent au tirailleur-interprète le mépris de la cour de Soba :

« L'interprète s'approcha et admonesta le griot Diabaté. Il le laissait parler tout seul comme un esclave ; il n'accompagnait ses dires, ne les reprenait pas, ne les commentait pas comme ceux d'un noble. »<sup>514</sup>

L'attitude farcesque de Soumaré, ses mouvements mécaniques font de lui un personnage étranger au pouvoir et à la cour de Djigui. Des traits de caractère inacceptables pour le souverain de Soba :

« Non, non, nous refusons Pétain et Bernier dans notre parentèle. Ce sont des Blancs, nous les Kéita, nous classons tous les nazaréens dans le clan de Soumaré et leur attribuons le nom totémique de Soumaré. Comme vous, ils ne connaissent pas la honte, et ils ont pour second totem la vérité. »<sup>515</sup>

Soumaré est ainsi relégué dans le camp des colonisateurs avec tous leurs défauts. Il faut dire que dans *Monnè, outrages et défis*, et dans d'autres textes qui abordent cette problématique, le tirailleur et l'interprète évoluent à la périphérie de leurs propres cultures et vivent en opposition avec celles-ci. Ils défient sans cesse les pratiques de leurs « frères » qu'ils jugent « sauvages ». Le narrateur de *Monnè* montre bien l'écart qui s'est creusé entre ces commis et les populations africaines :

---

<sup>513</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.53.

<sup>514</sup> - Ibid., p.54.

<sup>515</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.119.

« Vous serez les mieux nourris, les mieux logés, les mieux payés. Vous pourrez arracher aux autres indigènes leur nourriture, leurs bêtes et leurs femmes. Ce ne sera pas un péché : Allah pardonne les fautes commises par les hommes qui ont le pouvoir et les armes. »<sup>516</sup>

Au-delà la violence que ceux deux figures coloniales infligent aux colonisés de Soba, il est difficile en réalité de savoir si leur intégration dans la culture du colonisateur se fonde sur un esprit d'opportunisme ou si elle répond à un véritable épanouissement au sein de cet univers. Toujours est-il qu'on les retrouve tantôt chantant « *La Marseillaise* » à l'entrée de Soba de retour de guerre, tantôt exhibant fièrement l'uniforme militaire et les médailles comme le père de Koyaga ou même comme Soumaré vantant la bonté de la France et la grandeur de son œuvre civilisatrice. C'est pourtant sur les « rescapés » de la Grande Guerre que va s'appuyer l'administration coloniale française :

« Parmi eux, on fit de ceux qui n'étaient pas aveugles, ni impuissants, ni culs-de-jatte, ni unijambistes ; ceux qui n'avaient pas les poumons terminés par la tuberculose, ni la tête déménagée par la folie ; on fit de ces rares chanceux, sauvés des Allemands par Allah seul, des gardes-cercles, des infirmiers, des interprètes ; bref, des privilégiés qui avaient droit aux porteurs, aux hamacs, aux éventeurs, mangeaient du poulet, des œufs, et couchaient avec les plus belles femmes du pays. »<sup>517</sup>

De toute évidence, ces « privilégiés » n'avaient pour figure d'autorité que le pouvoir colonial pour lequel ils avaient combattu et se voyaient récompenser. Vivant donc à l'intérieur du monde colonial, tirailleurs et interprètes partagent le dilemme de la non-appartenance à leurs communautés d'origine. Leur « proximité » avec la métropole comprenait entre autre l'usage de la langue française ; pourtant cet attachement est rendu plus polémique et problématique du fait de leur connaissance plus douteuse de cette langue :

« Ils parlèrent français (c'est bien plus tard que nous nous saurions que c'était là un charabia à eux, que les natifs de France n'entendaient pas). »<sup>518</sup>

Les diverses acrobaties linguistiques et les qui pro quo qui en découlent reflètent non seulement le conflit de deux cultures, mais aussi les limites de la connaissance de la langue française par le tirailleur-interprète.

---

<sup>516</sup> - Ibid., p.61.

<sup>517</sup> - Ibid., p.84.

<sup>518</sup> - Ibid., p.84.

Dans le deuxième roman d'Ahmadou Kourouma, on peut souligner un autre aspect de l'ambivalence qui caractérise le tirailleur-interprète, c'est son rapport au fait colonial. En effet, l'on a souvent pu présenter ce commis comme le double du colonisateur. Et Soumaré à bien des égards rempli parfaitement ce rôle. Qu'il accueille le vieux roi Djigui à l'entrée du *kébi*, le siège de l'administration coloniale, qu'il vienne au *Bolloda*, le palais royal, accompagné du Blanc ou seul la nuit, qu'il vienne en messager officiel ou secret, l'interprète renvoie dans l'inconscient des colonisés à la figure du colon, dont il devient par la force des choses le représentant. Sa présence à elle seule vient sans cesse rappeler à Djigui et sa cour l'affaiblissement du pouvoir royal. L'un des narrateurs de *Monnè* rapporte ainsi que Soumaré était

« le premier chez le commandant le matin avant l'ouverture des bureaux pour rapporter ce qu'il avait vu et répéter ce qu'il avait entendu. Soumaré était le clabaud du commandant. »<sup>519</sup>

Par ailleurs, c'est lui qui décide par exemple de la punition à infliger aux évadés de l'école française et à leurs parents qui « furent déshabillés et publiquement fouettés »<sup>520</sup> et voulut même « les envoyer sur les chantiers de coupe de bois, mais le Blanc s'y opposa »<sup>521</sup>. De même, ceux qui enlevèrent du dispensaire des malades mourants dans le respect de la tradition islamique « furent fouettés, torturés et envoyés dans les chantiers du Sud »<sup>522</sup>. L'interprète Soumaré se voit donc investi de la même mission civilisatrice des colonisateurs français.

Paradoxalement, la présence de Soumaré est souhaitée par le « Centenaire » Djigui Kéita qui entendait utiliser stratégiquement les services du tirailleur, car il jugeait que :

« Maintenir un interprète entre le Blanc et lui, c'était se réserver une distance, quelques libertés, un temps de réflexion, des possibilités de réticences et de commentaires ; entretenir une certaine incompréhension. »<sup>523</sup>

D'ailleurs, dans l'atmosphère lourde et déclinante de la fin du roman, une sorte de sympathie, voire de complicité s'installe entre ces deux personnages victimes des mêmes outrages. En effet, mis brutalement à la retraite par le nouveau commandant dans la fièvre du

---

<sup>519</sup> - *Ibid.*, p.112.

<sup>520</sup> - *Ibid.*, p.66.

<sup>521</sup> - *Ibidem.*

<sup>522</sup> - *Ibid.*, p.67.

<sup>523</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis, op. cit.*, p.226.

« Renouveau » pétainiste, celui que les gens de Soba qualifiaient de « *scélérat* » ou de « *serpent d'interprète* », quitte la colonie presque avec des « honneurs » comme semble l'indiquer cet exemple :

« Avant de quitter Soba et de rejoindre son Sahel natal, et bien que cela pût être mal vu par le commandant, une nuit, en catimini, Soumaré s'était rendu au Bolloda pour dire adieu au Centenaire. Le jour de son départ, il s'était trouvé beaucoup de personnes pour le saluer et l'accompagner car chacun savait que, chaque jour, dans ses cinq prières, il appelait la mort, qui seule, pouvait mettre fin au mal insomniacal qui le tenait perpétuellement en éveil. »<sup>524</sup>

C'est dans la solitude et la mort que « *le vieux serviteur de la France* » peut se réconcilier avec ses frères noirs et retrouver la paix. Cette mort est rendue plus significative du fait qu'elle intervient en même temps que celle du vieux souverain de Soba ; elle consacre sans doute la réconciliation dans l'au-delà de deux êtres frappés par les « *monnews* » et déçus par le cours de l'histoire.

D'une manière générale, les représentations littéraires de la figure du tirailleur et de l'interprète dans leurs ambiguïtés reflètent le traitement de l'histoire africaine dans les romans de Kourouma. Le tirailleur ou l'ancien combattant était le plus souvent vu comme le moteur des indépendances africaines. En effet, nombre de documents historiques ont établi que sa participation aux guerres mondiales et coloniales a permis de relativiser le mythe de la « *supériorité du Toubab nazaréen incroyant* » et par la suite, de jeter les bases d'une remise en cause du système colonial après 1945. L'écrivain Sénégalais Léopold Sédar Senghor considérait par exemple le personnage du tirailleur comme le symbole de la fraternité et de l'égalité entre les Français et les peuples noirs colonisés, une fraternité née de la souffrance commune sur les champs de bataille. Quoi qu'il en soit, le tirailleur est à la fois témoin et acteur du vaste chantier de la colonisation, puis de l'émancipation politique des états africains. Le tirailleur-interprète Soumaré dans *Monnè, outrages et défis* témoigne du rôle de facilitateur, de conseiller, à la fois traître et allié ; il vit une dénaturation aussi bien du côté des colonisés que du côté des colonisateurs. Le personnage du tirailleur vit donc une expérience tragique de personnage tampon, de bâtard. Tour à tour bourreau et victime. Bourreaux parce que les tirailleurs s'étaient constitués en une caste « d'évolués » et assumaient souvent le rôle de mercenaires en aidant au renversement de l'ordre social et politique établi et bénéficiaient

---

<sup>524</sup> - *Ibid.*, p.277.

d'avantages économiques indéniables. Victimes eux-mêmes des recrutements intempestifs qui les séparaient de leurs terres et de leurs cultures et souvent de l'ingratitude de l'administration coloniale. Personnage emblématique d'une Afrique en pleine mutation, le tiraillé annonce d'une certaine manière l'ambivalence des personnages du roman moderne africain, « tiraillés » entre deux mondes- traditionnel et occidental- et marqués du sceau de la « bâtardise » et de l'aliénation. Mais il préfigure aussi le personnage du dictateur militaire qui va marquer l'ère terrible des « Soleils des Indépendances ».

## **7. 5 : Le pouvoir politique : légitimité et bâtardise**

La thématique du pouvoir et son mode de gestion sont au centre de la création littéraire négro-africaine depuis ses débuts. Si l'administration coloniale occidentale avait en son temps fait l'objet de critiques plus ou moins virulentes chez les écrivains noirs (Maran, Césaire, Mongo Béti), l'avènement des Indépendances africaines ouvre une étape dans la critique du pouvoir en Afrique. Cette problématique est inspirée par une réalité tragique dans cette période de l'histoire africaine : la multiplication des pouvoirs autoritaires et autocratiques et le règne sans contestation du parti unique présidentiel. Le phénomène prend une ampleur plus terrible avec l'arrivée brutale de militaires à la tête des états. En effet, quelques années à peine les premières indépendances, des régimes civils sont renversés à travers un mode opératoire inédit mais qui se répandra très vite, le coup d'état militaire. Le scénario est devenu classique : un gouvernement légitime confronté aux difficultés socio économiques est renversé par une junte militaire qui prétend rétablir la justice et mettre un terme à la corruption ; mais très vite, le chef de la junte concentre tous les pouvoirs, restreint les libertés et se mue en dictateur. En deux décennies, une vingtaine de « putschs » ont lieu sur le continent noir. Du Togo au Congo, du Nigeria en Ouganda, des militaires règnent sans partage au mépris des populations civiles.

Comme tant d'autres romanciers africains de sa génération ou plus jeunes (Henri Lopes, Sony Labou Tansi), Kourouma aborde cette question du pouvoir dans les quatre romans que nous étudions. Des *Soleils des Indépendances* à *Allah n'est pas obligé*, de la guerre froide aux « soleils de la démocratie », le despote civil ou militaire apparaît comme un élément incontournable du pouvoir en Afrique. De fait, les récits kouroumaïens dressent une large fresque des détenteurs du pouvoir et questionnent leur légitimité. On peut à partir de là établir une typologie de la figure du pouvoir chez Kourouma. Dans les deux premiers romans, nous avons affaire à deux princes traditionnels, légitimes, issus tous les deux de dynasties réputées dans lesquelles le pouvoir se transmet de manière héréditaire. Djigui Kéïta, le roi de Soba, est issu de la famille des Kéïta dont la lignée remonterait au légendaire Soundjata ; même s'il est permis de douter de la fiabilité de cette généalogie, la confiance et la croyance communes en ont fait une vérité et donc une légitimité. Bien que fragilisée par le système colonial, la continuité de la dynastie et du pouvoir est d'ailleurs assurée par le fils du roi, Béma, certes dans des conditions discutables mais en s'adaptant aux formes modernes du pouvoir (il est élu député de Soba).

Cependant, durant la majeure partie du roman, le roi Djigui Kéïta n'est pas exempt de tout reproche dans la gestion de son pouvoir et surtout dans le martyre qu'endure le peuple de Soba. En effet, les premiers pages du récit nous donnent à lire un souverain féodal, autoritaire et brutal. L'empressement et surtout la violence avec laquelle il ordonne et dirige le sanglant sacrifice de l'incipit qui devait rectifier le destin du royaume nous renseigne sur la nature de son pouvoir :

« Bravons tout. Du sang, des sacrifices, encore des sacrifices ! » Les sbires et les sicaires se précipitèrent à nouveau dans les concessions et les cases. Le peuple fut levé et dispersé. Tout le monde immola. Partout derrière les cases, le long des sentiers et des rivières, au pied des fromagers et des montagnes. Sur les places publiques et les parvis des mosquées, on sacrifia. [...] Djigui avait décidé de braver et de défier. Il ignora les interdits ; le carnage continua... »<sup>525</sup>

Déclencher une telle frénésie de violence voire de folie collective indique la mainmise absolue du souverain de Soba. Il a le droit de vie ou de mort sur ses sujets, puisqu'il va même jusqu'à commettre le sacrilège de sacrifier « *trois albinos* ». Même si la nécessité d'assurer la continuité et la survie du royaume exigeaient l'effort et la contribution de tous, cet effroyable

---

<sup>525</sup>

- Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit. , p.14.

carnage ne peut manquer de susciter des réserves, et ce d'autant plus qu'il s'avère finalement inefficace dans un premier temps (avant la prière collective). Dans le portrait que dresse le narrateur de Djigui au tout début de son règne, on y découvre déjà des tendances à la mégalomanie, à l'honneur et à l'insouciance :

« Les premières saisons de son règne, il ne s'était livré à rien de vrai qu'à épouser de nombreuses vierges. [...] Se faire célébrer par des adulateurs et les griots. [...] Transformer ses esclaves en sbires et en sicaires. [...] C'étaient là les seules œuvres qui l'avaient préoccupé. Lui qui était notre roi, il avait régné sans bénir les offrandes [...] Sans honorer les mânes des aïeux. »<sup>526</sup>

Toute cela dure jusqu'à l'arrivée des troupes coloniales françaises aux portes du royaume. Et Djigui Kéita, désobéissant à la promesse faite à l'empereur du Mandingue Samory, n'a pas rasé Soba, convaincu qu'il était que la protection d'Allah et des ancêtres ou l'immense fortification édifiée à la hâte suffiraient à repousser les « Nazaréens ». Mais ces derniers s'emparent du minuscule royaume sans combattre, laissant le souverain féodal et sa cour sans réaction, impuissants devant l'ennemi. On pourra certes, évoquer le « *dialogue pathétique* » qui met aux prises Djigui et le capitaine militaire et le jeu perfide de l'interprète Soumaré dans cette scène cruciale. Mais toujours est-il que le roi de Soba par le serment d'allégeance qu'il signe devient en quelque sorte la marionnette des occupants. Son pouvoir et ses prérogatives sont réduits mais pas supprimés, puisque son autorité sur la population de Soba demeure intacte. C'est d'ailleurs au nom de cette autorité relative que l'administration coloniale assoit sa domination et met en œuvre son projet économique. Soucieux de préserver cette parcelle de pouvoir qui lui reste (et que les colonisateurs ont stratégiquement bien voulu lui laisser), Djigui s'enfonce au fil du récit dans une collaboration de plus en plus meurtrière avec les occupants français. S'il est sommé de participer à l'effort de guerre durant les deux conflits mondiaux en Europe, en pourvoyant la métropole en hommes, vivres et autres ressources, c'est par contre de son plein gré et avec son accord qu'il soutient le très controversé projet de construction d'un chemin de fer qui causera tant de souffrances aux habitants de la colonie.

L'épisode de la construction de ce train illustre dans le roman la démagogie, la complaisance et l'irresponsabilité des détenteurs du pouvoir en Afrique, par delà les époques comme nous le verrons plus loin. Dans le cas qui nous concerne, en l'occurrence le roi de

---

<sup>526</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè*,

Soba, ce dernier, sans vouloir l'excuser, reste prisonnier du code de l'honneur malinké. Il conçoit en effet l'offre du train comme un « *honneur* », une forme de compensation aux outrages, aux humiliations quotidiennes qu'il subit de plein fouet depuis sa « défaite » ; il l'accepte comme une récompense à sa collaboration honteuse. Avec ce « cadeau », il pense à tort recouvrer la totalité de son pouvoir, et même égaler le pouvoir des Blancs qu'incarne « *la plus gigantesque des choses qui se déplacent sur terre* »<sup>527</sup>. Dans l'entendement de Djigui Kéita, le train annule les humiliations, restitue l'honneur et rétablit le cours normal de l'Histoire. L'importance du thème du chemin de fer dans la tragédie de Soba et de son roi est parfaitement résumée par Madeleine Borgomano reprenant les propos d'Ahmadou Kourouma :

« Les Malinkés s'attendaient à un changement qui n'allaient pas être différent de tout ce qu'ils ont connu depuis des siècles. La colonisation s'est avérée un changement radical. Il y a eu une incompréhension totale. Djigui, le roi, accepte de collaborer avec les Français parce qu'ils lui ont fait le plus grand honneur qu'on puisse faire à un homme : offrir un train. Dans la mentalité malinké et pour Djigui lui-même, il n'y a pas de collaboration. Il cherche à se rendre digne d'un présent, d'un honneur. Pour les Français, le train doit permettre l'expansion économique d'un pays, promouvoir l'évolution des Africains. Ce n'est pas ce que Djigui voit. Il a été honoré et il doit d'abord tirer jusqu'à lui ce qui lui a été offert, montrer sa reconnaissance [...] Pour Djigui, ceux qui meurent pour la construction du train, ses sujets qui souffrent, ne meurent pas, ne souffrent pas, pour les Blancs, mais pour lui, Djigui. »<sup>528</sup>

Pour satisfaire son désir et balayer les objections faites par le capitaine français, le vieux roi fournit toutes les garanties nécessaires au bon déroulement du projet titanesque, sans se soucier de l'immensité de la tâche et du sort de son royaume :

« Pour faire arriver le train, on pouvait compter sur moi, Djigui. Je connaissais mon pays, je savais où récolter le vert quand tout a jauni et séché sous l'harmattan et saurais l'obtenir quand même le désert parviendrait à occuper nos plaines. Je saurais toujours y tirer des fêtes, du bétail et des récoltes. Je jurais qu'on pouvait extraire du pays des hommes et des femmes pour des prestations et les travaux forcés, des recrues pour l'armée coloniale, des filles pour les hommes au pouvoir, des enfants pour les écoles, des agonisants pour les dispensaires et y puiser ensuite d'autres hommes et femmes pour tirer le rail. Nous, les Keita, nous avons toujours des bras pour des oeuvres qui nous honorent. Mais, en conséquence, je réclamais, pour qu'il ne subsiste pas de doute sur le nom de la personne à qui le train appartiendrait et par qui il arriverait à Soba, que la gare fût bâtie contiguë au Bolloda, mon palais. »<sup>529</sup>

---

<sup>527</sup> - Ibid., p.73.

<sup>528</sup> - Borgomano Madeleine, *Ahmadou Kourouma, le guerrier griot*, op. cit. , p.191.

<sup>529</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.73-74.

Sûr de son pouvoir renaissant et exalté par l'offre du train, le roi Djigui fait preuve d'une impatience presque puérile. En effet, ses demandes de livraison se répètent inlassablement, au rythme des visites du vendredi, et comme se répétaient d'ailleurs les messagers à la cour de Soba.

Sur plusieurs pages, l'instance narrative rend compte des difficultés liées à la géographie des lieux et au climat. Bien qu'aucune précision temporelle ne soit clairement indiquée, les travaux s'étalent sur plusieurs années au gré des événements annexes comme la Grande Guerre qui interrompt un temps la progression de la ligne. Il n'en demeure pas moins que l'avancée du train est chèrement payée en vies humaines. Les « *hommes valides* » sont recrutés, voire même « *traqués* » par tous les moyens (rafles, fusillades, torture, châtiments corporels) pour alimenter les chantiers dans lesquels ils sont « *pourris, vidés, perclus* » par la boue des lagunes, « *empoisonnés* » par la moiteur des forêts, « *tués et dépecés par des cannibales* », et les accidents de toutes sortes. Malgré tous ces dangers et l'hécatombe des chantiers du train, le souverain reste longtemps persuadé qu'il s'agit d'une œuvre à la gloire de son royaume et de son honneur.

Il faut attendre le milieu du récit au plus fort de l'extrême misère qui accable ses sujets pour voir l'attitude du vieux roi fléchir peu à peu. L'état pitoyable de son royaume rendu exsangue par les « chantiers du rail » et la première Guerre Mondiale saute aux yeux du souverain malinké. D'autant plus que profitant d'un voyage en France, Djigui Kéita visitera des trains ; il réalisera alors toute l'ampleur du projet qu'il a engagé dans son royaume. Auparavant, il s'est rendu dans le sud du pays s'enquérir de l'état des travaux du train. C'est ainsi qu'il a découvert de ses yeux « *la souffrance, la misère, la mort [...] plus laides que ce qu'il avait imaginé, pires que l'interprète lui en avait dit.* »<sup>530</sup> Encore une fois, il découvre qu'on lui a menti comme au tout début de son règne quand il a découvert la dégradation avancée de son royaume. Le cauchemar qu'il fait au cours de ce voyage achève de le convaincre sur la réalité tragique du chantier du train, en dépit de la « *Légion d'honneur* » qu'il reçoit du gouverneur français de la colonie pour service rendu. On le voit « *accablé* », peiné et finir par s'identifier au martyr des travailleurs du chantier : happé par des requins, dévoré par les chiques, pourri par l'humidité, cerné par des foules de morts. Il prend sur lui la souffrance et la douleur de son peuple. Dès lors, la suite du récit et de l'histoire ne sera plus pour lui qu'un interminable cortège d'humiliations et d'outrages. En voulant par exemple

---

<sup>530</sup> -Ibid., p.89.

s'insurger contre l'autorité coloniale, il est démis de son trône au profit de son fils Béma. Un acte qui en dit long sur la réalité du pouvoir à Soba.

Au final, l'autorité de Djigui s'étirole inéluctablement et disparaît au même rythme que ses derniers courtisans. La fin du récit montre un vieux roi, affaibli, meurtri par des décennies de « *monnew* ». Les mutations politiques en cours dans la colonie modifiant les structures du pouvoir, le règne du Centenaire s'achève donc dans la violence de la décolonisation au profit d'une jeune élite (dont ses deux fils) dont les textes suivants feront l'écho des dérives totalitaristes.

Dans *Les Soleils des Indépendances*, le prince Fama est un « *authentique descendant de grands guerriers* » et de la dynastie Doumbouya. Mais le pouvoir n'est plus aux mains des chefs traditionnels ; il appartient désormais à une nouvelle bourgeoisie, celle des dignitaires du parti unique. La chefferie dont hérite Fama n'est plus qu'un « *serpent sans tête* » et s'effondre avec la stérilité du prince.

Dans une autre catégorie des détenteurs du pouvoir, la figure de l'autocrate ou du dictateur s'impose nettement dans l'univers romanesque kouroumaïen. Vers la fin de *Monnè, outrages et défis* et dans le contexte de la guerre froide naissante, se lit la mise en place d'un système autoritaire à travers l'ascension politique de Béma soutenu par l'administration coloniale française sur le départ. Les dernières lignes du texte étalent le pessimisme des narrateurs :

« Nous attendaient le long de notre dur chemin les indépendances politiques, le parti unique, l'homme charismatique, le père de la nation, les *pronunciamientos* dérisoires, la révolution ; puis les autres mythes : la lutte pour l'unité nationale, pour le développement, le socialisme, la paix, l'autosuffisance alimentaire et les indépendances économiques ; et aussi le combat contre la sécheresse et la famine, la guerre à la corruption, au tribalisme, au népotisme, à la délinquance, à l'exploitation de l'homme, salmigondis de slogans qui à force d'être galvaudés nous ont rendus sceptiques, pelés, demi-sourds, demi-aveugles, aphones, bref plus nègres que nous ne l'étions avant et avec eux. »<sup>531</sup>

Dans *Les Soleils des Indépendances*, la figure du dictateur est incarnée par le Président de la Côte des Ebènes ; ce dernier, qui se considère comme « *la mère de la République* »,

---

<sup>531</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. Cit. , p.278.

règne d'une main de fer sur le pays par la toute puissance du parti unique présidentiel et contraint les opposants (Fama en l'occurrence) au silence dans des « prisons sans nom ». Mais c'est avec le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* que la dictature s'érige en mode de gestion du pouvoir en Afrique. En effet, le roman décline sur un mode sarcastique la gestion du pouvoir en Afrique qui glisse presque inévitablement vers le despotisme, du moins durant la guerre froide.

A cette dérive autoritaire s'ajoute le profil parfois curieux et détonnant des dictateurs : inculte et grossier (cas de Bossouma) ou instruit et aristocrate, anciens militaires ou tirailleurs (les plus nombreux, Bossouma, Koyaga), civil et légitime (Tiékoroni, Fricassa Santos) ou illégitime. Le personnage central, Koyaga, contrairement à Fama ou à Djigui n'est pas d'ascendance princière ou royale ; la « légitimité » de son pouvoir repose davantage sur la force que sur les coutumes ; il entend donc se bâtir une « légitimité » par le détournement symbolique de la mythologie égyptienne, par l'usage répété de forces magiques, ou encore par le voyage initiatique qu'il entreprend auprès d'autres despotes africains. En mêlant tous ces « ingrédients », le dictateur veut accroître son pouvoir et le maintenir à tous prix ; même les formes modernes du pouvoir incarnées par le multipartisme et « la conférence nationale » ne parviennent, du moins dans le cadre du roman, à remettre en cause l'hégémonie de son pouvoir. Le « Président-dictateur » Koyaga est une sorte de condensé de l'autocratie qui a sévi (et sévi encore) durant la guerre froide en Afrique ; le qualificatif de « roi nègre » a largement été repris pour désigner ces tyrans d'un autre âge<sup>532</sup>.

La quasi-totalité des dictateurs « autoproclamés » tentent à l'instar de Koyaga de se légitimer en se rattachant à une pseudo-authenticité. C'est le cas du dictateur « au totem léopard » qui se déclare « *chef africain de l'authenticité* », désigné directement par les « *mannes des ancêtres* ». Mais le narrateur-conteur s'empresse aussitôt de démonter les origines de cette pseudo-authenticité en racontant la ruse du ministre de la propagande qui avait inventé de toutes pièces ce subterfuge pour ne pas perdre son poste ministériel. Ainsi, « l'authenticité » du despote se trouve confortée et devient le prétexte à la dictature sans fin du régime.

---

<sup>532</sup> - Nous pensons ici à l'excellent film documentaire de Thierry Michel, « Mobutu, roi du Zaïre », sorti en 1998. Le réalisateur belge retrace à partir d'images d'archives et contemporaines la dictature du Maréchal Mobutu Sesse Séko (1965-1997) à la tête du Zaïre aujourd'hui baptisé République Démocratique du Congo.

Le même argument de « l'authenticité » ou de l'africanité est repris par le maître de la Côte des Ebènes, Tiékoroni, au sujet de la gestion bien particulière de son pouvoir :

« Mes pratiques peuvent paraître condamnables sous d'autres milieux, sous d'autres cieux, dans d'autres contextes ; mais pas en Afrique »<sup>533</sup>.

L'argument de « l'africanité » sert là aussi de mobile au maintien de la dictature et de prétexte à tous les excès. Certains analystes ont même pu avancer cet argument pour justifier l'omniprésence de la dictature en Afrique ; l'autoritarisme, le système des partis uniques et « les pères de la nation » seraient un mode de gouvernement « à l'africaine ».

Sous l'influence de l'Occident, une autre forme de légitimité tente de se mettre en place, celle des urnes et des élections libres. C'est de cette légitimité moderne que se réclamait par exemple le premier président de la République du Golfe, Fricassa Santos. Le dictateur de la Côte des Ebènes a été lui aussi élu, d'abord comme député, puis comme chef d'Etat (en précisant tout de même qu'il était l'unique candidat). Globalement, c'est vers cette nouvelle légitimité qu'est censé tendre la démocratisation entamée à la fin d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* au moment de la fin de la guerre froide. Mais dans le cadre de ce roman, et dans la République du Golfe, « la conférence nationale » censée poser les bases d'une transition démocratique du régime de Koyaga s'achève dans une totale confusion. Le récit s'interrompt sur une suspension, même si l'on se doute que le « Président-dictateur » Koyaga a pu maintenir son pouvoir chancelant, puisque la situation initiale du roman le montre entouré de maîtres-chasseurs pour écouter le donsomana, sa première étape vers la restauration de son pouvoir.

En mettant en scène la figure du dictateur, Ahmadou Kourouma montre comment ce personnage a pu s'instaurer et se répandre en Afrique subsaharienne. Figure emblématique de la période post-coloniale, le dictateur a proliféré un peu partout sur la scène africaine. Il est le produit d'un métissage fait de malentendus entre les modalités traditionnelles de pouvoir et la légitimation démocratique occidentale mal comprise et imposée en dépit du bon sens. Le roman *Monnè, outrages et défis* soulignait déjà les malentendus et la confusion linguistique

---

<sup>533</sup>

- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op.cit., p.190.

au sujet de certaines notions introduites brutalement dans l'univers colonial de Soba (le mot « liberté » ou « député » intraduisibles et incompréhensibles pour les colonisés).

Le dictateur de la République du Golfe, Koyaga, illustre parfaitement cette « bâtardise ». Le texte le décrit comme un « *gros primaire* », à peine scolarisé, issu d'une ethnie (les paléo) où prévalent la force et la ruse :

« Des hommes totalement nus. Sans organisation sociale. Sans chef. Chaque chef de famille vit dans son fortin et l'autorité du Chef ne va pas au-delà de la portée de sa flèche. Des sauvages parmi les sauvages avec lesquels on ne trouve pas de langage de politesse ou violence pour communiquer »<sup>534</sup>.

Sa formation de chasseur renforce cette prédominance de la force et de la ruse. A ces qualités hors normes, Koyaga y ajoute une expérience de tirailleur acquise dans des guerres lointaines dont le sens lui échappe totalement. En effet, en Indochine, Koyaga combat des ennemies qui sont leurs semblables ; d'où la frustration qui l'anime lui et ses compagnons d'armes au retour et le désir de vengeance au moment des indépendances. Mais dans l'abâtardissement des valeurs et le chaos de cette décolonisation, les anciens combattants ont appris la science des armes modernes et sont dotés des moyens d'action.

Comme on le voit, contresens, malentendus, mauvaise foi se conjuguent pour donner naissance à une monstruosité qui n'est pas seulement textuelle mais largement politique. Dans le chaos du monde et dans ce « *monde renversé* » des « soleils des indépendances », il n'existe plus de restriction à l'emploi de la force pour s'emparer du pouvoir.

Ici le roman de Kourouma rejoint les analyses des politologues dont il s'est sans doute inspiré :

« L'administration coloniale a été une formidable expérience historique de tricherie, de double jeu, de trahison – ce que les anthropologues appellent euphémiquement « les malentendus opératoires » sur lesquels reposaient l'occupation européenne – une extraordinaire école, également de débrouillardise. »<sup>535</sup>

On se rend compte du rôle joué par le système colonial dans l'émergence des dictatures africaines. La colonisation a, en effet à la lecture des romans kouroumaïens, créé

---

<sup>534</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.11-12.

<sup>535</sup> - Bayard J-F, Ellis S. et Hibou B., *La criminalisation de l'Etat en Afrique*, op. cit., p.60.

plus ou moins indirectement et délibérément toutes les conditions favorables à leur installation. De plus, les récits montrent comment les puissances occidentales ont activement et directement participé non seulement à leur naissance mais aussi à leur maintien surtout durant la période de la guerre froide.

Dans la première partie de notre travail, nous soulignons déjà le rôle ambigu des puissances occidentales durant cette période que d'aucuns ont pu qualifier de « néocolonialisme ». Le narrateur-conteur d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* cite nommément le Général De Gaulle dans la mise en place de ce système politico-économique :

« Il y réussit en inventant et en entretenant des présidents de la République qui se faisaient appeler pères de la nation et de l'indépendance de leur pays, alors qu'ils n'avaient rien fait pour l'indépendance de leur république et n'étaient pas les vrais maîtres, les vrais chefs de leurs peuples. »<sup>536</sup>

Deux termes méritent ici qu'on s'y attarde : « inventer » et « entretenir ». Le premier, « inventer », suggère une intervention directe de la France dans la prise de pouvoir des dictateurs, et en particulier de Koyaga. Cette intervention est souvent plusieurs fois signalée. Ainsi, dans le voyage initiatique qu'il entreprend, Koyaga apprend par exemple auprès de Tièkoroni de la République de la Côte des Ebènes que son coup d'Etat a été télécommandé :

« A votre surprise, il vous annonça à vous Koyaga, qu'il avait été informé à l'avance de votre intention de perpétrer votre coup d'Etat. Vous l'aviez réussi parce que l'Occident – c'est-à-dire un peu lui – ne l'avait pas jugé contraire aux intérêts du camp occidental. »<sup>537</sup>

Au royaume des Djebels et du Sable, le roi, « *représentant emblématique du libéralisme contre l'enveloppement de la dictature rouge* », révèle à Koyaga qu'il est sous haute surveillance :

« A votre surprise, il vous informa de la préparation d'un complot dans votre capitale. Il vous recommanda de ne point divulguer vos dates de retour, d'atterrir sur un petit aéroport du Nord au lieu de l'aéroport international. »<sup>538</sup>

---

<sup>536</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.76-77.

<sup>537</sup> - Ibid., p.179.

<sup>538</sup> - Ibid., p.250.

En développant le terme « entretenir », les narrateurs détaillent toute une véritable recette de fabrication des dictateurs et autres « pères de la nation ». Sur plusieurs pages, le texte dévoile avec force de détails la mise en place de la dictature : des « *maîtres de cérémonie* » qui enseignaient le savoir-vivre aux « élus », investiture solennelle en France puis à l'ONU ; proclamation du parti unique ; fabrication par des intellectuels d'une « *légitimité historique* » ; début du « *titanesque combat contre le sous-développement* ». Derrière le faste de cette reconnaissance, une seule obligation est requise au nouvel élu : faire preuve d'un « *anticommunisme vigilant* ». Dès lors, cette reconnaissance apparaît comme une carte blanche donnée aux régimes dictatoriaux pour bafouer ouvertement les valeurs humaines et démocratiques, justifier emprisonnement, tortures et assassinats.

La légitimité démocratique enclenchée au lendemain de la fin de la guerre froide connaît elle aussi des limites. Cela se confirme dans le quatrième roman de Kourouma, *Allah n'est pas obligé*. En effet, en dépit des appels, voire des injonctions (de l'Occident par le biais du F.M.I ou de l'O.N.U) à la démocratisation, de nombreux régimes despotiques se maintiennent scandaleusement au pouvoir. Ironie de l'histoire, c'est souvent par le suffrage universel que se maintient la dictature. Par des simulacres d'élections plus ou moins « cadennassées » et dont l'issue réserve peu de surprise, la dictature peut se perpétuer tout en faisant le jeu de la démocratie et en conservant l'essentiel sinon la totalité du pouvoir. D'où des frustrations légitimes de groupes politico-ethniques marginalisés par le despote. Le roman montre bien comment ces groupes parviennent à contester l'hégémonie du pouvoir central en déclenchant des conflits armés. Les tristes exemples du Libéria et de la Sierra Leone qui servent de toile de fond à *Allah n'est pas obligé*, soulignent les dérives de ce que l'on a pu appeler des « mouvements de libération ». Ces groupes armés rapidement érigés en milices sèment partout la mort et la désolation, contrastant brutalement avec les idéaux affichés (liberté, égalité, justice, démocratie, respect des droits humains). Les chefs de guerre du Liberia et de la Sierra Leone apparaissent finalement comme des répliques miniaturisées des autocrates qu'ils prétendent combattre. Ils reproduisent à des échelles plus réduites les mêmes dérives et la même gabegie. La « voracité » de ces nouveaux « libérateurs » n'a rien à envier à la glotonnerie des « présidents-dictateurs » d'*En attendant le vote des bêtes sauvages*. Le personnage du chef de guerre dans *Allah n'est pas obligé* est aussi un condensé de cette nouvelle catégorie des détenteurs du pouvoir en Afrique. Ce personnage fait son entrée dans l'arène politique et même littéraire à la faveur des crises sociales et politiques auxquelles sont

confrontés un certain nombre de pays africains. Profitant de la faillite et de la ruine du Libéria et de la Sierra Leone, pour ce qui est du cadre du roman de Kourouma, ces personnages supplantent une autorité étatique affaiblie voire inexistante, et imposent un ordre criminel et maffieux. Dans *Allah n'est pas obligé*, l'on est sidéré par le portrait que dresse le jeune narrateur de ces chefs de guerre. Anciens militaires à la dérive et au grade modeste (le tristement célèbre caporal Sierra léonais Foday Sankoh pour ne citer que ce cas très emblématique), fonctionnaires déclassés affairistes, religieux en rupture de foi, ces hommes et femmes mêlent savamment discours politiques xénophobes et tribalistes, discours égalitaristes et démocratiques, pratiques fétichistes, l'usage de la terreur, de la guerre et le pillage des « ressources permanentes et sûres ». Deux portraits de chefs de guerre pour illustrer notre propos, ceux de « Onika Baclay » et de « Prince Johnson » :

« Onika était la sœur jumelle de Samuel Doe. [...] Après le complot des Gyos, Samuel Doe la nomma commandant de la garde présidentielle. A la mort de Samuel Doe, elle se nomma elle-même général et chef de la région de Sanniquellie. [...] Elle supervisait tout, avec les galons de général et son kalach. Partout dans son 4x4 bourré de gardes du corps armés jusqu'aux dents. La gestion de Baclay était familiale. La gestion courante était laissée à son fils. Son fils s'appelait Johnny Baclay Doe. Il était colonel et commandait le régiment le plus aguerris. Ce fils était marié à trois femmes. Ces trois femmes étaient commandants et dirigeaient les trois secteurs les plus importants : les finances, la prison et les enfants-soldats. »<sup>539</sup>

« Le Prince Johnson était le troisième bandit de grand chemin. Ca possède en propre une large du Liberia. [...] Parce qu'il était un homme de l'Eglise. Ce bandit s'était foutu dans la tête des principes incroyables de grand seigneur, des principes d'honnête et désintéressé combattant de la liberté. Ca a posé comme loi que le chef de guerre qui avec l'arme à la main a libéré le Liberia ne peut pas encore solliciter le suffrage des Libériens. [...] Aussi tout guérillero qui arrive chez lui est-il enfermé et reste-t-il enfermé : on l'oblige à jurer qu'il combattra jusqu'à la mort le chef de guerre qui voudra se présenter au suffrage universel ; le chef de guerre qui voudra être président ; le chef de guerre qui voudra commander le Liberia, la patrie bien-aimée libérée. »<sup>540</sup>

Profitant du chaos politique et économique de ces états, les chefs de guerre règnent de manière plus ou moins précaire sur des territoires délaissés et ruinés par la violence. Le profil fait par le récit souligne là aussi la monstruosité de tels personnages ; comme le dictateur ou l'enfant-soldat, le chef de guerre apparaît comme un « génie du mal » dont les excès et la

---

<sup>539</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit., p.112-113.

<sup>540</sup> - Ibid., p.138-139.

violence dépassent l'entendement. En rupture avec les normes sociales et politiques qu'il prétend pourtant rectifier, il pratique la destruction systématique (parfois à ses dépens). Il semble poussé par une soif du mal et le désir de manifester sa toute-puissance.

Fruit de la dictature et du libéralisme économique, le chef de guerre est un terrifiant cocktail de violence et de brutalité. Il a poussé sur le terreau de la construction lente et complexe de l'Etat moderne africain. C'est un personnage aujourd'hui encore au cœur des soubresauts de l'actualité africaine. En s'intéressant à ce personnage nouveau, Ahmadou Kourouma tout en respectant le cours de l'histoire, souligne l'une des facettes de la crise que traverse le sujet africain.

Au final, la fresque de personnages frappés par la bâtardise s'étend sur toute l'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma. Des *Soleils des Indépendances* à *Allah n'est pas obligé*, les personnages étudiés illustrent à des degrés divers la crise existentielle que vit l'homme africain. Le panel est large : chefs traditionnels, rois, interprète, femme, enfants-soldats, chefs de guerre. Les textes décrivent une lente et inexorable dégradation des héros kouroumaïens. Des héritiers de grandes dynasties royales (Fama Doumbouya et Djigui Kéita) au milicien précaire Birahima, en passant par des anciens tirailleurs reconvertis dans la dictature (Koyaga), les « bâtards » kouroumaïens évoluent dans un univers frappé par la faillite du sens.

## Chapitre 8 : Du désenchantement au tragique de l'histoire.

En littérature africaine, le désenchantement renvoie à la période douloureuse qui a succédé aux espoirs suscités par les indépendances. En effet, il est aujourd'hui admis par la critique que l'avènement de l'Indépendance, comme de la colonisation, apparaît comme un événement fondamental, un point de rupture dans la création littéraire négro-africaine.

En 1960, l'Histoire s'accélère ; la presque totalité des colonies françaises d'Afrique noire accèdent à l'indépendance, avec à leur tête une élite formés soit localement, soit en métropole. Dans *Les Soleils des Indépendances* justement, Ahmadou Kourouma notait déjà que ces indépendances « tombèrent sur l'Afrique » comme « une nuée de sauterelles ». Une image saisissante qui en dit long sur l'importance de l'événement et les attentes espérées. Mais à peine ces anciens territoires français libres, la vision unitaire, nationaliste et panafricaniste de la culture nègre, symbolisée par le mouvement de la Négritude, allait voler en éclats en raison de la balkanisation du continent africain et des violents affrontements idéologiques dont il devient la scène. A la « passion » de la négritude, l'exaltation de la culture nègre et protestation anti-coloniale, succède une période de désillusion qui aboutit à la naissance d'un nouveau courant littéraire qui s'éloigne progressivement du discours de la négritude. Ainsi, les thématiques de la tradition et de la satire coloniale cèdent la place à la dénonciation de l'imposture post-coloniale et de son cortège de malheurs qu'énumérait Kourouma à la fin de son deuxième roman.

Il va sans dire que les écrivains et artistes de cette période sont tributaires d'un paysage social marqué par la violence, la corruption et l'exacerbation des tensions entre une classe de privilégiés qui s'accapare de l'essentiel des richesses nationales et la majorité de la population qui croupit dans la misère. Le Congolais Sony Labou Tansi parle d'« état honteux » pour désigner le profond désespoir qui affecte cette période des « soleils des indépendances ».

Avec *Les Soleils des Indépendances*, Ahmadou Kourouma inaugurerait en 1968 ce qui allait être la période de « malaise » et du désenchantement dans l'esthétique littéraire négro-

africaine. Les autres textes de l'écrivain ivoirien étalent encore ce désenchantement, en mettant en scène la faillite du sens, le déchaînement de la violence avec la guerre civile (dans *Allah n'est pas obligé*), les dérives sanglantes post-coloniales (*En attendant le vote des bêtes sauvages*), la ruine du pays Malinké. Le présent chapitre aborde donc la problématique du désenchantement kouroumaïen à travers deux points, l'évocation de la nausée, l'écriture de la guerre et la violence tragique de l'univers post-colonial africain.

## **8.1 LES ROMANS KOUROUMAIENS ET LA VIOLENCE TRAGIQUE**

L'œuvre romanesque d'Ahmadou Kourouma s'inspirant dans ses grandes lignes de la réalité historique, il n'est donc pas étonnant qu'elle reprend les événements majeurs et les tragédies qui nourrissent l'actualité mondiale et africaine de ces dernières décennies. Cette actualité parfois convulsive dans le cas de l'Afrique noire, aire de référence de prédilection de l'écrivain ivoirien, inonde trop malheureusement les dépêches des médias et des journaux télévisés.

### **8.1.1 Violence et nausée**

La nausée exprime de façon indirecte l'état des choses et des êtres. Ce que la bouche du griot est incapable d'atteindre, l'odorat de l'écrivain le révèle. La nausée se rapporte ici à la fois à l'aspect physique et spirituel des êtres qu'elle embaume. Pour ainsi dire, la pourriture, l'état de dégradation avancée des espaces kouroumaïens se manifestent sur les plans interne et externe. La putréfaction et la décomposition des sociétés post-coloniales

s'élèvent aussi bien des cadavres que des actes humains. En fait, il y a dans les récits une abondance d'actions et de comportements qui relèvent de la nausée et qui traduisent à la fois la décadence physique des êtres et des espaces, la ruine morale spirituelle, le déclassement social.

Dans les romans étudiés, la récurrence de la nausée semble relever davantage de l'inconscient plutôt qu'une volonté délibérée de Kourouma de l'inscrire dans les récits. Des *Soleils des Indépendances* à *Allah n'est pas obligé*, le nauséux abonde et déborde. Dans le premier roman de l'écrivain ivoirien, on se rappelle que le héros principal, Fama, passait au début du livre pour un vautour ou même faisant partie d'une « *bande d'hyènes* ». Comme pour placer son personnage en quête de charognes, le romancier présente la capitale comme une « *ville sale et gluante de pluie* »<sup>541</sup>. Dans la foulée, le marché de la capitale de la Côte des Ebènes est submergé d'odeurs « *soufflant la puanteur* », comme le remarque l'épouse du prince, Salimata. D'ailleurs, l'eau de la lagune sous son aspect lumineux reste « *pourrie et salée* ». Pour le prince Fama, autrefois grand commerçant, ce lieu de négoce qu'est le marché de la capitale apparaît sous ce nouvel éclairage comme un lieu de désolation :

« Les bas-côtés grouillaient de mendiants, estropiés, aveugles que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants, les oreilles et le nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama. Il les écarta comme on fraie son chemin dans la brousse, sauta des tronçons et pénétra dans la mosquée tout envahi par la grandeur divine. »<sup>542</sup>

Mais cet espace de ruine désigne aussi la décadence matérielle du grand commerçant que fut Fama ; la perte de ses affaires nous est exposée en de termes nauséux :

« Comme pour le petit rat, [Fama avait] creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. »<sup>543</sup>

Même la stérilité supposée de Salimata, en ce qu'elle reflète l'absence de continuité de la vie, en vient à susciter la nausée. En effet, quand l'épouse du dernier des Doumbouya

---

<sup>541</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.21.

<sup>542</sup> - Ibid., p.26.

<sup>543</sup> - Ibid., p.24.

caresse son ventre, le narrateur nous rappelle qu'il s'agit là d'un « *ventre sans épaisseur, ne couvrant qu'entrailles et excréments* »<sup>544</sup>. Le marabout Tiécoura, l'homme chargé d'éloigner le sort funeste qui semble poursuivre Salimata, passe pour

« un homme dont l'ombre, la silhouette et l'effluve même de très loin suffisaient pour que Salimata ait la nausée, l'horreur et le raidissement. »<sup>545</sup>

Mais le mal qui fait de la capitale de la Côte des Ebènes une ville pestilentielle et investie de bâtardises s'étend jusque dans le Horodougou natal du héros, jusqu'à Togobala où « *il ne restait même plus la dernière pestilence du dernier pet* ». De ce lieu méconnaissable et tourmenté, l'unique repère qui s'offre au vieux prince est le baobab du marché que Fama reconnaît par « *les vols des vautours à l'affût des charognes et des laissées des habitants se soulageant derrière les cases.* »<sup>546</sup> La cour royale, du moins ce qu'il en reste après la mort du cousin de Fama, « *était jonchée de pleureuses, assiégée par une légion de curieux et une meute de cabots, survolée par un nuage de charognards* »<sup>547</sup>.

La nausée se manifeste encore dans ce paysage désolé du Horodougou lorsque Fama visite le cimetière du village. Ainsi explique t-on au prince que deux lampes-tempêtes étaient stratégiquement placés à l'entrée de la tombe du cousin Lacina afin d'éviter que des hyènes, « *trop avides de cadavres* », ne la vident. Accompagné de son griot jusqu'aux tombes de ses parents, Fama observe, impuissant, « *les rats et les margouillats* » se glisser dans la tombe de son père, puis des vautours se régaler à quelques pas de la tombe de sa mère où « *dans une pestilence à vous brûler la gorge, dans un tourbillon de mouches, gisait un chien mort, yeux et nez arrachés* »<sup>548</sup>. De fait, les obsèques de Lacina sont marqués par une bataille rangée entre hommes et bêtes, tous attirés par la viande et le sang, tous affamés et assoiffés. Il avait donc fallu s'en prendre aux chiens et aux vautours ameutés par le fumet des quatre bœufs abattus :

---

<sup>544</sup> - Ibid., p.33.  
<sup>545</sup> - Ibid., p.40.  
<sup>546</sup> - Ibid., p.103.  
<sup>547</sup> - Ibid., p.104.  
<sup>548</sup> - Ibid., p.118.

« Réveillés et affolés par le sang, les charognards tapissèrent tout le ciel et assombrirent le jour. Dans des cris sauvages, aigles et éperviers se détachaient par escadrilles, becs et serres en avant, et par des piqués audacieux jetèrent l'effroi et la panique dans la cérémonie. »<sup>549</sup>

A travers ces exemples, on remarque la dégradation nauséuse du vieux dignitaire malinké ; on passe de l'image du Fama vautour à une peinture physique du personnage entouré de charognards, de rats, de chiens morts ou enragés. Il faut dire que le destin implacable qui poursuit ce personnage le rapproche de plus en plus des rapaces et de la bestialité tout en lui torturant l'odorat de la puanteur d'une vie sans honneur et sans promesse. Il illustre aussi l'atmosphère d'un monde en décomposition. Puis, l'espace de vie ou de mobilité du prince (la capitale et le village) apparaît aussi dégradé, illustrant à propos la ruine de l'aristocratie et du pays malinké.

Dans son second roman, Ahmadou Kourouma expose l'existence du roi Djigui Kéita, ses difficultés et les outrages qu'il affronte, en jouant sur l'évocation, soit métaphorique, soit réelle de la nausée. Cette évocation saisit le lecteur à la gorge dès l'entame du récit par la scène terrifiante du grand sacrifice. En effet, dès les premiers jours de son règne, le roi de Soba cherchant la pérennité de son pouvoir et de sa dynastie invite ses sacrificateurs et marabouts à un véritable carnage, dans un décor apocalyptique :

« Déjà, dans le ciel profond de Soba, les charognards dessinaient des arabesques. Dans les flaques de sang, gorge tranchée, bœufs, moutons, poulets gisaient sur toute l'étendue de l'aire sacrificatoire. Il y avait trop de sang et c'était déjà enivrant.

« Du sang ! encore du sang ! Des sacrifices ! encore des sacrifices ! » commandait toujours le roi Djigui.

Affolés, sbires et sicaires se précipitèrent dans la ville, obligèrent, dans des concesso  
« Du sang, toute sorte de sangs ! Des sacrifices, toute sorte de sacrifices !

Les sbires comprirent ; il manquait des sacrifices humains. Ils descendirent dans les quartiers périphériques, enlevèrent trois albinos et les égorgèrent sur les autels sénoufos des bois sacrés environnants. Ce fut une faute... Le fumet du sang humain se mêla à celui des bêtes et troubla l'univers. Les charognards enivrés piquèrent sur les sacrificateurs affolés et le roi stupéfait s'écria :

« Arrêtez, arrêtez les couteaux ! »<sup>550</sup>

---

<sup>549</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et defies*, op. cit. p.142.

<sup>550</sup> - Ibid., p.13.

Cette scène d'ouverture introduit le lecteur dans un univers instable dans lequel règne la cruauté. Plus loin dans le récit, lorsque la construction du chemin de fer conduit les travailleurs de Soba vers les chantiers du sud et les forêts mortelles, les souffrances de ces forçats, les conditions climatiques sont rendues avec la même expressivité nauséuse :

« Sous les arbres, la chaleur moite et la puanteur des feuilles et des bêtes mortes rendent son atmosphère irrespirable. Qu'une insignifiante égratignure effleure votre peau, aussitôt la moiteur, la pourriture, la moisissure et les venins pénètrent dans votre corps et vous empoisonnent. Vous gonflez, chancelez et tombez raide mort. »<sup>551</sup>

Dans des interviews qu'il accorde, Ahmadou Kourouma affirme s'être inspiré d'une image qui l'a bouleversé dans sa jeunesse, celle des malades sahéliens mourants et puants parce que leurs organismes s'adaptaient difficilement au climat humide des régions forestières dans lesquelles ils étaient déportés. Le romancier ivoirien se sert de cette scène horrifiante comme pour rappeler à l'ordre le vieux roi Djigui Kéita. La séquence onirique qui suit est une représentation visuelle du martyr que vivent les travailleurs forcés des chantiers du sud :

« Cinq requins géants happèrent Djigui qui dégagea ses jambes tuméfiées par des chiques grouillantes et sautillantes. Des éclats de pierres le déchirèrent, par mille plaies béantes et répugnantes ; l'humidité lui monta dans le corps, ballonna son ventre, termina ses poumons. Il prononça des prières qui ricochèrent sur des amoncellements de cadavres, sur les pires malédictions et sur les soupirs de souffrance. [...] Ses oreilles bourdonnaient des souffles des agonisants. Des foules de morts en quête d'Allah apparurent, le cernèrent et le menacèrent des tortures des damnés. Il tenta de crier, de courir. Sans succès ; son cheval s'enfuyait dans le lointain : Djigui était perdu. Dans les affres du désespoir, il risqua un suprême effort... Ses yeux s'ouvrirent. »<sup>552</sup>

Au lendemain de ce cauchemar, le roi centenaire ordonne à nouveau un autre grand sacrifice pour mettre fin au supplice de son peuple :

« On égorgea, continua de répandre le sang à profusion jusqu'à ce que le ciel fût couvert par le vol des charognards appelés par le fumet du sang, que les meutes de chiens parussent menaçantes pour la cérémonie. Djigui fit arrêter la tuerie. L'univers était suffisamment troublé ; Allah et les divinités satisfaits des générosités du roi de Soba.

---

<sup>551</sup> - Ibid., p.78.

<sup>552</sup> - Ibid., p.88.

A coups de pierres, de bâtons et de gros et obscènes jurons, les sicaires dispersèrent les cabots et les rapaces dandinant autour des bêtes qui gisaient dans le sang. La contre-attaque l'emporta ; l'aire de la cérémonie fut reconquise ; Djigui avec prestance se dégagea. »<sup>553</sup>

Et comme si cela ne suffisait pas, Djigui Kéita doit se frayer un chemin au milieu de la foule des malheureux venus implorer la protection divine :

« Djigui, miséricordieux, [...] les aima comme Allah le recommande, attoucha les plaies suppurantes des lépreux, caressa les visages purulents des aveugles, se pencha sur les grabataires, les paralytiques et les impotents en récitant des versets ésotériques. »<sup>554</sup>

Le narrateur, résumant l'humiliation de Djigui suite à sa destitution au profit de l'un de ses fils, expose tout le drame du vieux roi :

« On n'appelle pas au secours quand le couteau qu'on porte à sa ceinture vous transperce la cuisse : en silence, on couvre sa plaie avec sa main. Le pus de l'abcès qui vous pousse à la gorge inévitablement vous descend dans le ventre, et la seule blessure qui ne se ferme jamais est celle que vous laisse la morsure du crocodile issu et sorti de votre propre urine. »<sup>555</sup>

Même restitué dans ses fonctions, le vieux roi Djigui patauge silencieux dans cet univers nauséux où « *les puanteurs de viol* » se mêlaient à la brutalité des tirailleurs. D'ailleurs, le texte souligne qu'il finit par s'y embourber tel un « *hippopotame* » et sombre dans le tourbillon des outrages.

L'expression de la nausée apparaît encore dans le troisième roman de Kourouma, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, et prend une charge tout à fait exceptionnelle. En effet, la description de l'univers post-colonial africain du temps de la guerre froide qu'opère le récit s'identifie à une gigantesque reconstitution d'une scène de crime, pour reprendre une image policière, au cours de laquelle les juges (les griots narrateurs) retracent le parcours lugubre du sanguinaire dictateur de la République du Golfe et celui de ses pairs africains « *maîtres en dictature* ». Le règne de Koyaga commence par un double carnage, l'élimination violente de son prédécesseur, Fricassa Santos, et de rivaux du Comité de Salut Public. La méthode employée est tout aussi effrayante que brutale : l'émascation rituelle, c'est-à-dire

---

<sup>553</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p. 95-96.

<sup>554</sup> - Ibid., p.96.

<sup>555</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p. 126-127.

« l'ablation du sexe et à l'introduction du pénis et des bourses ensanglantés entre les dents dans une bouche tenue ouverte par les bras de fer de deux tirailleurs. »<sup>556</sup>

C'est donc « *fumant, soul de colère et de sang* » que Koyaga s'empare du pouvoir. Son règne sera jalonné d'innombrables crimes et meurtres.

Les autres despotes évoqués par le récit baignent aussi dans le nauséux et le morbide. Tous règnent par la violence rituelle, les sacrifices, les assassinats et la torture d'opposants politiques.

L'expression de la nausée dans ces deux derniers romans de Kourouma rend compte d'une réalité différente de celle observée dans le premier texte. En effet, dans ce dernier cas, l'élément nauséux désigne métaphoriquement la déliquescence des structures traditionnelles africaines dans un univers bouleversé par la colonisation et les indépendances. Il désigne la ruine de l'aristocratie malinké, du moins celle de Fama qui n'a pas su « *se réchauffer avec les nouveaux soleils* » ; la transition d'avec les formes modernes du pouvoir s'avère dramatique pour les habitants de la Côte des Ebènes ou de la République voisine du Nikinai, pris dans le tourbillon des enjeux politiques de la guerre froide.

En relisant les trois derniers romans de Kourouma, on observe une sorte de déraison, de folie collective qui s'empare des personnages centraux. Les romans s'ouvrent sur un univers de violence et une inflation sanguinaire ; des univers dans lesquels l'ordre social semble gagné par la folie destructrice. Le texte *Monnè, outrages et défis* s'ouvre d'ailleurs comme nous l'avons relevé plus précédemment sur l'évocation obsessionnelle du sang :

« Du sang, de toutes sortes de sang ! Des sacrifices, toutes sortes de sacrifices ! »<sup>557</sup>

Ainsi, l'univers romanesque kouroumaïen est gangrené par des pratiques sacrificielles où le sang, principal objet rituel, inonde tous les actes de la vie sociale et politique, comme cette scène de l'excision de Salimata, l'épouse de Fama :

---

<sup>556</sup> - Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, op. cit., p.112.

<sup>557</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.13.

« Dans le sang et les douleurs de l'excision, elle a été mordue par les feux du fer chauffé au rouge et du piment. Et elle a crié, hurlé. Et ses yeux ont tourné, débordé et plongé dans le vert de la forêt puis le jaune de l'harmattan et enfin le rouge du sang, le rouge des sacrifices. Et elle a encore hurlé, crié à tout chauffer, crié de toute sa poitrine, crié jusqu'à s'étouffer, jusqu'à perdre connaissance. »<sup>558</sup>

Le démembrement du corps est aussi l'acte sacrificiel de Koyaga et de ses « lycas ». En effet, chaque mise à mort dans la République du Golfe obéit presque toujours à ce rituel immuable et macabre. Les suppliciés du régime sont exécutés de la même façon : l'amputation systématique des organes génitaux, sièges des énergies selon certaines croyances mystiques.

Dans *Allah n'est pas obligé*, les décapitations à des fins plus ou moins sorcières et sacrificielles sont si nombreuses qu'il serait fastidieux de toutes les relever ici. Nous soulignerons simplement qu'elles prennent une dimension ahurissante et aboutissent à des situations perverses et jamais observées jusqu'alors, comme l'amputation généralisée des mains et des bras afin d'empêcher la tenue d'élections libres.

A la lecture des textes, il y aurait à l'origine de cette folie destructrice, une malédiction divine de l'homme noir :

« Les Nègres sont des maudits et des sans cœur, des vrais maudits - ce n'est pas sans raison que Dieu les a fabriqués noirs. Rien de plus méchant pour un Noir qu'un autre Noir. »<sup>559</sup>

D'autres remarques péjoratives sur l'homme noir apparaissent ici et là dans les récits :

« Damnation ! Bâtardise ! Le nègre est damnation ! [...] Donc étaient dégoûtants de damnation tous ces noirs descendant et montant la rue. »<sup>560</sup>

De même dans *Allah n'est pas obligé*, l'expression récurrente « *nègres noirs africains indigènes* » abondamment employée par l'instance narrative, semble participer de cette « malédiction originelle ».

---

<sup>558</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.33.

<sup>559</sup> - Kourouma Ahmadou, *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p.82.

<sup>560</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.20-21.

A priori, Ahmadou Kourouma n'a pas les mêmes intentions qu'un certain discours anthropologique tenu sur l'homme africain ; il veut sans doute montrer à quel point il y a permanence d'un malaise métaphysique, d'une cruelle damnation. Pour l'écrivain ivoirien, il semble que cette « malédiction » ne serait que la conséquence d'une démesure sanguinaire perpétuée par des traditions ancestrales qui font de la violence un culte existentiel et la source de toute spiritualité. Les espaces traversés par les récits sont des terres assoiffées de sang ; du royaume fictif de Soba aux terres ravagées du Liberia et de la Sierra Leone, la nausée enrobe l'univers kouroumaïen.

## **8. 2 L'indépendance comme source du désenchantement.**

Le monde nouveau issu de l'Indépendance s'impose tragiquement à l'imaginaire des personnages romanesques. Cette société nouvelle fonctionne et brise certains individus, par la violence qu'elle draine. Nous avons vu dans la première partie de notre travail comment ce monde nouveau avait désorganisé et déstructuré l'ancien monde traditionnel. Une expression sert pour désigner cette période l'histoire africaine : « les soleils des Indépendances ». C'est aussi le titre du premier roman de Kourouma. Cette période qui vient après l'accession à l'indépendance d'un certain nombre de pays africains, a vu, presque sans transition, l'émergence d'un système politique de violence extrême qui broie toute volonté et toute liberté. La période des années soixante qui sert de cadre historique au premier texte de Kourouma se manifeste par la grande violence qu'elle inflige aux populations, par des exactions de toutes sortes, par des brutalités qui nient les valeurs humaines.

Il s'agit donc dans ce point de montrer comment les systèmes politiques de la période des Indépendances, se sont constitués en instances de négation pour l'être humain. Et cela, à partir de la privation de la parole et des libertés individuelles.

### 8.2.1 : le parti unique

Dans *Les Soleils des Indépendances*, le système colonial et les régimes de spoliation sont associés à la ruine et à la déchéance du prince Fama. Ainsi, dans la perception du monde du dernier des Doumbouya, les nouveaux maîtres du pays à la suite des Indépendances n'ont fait que remplacer les anciens colonisateurs, mais tout en établissant une politique de négation totale. Cette politique détruit ce que les colonisateurs français avaient pensé construire pour créer un ordre social.

Les premières pages du récit soulignent l'inachèvement du projet colonial. En effet, l'action de la colonisation ne reste visible et lisible que dans des constructions inachevées, les immeubles érigés qui cachent mal les mensonges des nouveaux dirigeants. Ces derniers ont maintenu les espaces de ségrégation sociale laissés par les colonisateurs :

« et le soleil, déjà, avait cessé de briller sur le quartier nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche. Damanation ! Le nègre est damnation ! les immeubles, les ponts, les routes de là-bas, tous bâtis par des doigts nègres étaient habités et appartenait à des Toubabs. Les Indépendances n'y pouvaient rien. »<sup>561</sup>

En fait, pour Fama plus particulièrement, l'Indépendance devait lui apporter une sorte de récompense et de consolation en raison de son engagement et des actes de bravoure par lesquels il s'était illustré durant la colonisation. Ses souvenirs le ramènent souvent aux sacrifices qu'il avait dû consentir, dans l'espoir de lendemains meilleurs pour lui :

« Mais au fond, qui se rappelait encore parmi les nantis les peines de Fama ? Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage lointain et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout : négoce, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère à injurier la France, le père, la mère de la France. Il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation. Cette période d'agitation a été appelée les soleils de la politique. Comme une nuée de sauterelles les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois

---

<sup>561</sup> - Ibid., p.20.

acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. Passaient encore les postes de ministres, de députés, d'ambassadeurs, pour lesquels lire et écrire n'est pas aussi futile des bagues pour un lépreux. On avait pour ceux-là des prétextes pour l'écarter. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique [...], puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre-vingts occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ? Prier Allah nuit et jour, tuer des sacrifices de toutes sortes, même un chat noir dans un puits. »<sup>562</sup>

Le désespoir de Fama s'avère total. Et comme ce dernier considère les Indépendances redevables à son égard et à la mesure de son investissement, il se croit le devoir des les orienter en fonction de ses propres attentes. Son désenchantement viendra du fait de se retrouver exclu du cercle du pouvoir politique et de sa représentation emblématique, le parti unique.

Le parti unique envahit les espaces de vie et écrase les individus. Pour Fama, le parti unique cristallise toutes les malédictions qui le poursuivent. D'ailleurs, les exclamations du vieux dignitaire malinké sont significatives de son dégoût pour un tel système politique : « *bâtards de bâtardise* », *bâtards des soleils des Indépendances* ». L'aversion et la nausée qu'il éprouve pour cette période humiliante des Indépendances sont profondes. Il ne parvient presque plus à dire sa haine, à clamer haut et fort sa colère. Il a été détruit par le parti unique :

« Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. Il peut tirer dessus avec les canines d'un molosse affamé, rien à tirer, rien à sucer, c'est du nerf, ça ne se mâche pas. Alors comme il ne peut pas repartir à la terre parce que trop âgé, il ne lui reste plus qu'à attendre une poignée de riz de la providence d'Allah en priant le Bienfaiteur miséricordieux, parce que tant qu'Allah résidera dans le firmament, même tous conjurés, tous les fils d'esclaves, la parti unique, le chef unique, jamais ils ne réussiront à faire crever Fama de faim. »<sup>563</sup>

La période des Indépendances reste donc la grande négation de la vie de Fama, réduit à la misère, à la mendicité et à la déchéance. Tout au long du récit, le prince déchu s'en prend violemment à un système politique qui lui a refusé toute dignité. Désormais, la malédiction, la malchance, la mendicité poursuivent Fama dans tous ses projets. Il est frappé dans son désir d'avoir une descendance, terminant ainsi la lignée des Doumbouya. Des entreprises

---

<sup>562</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.24-25.

<sup>563</sup> - Ibid., p.25.

commerciales ou de négoce qui auraient pu lui assurer un certain confort et le mettre à l'abri du déshonneur et du besoin, ont périclité à cause du parti unique et ses coopératives.

Tout ce que les Indépendances auront réussi, c'est d'installer des meutes de mendiants, des foules d'hommes diminués, tétanisés par la misère :

« Tous les riches, les gros Toubabs et Syriens, les présidents, les secrétaires généraux auraient dû donner à manger aux chômeurs et aux miséreux. Mais les nantis ne connaissent pas le petit marché et ils n'entendent pas et ne voient jamais les nécessiteux. [...] Alors que leur reste-il à faire ? Rôder, puer, prier et écouter le grondement de leur ventre parcouru par la faim. »<sup>564</sup>

Système bâti sur le mensonge, la corruption et la terreur, le parti unique est incapable d'apaiser les consciences et les corps tourmentés. Ce qui fait dire à Fama :

« La colonisation, les commandants, les réquisitoires, les épidémies, les sécheresses, les Indépendances, le parti unique et la révolution sont exactement des enfants de la même couche, des étrangers au Horodougou, des sortes de malédictions inventées par le diable. »<sup>565</sup>

Même dans les villages, tous les malheurs et toutes les misères sont attribués au fait des Indépendances ratées. Dans ces lieux, les ravages opérés par le parti unique sont plus tragiquement sentis, car le parti unique s'oppose radicalement à l'équilibre originel et traditionnel du monde du village. C'est pourtant là que Fama triomphe provisoirement des « soleils des Indépendances ». Encouragé par ce succès éphémère, il tente la même expérience en ville. Hélas, il sera brutalement écrasé par la « machine infernale » du parti présidentiel. Et comble de malheur, il meurt à la frontière de deux mondes qu'il a tenté vainement de réunifier. Tous les efforts qu'il aura déployés pour reconstruire quelque chose de ses mains, pour inscrire son nom dans l'histoire collective, tournent à vide, et même contre lui :

« Tout cela constituait des cris d'alarme que Fama aurait dû entendre ; il aurait dû retirer ses mains et pieds de la politique pour s'occuper des palabres de ses femmes. La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni cœur ; en politique le vrai et le mensonge portent le même pagné, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix. Fama continua pourtant à marcher de palabre en palabre, à courir, saluer, la nuit, tel député, tel ministre, tel conseiller. »<sup>566</sup>

---

<sup>564</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p. 61.

<sup>565</sup> - Ibid., p. 132.

<sup>566</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit., p.157.

## 8.2.2 : l'institution de la violence

L'image de la violence est associée au parti unique dans *Les Soleils des Indépendances*. Il s'agit d'une violence aveugle qui meurtrit les corps, qui saccage les consciences. C'est une violence brutale qui provoque l'anéantissement, qui annihile toute volonté et toute valeur humaniste.

Des exemples de cette violence abondent dans ce récit ; ils accompagnent l'itinéraire tragique de Fama dans le malheur. Il y a d'une part, la violence sollicitée pour pouvoir survivre, pour subsister, pour gagner sa vie, le droit à l'existence pourrait-on dire. Dans un tel contexte éprouvé, l'individu ne peut arracher sa survie que sur un acte de violence sur lui ou sur autrui. Une forme de loi de la jungle semble s'être instaurée : manger pour ne pas être mangé. La meute des mendiants qui agressent et dépouillent de tous ses biens Salimata, la vertueuse épouse de Fama, est la parfaite illustration de ce retour aux instincts primitifs et sauvages.

Fama lui-même ne doit sa survie permanente qu'à une sorte de miracle, car « *par ces durs soleils des Indépendances, travailler honnêtement et faire de l'argent tient du miracle* »<sup>567</sup>.

Tous les personnages sont obligés d'utiliser la violence, les uns contre les autres, pour se défendre contre les absurdités des systèmes politiques. Fama lui-même connaît des accès de violence et des élans meurtriers. Ainsi, le couteau qu'il promène avec lui, semble plus propice pour se défendre contre les « bâtards » et « les fils d'esclaves ». A deux reprises, il a failli s'en servir au cours d'un accès de colère. La première fois, après les funérailles d'Ibrahima Koné, contre le jeune Bamba qui l'avait publiquement provoqué et humilié :

« Lui Fama, avait conservé les bonnes habitudes : un mâle ne se sépare pas de son arme ; il tata sa poche ; le couteau s'y trouvait assez long pour répandre les entrailles du fils de chien. »<sup>568</sup>

La seconde fois, au moment de prendre le camion, pour aller assister aux funérailles du cousin Lacina :

---

<sup>567</sup> - Ibid., p.26.

<sup>568</sup> - Ibid., p.17.

« Donc Fama devait descendre sans discuter. « C'était comme ça. » Syndicat des transporteurs ou syndicat des bâtards, Fama s'en moquait. Il se dressa, dégaina son couteau et malgré les cris de Salimata, menaça le délégué et injuria tout le monde, le délégué et le syndicat de tous les bâtards, leur père et la mère des Indépendances. Le délégué recula et laissa la paix à « ce fou de Malinké. »<sup>569</sup>

La violence, on le voit, ne peut installer un ordre social stable et juste. La Côte des Ebènes va connaître des contestations, des insurrections, des arrestations arbitraires. Au milieu de ce désordre, Fama tente, sans succès, de mettre fin au désordre des Indépendances.

### 8.3 La guerre civile.

En dépit des espérances suscitées par les « Conférences Nationales » qui se sont réunis dans de nombreux pays au tournant des années 90, et qui ont permis l'émergence du multipartisme et d'une démocratie balbutiante<sup>570</sup>, le continent africain reste toujours à la remorque et étale au fil de l'actualité les marques de la misère et de la violence. Alors que la chute du Mur de Berlin, en 1989, pouvait laisser espérer des jours meilleurs pour un continent qui cessait d'être un enjeu géostratégique pour les Blocs Est et Ouest, c'est finalement le contraire qui s'est produit. La décennie 1990-2000 a, en effet, été traversé par une longue série de violences particulièrement meurtrières qui ont semé le malheur et la souffrance pour des millions d'Africains confrontés à des guerres de nature souvent économique et ethnique. Sans dresser la liste complète de ces conflits, rappelons simplement que dès Décembre 1989 éclate au Liberia, à l'initiative de Charles Taylor, une guerre qui ne tarde pas à ravager une bonne partie du pays, avant de s'étendre à la Sierra Leone voisine où les victimes amputées se voyaient proposer le choix entre « manches courtes » et « manches longues ». D'autres

---

<sup>569</sup> - Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des Indépendances*, op. cit, p.82.

<sup>570</sup> - Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, une conférence nationale a lieu dans la République du Golfe, mais elle s'achève dans la confusion totale ; dans le cadre du roman, nul ne sait si les résolutions adoptées lors de ce conclave seront mises en application.

tragédies allaient par la suite prendre le relais de l'horreur (génocide au Rwanda, guerre des « Grands lacs »).

La guerre dont il est question ici est celle qui sert de toile de fond au roman *Allah n'est pas obligé*. Livre écrit à la demande des enfants de Djibouti, comme l'indique la dédicace, il est le dernier roman écrit du vivant d'Ahmadou Kourouma. Le récit témoigne des souffrances dont ont été victimes des milliers d'enfants au cours des guerres civiles qui ensanglanté le Liberia et la Sierra Leone dans les années 90.

Construit sur le modèle du roman picaresque, Kourouma rapporte dans ce roman les pérégrinations du jeune Birahima, un orphelin engagé dans la recherche de l'une de ses tantes disparue dans la confusion de l'exode et de la guerre civile. Par la force des choses, ce jeune homme devient un « small soldier », une figure nouvelle dans le champ de la littérature africaine. Il se retrouve à la fois témoin et acteur des exactions commises par des chefs de guerre sans foi ni loi dans leur quête effrénée du pouvoir et des « *ressources permanentes et sûres* » que procure un tel pouvoir.

L'intérêt et l'originalité de ce roman réside dans le registre faussement naïf sur lequel il est construit. En effet, cette stratégie d'écriture permet à Kourouma d'évoquer dans une désinvolture apparente, la guerre civile. Le roman qui s'organise en six chapitres, décrit le parcours du jeune Birahima qui, d'abord enrôlé par le colonel « Papa le Bon » au service du Front National Patriotique du Liberia de Charles Taylor<sup>571</sup>, termine son expérience au Liberia auprès du prince Johnson. Quand il rejoint la Sierra Leone, c'est avec la milice du chef de guerre Foday Sankoh qu'il combat, avant de rejoindre les milices dirigées par Johnny Paul Koroma. Dès le préambule, l'annonce est faite que ce récit n'est pas le fruit de l'imagination du jeune narrateur, mais bel et bien la transcription de faits réels :

« Maintenant, après m'être présenté, je vais vraiment conter ma vie de merde et de damné. »<sup>572</sup>

L'obstacle que représente pour ce jeune narrateur l'état chaotique et largement incompréhensible de la société au sein de laquelle il tente de faire son chemin l'oblige à se munir de quatre dictionnaires. L'objectif est d'expliquer la guerre et l'univers ambiant.

---

<sup>571</sup> - On notera que contrairement aux romans précédents, Kourouma choisit de désigner les vrais noms des protagonistes du récit.

<sup>572</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. p.13.

Dans tous les cas, la violence dont se rendent coupables les protagonistes de la guerre civile paraît exacerbée, contrastant avec la familiarité du discours de Birahima. Comme dans cet exemple décrivant les mesures prises par le caporal Foday Sankoh pour faire échouer des élections qu'il ne souhaitait pas :

« Comment empêcher des élections libres ? [...] La solution lui vint naturellement sur les lèvres, sous forme d'une expression lapidaire : « Pas de bras, pas d'élections. » (Lapidaire signifie qui est simple et concis.) C'était évident : celui qui n'avait pas de bras ne pouvait pas voter. (Evident signifie d'une certitude facile à saisir ; clair et manifeste.) [...] On procéda aux « manches courtes » et aux « manches longues ». Les « manches courtes », c'est quand on ampute les avant-bras du patient au coude ; les « manches longues », c'est lorsqu'on ampute les deux bras au poignet. »<sup>573</sup>

Mais la guerre qu'évoque Ahmadou Kourouma ne se limite pas qu'à la multiplication d'épisodes de violences insoutenables. A mesure que le romancier décrit la guerre, il pointe du doigt la logique d'un système qui incite les protagonistes des conflits à plus de cruauté et de barbarie, jusqu'à les assimiler à des bêtes uniquement animées par l'instinct de survie. Comme dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, le bestiaire métaphorique dont se sert le romancier ivoirien ne fait que souligner la bestialité des guerres tribales. Ainsi, les enfants-soldats sont assimilés à des « lycæons »<sup>574</sup>, comme l'était d'ailleurs la garde rapprochée du dictateur Koyaga dans le roman précédent. Les chefs de milices sont décrits comme des « molosses trépignant d'impatience ». C'est que la cruauté ne s'improvise pas, car tuer nécessite une formation préalable, un test de recrutement auquel sont soumis les futurs enfants soldats ; ces derniers doivent commettre des parricides, tuer leurs parents pour parvenir au statut de « *small soldiers* ». La violence extrême de cet acte fondateur montre bien le degré de déshumanisation auquel sont parvenues des sociétés où le brouillage des repères est tel que les frontières entre factions ennemies se diluent dans la violence ambiante. Comme cette scène étrange et cocasse du chapitre cinq dans laquelle la milicienne « sœur Gabrielle Aminata », qui a lutté avec férocité contre les combattants Kamajors qui voulaient violer les jeunes filles de sa brigade, se voit offrir au terme d'une résistance héroïque, des funérailles rituelles digne de « *grands maître chasseur* ».

Cependant, le cynisme provocateur du romancier trouve ses limites face à une réalité terrifiante, comme les viols à répétition de jeunes filles dont fait état le narrateur :

---

<sup>573</sup> - Ibid., p.179.

<sup>574</sup> - Le lycæon est un mammifère carnivore d'Afrique qui tient à la fois du loup et de l'hyène.

« Un jour entre trois campements de travailleurs de mines, on a découvert une jeune fille violée et décapitée. On a fini par trouver que la malheureuse s'appelait Sita et qu'elle avait huit ans. [...] Dans la cacaoyère ils la violèrent en viol collectif. Sœur Aminata trouve la fillette abandonnée dans le sang. Elle s'appelait Mirta, elle avait douze ans. »<sup>575</sup>

Plus le récit s'enfonce dans les horreurs de la guerre, et plus le ton se fait plus sérieux. En précisant l'âge et le nom des fillettes et des autres victimes de ces conflits (et même des protagonistes), Kourouma leur donne une identité et en même temps nous fait brutalement basculer de la fiction à la réalité tragique de l'Histoire.

En somme, le désenchantement se lit dans la ruine de l'univers africain décrit par les récits. Les paysages sont marqués du sceau de la violence. Une violence qui tétanise l'individu et l'univers. A travers le thème de l'Indépendance se lit la désillusion et la perte du sacré. Enfin, la guerre civile ou tribale apparaît comme le moment ultime de ce désenchantement.

## **Conclusion partielle**

Au terme de cette partie de notre recherche, il apparaît que le sujet africain subit vit lui aussi le drame d'une conscience ravagée et troublée. Ce sujet africain déployé par Kourouma n'est plus cet être insouciant, cohabitant harmonieusement avec l'univers tel que le décrivait Jean Paul Sartre dans sa préface culte « Orphée noire » à l'anthologie de la poésie nègre de Senghor. Pour illustrer et tenter de nommer cette crise du sujet, le concept du « bâtard », insulte emblématique de Fama, nous a semblé approprié. La « bâtardise » est ce mélange disharmonieux qu'incarnent les personnages kouroumaïens. La « bâtardise » frappe tous les êtres confrontés à l'absurdité de l'existence. Rois déchu, descendants de grandes dynasties, enfants à la dérive, dictateurs de républiques bananières, miliciens précaires.

La déchéance des personnages se lit aussi à la lumière des Indépendances trompeuses, qui n'ont produit que de la violence. Partout dans les œuvres, les paysages apparaissent meurtris par l'institution de la violence, suscitant nausée et vertige.

---

<sup>575</sup> - Kourouma Ahmadou, *Allah n'est pas obligé*, op. cit. p.196-198.

# Conclusion

Notre étude envisageait l'examen du thème de l'incertitude dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma. A terme, cette lecture visait à analyser, à la lumière de l'histoire africaine et de ses soubresauts, la conception de la littérature de l'écrivain ivoirien. L'étude de l'incertitude dans l'œuvre romanesque de Kourouma nous a permis de montrer que l'esthétique kouroumaïenne est contaminée par l'incertitude de sens. L'incertitude est une notion vaste et difficile à cerner. Aussi avons-nous en introduction, tenté de faire l'économie de ce concept qui touche divers domaines de l'activité humaine (économie, mathématiques, philosophie) ; il nous a paru aussi important de lire ce concept dans le champ de la littérature occidentale, française en l'occurrence, puis au sein du champ littéraire négro-africain. Il est apparu que l'incertitude de sens comportait des liens de proximité avec les grandes figures littéraires de l'angoisse et de l'absurde. L'incertitude aborde la problématique du sens dans l'esthétique romanesque d'Ahmadou Kourouma.

Le corpus d'étude concerne les quatre premiers romans de l'écrivain ivoirien. Nous avons exclu à regret son livre posthume *Quand on refuse on dit non*, en raison de son inachèvement, dû au décès prématuré de son auteur, même si nous avons eu matériellement la possibilité d'y porter un regard critique. Sans doute y reviendrons-nous lors de travaux futurs.

L'hypothèse qui a servi de base à cette étude est celle qui consiste à dire que l'œuvre romanesque de Kourouma intègre les crises de sens, les contradictions, la complexité de l'Histoire en général, et celle de l'Afrique sub-saharienne, espace de référence principal de l'écrivain. Dans un plan évolutif et démonstratif, nous avons essayé d'examiner cette hypothèse de départ.

Nos recherches ont été menées dans trois grandes parties. La première, a voulu jeter un regard sur l'œuvre romanesque et le contexte idéologique dans lequel elle baigne ; elle a interrogé les rapports entre les récits et les idéologies hégémoniques qui structurent et cimentent les univers sociaux décrits par la diégèse. L'essentiel de cette partie a consisté à relever les marques des idéologies ; celles-ci ont été critiquées et évaluées sévèrement par les instances narratives et les personnages des récits. A l'image des mythologies censées rassurer les hommes et apaiser leur existence, les idéologies à l'œuvre dans les récits (le socialisme, le nationalisme africain, le féodalisme, le libéralisme capitaliste) sont marquées du sceau de l'ambiguïté, de la violence ; elles se révèlent instables, fragiles, inopérantes ; elles plongent les personnages dans une insécurité ontologique inquiétante. Dans la perspective d'Ahmadou Kourouma, il existerait une incertitude ontologique ; aucun des systèmes de valeurs endogènes (le féodalisme et le nationalisme africain) ou exogènes (le libéralisme et le

socialisme) n'a apporté de réponses satisfaisantes et définitives à l'angoisse du sujet africain et aux maux dont souffre le continent africain. Du féodalisme à l'avènement des régimes démocratiques modernes, en passant par l'économie de marché ou le dirigisme socialiste, les récits kouroumaïens se sont fait l'écho de ces traversés mouvantes de l'histoire.

La deuxième partie de cette recherche a examiné les structures narratives autour de trois points, l'instabilité des instances narratives, la crise du langage et de la parole et la distance temporelle. Au terme de cette étape, l'analyse a souligné que les catégories romanesques sont elles aussi influencées par les méandres de l'histoire africaine. L'étude de la voix narrative a relevé l'éclatement de la figure du narrateur. Multiples, insituables, instables, les narrateurs kouroumaïens se jouent des conventions pour faire émerger d'autres vérités. Cet éclatement de l'instance narrative, bien qu'organisée par l'auteur, indique la difficulté de dire l'indicible, de nommer l'innommable, la confusion de la parole dans un contexte trouble et instable. L'autre point essentiel de cette partie a été de déceler les ruses et la manipulation du langage à des fins perverses. En effet, ce point nous a permis de voir la manipulation des mots et de l'histoire par les détenteurs de la parole : griots, fonctionnaires coloniaux, chefs d'Etat de républiques bananières, chefs de guerre. L'histoire dite « officielle » se révèle au final polémique et source de confusion. Le dernier point dans cette partie a permis de cerner la conception du temps dans les récits. Deux conceptions antagonistes du temps s'opposent ici, le temps cyclique issu du monde traditionnel africain en perte de vitesse et le temps linéaire occidental. Les deux perceptions cohabitent assez confusément, illustrant le choc civilisationnel induit par la colonisation. Enfin, il a été question de la distance temporelle que vivent certains personnages des récits. Ces derniers, pour échapper à une histoire insaisissable, vont à la quête du temps perdu, du temps des origines où tout faisait sens.

La troisième partie de notre recherche examine la figure de l'absurde dans les romans et jette un regard sur la notion du désenchantement. Pour lire l'absurde, nous avons choisi le concept du « bâtard ». Le mot n'est pas fortuit puisqu'il est l'insulte préférée du héros *des Soleils des Indépendances*. Autour de ce concept qui résume la confusion des valeurs et l'inachèvement de l'être. Nous avons à la lumière de ce concept fait une lecture du drame et des angoisses vécus par le sujet africain, quelque soit son statut social. Car, la bâtardise n'épargne aucun des personnages centraux des romans : rois, chefs traditionnels, enfants, homme d'Etat. Ces personnages portent tous à des degrés divers, les stigmates d'une histoire

mouvementée. Le deuxième point de cette partie a analysé la figure du désenchantement à l'œuvre dans les textes, plus particulièrement autour *des Soleils des Indépendances*, roman emblématique de la déchéance des êtres et des choses. Le motif de l'Indépendance a servi de trame à l'analyse pour établir la ruine des paysages africains, défigurés par la violence coloniale et post-coloniale.

En somme, Ahmadou Kourouma, à la suite ou avec tant d'autres romanciers africains, relate la perte du sens. L'analyse de ses textes a montré comment, les sociétés africaines des Indépendances ont laissé s'installer l'ordre de la « bâtardise ». La « bâtardise » est un désordre généralisé, un nouvel état du monde dans lequel les hommes, les bêtes, les choses se mélangent librement. Toutes les frontières essentielles qui garantissent l'ordre du monde se sont distendues, évaporées. La « bâtardise » ne désigne pas seulement un monde amputé des puissances surnaturelles, mais un monde qui les a abâtardies et perverties. Aucun ordre nouveau ne semble appelé à succéder à la « bâtardise » qui s'est installée. Et aucun sens ne semble sortir de cette confusion. Les romans de Kourouma ne racontent pas seulement l'effondrement d'un monde qui serait consécutif à un changement d'ordre, il raconte la fin de tout ordre du monde et la difficulté de produire du sens. Le monde kouroumaïen ne semble plus qu'une masse indistincte, confuse, un « salmigondis » d'ordres ; un monde dans lequel le premier dictateur venu, n'importe quel chef de milice impose son ordre au milieu d'autres ordres. Dans un tel univers mondialisé, les rituels magico-religieux paraissent ne plus avoir leur place ; le sacrifice perd son sens puisqu'il n'y a plus de destin à rectifier. Devins, féticheurs, guérisseurs, griots semblent inexorablement condamnés au charlatanisme.

En dépit de quelques lourdeurs signalées par la critique dans ses textes, Ahmadou Kourouma est un analyste lucide de tous les maux qui rongent la société africaine. Son œuvre restera comme l'une de celles qui ont contribué à conscientiser les hommes sur les difficultés du continent noir à se construire son destin. Courageux, l'écrivain ivoirien n'avait pas la peur des réseaux de domination qui sévissent en Afrique, et oppriment les intellectuels et les masses africaines. Et comme tout écrivain qui dérange, il s'est éloigné du monde pervers et parfois absurde africain et a fini sa vie en exil, comme de plus en plus d'Africains. Tels sont ainsi le sort et le drame de tous ceux qui luttent contre des pouvoirs totalitaires. Accablé par « l'ivoirité », une autre forme d'authenticité tropicale, d'abâtardissement qu'il dénonçait dans son premier roman, il reprend les chemins de l'exil. Un exil qu'il a vécu comme un drame, un déracinement ou plutôt comme un ultime « monné ». Dans un univers africain tétanisé par la

mondialisation, Kourouma « a fini », « est terminé », pour reprendre ses tournures grammaticales qui avaient fait couler tant d'encre.

Au terme de cette recherche, nous avons conscience d'avoir éludé certaines interrogations, de n'avoir sans doute pas suffisamment épuisé l'objet de notre recherche ; la crainte de n'avoir pas avoir été à la hauteur de cette tâche nous tenaille à chaque instant. Sommes-nous parvenus à nos fins scientifiques ? Répondre à une telle question serait aussi fastidieux que prétendre à l'achèvement de l'œuvre littéraire. L'inachèvement, tel serait d'ailleurs un clin d'œil à l'ouvrage posthume de Kourouma (*Quand on refuse on dit non* ») et pourrait servir de clé de lecture de son œuvre.

# Bibliographie

## **CORPUS D'ETUDE SUR Ahmadou KOUROUMA**

*Les soleils des Indépendances*, Paris, Seuil, collection « Points », n° P 166, 1995.

*Monnè, outrages et défis*, Paris, Seuil, collection « Points » n°556, 1998.

*En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 1998.

*Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000.

## **OUVRAGES THEORIQUES ET CRITIQUES**

### **a. sur Ahmadou Kourouma.**

BORGOMANO Madeleine, *Ahmadou Kourouma, le guerrier griot*, Paris, L'Harmattan, 1998.

BORGOMANO Madeleine, *Des hommes ou des bêtes ? lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan, 2000.

GASSAMA Makhily, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, Karthala et ACCT, 1995.

NGANDU NKASHAMA Puis, *Ahmadou Kourouma et le mythe, une lecture de Les Soleils des Indépendances*, Paris, Silex, 1985.

OUEDRAOGO Jean, *Ahmadou Kourouma et Maryse Condé, griots de l'indicible*, New York, Peter Lang Publishing, 2004.

## **b. Littérature africaine**

- CHEMAIN Roger, *L'Imaginaire dans le roman africain d'expression française*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature africaine : histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier, 1987.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature d'Afrique noire de langue française*, Paris, Nathan université, 1999.
- CHEVRIER Jacques, *Littérature francophone d'Afrique noire*, Aix-en-provence, Edisud, 2006.
- CHIKHI Beïda, QUAGHEBEUR Marc, *Les écrivains francophones interprètes de l'histoire, entre filiation et dissidence*, Bruxelles, Peter Lang, 2006.
- COUSSY Denise, *La Littérature africaine moderne au sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.
- DABLA Sewanou, *Nouvelles écritures africaines*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- FONKUA Romuald et ali, *Les Champs littéraires africains*, Paris, Karthala, 2001.
- FONKUA Romuald et ali, *Les Discours de voyage, Afrique-Antilles*, Paris, Karthala, 1998.
- GANDONOU Albert, *Le roman ouest-africain de langue française, étude de style et de langue*, Paris, Karthala, 2002.
- GARNIER Xavier, *La magie dans le roman africain*, Paris, PUF, 1999.
- GAUVIN Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues, entretiens*, Paris, Karthala, 1997.
- GNAOULE-OUPOH Bruno, *La Littérature ivoirienne*, Paris, Abidjan, Karthala/ Ceda, 2000.
- KASENDE Luhaka Christophe, *Le roman africain face aux discours hégémoniques, études sur l'énonciation et l'idéologie dans l'œuvre de V.Y Mudimbe*, Paris, Karthala, 2001.
- KESTELOOT Lilyan, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala, 2001, 386 p.
- MABANA Kahuidi Claver, *L'Univers mythique de Tchikaya U Tam'si à travers son œuvre en prose*, Paris, Peter Lang/ Publications universitaires européennes, 1998.
- MATHIEU-JOB Martine, *L'Intertexte à l'œuvre dans les littératures francophones*, Pessac, PUB, 2003.
- MIDIOHOUAN Guy-Ossito, *L'Idéologie dans le roman négro-africain d'expression française*, Paris, Présence Africaine, 1986.
- MONGO-MBOUSSA Boniface, *Désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2002.
- MONGO-MBOUSSA Boniface, *L'indocilité, supplément au Désir d'Afrique*, Paris, Gallimard, 2005.

- MOURA Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF, 1998.
- MOURALIS Bernard, *Littérature et développement*, Paris, Silex, 1985.
- NDIAYE Christiane, *Introduction aux littératures francophones : Afrique-Caraïbes-Maghreb*, Montréal, PUM, 2004.
- NGAL Georges, *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- NGANDU NKASHAMA Pius, *Ruptures et écritures de violence*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- PARAVY Florence, *L'Espace dans le roman africain francophone contemporain (1970-1990)*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- SEMUJANGA Josias, NDIAYE Christiane, *De paroles en figures, essai sur les littératures africaines et antillaises*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- SEMUJANGA Josias, *Dynamique des genres dans le roman africain*, Paris, L'Harmattan, 1999.

### **Littérature générale**

- BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 488 p.
- BARTHES Roland, *S/Z*, Paris, Seuil, 1990, 277 p.
- BESSIERE Jean, PAGEAUX Daniel-Henri, *Formes et imaginaires du roman*, Paris,
- DUCROT Oswald, *Le dire et le dit*, Paris, Ed. Minit, 1984, 237 p.
- GENETTE Gérard, *Figures I*,
- HAMON Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, 1987.
- JOUBE Vincent, *La Poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 1997.
- JOUBE Vincent, *Poétique des valeurs*, Paris, PUF, 2001.
- MAINGUENEAU Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain et société*, Paris, Dunod, 1993.
- REBOUL Olivier, *Langage et idéologie*, Paris, PUF, 1980.
- TODOROV Tvetan, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique, suivi des écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, 315 p.
- ZERAFFA Michel, *Roman et société*, Paris, PUF, 1976.
- ZIMA Pierre, *Littérature et société : pour une sociologie de l'écriture*,
- ZIMA Pierre, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985.

## SCIENCES HUMAINES

### Etudes générales

#### Histoire, civilisation, culture africaine

- BALANDIER Georges, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1967, 401 p.
- BAYART Jean-François, *L'Etat en Afrique : la politique du ventre*, Paris, Fayard, 2006, 439 p.
- BAYART Jean-François, ELLIS Stephen, HIBOU Béatrice, *La Criminalisation de l'Etat en Afrique*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1997, 167 p.
- BOUQUET Christian, *Géopolitique de la Côte d'Ivoire, le désespoir de Kourouma*, Paris, Armand Colin, 2005, 315 p.
- CESAIRE Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2004.
- DOZON Jean-Pierre, *Frères et sujets : la France et l'Afrique en perspective*, Paris, Flammarion, 2003, 350 p.
- LUGAN Bernard, *Afrique, bilan de la décolonisation*, Paris, Perrin, 1991, 304 p.
- ZIEGLER Jean, *Le Pouvoir africain*, Paris, Seuil, 1971.
- ZORGBIBE Charles, *L'Impérialisme*, Paris, PUF, 1996, 126 p.

### Philosophie, sociologie

- BAUDRILLARD Jean, *L'échange impossible*, Paris, Galilée, 1994.
- BRONNER Gérald, *L'Incertitude*, Paris, PUF, 1992.
- RULFO Juan, *L'incertain*, Paris, L'Harmattan, 2003.
- RUSS Jacqueline, *Le tragique créateur, qui a peur du nihilisme ?* Paris, Armand Colin, 1988.
- SERVIER Jean, *L'Idéologie*, Paris, PUF, 1994.

### PERIODIQUES

- Africultures, n°59, 2004.
- Ebèn'A, n°1, 2004.
- Ecrire magazine, n°91, 2006

Etudes Littéraires, Afrique en guerre, n°1, 2003.

Etudes Littéraires, volume 35, n°2-3, 2003

L'Histoire, n°319, 2007.

Magazine littéraire, n° 312 , 1999.

Magazine littéraire, n° 422, 2003.

Notre Librairie, n°316, 1999.

Présence africaine, n°167-168, 2003.

Politique africaine, n° 13

## **TRAVAUX UNIVERSITAIRES**

BOUDLEL Mourad, *La littérature négro-africaine : entre l'assimilation et le refus d'une civilisation occidentale (1921-1960)*, thèse de doctorat, lettres, Tours, 1994.

## **ARTICLES**

AMOSSY Ruth, « De la sociocritique à l'argumentation dans le discours », *Littérature*, Décembre 2005, n°140, pp.57-71.

MOUDILENO Lydie, « Le droit d'exister, trafic et nausée post-coloniale, lecture sartrienne des *Traffiqueurs* de Lucien Mad », *Cahiers d'Etudes Africaines*, 2006, n°165.

## **SITES WEB**

www. Culture-developpement. Asso.fr, 22 Mars 2002.

[www.humanité.fr/journal](http://www.humanité.fr/journal), 17 Août 2001.

www. Rfi.fr/ chats, 25 Mars 2002.

## ROMANS AFRICAINS

DONGALA Emmanuel, *Johnny Chien Méchant*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.

LAYE Camara, *L'Enfant noir*, Paris, Plon, 1953.

LOPES Henri, *Le Pleurer rire*, Paris, Seuil, 1982.

OUOLOGUEM Yambo, *Le devoir de violence*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003.

## Résumé

Insérer votre résumé en français suivi des mots-clés

1000 caractères maximum

## Résumé en anglais

Insérer votre résumé en anglais suivi des mots-clés